

# LES JUIFS

par

**Paul Claudel**

**R. P. Bonsirven - André Spire**

**R. Montagne - René Schwob**

**G. Cattani - L<sup>re</sup>-C<sup>ne</sup> E. Mayer**

**D. de Rougemont - R. Dupuis**

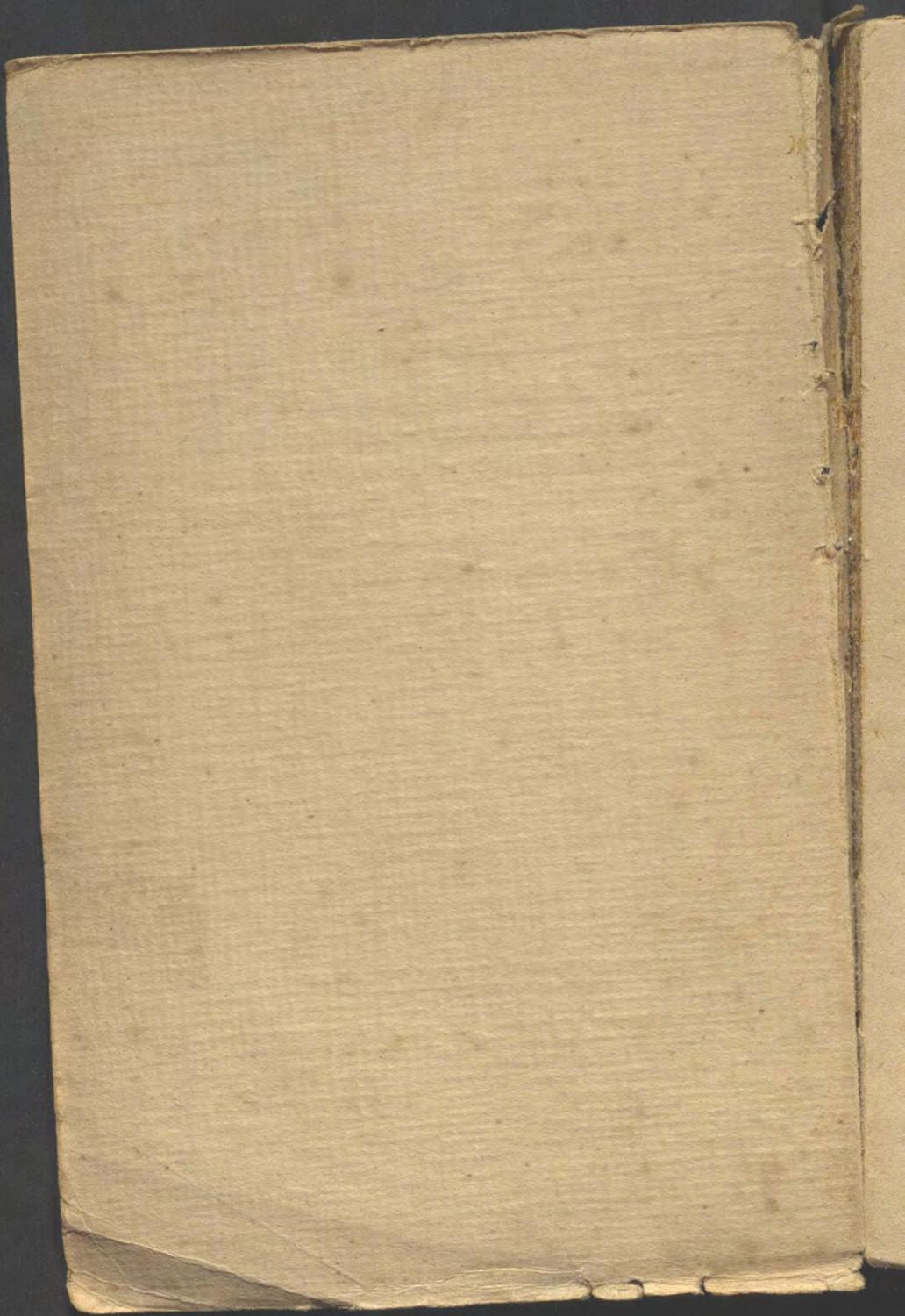
**R. Postal - Simon Lando**

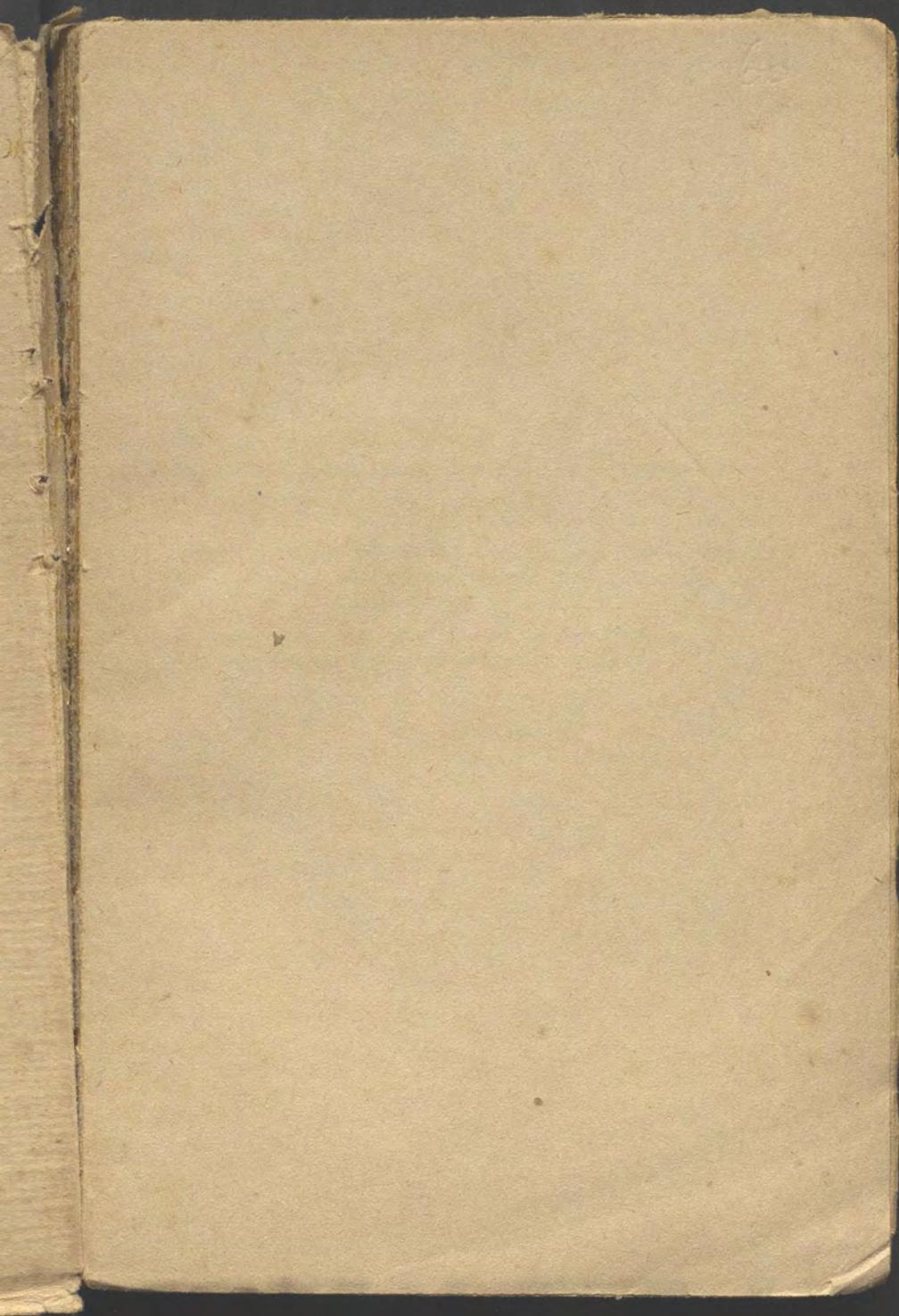
**Jacques Maritain**

**“ PRÉSENCES ”**

**PLON . PARIS**

*2<sup>e</sup> mille*





*Il a été tiré de cet ouvrage :*

*27 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont  
20 numérotés de H. 1 à H. 20, et 7 hors commerce,  
marqués H. C. ;*

*65 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma,  
à Voiron, dont 50 numérotés de L. 1 à L. 50, et  
15 hors commerce, marqués H. C. ;*

*et 320 exemplaires sur papier d'alfa, dont 300 numérotés de  
1 à 300, et 20 exemplaires de presse, marqués E. P.*

**LES JUIFS**

OUVRAGES PARUS  
DANS LA MÊME COLLECTION (*Novembre 1937*)

**Daniel-Rops : CE QUI MEURT ET CE QUI NAIT.**

**LE COMMUNISME ET LES CHRÉTIENS**, par **François Mauriac**, *de l'Académie française*, **R. P. Ducattillon O. P.**, **Nicolas Berdiaeff**, **Alexandre Marc**, **Bénis de Rougemont** et **Daniel-Rops**.

**Raoul Dautry : MÉTIER D'HOMME.** Préface de **Paul Valéry**, *de l'Académie française*.

**PROBLÈMES DE LA SEXUALITÉ**, par **Jacques de Lacretelle**, *de l'Académie française*, **R. P. Lavaud**, **O. P.**, **Maurice Zundel**, **D<sup>r</sup> Biot**, **P.-H. Simon**, **André BERGE** et **Peter Wust**.

**UNE SAINTE PARMİ NOUS**, par **Édouard Estaunié**, *de l'Académie française*, **D<sup>r</sup> Laignet-Lavastine**, *de l'Académie de médecine*, **S. Fumet**, **G. Thibon**, **R. Schwob**, **Claude Slive**, **J. Madaule**, **J. Malègue**, **Ribeiro Couto**.

A PARAÎTRE :

**René Dumesnil : L'ÂME DU MÉDECIN.**

**Xavier de Lignac : LA FRANCE ATTEND SA JEUNESSE.**

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1937.

# LES JUIFS

PAR

PAUL CLAUDEL

Lt-Cl<sup>e</sup> E. MAYER — RENÉ DUPUIS  
JACQUES MARITAIN. — P. GASTINEAUD  
ARNOLD MANDEL. — R. POSTAL  
D. DE ROUGEMONT. — R. MONTAGNE  
ANDRÉ SPIRE — S. LANDO  
S. CAMPBELL — GEORGES CATTALU  
R. P. BONSIKVEN, S. J. — R. SCHWOB



**“PRÉSENCES”**

**LIBRAIRIE PLON**

*LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT*  
Imprimeurs-Éditeurs, 8, rue Garancière, Paris, 6<sup>e</sup>.

1937

Copyright 1937 by Librairie Plon.  
Droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

« Le Chrétien est devant le Juif comme devant un monde inconnu, » dit Bernard-Lazare. Et Barrès, s'adressant à Israël : « Vous êtes un peuple secret, secret même pour vous autres. » Telle est cette nation éparsée parmi les nations, différente d'elles toutes, et qui doit à cette différence même l'excès de ses maux et sa tragique grandeur.

La question juive apparaît souvent comme entourée de scandales. Les pires passions se manifestent à son propos. La stupidité des foules se déchaîne aisément contre un peuple à la fois méprisé et jaloux. Elle a troublé des États et mis en jeu leur existence. Israël est parmi nous comme un signe éternel de contradiction. Rien n'est plus vain que de nier l'existence même de cette question et qu'elle soit posée à notre conscience. C'est peut-être insulter à ce qui fait la plus authentique noblesse des Juifs que de ne voir en eux qu'une nation comme les autres, ou mieux encore : une foi plus ou moins ritualiste, ou une simpliste philosophie. Si cela était, à quoi eût servi le témoignage du sang porté par Israël au cours des âges, et toute cette longue file de douleurs dont s'emplit son histoire ?

Depuis que, dans un pays voisin, la lutte contre Israël a été établie comme une méthode de gouvernement, des protestations nombreuses se sont fait entendre, venues de tous les points du monde. Elles étaient nécessaires et légitimes, car, à travers le problème des Juifs, ce qui était en cause c'était la conception même de l'homme, dont il importe de savoir si ses qualités biologiques sont seules suffisantes à le déterminer ou s'il est une personne, appelée à une vocation. Mais il semble bien que les protestations contre l'antisémitisme se soient trop souvent bornées à placer la question sur

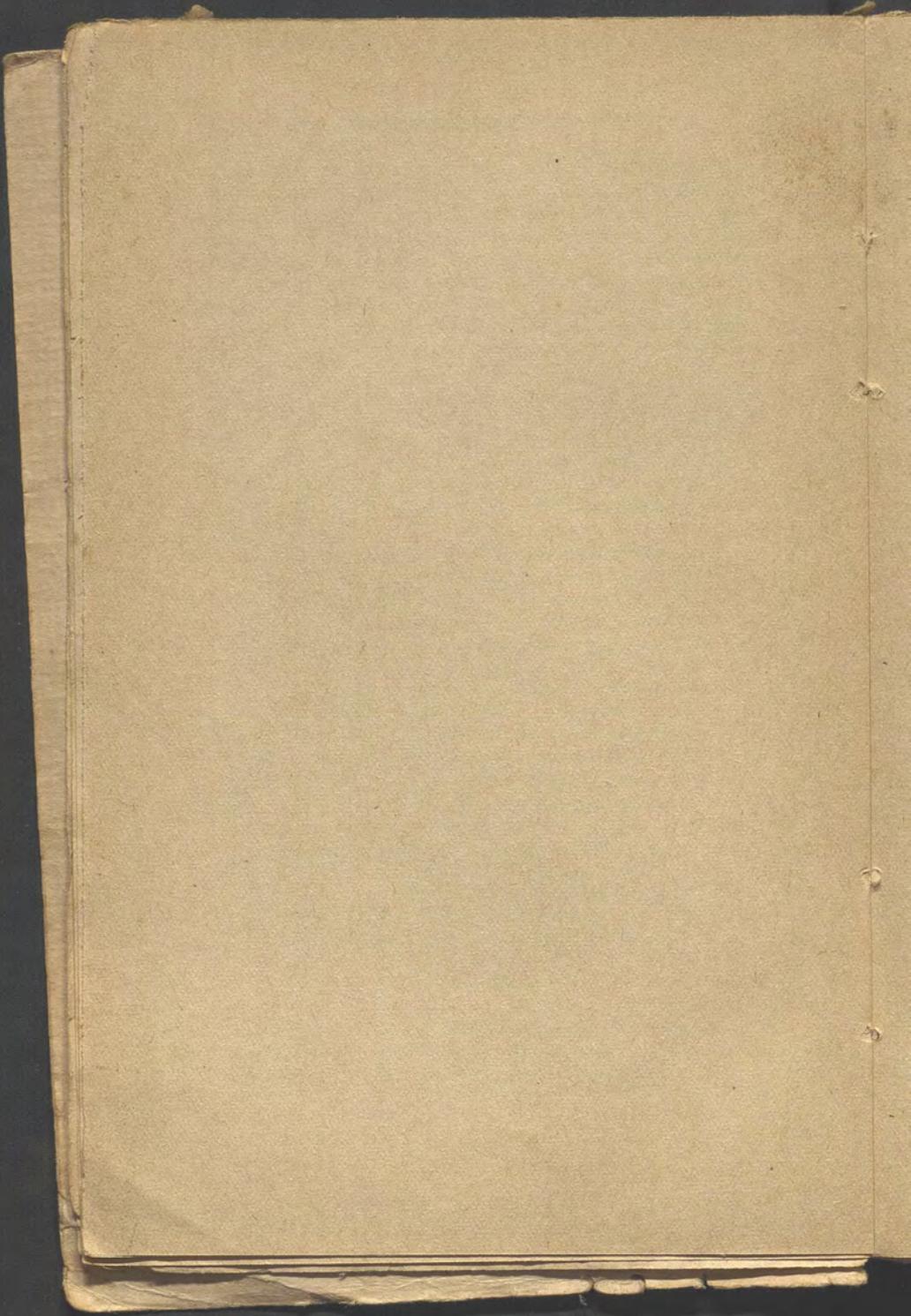
*un plan sentimental où elle se rétrécit singulièrement. On distingue aussi, dans maints ordres du jour ou manifestes, une tendance à tenir pour non avenue la question juive. Si nous condamnons les violences absurdes de l'antisémitisme, d'une façon qu'on voudra bien croire catégorique, il nous paraît indispensable de poser cette question, et de la poser sur le plan spirituel très haut où elle aurait dû toujours demeurer.*

*On voit donc que nous allons aborder les Juifs d'un point de vue très défini. Le drame d'Israël est si complexe qu'on peut le formuler aussi bien en termes historiques que sociologiques, ethnologiques que religieux. Pour nous, il nous intéresse dans la mesure où il nous permet de saisir un des aspects les plus grandioses du drame spirituel de l'humanité, de comprendre ce que peut signifier, pour un peuple, une mission dont il est investi.*

*Les études qu'on va lire ne cherchent ni à faire prévaloir une seule opinion, ni à faire apparaître toutes les opinions possibles. Il s'agit, suivant le principe de Présences, d'une confrontation de divers hommes dans les limites que leur impose une totale sincérité. Sans doute se trouvera-t-il des lecteurs pour nous reprocher d'avoir laissé exprimer telle opinion qui leur déplaira : il est probable qu'antisémites et philosémites seront, pour une fois, d'accord afin de nous chercher chicane. Nous entendons laisser aux arguments faciles de la polémique les vues sommaires et les jugements à priori. Du rapprochement de ces témoignages, une leçon nous semble se dégager, que la dernière partie de ce cahier essaiera de souligner, en en marquant le sens. Les références à des textes de Péguy, qui se trouvent placées en tête de chaque partie, montreront sans doute assez dans quel esprit de libre critique et d'amitié se sont groupés les collaborateurs Juifs et Chrétiens de ce cahier.*

*Pour introduire à cette discussion, nul n'était plus qualifié que Claudel, dont toute l'œuvre est comme imprégnée de ce grand témoignage hébraïque qu'est l'An-*

*ancien Testament. Les trois lettres qu'on va lire posent la question sous ses trois aspects majeurs : humainement, rien ne nous interdit et tout nous requiert d'aborder les Juifs (et surtout les Juifs persécutés) avec un cœur plein d'amitié; mais il serait absurde de nier qu'il existe une question juive dans l'ordre de la politique et de la vie sociale: la grandeur d'Israël n'apparaissant enfin dans toute son authenticité qu'à celui qui la considère comme marquée du sceau de l'Esprit.*



# TROIS LETTRES SUR ISRAËL

par Paul CLAUDEL

---

## I. — *Lettre à l'organisateur du Congrès juif mondial.*

Château de Brangues, mai 1936.

Monsieur,

Par une lettre en date du 29 du mois dernier, vous me demandez d'écrire un article qui servirait en quelque sorte de préface à un Congrès juif actuellement en voie de préparation.

Je suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites et rien ne me serait plus agréable que de répondre à votre invitation.

Les catholiques ont eu trop à souffrir, en France même, de la persécution et de la haine inintelligente de la multitude ignorante, ils ont trop à souffrir encore au Mexique et en Espagne d'une violence aveugle et inique, pour qu'ils ne soient pas attachés plus que jamais à la cause de la liberté religieuse. La législation abominable et stupide dirigée contre vos coreligionnaires en Allemagne me remplit d'indignation et d'horreur.

Personnellement, j'ai toujours compté les Juifs parmi mes meilleurs amis, et je n'ai jamais éprouvé

de leur part que les procédés les plus délicats.

D'autre part, l'étude continuelle que je fais de la Bible m'a pénétré de l'importance prédominante d'Israël au point de vue de Dieu et de l'humanité. C'est Israël, avec un courage héroïque et une audace intellectuelle qui serait inexplicable sans une vocation d'en haut, qui a toujours maintenu, contre les séductions de la Grèce, l'idée d'un Dieu personnel et transcendant, supérieur à toutes les superstitions du paganisme. Et c'est précisément le paganisme renaissant sous la forme la plus basse et la plus hideuse qui vient, une fois de plus, se heurter à cette pierre inébranlable.

J'ai déjà dit tout cela et je le dirai encore, mais les travaux dans lesquels je suis engagé ne me permettraient pas actuellement de rédiger avec le soin nécessaire l'article que vous me demandez sur un sujet qui est depuis longtemps l'objet de mes réflexions assidues et qu'il me serait difficile de traiter fragmentairement. En tout cas vous pouvez faire usage de la présente communication.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments les plus sympathiques et dévoués.

P. CLAUDEL.

II. — *Lettre au Directeur de Présences.*

Mon cher Daniel-Rops,

Je vous autorise bien volontiers à publier la lettre que vous me communiquez (1), mais, comme je vous l'ai dit, elle ne représente qu'un côté de la question.

Il y en a un autre sur lequel je n'ai pas, pour

(1) La lettre précédente.

le moment, le courage d'insister. C'est un fait pourtant que l'on voit partout des Juifs au premier rang dans les partis de subversion sociale ou religieuse. Peut-être d'ailleurs, dans ce rôle destructeur, obéissent-ils à une sorte de vocation providentielle. Mais il n'est pas surprenant qu'elle entraîne des réactions.

D'autre part il est surprenant de voir tant d'intelligence, un tel esprit de générosité et de sacrifice, un sens si vif des choses spirituelles, aggloméré autour de quelque chose de mort et de pétrifié. On dirait que les Juifs ne lisent plus leurs Écritures ou qu'ils les lisent sans les comprendre. Quand j'habitais l'Amérique, il m'arrivait parfois de trouver dans les journaux des sermons de rabbins. C'était la même dégoûtante lavasse humanitaire que celle qui coule intarissablement des livres protestants.

« Comment l'or s'est-il obscurci? Comment la couleur excellente a-t-elle changé? »

C'est triste pour un fils d'Israël de ne pouvoir plus se distinguer d'un baptiste ou d'un méthodiste.

Croyez à mes sentiments les plus amicaux.

P. CLAUDEL.

P.-S. — Il y a un autre texte que je ne puis reproduire qu'en latin : *Qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora* (1). Ce dernier mot me paraît exactement se rapporter à ce dégoûtant humanisme qui, au lieu de s'attacher à l'homme, n'en apprécie que les résidus.

(1) La référence de ce passage biblique est : Lamentations. (Thren.) 4-5. [N. D. L. R.].

III. — *Fin d'une lettre à G. C. avant sa conversion.*

Washington, 21 avril 1932.

... Aujourd'hui j'en ai fini avec la littérature proprement dite. Dans quelque temps tous ces vieux papiers me seront devenus aussi indifférents que ces dépouilles de soi-même qu'on laisse chez le coiffeur et chez le manucure.

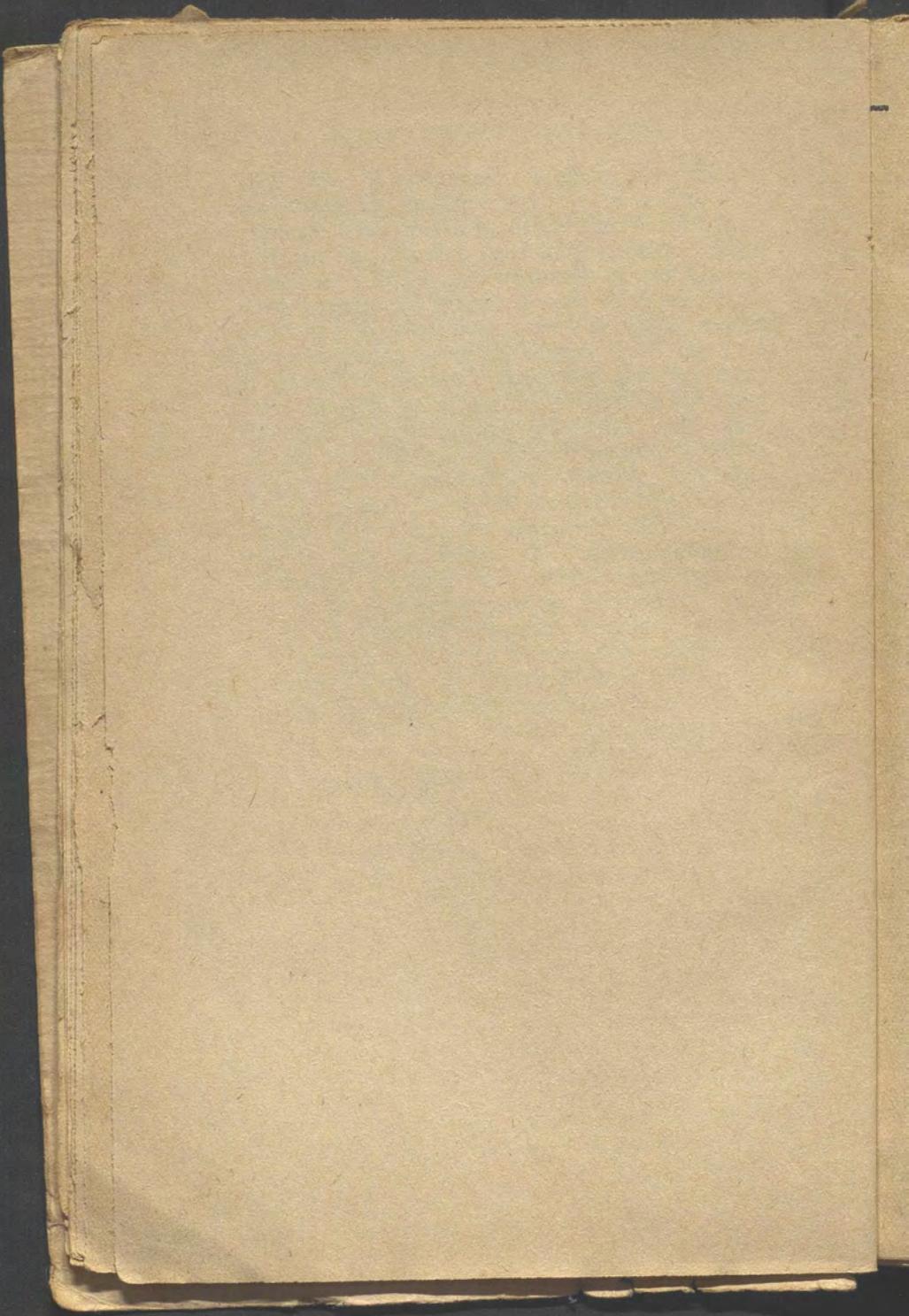
Comme vous le savez sans doute, j'ai renoncé maintenant à toute expression fictive, et je vis à genoux dans l'éblouissement sans cesse accru des Livres Saints. C'est un émerveillement qui ne cesse de croître à mesure que j'y attache mon attention, mon cœur et ma pensée. Quelle gloire pour Israël d'avoir été choisi comme rédacteur et comme dépositaire d'un tel message! et comment ces éléments immenses sur lesquels se reposait l'Esprit-Saint se sont-ils transformés en ces eaux pesantes et pharmaceutiques, lourdes de substances immobiles et comme embaumées au milieu de leurs rives minérales? Quand est-ce que le grand fleuve qui, au dire d'Ézéchiël, s'échappe du côté droit de l'autel après s'être frayé un passage à travers Josaphat et les oliviers (la montagne du Témoignage qui se dresse en face de celle de la Vision) viendra se précipiter dans la ville morte pour l'assainir, la baptiser et l'entraîner avec lui vers l'Océan? Comment ne voyez-vous pas que c'est dans le Fils de l'Homme qu'Israël trouve sa prodigieuse glorification, le privilège de l'aïnesse qu'il n'a pas perdu et que le Père ne demande qu'à lui restituer? Toute la Bible est remplie des gémissements de David qui réclame son fils Absalon, de l'Époux trahi dont une amante bien-aimée

a foulé aux pieds le sacrement ((*Ézéch.* XVI). Et de même le récit interminable que Dieu se fait dans les psaumes de ses relations avec cet enfant ingrat, et dont d'un bout à l'autre du monde et des siècles, les serviteurs de l'Église ne cessent de se passer de l'un à l'autre les accents pathétiques. Ah! je suis sûr qu'il y a plus de joie dans le cœur de Dieu pour le fils de la famille qui enfin s'est converti que pour l'honnête troupeau qui persévère platement et tant bien que mal sur la route bien tracée. Ce livre qu'Israël a écrit dans sa propre langue, il ne le lit plus, il ne le comprend plus! Les solennelles adjurations de Moïse au seuil de son histoire dans le Deutéronome, il les a oubliées. « Ma bien-aimée est plus cruelle que l'autruche du désert... Les voies de Sion pleurent parce que personne ne vient plus à la solennité. »

Et précisément, ce jour même où je vous écris, je m'aperçois que c'est votre Pâques! Ah! quand la célébrerez-vous avec nous, autour de cet agneau qui a été immolé depuis la création du monde et dont le sang rédempteur imprègne la troisième enveloppe du tabernacle!

Affectueusement, votre

Paul CLAUDEL.



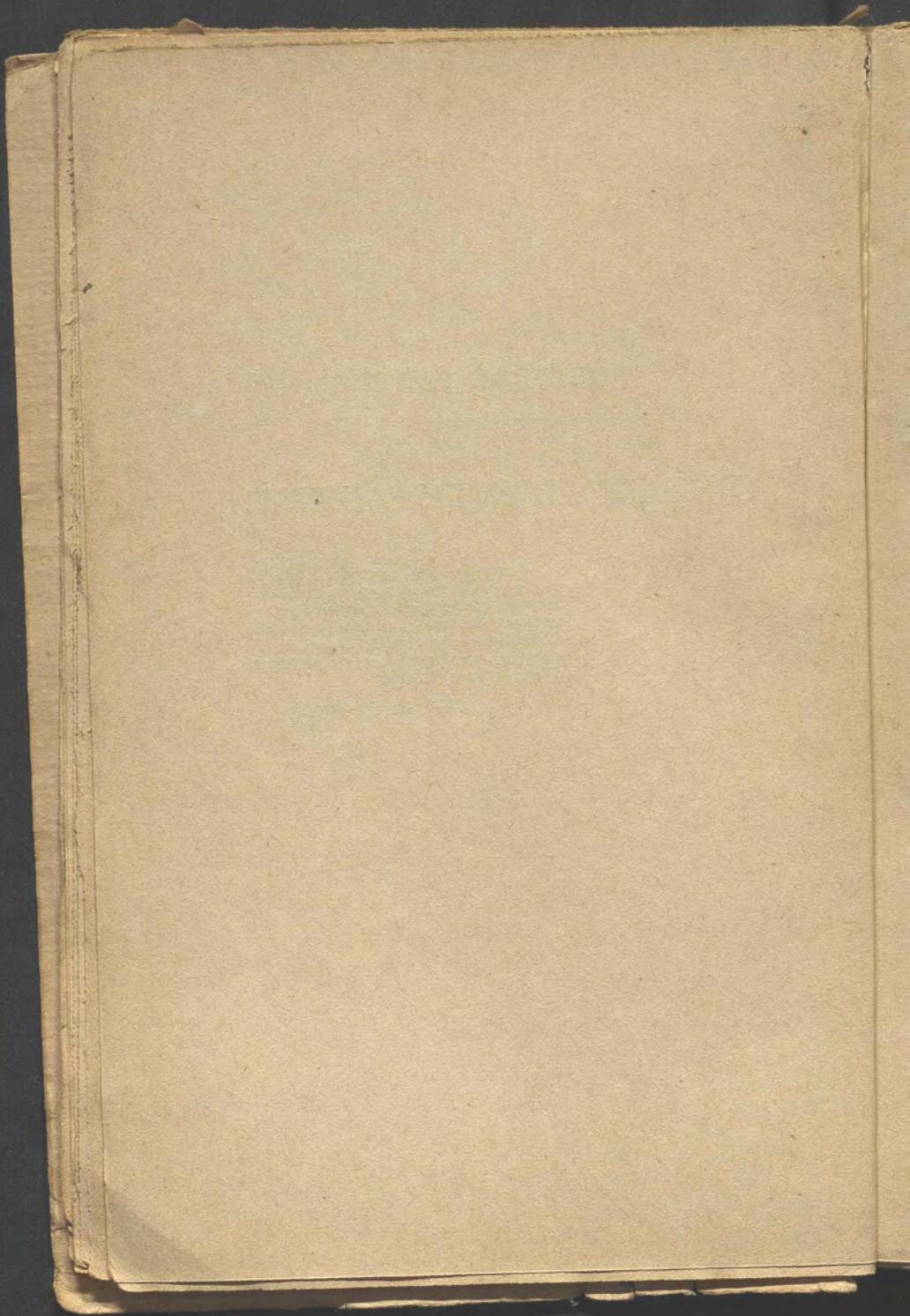
PREMIÈRE PARTIE

---

UN FAIT : L'ANTISÉMITISME

Je connais bien ce peuple. Il n'a pas sur la peau un point qui ne soit pas douloureux, où il n'y ait un ancien bleu, une ancienne contusion, une douleur sourde, la mémoire d'une douleur sourde, une cicatrice, une blessure, une meurtrissure d'Orient ou d'Occident.

PÉGUY, *Notre jeunesse.*



Notre point de départ sera le fait même de l'antisémitisme. C'est celui qui apparaît avec le plus d'évidence à quiconque considère Israël. Où que le Juif se soit installé, en quelque temps, en quelque pays, il a toujours attiré sur lui la haine et la persécution. Le sang d'Israël n'a pas cessé de couler et cet excès même dans la souffrance pose à la conscience de multiples questions. On ne peut pas nier le fait antisémite : il existe en Égypte, sous Pharaon, aussi bien qu'en Allemagne, sous Hitler. A certains moments, il prend une importance particulière, et l'on peut se demander si nous ne sommes pas dans un de ces moments.

Ce n'est pas seulement en terre germanique que les Juifs sont persécutés, s'il est vrai qu'ils le sont là d'une façon plus systématique que nulle part. La Pologne vient d'être le théâtre de véritables pogromes. En Roumanie, le parti antisémite est devenu considérable. En Lithuanie, des incidents violents se sont produits dans les Universités. Il n'est pas sûr qu'en Algérie la tragédie de Constantine ne soit pas sur le point de recommencer. Et, pour ne pas revêtir des formes aussi cruelles, il est certain qu'en France même l'antisémitisme, en sommeil depuis l'affaire Dreyfus, se réveille.

Serait-ce donc vrai qu'Israël serait toujours, comme dit son Livre d'Esther : « Un peuple dispersé parmi les nations, en contradiction avec le genre humain... »? Car c'est à l'histoire même que ce peuple indestructible pose une question. Babylone a sombré. Troie n'est plus qu'une ruine, le peuple étrusque a été enseveli, — et combien d'autres formes nationales de civilisation ont-elles montré que, suivant le mot du poète, elles étaient mortelles? Mais Israël, qui a été persécuté plus que tout autre, qui a saigné intarissablement le meilleur de son sang, garde

sa vitalité et inquiète toujours les peuples. N'y aurait-il pas là un premier témoignage de son caractère unique?

Cette première partie réunit quatre études.

Le lieutenant-colonel Émile Mayer a résumé, en quelques pages, les grandes étapes de l'antisémitisme.

Sur cette persécution, supportée depuis toujours par Israël, on lira ensuite les pages d'un catholique allemand, dont on comprendra quel souci élémentaire de prudence nous a contraints à taire le nom : son message prend un sens plus pathétique de nous venir de cette Église héroïque qu'une persécution parallèle rapproche des douleurs d'Israël.

Pour faire saisir les principes et les arguments de l'antisémitisme systématique, il nous a paru que le mieux était d'en chercher la formule dans la doctrine hitlérienne : c'est ce qu'a fait René Dupuis, en étudiant Hitler et les Juifs.

Enfin Jacques Maritain, dans un esprit aussi charitable qu'audacieux, formule la condamnation chrétienne de l'antisémitisme, condamnation qu'il fonde non seulement sur des raisons morales et humaines, mais sur la signification même d'Israël dans le drame chrétien.

## ISRAËL PERSÉCUTÉ

par le lieutenant-colonel Émile MAYER

L'histoire du peuple juif est jalonnée par des persécutions dont les origines réelles ou prétendues ne sont pas toutes les mêmes.

La plus ancienne semble avoir été provoquée par la pullulation de ce peuple sur la terre d'Égypte, car Pharaon aurait dit alors à ses sujets : « Voyez ! ils forment une race plus nombreuse et plus puissante que nous ! Allons ! agissons à leur égard avec prudence, et empêchons-les de s'accroître ; car, si quelque guerre survenait, ils pourraient se joindre à nos ennemis pour nous combattre et pour sortir d'Égypte (1). »

Nous voyons ici percer deux préoccupations de sens contraire : la crainte des Juifs unie au désir de les garder. Les maîtres du pays les considéraient comme d'utiles auxiliaires, sinon comme des esclaves. Ils les employaient à de durs travaux sous la direction de rigoureux chefs de corvées. Mais, plus ils étaient pressurés, plus ils se multipliaient.

Aussi, dit la Bible, les Égyptiens prirent-ils en aversion les enfants d'Israël et leur imposèrent-ils la plus dure servitude. Ils leur rendirent la vie amère

(1) *Exode*, I. Je dois la connaissance de ce texte, ainsi que les citations suivantes, et même tout l'essentiel de cet article, à l'obligeance de mon excellent ami Raoul Guyader. Pascal Thémanlys, si bien renseigné sur l'histoire du judaïsme, a bien voulu m'apporter, lui aussi, son concours. Je ne saurais trop les remercier, l'un et l'autre, pour leur précieuse collaboration.

en les employant à de pénibles constructions en argile et en briques, ainsi qu'à toutes sortes de travaux des champs. Et tout ce dur labeur, ils les y contraignirent tyranniquement.

Le roi d'Égypte s'adressa ensuite aux sages-femmes des Hébreux, et il leur dit : « Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, et que vous les verrez en gésine, si c'est un fils, vous le ferez mourir ; si c'est une fille, vous la laisserez vivre. » Mais les sages-femmes craignaient Dieu. Elles ne firent pas ce que leur avait ordonné le roi d'Égypte... Dieu les récompensa ; et le peuple se multiplia et devint très nombreux...

Alors Pharaon donna cet ordre à tout son peuple : « Jetez dans le fleuve tous les garçons qui naîtront, mais laissez vivre les filles. »

On comprend que la population soumise à un tel régime ait songé à s'y soustraire et que, à l'instigation de Moïse, — sauvé de la noyade par un concours de circonstances miraculeux — elle s'y soit dérobée par la fuite. Autre miracle : l'engloutissement, par le reflux de la mer Rouge, de l'armée égyptienne lancée à la poursuite des transfuges (1).

On a vu dans cet exode autre chose que de l'anti-sémitisme proprement dit, en ce sens qu'il n'aurait pas été provoqué par une question de religion. Il ne se serait agi que d'une sorte de révolte d'esclaves, révolte qui aurait réussi. L'antiquité paraît n'avoir pas éprouvé la haine du juif par instinct.

L'histoire en offre mainte preuve. En voici quelques-unes.

Lorsque les Chaldéens eurent conquis Jérusalem,

(1) Trois fêtes religieuses commémorent en Israël les manifestations de la protection divine : celle de la Pâque, pour la sortie d'Égypte ; celle de Pourim (fête d'Esther), qui rappelle la disgrâce d'Aman, lorsqu'il persécutait les Juifs en Perse ; celle de Hanoucah, qui évoque la victoire des Macchabées sur les Syriens. — Les violences de leur roi Antiochus Epiphane contre le culte et la tradition, en Palestine même, furent peut-être provoquées par les menées de certains Juifs renégats contre leurs anciens coreligionnaires. On a vu des faits de ce genre se produire par la suite.

les vaincus palestiniens emmenés en captivité à Babylone ne furent pas traités plus durement que les autres prisonniers : Cyrus, même, les relâcha.

Pendant un temps, Rome se montra plus hostile aux chrétiens qu'aux juifs.

Au cours de la dynastie Han qui dura quatre siècles — c'est pendant ce laps de temps que l'ère chrétienne a commencé, — la Chine a accueilli les Juifs qui ont quitté la Palestine. Elle n'a jamais regretté de leur avoir donné l'hospitalité. Par la suite, ils obtinrent de Chi-Tsou, fondateur de la vingtième dynastie, des avantages qui furent refusés aux autres étrangers. Et, depuis lors, jamais, dans le Céleste-Empire, les synagogues n'ont été inquiétées.

En résumé, certains historiens croient pouvoir conclure de l'étude du passé que, presque toujours, les Juifs ont commencé par être bien accueillis, — si même ils n'ont été appelés, — et que c'est seulement par la suite qu'ils ont été persécutés. D'où l'on conclut qu'on n'avait contre eux aucune prévention quant à leur race ou à leurs croyances, et qu'ils ont été victimes soit de défauts qu'on avait à leur reprocher, soit plutôt de qualités qui suscitaient des jalousies. Alors, la différence dans les convictions religieuses était invoquée : simple prétexte qui servait à abriter l'hostilité.

Le cycle aurait donc suivi la marche que voici :

Les Juifs commencent par obtenir un traitement de faveur, grâce à quoi leur situation se consolide. Ils arrivent ainsi à leur apogée, pour employer l'expression dont se sert (1) un écrivain qui leur est hostile et qu'il me convient de citer pour cette raison. Il nous les montre qui, alors, se signalent par leur richesse, leur crédit et parfois leur savoir. Dans certaines classes du peuple, un sentiment de gêne, d'envie et de haine commence à se faire jour. On entre dans une période où les soulèvements, les luttes, les attaques, alternent avec des accalmies. « L'irritation du peuple

(1) *Israël, son passé, son avenir*, par M. H. DE VRIËR DE HECKENLINGEN, p. 11.

est généralement (*sic*) contenue par le clergé et le gouvernement. » Un moment vient enfin, où « le peuple, exaspéré, rompt toutes les digues et massacre les Juifs. Ou bien l'autorité les chasse... et le cycle recommence dans un autre pays. »

Installé sur la Terre Promise, le peuple hébreu ne tarda pas à s'y trouver trop à l'étroit, et il essaima de bonne heure au dehors. Cet éparpillement, — cette *Diaspora*, comme l'ont appelé les Grecs, ce *Galouth* (exil), comme on dit en hébreu — commença bien avant l'ère chrétienne. Ce n'est donc pas la nouvelle religion qui la provoqua, comme on le croit généralement. Quatre siècles avant Jésus-Christ, les émigrés de Palestine étaient si nombreux sur les territoires helléniques qu'Alexandre en préleva une certaine quantité pour sa nouvelle ville, Alexandrie. Un siècle plus tard, Ptolémée en répartit dans la Cyrénaïque, et Séleucus en parqua à Antioche. Strabon pouvait dire qu'il n'y avait presque pas de ville sur terre où les Juifs n'eussent de solides établissements. En l'an 58 avant l'ère chrétienne, Cicéron, plaidant pour Flaccus, parlait d'eux en ces termes :

« Vous savez combien ils sont nombreux, et unis, et puissants dans nos assemblées. Vous avez choisi ce lieu, Célius, pour être entouré de Juifs... (Je parlerai bas pour n'être entendu que des juges...). Il a fallu à Flaccus quelque courage pour qu'il bravât, par son édit, dans l'intérêt de la République, cette multitude de Juifs qui troublent parfois nos réunions. »

Les Romains, qui n'avaient pas un jour de repos périodique, remarquaient avec une certaine surprise que, tous les sept jours, une partie des habitués du forum s'abstenaient d'y venir.

Dans tout le bassin de la Méditerranée, des colonies juives s'étaient formées par pénétration pacifique, comme on dirait aujourd'hui : et les émigrants, sans renoncer à leur religion et à ses rites, sans se détacher complètement de Jérusalem, se laissaient aller à

adopter la langue du pays qu'ils habitaient, et même certaines de ses coutumes.

Il faut croire que les Romains, eux qui étaient si réalistes, appréciaient les services rendus par ces étrangers, car ils leur conférèrent les droits civiques et ils leur accordèrent divers privilèges religieux et même juridiques. Dans son *Histoire romaine*, Mommsen constate qu'on leur permit de constituer une sorte d'État dans l'État, et qu'ils furent autorisés à s'administrer eux-mêmes, — du moins, jusqu'à un certain point, — alors que les autres étrangers restaient soumis aux autorités municipales. — « La facilité avec laquelle ils se déplaçaient, et leur capacité, d'une part, leur indomptable ténacité, de l'autre » : voilà, d'après le même historien, ce qui leur a valu ce traitement de faveur.

Ils n'en jouirent pas longtemps. On ne tarda pas à se plaindre de cette population que Tacite qualifie d'« abominable » (1). Les pouvoirs publics finirent par s'en émouvoir eux-mêmes. On en peut citer bien des exemples, ne fût-ce que l'enrôlement de quatre mille jeunes Juifs que Tibère força à entrer dans l'armée et qu'il envoya en Sardaigne avec l'espoir que le climat meurtrier de cette région l'en débarrasserait. Les textes n'indiquent pas le motif précis de son animosité. Peut-être provenait-elle de la jalousie provoquée par les privilèges que les enfants d'Israël avaient su acquérir. Faut-il rappeler aussi les caprices païens des empereurs romains, leurs luttes contre la population palestinienne, la destruction du temple de Jérusalem?

Pour fuir cette hostilité, les Juifs quittèrent l'Italie, et ils allèrent, à la suite des armées romaines, chercher en Gaule, en Dacie, en Germanie, des populations moins inhospitalières.

(1) Il n'y a pas lieu d'attacher d'importance à cette appréciation si, comme l'admettent certains érudits, les livres attribués à Tacite sont l'œuvre d'un Poggio qui fut secrétaire aux commandements de plusieurs papes. Mais Dion Cassius, Pline, Diodore de Sicile, Suétone, relatent le mécontentement de jour en jour plus manifeste des habitants.

Ils les y trouvèrent. En Allemagne, par exemple, une charte de l'an 321 les admit dans le décurionat de Cologne dont ils avaient été exclus jusqu'alors. Et, en 368, une ordonnance de l'empereur Valentinien, promulguée à Trèves, mit les synagogues à l'abri des réquisitions exercées par l'armée. Il n'est donc pas contestable que les populations germaniques se soient montrées alors accueillantes pour ceux que, plus tard, elles devaient repousser avec horreur et sans ménagements.

Au bout de sept siècles, une réaction se produit. Pendant tout ce laps de temps, on avait accepté, respecté, protégé, des croyances qu'on en arrive à condamner. Simple prétexte, sans doute. Car il est vraisemblable qu'on s'inquiète surtout de la puissance grandissante acquise par les enfants d'Israël.

Le mouvement contre eux part de Cologne. En 1341, interdiction leur est faite d'acquérir de nouveaux immeubles dans cette ville. Huit ans après, des émeutes sanglantes y éclatent, et les expulsions y commencent en 1424. D'autres villes suivent l'exemple qui leur est donné : Fribourg en Brisgau (1424), Spire (1435), Strasbourg et Mayence (1438), Augsbourg (1439). Une pétition des marchands de Dantzic contient une phrase caractéristique : « Ces hommes malfaisants nous ôtent le pain de la bouche. » Voici l'aveu : nous sommes en pleine concurrence commerciale. Les tailleurs de Francfort-sur-le-Mein le reprochent-ils pas à leurs collègues israélites l'avilissement des prix? La Réforme ne se montre d'ailleurs pas favorable aux Juifs. Déçu dans son espoir de les voir venir à soi, Luther les traite de bêtes malfaisantes, perverses, sataniques, de pestes noires, de cancers.

Vient la Révolution Française. L'esprit de fraternité se répand sur l'Europe. Les beaux esprits de l'Allemagne nouvelle se mettent à fréquenter les israélites. L'aristocratie ne craint pas de s'allier à celles de leurs filles qui sont riches. En 1871, l'émancipation des

Juifs est promulguée pour toute l'Allemagne. Guillaume II accueille à sa cour ceux d'entre eux qui se sont acquis de la renommée ou de la fortune. Sans doute, ils ne sont pas admis sur le pied de l'égalité dans toutes les fonctions, — en particulier, les mœurs ne leur permettent pas d'entrer dans le corps des officiers sauf à titre exceptionnel, — en revanche, on les appelle à verser leur sang pour la patrie allemande, et beaucoup meurent pour elle de 1914 à 1918.

Ce qui s'était passé en Allemagne se passa en Espagne.

Des colonies juives s'installèrent dans la Péninsule ibérique à la suite de l'occupation arabe. Elles ne tardèrent pas à devenir florissantes. Au onzième siècle, Abdul Raman III, calife de Cordoue, prit pour ministre un israélite riche et cultivé, Abu Jussuf Chasdaï, ibn Schaprut. Mais, là encore, un revirement se produisit, peut-être parce que la population musulmane trouva que les Juifs s'enrichissaient trop vite. Des sultans intolérants commencèrent à opprimer ceux qui n'adhéraient pas à leur religion, et on en massacra des milliers.

Mais les musulmans furent ensuite vaincus par les chrétiens qui, par une réaction toute naturelle, prirent les juifs sous leur protection : il les favorisèrent, leur confièrent des charges publiques importantes, leur accordèrent un régime juridique indépendant, si bien qu'ils retrouvèrent de nouveau une période de prospérité.

Mais, au quatorzième siècle et au quinzième, un violent mouvement de prosélytisme se produisit sous l'impulsion de fanatiques, — principalement d'un antipape d'Avignon et d'anciens rabbins devenus chrétiens et dont le zèle de néophytes s'était tourné contre leurs anciens coreligionnaires. Partout, des persécutions : massacres à Séville, bûchers à Medina del Campo, pendaisons à Sepulvedo, lapidations à Tolède.

Pour échapper aux dangers qui les menaçaient, un

grand nombre de survivants se firent baptiser. On les désigna sous le nom de Marranes. Ces renégats subirent le sort auquel ils avaient espéré se soustraire. Ils furent pillés tout autant que leurs anciens coreligionnaires. Aux uns et aux autres furent retirés les privilèges dont ils jouissaient. Il est à remarquer que, pourtant, ils avaient été soutenus souvent par la bienveillance de la noblesse et même des papes. Il durent quitter l'Espagne, et trouvèrent une hospitalité assurée en Turquie, en Italie, en Angleterre, en Hollande, en Pologne...

En Angleterre, au moyen âge, ils vécurent sous la protection de la Couronne, peut-être parce qu'ils étaient serfs du roi et que, par suite, leurs créances étaient créances du roi. Il y eut bien, çà et là, quelques persécutions, et même, en 1290, une expulsion partielle. Mais ceux qui demeurèrent et ceux qui revinrent bénéficièrent, depuis, d'une bienveillance qui s'est maintenue et qui a contribué à l'octroi du mandat de la Palestine aux Anglais par la Société des Nations. La Hollande aussi a fait bon accueil aux *Sephardim* (juifs espagnols) chassés de la Péninsule ibérique au seizième siècle. Elle n'a cessé d'être philosémita. Peut-être les nations essentiellement commerçantes, comme les Pays-Bas et la Grande-Bretagne, ont-elles de la considération, sinon même quelque déférence, pour les aptitudes des enfants d'Israël en tant que négociants. La Pologne leur a été également tolérante jusqu'au dix-septième siècle. Au dix-huitième, la Russie et la Roumanie furent les dernières à représenter les traditions du moyen âge.

Et la France, maintenant?

Nous avons vu que des Juifs chassés de Rome par les tracasseries qu'ils y subissaient étaient venus s'établir en Gaule et qu'ils y avaient trouvé une population bien disposée en leur faveur, grâce à quoi leurs centres commerciaux prospérèrent. Malheureusement, certains d'entre eux pratiquèrent l'usure au point de

s'aliéner les dispositions du début. A Arles, en 425, on leur retira l'exercice des fonctions judiciaires et du service militaire. Bientôt, les autorités ecclésiastiques intervinrent : les conciles de Vannes (465), d'Agde (506), d'Orléans (533) interdirent aux chrétiens de fréquenter les juifs.

(Les considérations religieuses arrivaient donc à la suite de préoccupations moins désintéressées, et sous leur couvert. En 582, Chilpéric I<sup>er</sup> imposa le baptême à de nombreux juifs. Il est vrai que, à cette époque, on jugeait normal que tous les sujets appartenissent à la confession de leur souverain.

Les Juifs ayant eu à subir les violences des Mérovingiens aidèrent les Carolingiens à conquérir le trône. Charles Martel, Pépin le Bref, Charlemagne, surent s'en montrer reconnaissants. Sous le règne de ces monarques, les Juifs acquirent plus d'influence que jamais. Dans la France ainsi pacifiée, les agglomérations se reformèrent et se développèrent. On avait besoin de commerçants et de prêteurs. Les Juifs étaient l'un et l'autre. Les féodaux s'appuyèrent souvent sur eux et leur confièrent la gestion de leurs intérêts.

Mais, quand leur puissance se fut établie, on toléra mal à côté de soi cette force de l'argent qui faisait échec à la force des armes, d'autant plus que le sang-gêne des usuriers avait provoqué quelques émeutes (Un traité d'Agobard, archevêque de Lyon, avait paru sous ce titre : *De insolentia judæorum.*)

Les besoins croissants de marchandises et le succès des hommes d'affaires suscitèrent dans la bourgeoisie autochtone des vocations de commerçants. Mais ceux qui se lançaient ainsi dans un métier auquel rien ne les avait préparés et qui n'en avaient pas la vocation dans le sang, réussirent dans leurs entreprises moins bien que leurs concurrents, négociants de vieille souche, rompus aux pratiques financières. Ceux qui échouèrent ainsi mirent sur le compte de l'« immoralité talmudique » le succès de leurs rivaux plus heureux. Un état d'esprit se créa ainsi grâce à quoi Philippe Auguste n'eut pas de peine à faire main basse sur les richesses lentement amassées par

quelques Juifs, qu'il expulsa, et il annula toutes leurs créances. Le trésor, d'une part, trouvait son compte. Et le peuple, de l'autre.

L'opération avait été trop fructueuse pour n'être pas recommencée. L'autorité royale laissa revenir ceux qu'elle avait expulsés, ce qui lui permit, après quelques menues exactions, une nouvelle confiscation et, en 1306, une nouvelle expulsion. (D'autres thésauriseurs, reconnaissons-le, étaient encore plus mal traités. Les Templiers, eux, furent dépouillés de leurs biens et brûlés en place publique.)

Retour des Juifs. Louis X leur accorde quelques droits. Massacre. Expulsion. Ils reviennent. Expulsion en 1365. Ils reviennent. Massacre en 1380. Expulsion en 1394. Ils sont rappelés. Louis XI leur octroie quelques autorisations que le roi Henri III étend (1550). Expulsion en 1615, sous peine de mort. Ils reviennent, surtout dans le Midi. Louis XIV se montre, à leur égard, juste et bienveillant.

Mais, derechef, les commerçants se plaignent. — « Tout le monde court chez les marchands juifs, » écrivent ceux de Toulouse, en 1745. — « Le commerce prohibé de ces étrangers nous a causé un tort considérable, » disent ceux de Nantes, en 1752. — « L'admission de cette espèce d'hommes ne peut être que très dangereuse, » prétend une *Requête des six corps de marchands et négociants de Paris contre l'admission des Juifs*, en 1777. Animosités intéressées !

Mais Voltaire vient à la rescousse. Oui, le Voltaire de l'affaire Calas, hélas ! — « Vous ne trouverez dans les Juifs, déclare-t-il, qu'un peuple ignorant, paresseux et barbare, qui joint depuis longtemps la plus indigne avarice à la plus détestable superstition et à la plus horrible haine pour tous les peuples qui les tolèrent et les enrichissent. »

Heureusement, Montesquieu prend leur défense dans *l'Esprit des lois* (l. XXV, chap. XII), et il adresse en leur faveur une « très humble remontrance aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal. »

Mêmes divergences chez les hommes politiques. En décembre 1789, l'abbé Grégoire et Mirabeau dé-

fendent éloquemment une proposition d'émancipation des Juifs, mais des motions et des pétitions en sens contraire s'accablent sur le bureau de l'Assemblée Constituante, et la proposition n'est adoptée que le 27 septembre 1791.

Napoléon, après avoir convoqué une assemblée de notables juifs en 1806, puis un grand sanhédrin en 1807, étend à tous les territoires soumis à sa puissance les libertés accordées à leurs coreligionnaires de France.

Les Juifs d'Europe n'ont pas oublié qu'ils ont été redevables de leur première libération à la Révolution française (1) et à celui qui fut, à certains égards, son continuateur.

On pouvait craindre qu'une réaction se produisît après Waterloo et qu'elle annulât ces mesures de fraternité égalitaire. Il n'en fut rien. Louis-Philippe octroya aux rabbins le statut que le Concordat assurait au clergé catholique. Le Second Empire ne connut pas l'antisémitisme, et la France n'admettait aucune différence entre ses enfants, quelle que fût leur origine, lorsque se produisit une série d'événements auxquels on était loin de s'attendre sous Napoléon III.

La défaite de 1871, l'établissement de la III<sup>e</sup> République, les luttes intestines entre les partis de gauche, créèrent dans le pays un état de malaise plus ou moins analogue à celui qui devait se faire sentir en Allemagne après l'écrasement de ce pays en 1918 et après la substitution d'un régime démocratique à la monarchie des Hohenzollern. Et le résultat — fort imprévu — fut le même : on voulut faire du peuple juif une sorte de bouc émissaire. On lui imputa tous les malheurs dont on souffrait.

C'est Édouard Drumont qui fit chez nous ce qu'Adolf Hitler était destiné à faire plus tard dans le Reich. La *France Juive*, créée par lui en 1886, prêcha la croisade contre les Juifs qu'elle accusa de n'être ni

(1) Sans doute, celle-ci n'a fait, sur ce point comme sur d'autres, que reprendre les principes de la Révolution américaine de 1776. Mais son mérite a été d'universaliser ce qui n'avait pu s'élaborer qu'en vase clos.

assimilés à leurs concitoyens, ni assimilables. Elle prétendit que, même naturalisés, ils restaient plus attachés à leur patrie d'origine qu'à leur patrie d'adoption. C'est ainsi que l'antisémitisme prit un caractère assez nouveau en se confondant plus ou moins complètement avec le nationalisme. Ni la race ni la religion n'étaient mises directement en cause. C'est l'homogénéité de la nation qui était considérée comme compromise par l'intrusion dans sa substance d'éléments qui lui demeuraient fatalement étrangers.

Le patriotisme, dont la susceptibilité avait été exaspérée par l'humiliation de la défaite et par l'arrogance du vainqueur, cherchait des occasions de se manifester. Un instant, elle avait cru en trouver une dans le mouvement boulangiste, mais les circonstances ne s'y prêtèrent pas. Les soupçons d'espionnage qu'on fit peser sur un capitaine juif français déchaînèrent un autre mouvement, qui fut violent. Le conseil de guerre qui condamna l'officier inculpé fut accusé d'avoir cédé à la pression exercée sur lui par une intervention illégale du gouvernement au nom de l'intérêt supérieur du pays.

L'antisémitisme n'était donc pour rien, au moins en apparence, dans le jugement qui fut prononcé. Mais ce jugement servit d'aliment à la haine d'une partie de la France contre les enfants d'Israël. Et cette haine se développa avec violence. Le pays fut secoué par des luttes passionnées qui déchirèrent les familles. Le calme ne revint que lentement dans les esprits.

La guerre acheva cette œuvre d'apaisement, en donnant à l'opinion publique de nouvelles préoccupations d'un tout autre ordre. L'Union sacrée fut proclamée. Tous les citoyens, quelle que fût leur religion, furent appelés sous les drapeaux. On reconnut que les Juifs s'étaient comportés en face de l'ennemi aussi bien que leurs autres compatriotes : ils avaient versé leur sang tout comme ceux-ci. Sans doute, depuis que s'éloignent les souvenirs de la guerre, le souvenir s'efface de la fraternité de la tranchée, de la communauté du danger, de l'égalité du sacrifice. Peut-être

reste-t-il sous la cendre un peu de feu prêt à se ranimer. Nous avons pourtant conscience de ce qu'est notre patrie, ne fût-ce qu'en lui comparant certains États de l'Europe. Elle n'a pas oublié qu'elle avait fait la Révolution de 1789. Nous ne l'avons pas oublié non plus, et nous sommes heureux de vivre sous ses lois dont la plupart montrent heureusement une largeur d'esprit, une élévation de sentiment, une générosité de tolérance, qui manquent à quelques-uns de nos compatriotes.

## LE SANG RETOMBE

par \*\*\*

Le mystère d'Israël est un mystère sanglant.  
« Or Pilate leur dit : « Que ferai-je donc de Jésus, appelé Christ? » Ils lui répondirent : « Qu'il soit crucifié! » Le gouverneur leur dit : « Quel mal a-t-il donc fait? » Et ils crièrent encore plus fort : « Qu'il soit crucifié! » Pilate, voyant qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte allait croissant, prit de l'eau et se lava les mains devant le peuple, en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste ; à vous d'en répondre! » Et tout le peuple dit : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! » (*Math. 27, 25.*)

*Toledot Jesu!* Le cri de meurtre couvre éternellement le cri de détresse qui monte de ce peuple, comme l'autre cri en montait au pied du tribunal romain. Nous ne lèverons pas nos yeux de ce visage torturé d'Israël, si ce n'est pour contempler cet autre visage, au semblable facies, sur qui l'opprobre et le crachat se mêlèrent au sang. Pour que la Nouvelle alliance se scellât sur les ruines de l'Ancienne, il fallait ce sacrifice du Dieu fait homme. Peut-être tant de sang ruisselant sur les gradins des siècles promet-il le peuple meurtrier à ce renversement qui réconciliera à jamais les deux lois!

Que nos frères d'Israël, encore aveuglés par l'inconscience, n'entendent pas ces mots ainsi qu'un reproche! La grandeur de leur nation avait été de porter en soi le Messie comme l'Ostensoir offre l'ostie aux fidèles ; c'est parce qu'elle était grande que grand

a été son tragique. Nos apôtres, les Pères de notre Église, nos Papes ont unanimement considéré que c'était dans cette volonté décidée que gisait l'explication substantielle de leur malheur obstiné. Parmi les Juifs, il en est qui voudraient repousser cette explication ; le sang du Juste, ils ont honte de le sentir sur eux et un grand Sanhédrin a même considéré comme possible la révision du procès du Christ ! Mais comment ne voient-ils pas que le bourreau est nécessaire à la victime et que l'accomplissement de la Parole exigeait qu'ils eussent pris ce parti de tuer ! *Toledot Jesu!* Mais le cri retentit depuis le fond des âges ! Il est attendu par les générations depuis que la faute d'Adam fit de la Rédemption la pierre d'achoppement de l'homme. Il n'appartenait pas à Israël, peut-être, de ne pas tuer son Dieu après l'avoir méconnu : et comme le sang appelle mystérieusement le sang, il n'appartient pas, peut-être, davantage à la charité des Chrétiens de faire que l'horreur du *pogrom* ne compense, dans l'équilibre secret des volontés divines, l'insoutenable horreur de la Crucifixion.

C'est en ce sens assurément que saint Jérôme, évoquant ce peuple gémissant devant un mur tout noirci par les larmes, écrit : « Peuple lugubre, peuple misérable, mais qui ne fait point pitié ! » Car la pitié s'adresse à l'homme, à sa faiblesse ; mais la pitié de Dieu ne serait que la négation de l'offense, le renoncement à son plan établi de tout temps. Le Juif martyrisé que nous recueillons sur notre route, il nous est demandé de sécher sur sa face le sang qui y dégoutte ; parce que, sur ce visage plus que sur tout autre, nous contemplons la ressemblance avec l'autre Torturé ; mais cela ne comble pas l'abîme et le mystère d'Israël n'est point écarté par un geste de pitié.

Nous ne pouvons considérer ce peuple, que les siècles après les siècles ont tous connu dans la torture et l'abjection, autrement que comme un témoin, un martyr. Aux origines de l'Église, le témoin et le martyr se confondent, car le témoignage des très humbles n'était tenu pour valable que signé avec le sang même de qui le portait. Cette nation humiliée a eu besoin de

tout son sang pour témoigner. Et à peine le Christ est-il mort que le sang juif et le sang chrétien se mêlent ou plutôt coulent en deux rigoles parallèles. Juif était ce diacre Étienne, le protomartyr, qui, en mourant sous les pierres jetées par Israël, suppliait le Père d'écarter son courroux de ce peuple : « Ils ne savent pas ce qu'ils font. » Et les heures sont proches où les armes romaines commenceront à exécuter le terrible verdict, où, dans Tibériade détruite et Sephoris rasée, le sang emplira les rues comme le vin fait d'un verre.

Ainsi, depuis deux mille ans, peut-être n'y a-t-il pas eu une seule année qui n'ait vu répandre le sang d'Israël. Au nom de la croix, on a dressé les bûchers et les échafauds : et cela serre d'angoisse notre cœur chrétien. Il nous paraît inadmissible que la leçon d'amour s'achève par l'*autodafé* ; l'antisémite païen avait, au moins, des excuses. Pourtant les plus grands de nos Papes ont, aux temps anciens, accepté ce fait. Peut-être y a-t-il là encore un mystère : pour que la mission d'Israël soit comblée, ne faudrait-il point, par hasard, que la croix, brandie devant le bûcher où sont torturés des Juifs, demeure bien, le plus longtemps possible, un objet d'opprobre ? Afin que lorsqu'un d'entre eux fléchit le genou devant elle, il n'y ait vraiment plus en lui rien qui résiste, mais une totale humilité, une acceptation sans limites !

C'est à la fin des temps que s'achèvera la torture d'Israël, qui n'est pas tant torture dans la chair qu'ignorance dans l'âme. Mais cette torture s'achèvera, le sang cessera de retomber. C'est cet instant d'illumination qu'évoque notre office du vendredi saint :

« Prions encore pour les hérétiques et les schismatiques... prions aussi pour les Juifs perfides, afin que le Seigneur arrache enfin le voile qui recouvre leur cœur... »

C'est à cette heure de gloire que tendent les souffrances d'Israël. Mais chaque douleur que nous lui épargnons, chaque pansement que nous plaçons sur une de ses plaies, fait avancer cette heure, parce qu'entre son ignorance et notre ignorance, des liens secrets sont noués.

Nous n'aurons jamais approché du mystère d'Israël si nous ne comprenons pas que ses souffrances sont nos souffrances, et que ce peuple est persécuté pour que soient atteintes des fins qui sont aussi les nôtres. Quel membre de l'Église allemande ne sent aujourd'hui la profondeur de cette vérité ! Il y a quelque chose de particulièrement tragique pour un catholique allemand, aujourd'hui, à considérer la situation d'Israël. L'immonde *Sturmer* de Julius Streicher jette les mêmes boues sur les visages des juifs et des chrétiens. Les nationaux-socialistes accumulent contre les uns et les autres les mêmes violences, qu'ils appellent fables d'atrocité (*Greuelmärchen*) mais dont nous savons bien qu'elles sont des réalités.

*Los von Moses! Los von Alten Testament!* Le cri jumeau nous atteint autant que les descendants de Moïse, parce que nous sommes les fils spirituels de Moïse, et qu'il nous est inconcevable de renier l'Ancien Testament. C'est toujours inextricablement lié à l'anti-christianisme que l'anti-sémitisme s'est exprimé en Allemagne. Ceux qui voient dans l'esprit germanique la glorification des instincts de force haïssent l'esprit chrétien autant que l'esprit juif. Ainsi Dühring, bien avant les théoriciens actuels, s'écriait : « Les peuples n'en auront terminé avec l'esprit juif que lorsqu'ils auront chassé de leur cerveau ce deuxième aspect présent de l'hébraïsme. » Nietzsche combattait aussi bien la morale juive que la chrétienne, parce que, dans l'une et dans l'autre, il voyait une *morale d'esclaves*. Cette filiation mosaïque, aujourd'hui elle a besoin du témoignage de notre sang, il faut que nous la revendiquions plus que jamais.

Dans ce mystère sanglant d'Israël, l'acte qui se déroule aujourd'hui dans notre pays a une signification particulière, précisément parce qu'il unit nos sangs. C'est une première approche de la grande réalisation qui s'achèvera en la Parousie. C'est le Juif Jésus que nous devons revendiquer, puisque le Juif est

persécuté. Quand M. Streicher écrit dans son organe que Jésus n'était pas Juif, *parce qu'il n'avait pas une physionomie hébraïque*, oublie-t-il l'extraordinaire masque du Saint Suaire où s'inscrit la plus frappante ressemblance juive qu'on puisse imaginer? Retirer Israël de la source du christianisme, c'est enlever à cette source une grande partie de ses eaux : c'est lui faire perdre sa fécondité. Pour nous, chrétiens allemands, ce serait aussi abandonner une partie de cet *esprit germanique* dont nous entendons être les serviteurs aussi fidèles que les païens d'aujourd'hui.

Notre saint cardinal Faulhaber, qui a été le plus courageux rempart de notre intégrité en face de la menace païenne, n'a pas craint de le dire en termes catégoriques. « Nous tendons la main à nos frères séparés, afin que soient défendus, ensemble, les livres sacrés de l'Ancien Testament, et que soient conservés à notre peuple allemand leurs enseignements précieux. » Que seraient, dit-il encore, nos lettres allemandes, nos mots allemands, sans la Bible? Plus que nul autre peuple, notre peuple doit à l'Ancien Testament. Ainsi le nouveau *Kulturkampf* prend-il un sens tout à fait particulier d'être caractérisé à la fois par la lutte anti-juive et la lutte anti-chrétienne. Dans cette chute du sang qui retombe, depuis le bassin de Ponce-Pilate, était-il juste que seul le peuple juif, comme peuple, fût inondé? Car chacun de nous crie, comme Israël : « *Toledot Jesu!* » Et cette union dans la douleur nous fait mieux comprendre l'obscurité où chacun de nous se complait, comme s'y enfonce le peuple infidèle d'Israël.

Ce n'est pas le Juif qui souille le sang allemand (1) quand il guette la pure jeune fille afin de la voler à la race qui est la sienne. Il est plus grave de savoir que c'est le péché qui est la souillure. Les Juifs qui ne reconnaissent pas cette signification de leur souffrance séculaire, ne peuvent pas comprendre le sens expiatoire qu'elle a dans les desseins de Dieu. Et c'est pourquoi tant qu'ils n'auront pas arraché le

(1) Allusion à une phrase de *Mein Kampf*. (Note des traducteurs.)

voile, leurs malheurs n'auront pas l'efficacité de les sauver. Mais nous, c'est à nous qu'il est demandé de reconnaître ce sens, de lui donner son caractère d'expiation. Dieu n'a sans doute voulu que les Chrétiens de toutes confessions fussent, sur cette terre allemande, unis aux Juifs dans une même persécution, que pour qu'à la faveur de cette commune souffrance un peu de sa vérité tombât sur la nation d'Israël.

Lorsque nous avons vu, dans nos villes allemandes, les dégradantes brimades antisémites qui ont marqué les premiers temps du nouveau régime, avons-nous assez compris que c'était aussi à nous que cette interrogation se trouvait adressée? Les magasins aux vitres brisées, les soldats bruns dressés devant les portes des médecins juifs et les affreuses promenades de quelques Juifs lamentables affublés comme au moyen âge, est-ce qu'il n'y a pas aussi de bons catholiques allemands qui ont souri de tout cela, parce qu'ils jalouaient le commerçant juif, l'avocat juif, le professeur juif? mais maintenant nous savons que c'était aussi nos péchés que commençaient à porter ces malheureux, qui n'en avaient pas conscience. De tout temps, le peuple d'Israël a été comme une écharde dans la chair des nations. Mais maintenant nous avons compris qu'en l'arrachant, c'est bien notre sang aussi qu'il nous faut répandre, parce que, du haut du Calvaire, le sang a jailli du flanc blessé du Christ, sur eux et sur nous tout ensemble.

●

Ce sang d'expiation, si nous ne le recevons pas, qui le recevra pour nous? Il sera bu par la terre stérile. Car ceux-là mêmes de qui il découle n'en peuvent savoir le prix. Ils croient peut-être que c'est le signe d'une vengeance. Le sang appelle le sang, le meurtrier appelle le meurtrier. A l'ancienne loi qui était pleine de cris de haine, notre Dieu a apporté la réponse de l'amour. Nous ne sommes pas de ceux dont le Psaume 138 dit qu'ils haïssent leurs ennemis d'une haine ardente. Nous ne demandons à personne de

rendre dent pour dent. « Car moi je vous dis : aimez vos ennemis, faites le bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent. » Nous ne vengerons jamais Lamech septante fois sept fois (1). C'est notre loi, à nous, de savoir ce que signifie la douleur non seulement pardonnée, mais réclamée. Un rabbin s'écriait jadis : « Le meilleur des gohim ne mérite que la mort ! » Nous, devant cette mystérieuse retombée du sang du Christ sur le peuple juif, nous disons que si même elle nous paraît non pas juste mais fatale, il est injuste pour le chrétien de s'en faire l'instrument.

Ainsi, pendant que j'écris ces lignes, dans une petite ville de Suisse, on juge un Juif qui a cru qu'il rachèterait les violences d'un parti en tuant un de ses membres (2) et à qui les associations juives comettent l'inconcevable erreur d'envoyer des félicitations ! De même qu'à Paris, il y a quelques années, le juif ukrainien Schwartzbart assassinait le général Petlioura qui avait laissé la trace de sa botte sanglante dans tous les ghettos d'Ukraine. Mais nous ne pouvons pas accepter que le sang soit ainsi rétribué par un autre sang ; l'un et l'autre sont chargés des impuretés de la haine et de la violence. Que le païen rebelle contre le Christ et la loi d'amour applaudisse Klintzsch d'avoir assassiné W. Rathenau (3), cela entre dans sa loi démoniaque. Mais à nous, toute violence ne peut que nous écraser le cœur sous le poids d'un atroce remords.

C'est au nom du Sang que Frankfurter tue, que Schwartzbart tue. Et c'est au nom du Sang, du sang pur de la race germanique, qu'on encourage à tuer les Juifs. Mais c'est parce que nous, nous avons été baptisés par un sang plus pur que nous savons qu'il n'y a point, dans la violence, de vertu rédemptrice. Nous allons au delà de la parole ancienne, car les

(1) Allusion à la Genèse, 4, 24. (Note des Trad.)

(2) Il s'agit évidemment de Frankfurter qui tua en Suisse le nazi Gustloff. (Note des Trad.)

(3) Allusion à un discours d'Hitler. (Note des Trad.)

tables de l'ancienne Loi étaient scellées par le Sang ; les liens du Sang étaient les seuls qui fussent. La nouvelle Loi les remplace par d'autres, plus solides, les liens du Sang spirituel, la Foi. Le Juif baptisé ou celui dont une grand'mère était non-aryenne nous sont frères s'ils ont notre Foi. Et le Juif le plus écarté de notre religion, celui-là aussi est un frère, parce qu'il porte inscrite sur sa postérité la promesse d'un retour final dans la commune adoration à la fin des Temps.

Ce n'est plus une circoncision dans la chair qui fait jaillir le sang, mais la circoncision selon la Parole. C'est ce que disait déjà Tertullien dans son *De Adversus Judæos* et c'est quand ce sang de l'esprit aura été répandu que sera accompli ce moment dont il a été dit qu'il n'y aurait plus *ni Grecs ni Juifs* mais tous unis en Jésus-Christ.

Frères juifs qui aujourd'hui supportez de grandes souffrances à côté de nous, et vous aussi qui êtes par delà les frontières, dans la gêne terrible de l'exilé qui n'a plus de pays, de toit, ni de pain, reconnaissez dans ces douleurs qui, une fois encore, vous attaquent comme une meute de loups affamés, le signe plein de promesses que Jésus mourant vous a adressé. Il savait que vous ne saviez pas ce que vous faisiez, et, jusque sur la croix où vous l'avez placé, il vous a aimés, vous plus que tous les autres peuples du monde. Il garde votre stalle parmi les nations qui atteindront sa gloire ; elle est à sa droite, là où se trouve déjà celle qui était une de vos sœurs, la Juive de quinze ans qui donna au monde un sauveur.

Ainsi, considérant ce grand mystère sanglant du peuple d'Israël toujours persécuté, un chrétien allemand qui a appris, avec tous ses frères, le sens de la persécution, ne peut se placer devant lui que dans une attitude de respect et d'affection. Le sang ne cessera de retomber que lorsque nous aurons effacé la sanction et que le peuple élu aura retrouvé le sens perdu de la Parole : mais il faudra un immense amour.

*Traduit de l'allemand*  
par M. B. et D.-R.

## HITLER ET LES JUIFS

par René DUPUIS.

L'antisémitisme d'Hitler est issu d'une expérience et d'une crise intérieure personnelles. Il date du douloureux séjour d'Hitler à Vienne, lors des dernières années du dix-neuvième siècle et des premières du vingtième siècle.

Mais ici, comme sur beaucoup d'autres points, Hitler vécut dans l'Autriche malade de cette époque une aventure psychologique qui présente des analogies frappantes avec la crise psychique qu'allait traverser, au lendemain de la guerre, la nation allemande. C'est, à mon sens, une des raisons de son succès sans précédent. Il apportait à un peuple les mots d'ordre et les solutions qui avaient réussi, sur le plan personnel, à calmer une angoisse intellectuelle et sentimentale de même nature que celle qui étreignait ce peuple quelque quinze ou vingt ans plus tard. On peut dire que la formule *officielle* allemande assez déconcertante au premier abord pour des Français : *Hitler ist Deutschland, Deutschland ist Hitler*, trouve dans ce fait son explication et sa vérité sinon sa justification.

C'est dire que pour comprendre — et, par conséquent, pour juger — la politique allemande actuelle à l'égard des Juifs il faut, d'une part chercher les causes de fait qui ont provoqué dans l'Allemagne d'après guerre la naissance — ou la renaissance — d'un mouvement antisémite, et, de l'autre, analyser attentivement les phénomènes psychologiques qui ont conduit

Hitler de l'indifférence vis-à-vis des Juifs à la « prise à partie » du peuple élu. Négliger l'une ou l'autre de ces deux origines fondamentales, analogues mais non semblables, de la politique juive, ou anti-juive, du Troisième Reich conduirait également à de graves erreurs d'interprétation.

Le récit d'Hitler permet, d'ailleurs, dans ce domaine comme dans nombre d'autres, de saisir, à l'échelle de l'individu, des réactions de sensation, de sentiment ou de pensée extrêmement importantes, qui risquent d'échapper, à l'échelle forcément plus complexe, plus floue surtout, de la société nationale allemande.

L'année 1923 — qui vit l'occupation de la Ruhr et l'effondrement du mark, cause et prélude, pour une large part, des événements politiques et économiques qui se sont succédé, depuis, en Allemagne, comme rafales en période d'équinoxe — marque l'apparition, ou la réapparition, du problème juif.

On peut dire, en effet, qu'à partir de ce moment le peuple allemand a commencé à ressentir la présence en son sein des Juifs comme un élément étranger, inassimilable et diffus tout à la fois, dangereux sinon pour son existence du moins pour sa santé.

Le drame de la Ruhr et de l'inflation paraît bien avoir été l'occasion immédiate de l'anti-sémitisme allemand contemporain. Des bouleversements, comme celui-là, appellent presque automatiquement, de la part des peuples qui en sont victimes, le réflexe de défense et de révolte instinctives qu'est la recherche d'un bouc émissaire. Nombre d'Allemands se mirent à accuser les Juifs de tous les malheurs qui accablaient le peuple allemand depuis 1918 : défaite, troubles révolutionnaires, occupation de la Ruhr par les troupes alliées, anéantissement de la monnaie nationale.

Ces sortes de mises au pilori moral, de levées de boucliers psychologiques sont, la plupart du temps, profondément injustes ; mais en même temps, elles sont souvent l'expression déviée et malade de la découverte inconsciente par un peuple d'un fait ou d'un problème qu'il ignore, et avec lequel il lui va falloir compter.

Dans le cas qui nous occupe ici, le peuple allemand avait évidemment tort de voir dans le Juif l'auteur de la défaite et de ses conséquences politiques, économiques et financières. Mais son anti-sémitisme peut, je crois, être considéré comme une réaction clinique de l'organisme national allemand au fait nouveau d'un accroissement du nombre et surtout de l'importance sociale des Juifs dans le pays et dans la vie de celui-ci.

Depuis 1918 trois faits avaient modifié la situation matérielle et morale des Juifs en Allemagne.

A la suite de la reconstitution de l'État polonais, une importante vague d'émigrants juifs (45 000 environ d'après les statistiques allemandes) était entrée en Allemagne. Détail qui n'est pas sans importance, la qualité humaine de ces émigrés ne semble pas avoir été très élevée ; leur niveau social, en tout cas, était assez bas, et de nature, par conséquent, à rendre plus sensible à leurs hôtes, dans la pratique de la vie quotidienne, leur caractère d'étrangers.

La Constitution de Weimar abolit les dernières dispositions juridiques qui s'opposaient jusque-là à la complète égalité de droits des Juifs. Cette disposition constitutionnelle était à peu près sans valeur matérielle, puisque la seule différence qui subsistait encore entre juifs et chrétiens était l'interdiction faite aux Juifs d'embrasser la carrière d'officier dans l'armée et la marine. Sous l'influence personnelle de Guillaume II qui joua là un rôle assez notable, toutes les autres entraves juridiques à la pleine égalité de droits avaient, en effet, été levées les unes après les autres, depuis 1900 surtout.

D'importance pratique insignifiante, la consécration définitive de l'entière égalité devant la loi des Juifs et des non Juifs par la Constitution de Weimar, eut, par contre, semble-t-il, une grande portée psychologique. Elle donna aux Juifs le sentiment qu'ils étaient désormais des Allemands comme les autres, que l'on ne pouvait plus, si je puis dire, les *distinguer*, dans tous les sens du mot, des Allemands de race germanique. Aussi donnèrent-ils libre carrière à leurs

ambitions, leurs facultés et leurs goûts personnels. Ils entrèrent en grand nombre dans les carrières libérales ou d'État ; ils se firent dans la vie du pays une place à la mesure de leurs qualités intellectuelles comme de leur sens pratique, de leur habileté, de leur entretient même, de leurs dons d'intrigue, diraient les Allemands. Ils n'hésitèrent pas à se mettre en vedette, à faire du travail « voyant ». En matière politique particulièrement leur action se fit sentir très fortement ; leur participation à la révolution de 1918 fut, on le sait, très importante. Ils jouèrent dans bien des cas, en Bavière notamment, avec Rosa Luxembourg et Kurt Eisner, un rôle de premier plan. Qu'on leur en fasse gloire ou grief, il est indéniable qu'ils marquèrent fortement la République weimarienne du sceau de leurs conceptions et de leurs méthodes. De nombreux chefs de la Social-Démocratie — axe moral, en quelque sorte, du régime weimarien — étaient Juifs.

Cette forte participation des Juifs à la politique allemande de l'après-guerre, et en particulier de l'immédiate après-guerre, est sans doute le fait qui a le plus contribué, quoique un peu à retardement, à la réapparition en Allemagne d'un puissant mouvement antisémite. On peut dire, en effet, que pour les innombrables groupes « d'activistes » qui contribuèrent si fortement au « réveil » du peuple allemand, la lutte contre l'impérialisme étranger se confondait avec le combat contre le « défaitisme intérieur » imputé, pour une très large part, aux Juifs. Surtout à partir du moment où la propagande nazie commença à polariser le mouvement de « réveil » national. Dans les milieux gagnés par cette propagande, juif devint vite synonyme de communiste ou social-démocrate, c'est-à-dire de traître à la patrie, de responsable des « chaînes de Versailles ». Les exemples ne manquaient pas à l'appui de cette thèse tant en Allemagne même que dans les pays voisins ; Scheidemann, le chef de la Social-Démocratie qui proclama la République et en fut le premier chancelier au lendemain de la fuite de l'empereur Guillaume II en Hollande, Maximilian

Harden qui signa l'armistice, alors que ses généraux et ses collègues à la délégation allemande envoyée au chef des armées alliées, Foch, s'y refusaient devant les conditions imposées, Walter Rathenau qui joua un rôle de premier plan au cours de ces « années terribles », sans reparler de Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg, Kurt Eisner, les auteurs du putsch communiste de Bavière, tous des Juifs. Juifs également les chefs de la Révolution russe ! Trotsky, Zinoviev et consorts. Juifs encore Bela-Kun et ses complices du coup d'État communiste en Hongrie.

Accusés en politique de défaitisme, les Juifs se virent traités bientôt d'accapareurs — le mot étant pris dans son sens le plus général — dans le domaine social. La place très en vue qu'ils surent se faire dans les diverses professions libérales (médecine, fonctionariat et surtout banque, théâtre, presse, littérature) parut, de plus en plus, aux Allemands hors de proportion avec leur importance numérique. Peut-être le fait serait-il passé à peu près inaperçu en période de prospérité saine. Mais se produisant dans les années où la chute du mark provoquait une perturbation profonde dans la structure économique et sociale du pays, où les classes moyennes habituées à un confort matériel et moral, à une respectabilité à laquelle elles tenaient plus qu'à tout, se voyaient brutalement prolétarisées ou, à tout le moins, menacées de prolétarianisation, l'ascension sociale de nombreux Juifs parut un défi à la bourgeoisie allemande petite et moyenne quasi ruinée et désespérée.

Dans ce milieu, et particulièrement parmi les jeunes gens qui arrivaient à l'âge d'homme en pleine crise, antisémitisme et nationalisme crurent en quelque sorte d'un même mouvement. Ce fut là le bouillon de culture, si l'on peut ainsi s'exprimer, où le National-Socialisme d'Hitler à ses débuts, ou presque, put se développer et prendre insensiblement une ampleur et une puissance irrésistibles.

Le racisme antisémite hitlérien, conscient, organisé, d'jà mis en forme doctrinale, rencontrait un antisémitisme instinctif, encore à demi conscient peut-être,

et qui ne demandait guère pour prendre la pleine assurance nécessaire à la lutte qu'une justification théorique.

Dans ce domaine comme dans les autres, Hitler apportait au peuple allemand en pleine crise des solutions ou des directives de pensée et d'action lentement élaborées et mûries au cours d'une longue crise personnelle, vécue dans l'Autriche d'avant-guerre, qui, j'y insiste, apparaît presque, à bien des égards, si différente qu'ait pu être la situation psychologique, politique et économique de la population allemande de l'empire habsbourgeois au cours des vingt-cinq ou trente années qui précédèrent la guerre de 1914, comme la préfiguration individuelle de la crise qui allait secouer le peuple allemand, au lendemain du désastre de 1918.

Dans la première partie de *Mein Kampf* (tome I<sup>er</sup> de l'édition allemande), Hitler raconte à la suite de quelles expériences et de quelle longue et profonde crise intérieure il devint anti-sémite, intellectuellement d'abord, sentimentalement ensuite.

Comme beaucoup d'Allemands, Hitler ne prit conscience de sa personnalité propre qu'au travers du sentiment, de l'instinct d'appartenance à la communauté germanique. Il se sentit toujours « conditionné » par cette communauté et incapable de penser son être et son destin personnels autrement qu'en fonction de l'être et du destin collectifs de la « germanité ».

« Dès quinze ans, écrit-il, j'en étais arrivé à séparer patriotisme dynastique et nationalisme de race (1). »

(1) Il ne faut pas prendre ici le mot race dans un sens scientifique ou pseudo-scientifique ; il n'est que la traduction très approximative du mot allemand *volkisch* au contenu intraduisible en français, puisque *populaire*, son correspondant grammatical français, est impuissant à évoquer l'idée de communauté spirituelle et matérielle qui est l'âme même du mot allemand. Il faut toujours se souvenir que, du fait de leur éparpillement relatif en Europe, les Allemands séparent beaucoup plus facilement que les Français les notions de *Nation* et d'*État*. A la place d'un Français, un Allemand dirait par exemple que la Nation française comprend les Suisses

Mais jusqu'à son séjour à Vienne son nationalisme allemand était, selon sa propre expression, « cosmopolite. » A ses yeux, les Juifs du Reich ou d'Autriche étaient des Allemands comme les autres, « l'allémanité » ayant assez d'envergure pour contenir dans son sein toutes les confessions religieuses. C'est lors de son séjour à Vienne que son nationalisme se modifia au feu de l'expérience et se chargea d'un double contenu *racial* d'une part, *social*, socialiste (mais non marxiste !) de l'autre.

Il remarqua que les Juifs de Vienne, à la différence de ceux de sa petite patrie de Linz, différaient *physiquement* des Allemands. « Un jour que je traversais la vieille ville, raconte-t-il lui-même, je rencontrai tout à coup un personnage en long kaftan avec des boucles de cheveux noirs. Est-ce là aussi un Juif? Telle fut ma première pensée. A Linz, ils n'avaient pas cet aspect-là. J'examinai l'homme à la dérobée et prudemment, mais plus j'observais ce visage étranger et scrutais chacun de ses traits, plus la première question que je m'étais posée prenait dans mon cerveau une autre forme : Est-ce là aussi un Allemand? » Cette question (qui était presque une constatation) le préoccupa au point de lui faire faire des recherches sur la question juive. Il acheta quelques brochures antisémites mais en ayant trouvé les arguments « souvent superficiels et manquant complètement de base scientifique, je retombai, poursuit-il, dans mes anciens préjugés. Cela dura des semaines et même des mois. »

Mais le choc de la sensation physique produite sur lui par la rencontre fortuite de ce Juif de ghetto ne n'effaça plus et suffit à garder son attention en éveil sur la question juive, à ne pas la lui faire « classer » à la suite de l'espèce de « non-lieu » résultant pour lui de la lecture des brochures antisémites. « Sur un point, écrit-il, celui de savoir qu'il ne pouvait pas être ques-

romands, les Belges wallons, les Canadiens français alors que les Basques n'en font pas partie, bien qu'ils soient ressortissants de l'Etat français.

tion d'Allemands appartenant à une confession particulière, mais bien d'un peuple à part, je ne pouvais plus avoir de doutes ; car, depuis que j'avais commencé à m'occuper de cette question, et que mon attention avait été appelée sur le Juif, je voyais Vienne sous un autre aspect. Partout où j'allais je voyais des Juifs, et plus j'en voyais, plus mes yeux apprenaient à les distinguer nettement des autres hommes. »

Ainsi mis et maintenu en éveil par la constatation de la différence physique qui séparait les Allemands des Juifs, Hitler s'aperçut bientôt que la différence entre les uns et les autres était bien plus considérable encore sur le plan moral et politique. Lecteur assidu — et jusque-là admiratif — de la grande presse internationale de Vienne, qui appartenait à des Juifs, il raconte qu'il se mit, à partir de cette époque, à « l'éplucher » avec attention ; à la lire « entre les lignes » en évitant de se laisser prendre au ton « d'objectivité élégante » qui l'avait charmé jusque-là. Il remarqua alors les flatteries ampoulées et ridicules adressées constamment par les rédacteurs de cette presse à la dynastie habsbourgeoise — qu'Hitler accusait de trahison larvée à l'égard des Allemands d'Autriche, au profit des autres nationalités de l'Empire, les Slaves du Nord (Tchèques) ou du Sud (Serbes) en particulier — cependant que les coups d'épingle étaient, en même temps, prodigués à Guillaume II, authentique serviteur, aux yeux du futur Führer, de la germanité. Il fut également frappé de la francophilie anti-germanique de cette presse. Il nota, enfin, que les pièces de théâtre dues à des Juifs étaient systématiquement louées à l'encontre de celles des auteurs allemands, bien que les premières fussent à la fois « médiocres » et « immorales ».

D'autre part, en se promenant le soir, dans les rues de Vienne, il observa — ou crut observer — la part considérable prise par les Juifs à l'exploitation de la prostitution pour laquelle, il convient de le souligner, il a toujours manifesté une répulsion extrêmement forte d'homme sain. Il en arriva ainsi à la conviction qu'il n'était « une saleté quelconque, une infamie, sous quelque forme que ce fût, surtout dans la

vie sociale, à laquelle un Juif au moins n'avait pas participé » de sorte que « sitôt qu'on portait le scalpel dans un abcès de cette sorte, on découvrait, comme un ver dans un corps en putréfaction, un petit youtre tout ébloui par cette lumière subite ».

Enfin il fit une dernière « découverte » qui lui fit « tomber les écailles des yeux et marqua, écrit-il, « la fin du long combat intérieur que j'avais eu à soutenir (en cette matière) : *Je découvris, dit-il, que le Juif était le chef de la Social-Démocratie.* »

Fait décisif et sans appel aux yeux de cet homme dont l'instinct et la conscience nationale avaient été au moins aussi profondément révoltés par l'internationalisme (l'anti-nationalisme, serait-il plus exact de dire dans la circonstance) de la doctrine social-démocrate que par l'égoïsme des patrons et des classes dirigeantes.

Ainsi, c'est la prise de conscience de la différence physique et morale séparant Juifs et Allemands qui a amené Hitler à se poser la question juive ; c'est la conviction que le Juif était anti-national qui l'a rendu irréductiblement et farouchement antisémite. Il faut ici, pour mesurer à sa juste valeur comme à son dynamisme sentimental cet antisémitisme, se souvenir qu'aux yeux d'Hitler, si profondément allemand en cela, être antinational c'est, proprement, être inhumain. L'individu n'existant, en effet, qu'à partir et à cause, en quelque sorte, de la communauté nationale. Et cela beaucoup moins en vertu d'un concept moral qu'en vertu d'une « loi de nature » qui s'impose à l'homme et dont la transgression, possible, emporte par elle-même sa sanction directe ou indirecte, proche ou lointaine. « Je pouvais comprendre bien des choses, écrit Hitler. Quand ils (les ouvriers social-démocrates) haïssaient les patrons... ou bien quand ils couvraient d'injures les autorités qui, à leur avis, n'avaient aucune compassion pour leur situation... tout cela je pouvais le comprendre sans mettre leur raison en cause. Mais ce qui restait pour moi *incompréhensible*, c'était la haine sans limites qu'ils manifestaient à l'égard de leur propre peuple...

Cette hostilité contre leur propre espèce, leur propre nid... était aussi absurde qu'incompréhensible. Elle *était contraire à la nature* (1). »

On peut, je crois, dire, pour en terminer avec ce point, que, très souvent, les Allemands *sont* les enfants de leur patrie alors que les Français se *font* les fils de celle-ci.

Comme celui de l'individu Hitler, quoique évidemment d'une façon plus complexe, moins consciente surtout et moins précise, l'antisémitisme du peuple allemand sortit de la sensation et du sentiment de différences irréductibles entre Juifs et non-Juifs. La politique extérieure de souplesse et de collaboration, avec l'ennemi de la veille, « l'oppresseur » du moment, conseillée ou essayée par tels Juifs, journalistes ou hommes politiques, dans le temps où des milliers de jeunes étudiants allemands luttèrent en francs-tireurs aux frontières encore indécises de l'Est ou tentèrent de saboter l'occupation par l'ennemi de la Ruhr ; l'ascension sociale et financière de nombreux Juifs alors que tant d'Allemands étaient ruinés, la réputation internationale, même, de journalistes, d'hommes de théâtre, d'écrivains juifs tels que Théodore Wolf, Georg Bernhard, Max Reinhart, Jacob Wassermann alors que la renommée de tels de leurs confrères « aryens » ne passait pas les frontières ; autant de faits qui jouèrent un peu, pour une partie importante du peuple allemand, le rôle qu'avait eu dans la vie d'Hitler ce Juif à bouclettes sur les joues rencontré dans une rue de Vienne.

La propagande nazie n'eut pas de peine à enflammer l'étaupe de l'antisémitisme instinctif qui naissait de ces contrastes de plus en plus visibles et *sensibles*. Les mêmes *faits* (la rapide ascension sociale et économique de nombreux Juifs, assez souvent immigrés de très fraîche date, en période de crise économique et sociale ; l'importance, plus extérieure peut-être que profonde, de la participation d'hommes politiques ou de journaliste juifs à la vie politique de la nation)

(1) C'est moi qui souligne.

n'eussent sans doute pas été, dans d'autres pays, sans provoquer certaines réactions de la part de la population non-juive. Mais celles-ci se fussent assez vraisemblablement produites plus sur le plan individuel et quotidien que sur le plan collectif. On se serait plus combattu de voisin à voisin, si je puis dire, d'homme à homme que de race à race, de peuple à peuple. On peut croire aussi que l'activité des Juifs aurait été, dans tous les domaines, moins visible, moins marquée d'un caractère spécifique (ou passant pour tel).

Il semble que la puissante tendance de l'homme allemand à ne ressentir son *existence personnelle* qu'à partir et au travers de la *communauté nationale* (volklich) et en fonction de celle-ci ; à être *vécue par la nation plus qu'à la vivre*, en quelque sorte, soit pour beaucoup dans le drame de l'antagonisme allemand-juif de l'après-guerre.

C'est, je crois, ce *nationalisme*, le mot étant pris ici dans une acception d'ordre quasi scientifique, qui rend le peuple allemand rebelle à l'assimilation active (1) ; si sensible qu'il soit, par ailleurs, aux influences extérieures (2). Disposition qui, par contre-coup, tend à accentuer la spécificité des éléments étrangers non assimilés. Disposition enfin qui me paraît expliquer — je ne dis pas justifier — la « solution » apportée par Hitler et les nazis au « problème » juif de l'Allemagne contemporaine.

La politique juive « positive » d'Hitler découle de sa « théorie » raciste.

Celle-ci est, d'ailleurs, née, pour partie, de l'attitude qu'il prit à l'égard des Juifs dans les circonstances dont j'ai parlé plus haut.

La constatation, en effet, de l'existence au sein de

(1) L'Allemagne a parfaitement assimilé sans doute les réfugiés protestants français du dix-septième siècle. Mais il s'agissait là d'hommes dont la culture et aussi la « race » étaient très proches de celles du pays. Leur qualité humaine était d'ailleurs très élevée ; toutes considérations qui rendent l'assimilation facile même à des peuples non assimilateurs en général.

(2) Pour la même raison sans doute, les deux caractères étant l'avvers et l'envers de la même médaille.

la communauté germanique d'un élément humain à la fois irréductible physiquement et moralement à celle-ci et infiniment dangereux pour elle — d'autant plus qu'il y était disséminé comme un essaim d'abeilles (les nazis diraient, évidemment, de bacilles) en quête d'essences florales — posait à l'esprit d'Hitler une question capitale. Qu'était la nature du *Deutschum* ? Quel était le *principe* de cette germanité dont il avait toujours si fortement éprouvé l'existence et la valeur primordiale ; qu'il avait jugé trahie, de l'extérieur en quelque sorte, par la monarchie et l'État pluri-nationaux des Habsbourg ; qu'il avait trouvé menacé de l'intérieur déjà, par l'égoïsme de la bourgeoisie patronale ; qu'il estimait maintenant intimement, lentement et secrètement perverti et corrompu par le « poison » subtil et diffus des hommes et des doctrines juifs ?

La lecture et la méditation attentives de *Mein Kampf* amènent à penser — ou, du moins, m'ont conduit de plus en plus à penser pour mon compte personnel — que la question juive a été, pour beaucoup, dans l'inflexion matérialiste (en dernière analyse) et scientifique, si l'on peut dire, « scientifique » plus exactement, de la recherche par Hitler, de ce *principe* de base, *critérium de définition ultime et essentiel de la germanité*. On est libre de trouver le sens et le besoin (1) de l'humain du Führer imparfait, dévié, monstrueux même ; on ne peut pas le nier sans arbitraire. Il a, incontestablement, peut-être inconsciemment ou mi-consciemment d'ailleurs, cherché à donner au sentiment et à la réalité forcément *collectifs* (et par là, *inhumains* en dernière analyse) du *Deutschum* une base *spirituelle*, c'est-à-dire pleinement *humaine*, et donc dégagée de *l'indifférenciation*, plus ou moins relative caractérisant, qu'on le veuille ou non, toute vision de la vie sociale qui ne perçoit l'individu qu'au travers et en fonction des entités de groupe. Sa volonté, si souvent affirmée, de fonder toute hiérarchie sur le mérite personnel, en dehors de toutes considé-

(1) Ce dernier l'emporte, et de beaucoup, sur le premier chez Hitler.

rations de classe et contre celles-ci, suffirait à en témoigner.

Mais cet effort n'a abouti, finalement, qu'à donner pour fondement essentiel, pour matrice, à la communauté germanique, la *race*, le *sang*. c'est-à-dire une « réalité » de caractère *matériel et collectif*, quoi qu'on en ait mais qui avait, aux yeux d'Hitler, entre autres avantages celui de fournir un critérium précis, « objectif » et pratique à la question de la nationalité, et par conséquent une assise sûre à une politique nationale allemande « concrète ». Un critérium plus spirituel, plus authentiquement humain n'aurait pas eu ce caractère de certitude, d'évidence.

Et c'est par là qu'il me semble que la question juive, telle qu'elle était apparue à Hitler, a pu, a dû être l'un des facteurs — je ne dis pas le seul — de sa conception raciste de la communauté nationale.

L'angoisse éprouvée à la découverte de la dilution « corruptrice » de l'élément juif en pleine substance allemande devait, presque nécessairement, provoquer le recours, l'appel à des procédés d'analyse et d'action scientifiques, authentiques ou non.

Ce racisme antisémite, qui était d'ailleurs « dans l'air » depuis un certain temps dans tous les pays allemands (1), allait être l'un des atouts majeurs de la propagande nazie dans l'Allemagne désemparée d'après-guerre.

A entendre Hitler expliquer et « démontrer » que tous les malheurs de l'Allemagne venaient de ce que la race germanique s'était laissé contaminer par le virus étranger du cosmopolitisme financier, de l'esprit latin, du marxisme et du défaitisme juifs, et que l'ex-

(1) Qu'il suffise de rappeler l'accueil fait en Allemagne aux idées du Français Gobineau et, sous Guillaume II, de l'Anglais H. S. Chamberlain. Il est à noter que dès 1917, A. Rosenberg, le futur collaborateur du Führer, écrit de son côté son célèbre *Mythe du vingtième siècle*, tout entier consacré à l'exposé des fondements scientifiques, historiques, culturels du *mythe raciste*, comme dit M. Lichtenberger. Rosenberg développe, dans ce livre important, des idées qui rejoignent celles d'Hitler. A cette différence près, toutefois, qu'il appuie peut-être davantage sur la coexistence des races que sur la supériorité absolue de la race germanique.

pulsion de l'organisme national de « ces poisons » funestes était possible et nécessaire, le peuple allemand d'après-guerre se sentit renaître à l'espoir. L'antisémitisme raciste des nazis ne donnait pas seulement raison à celui qui naissait spontanément ; il délivrait le peuple allemand du complexe d'infériorité séculaire, né sans doute de la difficulté quasi insurmontable des Allemands à trouver une forme politique nationale stable, définitive, et ravivé jusqu'à l'angoisse par le désastre de 1918 (qui fut ressenti en Allemagne comme une sorte de jugement de Dieu terrible et incompréhensible).

Personne ne pouvait douter que l'arrivée au pouvoir d'Hitler allait donner au racisme antisémite l'occasion de se manifester sous une forme « positive », de prendre figure politique et institutionnelle.

Deux ordres de « solutions », apparaissaient comme possibles à partir des positions théoriques prises par Hitler : l'expulsion massive du « poison juif » d'une part ; l'isolement, relatif évidemment, de l'élément juif au sein de la nation, c'est-à-dire l'élimination des Juifs des postes publics ou privés et des professions où il leur était possible d'exercer une activité « nuisible » à la communauté allemande, de l'autre.

La première solution était extrêmement difficile, sinon absolument impossible. Elle risquait d'avoir de graves et durables répercussions à l'extérieur. Elle eût également conduit à d'énormes difficultés intérieures. On ne remplace pas du jour au lendemain plusieurs centaines de milliers d'hommes dont beaucoup occupaient de très importants postes dans la vie économique et dans la vie sociale (médecins, avocats, etc...). N'y a-t-il pas, d'autre part, des « poisons » qui, redoutables à certaines choses et sous certaines formes, sont utiles et même indispensables sous d'autres formes ? Cela aussi bien dans le domaine social que dans celui de la physiologie.

Hitler n'avait-il pas constaté dans *Mein Kampf*

« qu'il n'y a pas de persécution qui arrive à le chasser (le Juif) définitivement ». Il semble bien d'ailleurs que cette solution radicale ne fut jamais pratiquement envisagée.

Restait la seconde. C'est celle qui commença à être mise à exécution dès le mois d'avril 1933.

Après avoir donné satisfaction aux passions populaires antisémites par un boycottage soigneusement organisé de toutes les entreprises juives du 1<sup>er</sup> au 4 avril — sorte de « démonstration » destinée d'une part à donner un vigoureux « avertissement » aux Juifs et de l'autre à endiguer et rendre inoffensives (ou moins offensives) les fureurs « aryennes » possibles ou probables — le gouvernement allemand commença l'édification du nouveau *statut* des Juifs allemands. La loi du 7 avril 1933 (celle du célèbre Arienparagraph) stipula que tout fonctionnaire allemand doit être de race aryenne ; c'était l'exclusion juridique des Juifs, de tous les Juifs, des fonctions publiques, tout chrétien ayant un grand-père ou une grand-mère israélites étant considéré comme Juif. La loi du 30 juin 1933 compléta ces dispositions par l'interdiction à tout fonctionnaire d'épouser une Juive et l'exclusion des fonctions d'État de tout candidat marié à une Juive. Enfin divers décrets étendirent pratiquement ces dispositions à toute une série de parafonctionnaires, tels que notaires ou médecins des caisses d'assurances sociales. Directement ou indirectement les professions libérales ou culturelles furent également fermées ou quasi fermées aux Juifs (1).

Les célèbres « Lois de Nuremberg », « lois pour la protection du sang et de l'honneur allemands », de septembre 1935 achevèrent l'œuvre, ainsi commencée en 1933, de séparation de la communauté juive et de la communauté allemande à l'intérieur du Reich. Ce n'est plus l'accès à telles ou telles professions consi-

(1) Je ne citerai qu'un exemple de mesures indirectes : un décret de 1933 interdit, sous peine d'amende, aux médecins aryens d'appeler en consultation un confrère juif ou de recevoir un client envoyé par un confrère juif.

dérées comme « d'intérêt allemand » qui est fermé aux Juifs, ce sont le mariage et même les simples relations sexuelles (1) entre Juifs et non-Juifs qui sont interdits sous peine de prison ou de réclusion.

« La loi du citoyen » (2<sup>e</sup> loi de Nuremberg) retire aux Juifs le titre et les droits (c'est-à-dire les droits politiques) du citoyen, les rétrogradant au rang de « sujets », ou plus exactement, à mon sens, « d'hôtes », comme on disait au moyen âge.

Ainsi se trouve réalisée depuis 1935 la séparation, à l'intérieur de la nation allemande, des Aryens et des Juifs. Ceux-ci vivent et agissent au sein de la communauté germanique mais non plus *en* elle. La fusion des « races » a été remplacée par leur « coexistence ».

« Nous reconnaissons, disait Rosenberg au Congrès de Nuremberg de septembre 1933, que la race juive a ses lois propres et nous souhaitons que, dans le domaine qui lui est dévolu, elle développe une culture correspondant à son âme raciale ; mais nous nous élevons contre la thèse du métissage entre des races disparates. Les lois naturelles, telles qu'elles se manifestent dans la vie des plantes et des animaux, se vérifient aussi dans l'espèce humaine : le mélange des races n'enfante pas une nation mais un chaos ethnique. »

On peut juger cette conception — et cette pratique — révoltantes, inhumaines, barbares. On aurait le plus grand tort de voir dans le terme de « coexistence » un pur euphémisme destiné à voiler une brutale tyrannie.

La preuve en est qu'après avoir rompu les liens d'interpénétration « confusionnelle » entre « race » aryenne et « race » juive, au prix, — les nazis sont les premiers à le reconnaître — de multiples injustices et souffrances individuelles « légales », parfois effroyables, et d'excès « illégaux » révoltants, le gouvernement national-socialiste s'efforce de « recoudre », sur une

(1) Extension d'ailleurs absolument logique et conforme à l'esprit de la loi et à la théorie raciste ; son absence réduirait à néant ou à peu près le § 1<sup>er</sup>.

base de « symbiose », les rapports judéo-aryens de ses ressortissants.

Si les fonctions d'État sont fermées aux Juifs ainsi que de nombreuses fonctions privées, l'économie leur offre un vaste champ d'activité. Beaucoup de situations très importantes sont, à l'heure actuelle, occupées dans ce domaine par des Juifs sans que personne y voie d'inconvénient, sans que l'on songe à les traiter, matériellement ou moralement, sur un autre pied que les Aryens.

Si les Juifs ont été refoulés — exclus légalement même — des organisations culturelles nationales, on est en train de mettre sur pied une *Reichsverband der jüdischen Kulturbünd* destinée à établir les cadres d'une organisation autonome de la vie culturelle juive. Plus de liberté pour les Juifs de s'occuper du théâtre, de la presse, de la littérature aryennes sans doute, mais toute liberté pour les journalistes, écrivains, artistes juifs de créer théâtre, journalisme, littérature israélites et de s'y tailler réputations et situation à la mesure de leurs talents au sein de la communauté juive; à la seule condition qu'ils ne travaillent pas là contre les intérêts supérieurs de la civilisation allemande (1).

Dans le même ordre d'idées, si un très sévère « *numerus clausus* interdit pratiquement l'entrée des universités et lycées allemands aux Juifs, on aide à la constitution de lycées (et demain sans doute d'universités) juifs où les professeurs expulsés des chaires aryennes retrouveront leur situation perdue.

Ajoutons que ces efforts de reclassement ne sont pas seulement tolérés ou même « encouragés » mais aidés. Il y a là une politique que l'on peut voir d'un œil sympathique ou indigné mais que l'on ne peut pas nier et qu'il serait absurde autant qu'injuste d'imputer à une habileté de propagande destinée à l'exportation.

(1) Aussi a-t-on organisé pour veiller à cela un contrôle exercé par des Aryens. Ce point ouvre évidemment la porte à bien des possibilités. L'expérience seule pourra permettre de juger de l'impartialité du contrôle.

On peut estimer la politique « juive » national-socialiste erronée ou monstrueuse. On ne peut, sans parti pris, lui refuser un caractère de logique implacable mais cohérente (1).

Cette politique constitue un essai, indiscutablement sincère s'il est dur, de règlement d'une question que le national-socialisme a pu contribuer à aiguïser, à amplifier, à aigrir même mais qu'il n'a ni inventée ni provoquée.

Le problème est, en effet, en dernière analyse, issu, à mon sens du moins, de deux faits : le caractère inassimilateur du peuple allemand poussé à l'extrême par le désastre national de 1918, d'une part ; l'importance grandissante que les circonstances ont permis aux Juifs de prendre dans la vie allemande d'après-guerre, les y poussant même, de l'autre.

Dans ces conditions il était à prévoir qu'un jour ou l'autre, sous des formes essentiellement variables et quasi imprévisibles, le conflit, un conflit très pénible, éclaterait. A ce conflit — qu'ils ont incontestablement contribué à aviver on ne peut le nier — les nationaux-socialistes ont apporté, ou plus exactement, apportent une solution, ou un essai de solution.

On peut craindre que la symbiose tentée n'aboutisse finalement à une nouvelle et terrible explosion. Mais le contraire n'est pas exclu.

Par contre tout espoir d'assimilation finale de l'élément juif par le peuple allemand est, pour le moins, renvoyé aux calendes grecques par cette politique. En cela, l'analogie entre la politique juive allemande et celle du ghetto médiéval est saisissante.

(1) On serait, il est vrai, tenté au premier abord de juger la tolérance indiscutable du gouvernement allemand à l'égard de la violente propagande antisémite de tels organes de presse presque officieux en contradiction avec sa politique positive. Ce serait une erreur. La victoire n'a pas réussi à calmer entièrement la crainte des nazis de voir les Juifs passer à travers les mailles des interdictions légales et « abuser, une fois de plus, de la bonne foi et de la naïveté allemandes ». Aussi voient-ils dans cette propagande un barrage utile contre les éventuelles entreprises ténébreuses de Juifs incorrigibles. Barrage qui, par conséquent, apparaît comme un « soutien » de la politique positive et non comme une infraction à celle-ci.

## L'IMPOSSIBLE ANTISÉMITISME (1)

par Jacques MARITAIN

### I

Si l'on entreprenait d'étudier les origines et les modalités de l'antisémitisme, c'est tout le problème de la dispersion d'Israël qu'il faudrait évoquer. Il y aurait lieu de montrer alors que, quelles que soient les formes, économiques, politiques, culturelles, superficiellement revêtues par ce problème, il est et demeure en réalité un mystère d'ordre sacré, dont saint Paul, dans les chapitres IX, X et XI de l'Épître aux Romains, nous livre en un sublime abrégé les éléments principaux :

« Que dirons-nous donc? Que des Gentils qui n'étaient point à la recherche de la justice ont trouvé la justice, mais la justice de la foi. Israël, au contraire, qui poursuivait une loi de justice n'a pas atteint cette loi. Pourquoi? Parce qu'il ne partait pas de la foi, mais des œuvres. Ils se sont heurtés à la pierre d'achoppement; comme il est écrit : *Voici que je place dans Sion une pierre d'achoppement, un rocher de scandale. Celui qui croit en lui ne sera pas confondu...*

« Mais je dis : Israël n'a-t-il donc pas compris? Le premier, Moïse dit : *Je vous rendrai jaloux d'un*

(1) Nous espérons reprendre plus tard d'une façon plus développée ces réflexions catholiques sur le mystère d'Israël. Dans le présent essai nous avons voulu seulement les proposer sous forme d'une esquisse rapide qui, malgré des lacunes inévitables, indique, du moins nous l'espérons, le *sens* dans lequel il faut chercher.

*peuple qui n'en est pas un, j'exciterai votre dépit contre un peuple sans intelligence. Puis c'est Isaïe qui dit : J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas. Je suis devenu évident à ceux qui ne m'interrogeaient pas. Il dit au contraire à Israël : Tout le jour j'ai tendu les mains vers un peuple rebelle et contredisant...*

« Je dis donc : Ont-ils trébuché jusqu'à la chute complète? Non. Mais grâce à leur chute, le salut est parvenu aux Gentils, de manière à exciter leur jalousie. Or, si leur faux-pas fait la fortune du monde, leur faillite la fortune des Gentils, que ne sera pas leur plénitude? Je vous dis donc, à vous les Gentils; en ma qualité d'apôtre des Gentils, je fais honneur à mon ministère afin, s'il est possible, d'exciter la jalousie de ceux de ma race et d'en sauver quelques-uns. Car si leur rejet a été la réconciliation du monde, que sera leur réintégration, sinon une résurrection d'entre les morts? Si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi. Si la racine est sainte, les rameaux aussi le sont. Si certains des rameaux ont été retranchés et si, toi, olivier sauvage, tu as été enté parmi eux et si tu es devenu bénéficiaire avec eux de la racine et de la sève de l'olivier, ne fais pas l'arrogant avec les branches. Tu as beau le prendre de haut; ce n'est pas toi qui portes la racine, c'est la racine qui te porte. Tu vas dire : des rameaux ont été arrachés pour que moi, je sois enté. D'accord. Ils ont été retranchés à cause de leur incrédulité. Toi, tu es là par la Foi. Ne va pas t'enorgueillir; crains plutôt, car, si Dieu n'a pas épargné les propres rameaux de l'arbre, toi non plus, il ne t'épargnera pas. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu, sa sévérité envers ceux qui sont tombés, sa bonté envers toi. A la condition que tu demeures dans la bonté; autrement, toi aussi tu seras retranché. Tandis qu'eux, s'ils ne s'obstinent pas dans l'incrédulité, ils seront entés. Dieu a le pouvoir de les enter de nouveau. En effet, si toi tu as été coupé sur l'olivier sauvage, auquel tu appartenais par nature, pour être enté sur un olivier franc, à quoi la nature ne te destinait pas, combien plus ceux-ci pourront-ils être entés sur leur propre olivier, eux qui lui appartiennent par nature?

« Je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère, afin que vous ne soyez point sages à vos propres yeux. Israël s'est trouvé en partie endurci jusqu'à ce que la masse des Gentils soit entrée. Telle est la voie par où la totalité d'Israël parviendra au salut, selon qu'il est écrit : *Le libérateur viendra de Sion et il ôtera l'impiété de Jacob : ce sera là mon alliance avec eux, lorsque j'ôterai leurs péchés.* Par rapport à l'Évangile, ils sont ennemis, pour votre bien. A l'égard du choix divin, ils sont aimés à cause des Patriarches. Car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance. De même que vous avez autrefois désobéi à Dieu, et qu'à présent vous avez obtenu miséricorde grâce à leur désobéissance à eux, de même eux ils ont à cette heure désobéi à cause de la miséricorde qui vous était faite, afin qu'eux aussi obtiennent à l'avenir miséricorde. Dieu donc a enfermé tous les hommes dans la désobéissance, en vue de faire miséricorde à tous (1). »

Les Juifs ne sont pas une « race » au sens biologique de ce mot ; on sait assez qu'en l'état actuel de l'humanité, il n'y a pas, pour les groupes de quelque importance, même pour ceux qui sont à ce point de vue les plus favorisés, de races pures ; et loin que les Juifs fassent exception, les mélanges de sang, les brassages ethniques ont été au cours de l'histoire aussi importants chez eux que dans les autres groupes humains. Au sens éthico-historique, selon que le mot « race » se caractérise avant tout *par une communauté de structures mentales et morales, d'expérience ancestrale, de souvenirs et de désirs*, où la charge héréditaire, la qualité du sang, le type somatique jouent un rôle plus ou moins important, mais seulement le rôle de base matérielle, les Juifs sont une race ; comme les Ibères ou les Bretons. Mais ils sont bien plus encore.

(1) Saint PAUL, *ép. aux Romains*, chap. IX, X, XI. Cf. le remarquable commentaire d'ERIK PETERSEN : *le Mystère des Juifs et des Gentils dans l'Église*, Paris, Desclée de Brouwer, les Iles.

Ils ne sont pas une « nation », si par ce mot on entend une communauté historique liée par l'unité d'origine ou de nativité (race ou ensemble de races historiquement jointes au sens éthico-historique du mot race) et *menant ensemble une vie politique ou aspirant à une vie politique*. Le yiddish n'a nullement le caractère d'une langue nationale (1) ; c'est la langue de la misère et de la dispersion, l'argot de la cité sainte jetée en morceaux parmi les nations et foulée par elles. Un petit nombre de Juifs (actuellement 370 000), réunis en Palestine, forment une nation, et l'hébreu est leur langue nationale. Cas spécial et à part, ils attestent par là que tous les autres (il y a environ 16 millions de Juifs dans le monde) ne sont pas une nation.

Les Juifs du foyer palestinien, eux, ne sont pas seulement une nation ; ils tendent à devenir un État (un *tout* politique complet ou « parfait »). La grande masse d'Israël obéit à une loi toute contraire. Elle ne tend à aucun titre à se constituer en cité temporelle. De par une vocation foncière, de par son essence même, Israël répugne, du moins tant qu'il n'a pas achevé d'accomplir sa mystérieuse tâche historique, à devenir une nation, et, bien plus encore, à devenir un État. La dure loi de l'exil, de la Galuth, brise en lui toute aspiration au convivium politique.

Si l'on donne au mot « peuple » le simple sens de multitude rassemblée en une aire géographique déterminée, et *peuplant* cette région de la terre (*Daseinsgemeinschaft*), les Juifs ne sont pas un peuple. Selon que le mot « peuple » est synonyme de « nation », ils ne sont pas un « peuple » ; selon qu'il est synonyme de « race » (au sens éthico-historique), ils sont un peuple, et plus qu'un peuple ; selon qu'il désigne une communauté historique caractérisée non pas, comme la nation, par le fait (ou le désir) de mener une vie politique, mais par le fait d'être nourris d'une même tra-

(1) On peut l'appeler une langue nationale en un sens différent, au sens où, comme le spaniole, il est en plusieurs pays un critère de la nationalité juive ; on sait qu'il s'est formé dans l'Allemagne méridionale et centrale à partir du douzième siècle.

dition spirituelle et morale et de répondre à une même vocation, ils sont un peuple, et le peuple par excellence, le peuple de Dieu. Ils sont une tribu consacrée ; ils sont une *maison*, la maison d'Israël. Race, Peuple, Tribu, tous ces mots pour les désigner doivent être sacralisés.

Israël est un mystère. Du même ordre que le mystère du monde et le mystère de l'Église. Au cœur, comme eux, de la Rédemption. Une philosophie de l'histoire appuyée à la théologie peut essayer de prendre quelque intelligence de ce mystère ; il la dépassera toujours de toutes parts, nos idées et notre connaissance pouvant être immergées dans ces choses-là, non les circonscrire.

Disons tout de suite que si saint Paul a raison, ce qu'on appelle le *problème juif* est un problème *sans solution*, j'entends avant la grande réintégration annoncée par l'apôtre, et qui sera comme une résurrection d'entre les morts. Vouloir trouver une solution à la question d'Israël, c'est chercher à arrêter le mouvement du monde.

Ce qui rend si faible, malgré ses grands mérites historiques, la position *libérale* du dix-neuvième siècle en face de ce problème, c'est précisément qu'elle prétendait être une solution.

La solution d'un problème pratique, c'est la fin de la discorde et du conflit, la contradiction surmontée, la paix. Déclarer qu'au problème d'Israël il n'y a pas — absolument parlant — de solution, c'est entrer dans le conflit et dans une sorte de guerre. Il y a deux manières de le faire : une manière animale, — entrer par la violence et la haine, ouverte ou masquée, prudente ou enragée, dans une guerre charnelle dirigée à l'extermination, à l'éviction ou à l'asservissement des Juifs, guerre du monde et de l'*animalis homo* contre Israël. C'est la position *antisémite*. L'autre manière est proprement chrétienne. Elle consiste à entrer par la compassion aux douleurs du Messie et par l'intelligence de la charité dans une lutte spirituelle dirigée

à l'accomplissement de l'œuvre de la délivrance du genre humain, lutte de l'Église et du *spiritualis homo* pour le salut du monde et le salut d'Israël; c'est la position *catholique* ou paulinienne, laquelle au surplus veut qu'on engage au temporel un constant travail d'intelligence concrète qui ne résout ni ne surmonte définitivement les antinomies, mais à chaque moment de la durée invente de quoi les supporter et les assouplir.

## II

Il est difficile de n'être pas frappé de l'extraordinaire bassesse des grands thèmes généraux de la propagande antisémite. Les hommes qui dénoncent la conspiration mondiale d'Israël pour l'asservissement des nations, le meurtre rituel, l'universelle perversité des Juifs procurée par le Talmud, ou qui expliquent que l'hystérie juive est cause de tous les maux soufferts par le dolichocéphale blond aux yeux bleus, caractéristique de ces races supérieures où par malheur les yeux noirs et les cheveux bruns se rencontrent le plus fréquemment, ou que les Juifs sont unis comme un seul homme dans le dessein de corrompre moralement et subvertir politiquement la chrétienté, ainsi qu'il appert d'une pièce manifestement forgée comme les Protocoles de Sion, bref qui savent que tous les Juifs regorgent d'or et que tout irait bien sur la terre si on en finissait une fois pour toutes avec cette race immonde, semblent nés pour attester qu'il est impossible de haïr le peuple juif en restant intelligent. (En quoi ils ressemblent curieusement à ceux qui haïssent les prêtres en invoquant les *Monita secreta* des Jésuites ou le fait, bien connu de certaines populations protestantes des États-Unis, que les ministres du culte catholique ont le pied fourchu.) A un esprit suffisamment attentif cette étonnante bassesse apparaît elle-même comme inquiétante, elle doit avoir un sens mystique. La sottise poussée trop loin confine au mystère, cache l'instinct prophétique du monde obscur de l'irrationnel.

La tragédie d'Israël est la tragédie même de l'humanité, a-t-on dit, et c'est pourquoi il n'est pas de solution à la question juive. Disons plus exactement : c'est la tragédie de l'homme dans sa lutte avec le monde et du monde dans sa lutte avec Dieu. Jacob rêveur et boiteux, cruel exaspérateur du monde et criard souffredouleur du monde, indispensable au monde et intolérable au monde, ainsi va le Juif errant. La persécution d'Israël semble le signe des moments de chute de cette tragédie, où le jeu risque de s'arrêter tant les fatalités buttent à l'impossible, et où pour repartir elles demandent de l'horreur fraîche. Il y a une relation supra-humaine d'Israël au monde comme de l'Église au monde. C'est seulement en considérant ces trois termes qu'on peut, fût-ce énigmatiquement, se faire quelque idée du mystère d'Israël. Une sorte d'analogie renversée avec l'Église est ici, croyons-nous, l'unique fil conducteur. Pour essayer d'apercevoir un mystère nocturne à la clarté d'un mystère matutinal on est ainsi amené à user en un sens impropre d'idées et de vocables assignés en propre à un tout autre objet.

Qu'Israël soit à sa manière un *corpus mysticum*, la pensée juive en est elle-même consciente (1). Le lien qui fait l'unité d'Israël n'est pas seulement le lien de la chair et du sang, ou de la communauté éthico-historique ; et ce n'est pas cependant le lien de la communion des saints, celui qui fait l'unité de l'Église, dans la foi au Dieu incarné et dans la possession de son héritage. C'est un lien sacré et supra-historique, mais de promesse, non de possession, de nostalgie, non de sainteté. Aux yeux d'un chrétien qui se souvient que les promesses de Dieu sont sans repentance, Israël continue sa mission sacrée : mais dans la nuit du monde qu'il a préférée à celle de Dieu. Les yeux bandés, la Synagogue chemine encore dans l'univers des desseins de Dieu. Ce chemin qu'elle fait dans l'histoire, elle ne le devine elle-même qu'à tâtons.

Royaume de Dieu à l'état pérégrinal et crucifié,

(1) Cf. ERICH KAHLER, *Israël unter den Völkern*, Humanitas Verlag, Zurich.

L'Église est dans le monde et n'est pas du monde ; et, si fort qu'elle souffre du monde, elle est libre du monde, elle est déjà délivrée.

Peuple de Dieu affamé du Royaume et qui n'a pas voulu de lui, Israël est dans le monde et n'est pas du monde ; mais il est rivé au monde, soumis au monde, asservi au monde. Un jour il a trébuché, le voilà pris au piège ; il a buté contre l'Éternel, et en quelle occasion, qui ne peut plus revenir ! Et il ne savait pas ce qu'il faisait ; mais ses chefs savaient bien qu'ils choisissaient contre Dieu. Dans un de ces actes de libre arbitre qui engagent le destin de la communauté, les prêtres d'Israël, les mauvais gardiens de la vigne, les tueurs de prophètes, avec de bonnes raisons de prudence politique ont opté pour le monde, et à cette option tout le peuple était désormais lié, — jusqu'à ce qu'il change lui-même. Crime de prévarication cléricale, prototype inégalable de tous les crimes semblables.

Si l'idée du karma pêche en ce que du moral elle transfère le châtement à l'ordre purement physique, en revanche la notion occidentale du châtement est trop souvent chargée d'anthropomorphisme juridique. La peine ou le châtement n'est pas l'invention arbitraire d'une blessure infligée du dehors à un être intact pour venger la loi ; c'est, — dans l'ordre moral lui-même, — le fruit de la blessure infligée à l'être par sa propre liberté volontairement défailante, et ce fruit naturel est la vengeance de la loi. La peine est l'éclosion de la faute ; notre châtement c'est notre choix. Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, parce qu'elles donnent à chacun ce qu'il a voulu.

Les Juifs ont choisi le monde ; ils l'ont aimé, leur peine est d'être tenus par leur choix. Prisonniers et victimes de ce monde qu'ils aiment ; et dont ils ne sont pas, ne seront jamais, ne peuvent pas être.

L'Église est universelle, répandue dans toutes les civilisations et les nations comme une unité et communauté transcendante où du sein des diversités temporelles tous et chacun peuvent être assumés, pour être faits de la race de Dieu par le sang vivificateur du

Fils de Dieu. Le corps mystique d'Israël est celui d'un peuple particulier, sa base est temporelle et comporte une communauté de chair et de sang ; pour se répandre dans l'univers il le faut disjoint de lui-même, brisé et dispersé. La diaspora — déjà commencée avant l'ère chrétienne — est la correspondance terrestre et meurtrie de la catholicité de l'Église.

Le corps mystique d'Israël est une Église précipitée. Ce n'est pas une contre-Église. Pas plus qu'il n'existe de contre-Dieu, ou de contre-Épouse. C'est une Église infidèle (tel est le véritable sens de l'expression liturgique « *perfidia judaica* », qui ne signifie nullement que les Juifs sont perfides) (1). Le corps mystique d'Israël est une Église infidèle et répudiée (et voilà pourquoi Moïse avait accordé figurativement le *libellum repudii*), — répudiée comme Église, non comme peuple. Et toujours attendue de l'Époux, qui n'a pas cessé de l'aimer.

Attendue, elle le sait, mais le sait mal.

La communion de ce corps mystique n'est pas la communion des saints, c'est la communion de l'Espérance terrestre. Israël espère passionnément, attend, veut l'avènement de Dieu dans le monde, le royaume de *Dieu ici-bas*. Il veut, d'une volonté éternelle, d'une volonté surnaturelle et déraisonnable la justice dans le temps, dans la nature et dans la cité. La sagesse grecque n'est rien pour lui ; ni la mesure, ni le bonheur des formes. La beauté qu'il cherche est celle dont le nom est ineffable, et il la veut dans cette vie charnelle, aujourd'hui.

Une Foi qui fasse violence à tout l'ordre des choses, pour me donner aujourd'hui, tangiblement, la substance que j'espère, et l'accomplissement du désir que Dieu a mis en moi, et donc qui me fasse tout récupérer, voilà sa foi, — tel qu'il brûle de l'avoir et doute

(1) Cf. Erik PETERSON, *Perfidia Judaica*, *Ephemerides liturgicae*, 1936.

en même temps s'il l'a (car, s'il l'avait, il aurait toutes choses). D'une telle notion de la foi, et si profondément juive, la philosophie de Chestov est un témoin incomparable. Le jour seulement où il posséderait le monde, Israël serait assuré d'avoir ou d'avoir eu la foi. Jusque-là, l'angoisse et le doute demeurera au cœur de la foi juive.

Et la charité juive est aussi une vertu précipitée ; je ne dis pas un faux amour, loin de là ! La charité divine y peut être présente, comme elle en peut être absente. Et ce n'est pas non plus la pitié luthérienne ni la pitié slave. C'est un amour actif et à l'occasion cruel de la créature comme telle, à laquelle il s'agrippe, qu'il tourmente, qu'il ne lâche plus, pour l'obliger à prendre conscience de son mal et à s'en délivrer.

Espérance terrestre, les Juifs ont en excès ce dont la moyenne des Chrétiens n'a pas assez. La foncière carence de leur communion mystique, c'est l'inintelligence de la croix, le refus de la croix, et donc de la transfiguration. L'aversion de la croix est essentielle au judaïsme, en tant que ce mot désigne la forme spirituelle selon laquelle Israël s'est retranché de son Messie. Chez tous les Juifs où habite la grâce, comme dans toutes les âmes de bonne foi et de bonne volonté, l'œuvre de la croix est là aussi, mais voilée et méconnue, et subie malgré eux. Malgré lui et dans un brouillard obscur, le bon Juif, le Juif selon l'esprit porte la douce croix, et trahit en cela le judaïsme sans le savoir. Qu'il commence à prendre conscience de ce mystère du pardon, et de la démission de soi, le voilà sur le chemin du christianisme.

En Jésus seul et dans son corps mystique pris comme tel le diable n'a pas de part. Il a sa part en Israël comme dans le monde, mais Israël lutte contre lui. Le drame d'Israël, c'est de lutter contre le prince de ce monde en aimant le monde, en étant *attaché* au monde. Et en sachant mieux que quiconque la valeur du monde.

Israël a un double rôle à l'égard de l'histoire du monde et du salut du monde. En ce qui regarde *directement* ce salut, il est un témoin, et quel témoin ! Il

garde le dépôt des Écritures (l'Église, il ne faut point l'oublier, s'est incorporé le travail des rabbins et des Massorètes pour l'établissement du texte de l'Écriture, comme le travail des philosophes et d'Aristote pour sa théologie); et lui-même Israël il est tout le long des temps une vivante et indestructible archive des promesses de Dieu.

En ce qui regarde *indirectement* le salut du monde, il obéit à une vocation sur laquelle, à mon avis, il convient d'insister avant tout, et qui donne le mot de bien des énigmes. Tandis que l'Église est assignée à l'œuvre du rachat surnaturel et supratemporel du monde, Israël est assigné, dans l'ordre de l'histoire temporelle et de ses finalités propres, à une œuvre d'*activation terrestre* de la masse du monde. Il est là, lui qui n'est pas du monde, au plus profond de la membrure du monde, pour l'irriter, l'exaspérer, le *mouvoir*. Comme un corps étranger, comme un ferment activant introduit dans la masse, il ne laisse pas le monde en repos, il l'empêche de dormir, il lui apprend à être mécontent et inquiet tant qu'il n'a pas Dieu, il stimule le mouvement de l'histoire.

La passion d'Israël n'est pas, comme celle de l'Église, une passion corédemptrice achevant ce qui manque aux douleurs du Sauveur. C'est une passion de bouc émissaire, engagé dans le destin terrestre du monde et dans ses voies mêlées de péché, et sur lequel se répercutent les douleurs impures du monde, quand le monde se venge des plaies de son histoire sur celui qui active son histoire. Israël subit ainsi le choc en retour de l'activation qu'il produit, ou que le monde le pressent destiné à produire.

•

Saint Paul nous assure que Dieu a tout enfermé dans la désobéissance, pour faire miséricorde à tous. Juifs et Chrétiens ont à ce point de vue des rôles inversement correspondants. Israël a failli dans l'ordre spirituel et surnaturel; et quand par l'ouverture que sa chute a faite la plénitude des nations sera entrée, l'Église, par-

venue à son troisième âge (1) et exultant du retour du peuple de Dieu, connaîtra la plénitude de ses dimensions terrestres et de son pèlerinage héroïque.

La faute des peuples chrétiens ressortit à l'ordre temporel. Je ne parle pas ici, cela est clair, des initiatives individuelles des saints, je parle des responsabilités collectives, des responsabilités historiques du commun des chrétiens ; je ne parle pas de la « dignité du christianisme », je parle de l'« indignité des chrétiens » ; par une sorte d'indifférence mystérieuse aux exigences de l'Évangile à l'égard de la cité d'ici-bas et de l'histoire temporelle, la masse collective de nom chrétien, à force de consentements à l'injustice accumulés de siècle en siècle, a laissé les structures sociales et politiques du monde, le corps de la cité temporelle, échapper à la loi vivificatrice de Jésus-Christ, seule capable de sauver parmi nous le droit et la dignité humaine.

Et quand ce processus historique aura achevé de se développer, et l'homme de vouloir à lui tout seul se sauver lui-même et le monde, on peut penser qu'une autre réintégration, d'ordre temporel celle-là, et concernant les multitudes qui cherchent leur vie loin du Christ, coïncidera avec celle dont il était question tout à l'heure, et que ce sera aussi — pour la civilisation terrestre — une résurrection d'entre les morts ; et qu'Israël — Israël réconcilié — y aura une part prépondérante. Ne disions-nous pas qu'il est chargé d'activer l'histoire du monde ? Et que la permanente mission qui lui reste assignée, depuis que par sa faute il a laissé à d'autres mains le soin du royaume des cieux, c'est, sous des formes contrastantes où le bien et le mal s'entre-croisent, l'accélération du mouvement du temporel, la progression des affaires du monde, en vue du compte que celui-ci a à régler avec Dieu ? Comprenons ici de quelle valeur symbolique est riche le fameux attachement des Juifs aux *affaires*, thème de tant d'histoires savoureuses, et le fait que depuis Babylone

(1) Cf. le second commentaire sur le *Cantique des Cantiques* attribué à saint Thomas d'Aquin.

le commerce est leur occupation principale, le commerce où ils n'excellent pas seulement comme d'autres peuples orientaux, mais où ils trouvent la stimulation mentale dont ils ont besoin et une sorte de satisfaction *spirituelle* (1).

Jetons encore un regard sur l'étrange symétrie croisée qui nous occupe ici. Du côté des chrétiens, l'Église suit sa vocation divine, et ce n'est pas le christianisme, c'est la chrétienté, le monde chrétien, qui a failli (au temporel) sans vouloir entendre la parole de l'Église, qui, tout en dirigeant les hommes vers la vie éternelle, leur demande aussi de faire avancer la vie terrestre dans le sens de l'Évangile. Du côté des Juifs, c'est Israël comme Église, c'est le judaïsme qui a failli (au spirituel); et c'est Israël comme peuple toujours choisi, c'est la judaïcité qui poursuit dans l'histoire une vocation surnaturelle (mais ambiguë).

Comme le monde et l'histoire du monde, le corps mystique d'Israël et son action dans le monde sont des réalités ambivalentes, et les remarques précédentes permettent peut-être de comprendre que dans le cas d'Israël cette ambivalence est portée à l'extrême; il en va ainsi chez tous les consacrés, dont la puissance pour le bien et pour le mal est surnaturellement accrue.

La volonté d'avoir l'absolu dans le monde peut prendre toutes les formes; elle peut engendrer, quand elle s'enferme dans l'humain et le contingent, ou quand elle vire à l'athéisme, au moins pratique, l'hypertrophie d'activité dans le maniement des biens de la terre et dans l'enrichissement, qui trouve dans la civilisation

(1) « Ils se sentent à l'aise dans une atmosphère de risque et d'incertitude, éclairée d'espoir... Le Juif ne renonce jamais à l'espérance, et c'est ce qui lui permet de s'adapter à des conditions nouvelles. Il ne se laisse pas abattre par les revers, et s'attend toujours à ce que les choses s'améliorent. Cette attitude mentale est précieuse devant les incertitudes du commerce... » Arthur RUPPIN, chargé du cours de sociologie juive à l'Université hébraïque de Jérusalem, *les Juifs dans le monde moderne*, Paris, Payot, 1934.

capitaliste un milieu comme préadapté (1) ; ou cette impatience révolutionnaire et cette agitation forcenée que Bernard Lazare et beaucoup d'autres Juifs se sont plu à signaler ; quand elle s'enfièvre des blessures du sens et du ressentiment, cette virulence dans le pessimisme par où l'amertume et la colère deviennent un instrument de découverte d'une singulière puissance, et un détecteur lui-même désaxé du mensonge et de l'illusion de la belle âme, du bon ordre et de la bonne conscience. Elle peut surtout produire, quand elle est selon la chair et qu'elle affecte les choses de l'âme, le pharisaïsme, l'orgueil racial, et les aveuglantes subtilités et les impitoyables duretés du culte de la lettre et du purisme légal.

Mais quand elle est selon l'esprit, elle fait germer la vraie pureté, cette pureté de l'âme et des mœurs dont beaucoup de familles juives gardent la tradition ; elle produit l'ascétisme et la piété, l'amour de la parole de Dieu et de son exégèse raffinée, la droiture du cœur, et cette innocence subtile, et cette spiritualité ardente dont les mystiques hassidim offrent un singulier

(1) Nous sommes loin de penser que les Juifs soient les seuls responsables de l'avènement du capitalisme. R.-H. Tawney, J.-B. Kraus, A. Fanfani, ont mis au point là-dessus les thèses excessives de Werner Sombart. Mais ils ont joué un rôle dans cet avènement ; et tandis que l'économie chrétienne médiévale, avec le système des guildes et avec la prohibition du prêt à intérêt, était contraire à leurs conceptions, on a pu dire que « les méthodes commerciales des Juifs se trouvèrent réhabilitées » par l'avènement du capitalisme, « puisque la recherche du gain et la libre compétition devinrent les bases du système capitaliste. » (A. RUPPIN, *op. cit.*) « Le placement des capitaux dans les entreprises commerciales et industrielles remplaça désormais l'usure », remarque le même auteur. Dans un chapitre fort intéressant il montre que l'abandon de la libre compétition qui, avant la guerre, était regardée comme le principe directeur du système capitaliste, porte un coup redoutable à la prospérité économique des Juifs. « Il n'y a plus de place pour le Juif dans le commerce et l'industrie lorsque le capitalisme dégénéré se transforme en capitalisme d'État, et sa situation se rapproche de ce qu'elle fut à la fin du moyen âge lorsque le système des guildes, officiellement patronné, restreignait à son détriment le champ de la libre compétition. La naissance du capitalisme avait amélioré la position des Juifs, sa disparition les menace à nouveau. » — « Das Judentum erreicht seinen Höhepunkt in der Vollendung der bürgerlichen Gesellschaft, » écrivait Karl Marx dans *Zur Judenfrage*.

exemple, et qui nous montre quelle est, « quand Israël aime Dieu », la vraie figure d'Israël ; et elle s'exprime avant tout dans le zèle de la justice, et dans un amour de la vérité qui est la marque la plus haute de l'élection de ce peuple. *Ecce vere Israelita, in quo dolus non est*, le Seigneur Jésus lui-même a rendu témoignage au véritable Israël. Les vrais fils de Sion pensent toujours, comme aux temps du Psalmiste et d'Isaïe : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de ceux qui annoncent la paix... Ah ! n'ôte jamais de ma bouche le verbe de vérité ! »

*Viens étancher la soif de ta justice pure  
et de toi-même, Dieu ! ô ma source, ô ma fin !*

L'amour de la vérité à en mourir, la volonté de la vérité pure, absolue, inaccessible car elle est celui même dont le Nom est ineffable, voilà ce que les meilleurs des Juifs tiennent d'Israël et du Saint-Esprit, et ce qui fait exulter leur cantique dans la fournaise.

Disons, pour tout résumer, que l'ambivalence d'Israël et l'ambiguïté de son destin se manifestent le plus clairement dans le double centre d'attraction, l'un illusoire, l'autre réel, qui déchire son existence. Selon qu'il a laissé la réalité pour la figure, l'Argent (c'est un des thèmes les plus profonds de Bloy, et certaines remarques de Karl Marx rendent un son semblable), l'Argent exerce sur lui une attraction mystique, parce que l'Argent est dans les plus pâles ombres du monde la figure la plus pâle et la plus irréelle du Fils de Dieu : l'argent est le sang du Pauvre, disait Léon Bloy, — le sang du Pauvre transmué en un signe ; dans ce signe et par ce signe, et les signes de ce signe, l'homme sert une inerte toute-puissance qui fait tout ce qu'il veut, il débouche dans une sorte de théocratie cynique, ultime tentation *religieuse* de qui refuse la réalité du don de Dieu.

Mais selon qu'il est toujours aimé, et toujours appuyé sur les promesses sans repentance, c'est la Justice de Dieu, comme je viens de le dire, et la Justice de Dieu à manifester dans la vie d'ici-bas, qui est l'autre centre d'attraction d'Israël, — réel cette fois, et non plus

illusoire ; là où les autres disent le sage, ou le saint, le Juif dit « le juste ». C'est l'espérance terrestre et c'est la pauvreté, — nul peuple ne sait mieux que le peuple juif être pauvre et ne connaît mieux (mais il ne l'aime pas, il la déteste) la force féconde de la pauvreté. C'est sur les fleuves de Babylone le gémissent vers la Jérusalem de la Justice, c'est le cri des prophètes, l'attente et le désir incoercible de la terrible gloire de Dieu.

Eh bien donc, dans une telle complexité, dans une si furieuse discordance de caractères typiques et d'attraits, il y aura toujours de quoi exalter Israël et de quoi l'abaisser. Ceux qui veulent haïr un peuple ne manquent jamais de prétextes, et d'autant moins que sa vocation est plus singulière et sa psychologie plus contrastée. Le sans-gêne, l'ostentation, l'instabilité, l'amour-propre, le sens comme artistique du profit, et le glapissement emphatique quand l'intérêt personnel est lésé, beaucoup de grands défauts paraissent dans le peuple à la nuque dure et le rendent irritant. Les Juifs sont en moyenne plus intelligents et plus rapides que les Gentils. Ils en profitent, ils prennent les meilleures places, ils ne savent pas se faire pardonner leurs succès. Le trafic de prêteur ou d'usurier, les divers commerces et négoce d'intermédiaires que, certes, ils ne sont pas seuls à pratiquer mais dont ils ont pris par force la coutume héréditaire, et où ils sont imbattables, ne sont pas faits pour leur attirer la faveur des gens, aussi après au gain mais moins habiles qu'eux. Ils se corrompent quand ils s'assemblent sur les hauts plateaux de la culture pour adorer les idoles des nations. Et de même que dans les autres familles spirituelles, ce sont rarement les meilleurs d'entre eux qui occupent la scène politique et les tréteaux de la publicité.

Voilà bien des prétextes contre les Juifs ; mais s'ils prétendent justifier la haine, et les mesures d'exception, ces sortes de prétextes sont toujours injustes ; si les hommes ne pouvaient se supporter qu'à condition de n'avoir nul grief les uns contre les autres, toutes les provinces d'un pays se feraient constamment la guerre.

Et les Juifs ont plus de grandes qualités que de grands défauts. Ceux qui les ont assez fréquentés pour pénétrer leur vie savent la valeur incomparable de la bonté juive ; quand un Juif est bon, il a une qualité et une profondeur de bonté qu'il est rare de rencontrer dans les peuples où la verdeur naturelle a moins subi la maturation de la douleur. Ils savent de quelles vertus d'humanité, de générosité, d'amitié l'âme juive est capable ; Péguy a célébré ses amitiés juives ; c'est chez les âpres Juifs qu'on peut rencontrer les plus déraisonnables exemples de cette propension naturelle à donner qui ne vient pas tant d'une volonté de charité que du fait qu'on est sans frontières et sans défense. Un sens très haut de la pureté de la famille et de toutes les vertus qui font cortège à celle-là, a caractérisé longtemps les mœurs juives (1). Et puis il y a la vertu humaine fondamentale, la patience au travail ; il y a le goût indéracinable de l'indépendance et de la liberté, le feu de l'intelligence, la vivacité de l'intuition et de l'abstraction, la faculté de se passionner pour les idées et de se dévouer à elles. S'il est vrai, comme disait Psichari, que Dieu aime encore mieux le péché que la bêtise, on comprend le goût qu'il a pour les Juifs (et pour les Français). On ne s'ennuie jamais avec un Juif. Leur nostalgie, leur dynamisme, la naïveté de leurs finesses, leur ingéniosité, leur connaissance de la misère, sont de rares toniques pour l'esprit. Je me rappelle avec quelle joie, dans une grande ville des États-Unis, après des conférences et des entretiens universitaires, j'allais, moi qui suis un *goï*, chez des amis juifs me plonger dans la vitalité de ce pathos infatigable et de ce perpétuel remuement des idées et des mains qui évoquait pour moi de longs siècles d'affinement douloureux de l'âme et de l'intelligence.

Mais ce qu'il importe avant tout de remarquer, c'est que les diverses causes particulières que l'observateur

(1) Ce sens de la pureté de la famille est en train de se perdre chez les Juifs. Eux dont les grandes familles faisaient la fierté, ils ont suivi le mouvement général de limitation des naissances, et même, dans certains pays (notamment en Europe centrale) ils l'ont poussé plus loin que les non-Juifs.

peut assigner à l'antisémitisme (1), depuis le sentiment de haine de l'étranger, naturel au groupe social, jusqu'aux inconvénients sociaux produits par certaines arrivées d'immigrants, et aux griefs variés indiqués plus haut (2), dissimulent une racine de haine encore

(1) On trouvera dans l'ouvrage déjà cité d'Arthur Ruppin une bonne analyse sociologique de ces causes.

(2) Dans certains pays un antisémitisme d'aspect moins sauvage que celui des racistes allemands, mais nourri, lui aussi, de préjugés et de passions, invoque, pour demander des lois d'exception contre les Juifs, ou des mesures persécutrices les contraignant à émigrer, le fait que « les Juifs » exercent par leur presse et leurs publications une influence immorale, qu'ils se livrent à des activités politiques délictueuses, à l'accaparement, à l'usure, à la traite des blanches, etc. ; ou plus simplement le fait qu'ils encombrant un certain nombre de professions lucratives.

Cette argumentation est sans valeur. En premier lieu, — en ce qui concerne l'encombrement des professions lucratives, — il est clair que les Juifs, dès l'instant qu'ils ne périssent pas de faim, doivent gagner leur vie dans quelque métier, et naturellement ils seront plus nombreux dans les métiers qui leur conviennent davantage. Là où serait excusable (à condition qu'elle reste modérée) l'irritation naturelle contre des concurrents qui réussissent, la haine de clan surgit. Et ce qu'on refuse aux Juifs, en réalité, c'est tout simplement le droit à la vie.

Nous ne sous-estimons ni les problèmes spéciaux de l'immigration, ni les immenses difficultés économiques du temps présent. Nous disons, 1<sup>o</sup> que ce n'est pas en chassant les Juifs, mais en transformant les structures économiques et sociales qui sont la cause réelle de ces difficultés qu'on pourra efficacement remédier à celles-ci ; l'antisémitisme détourne misérablement les hommes de l'effort réel qui leur est demandé ; 2<sup>o</sup> qu'à l'égard des problèmes dus à certaines conditions historiques particulières, par exemple à l'existence d'une trop forte proportion de population récemment immigrée, des accords concrets, (préjudant aux aménagements « pluralistes » dont il est question plus loin,) et qui pourraient en cas de nécessité concerner des modalités et un pourcentage d'émigration librement consentie, peuvent être conclus avec la minorité nationale juive, mais que cela même suppose des conditions morales préalables, un esprit de collaboration et d'intelligence amicale, c'est-à-dire *la disparition de tout pathos antisémite*, comme des passions de ressentiment et de revendication qu'il provoque de l'autre côté. L'antisémitisme est un obstacle préalable à tout règlement intelligent des problèmes de cette sorte.

En second lieu, il y a des manières de parler sommaires qui mènent de soi, si l'on n'y prend pas garde, aux pires sophismes. « Les Juifs, » dit l'argumentation antisémite, commettent tels et tels actes délictueux. Comme si on pouvait attribuer à une communauté les fautes individuelles de certains de ses membres ! Si, du reste, telles plaies sociales, comme l'usure dans certains pays agricoles, sont, par suite des conditions historiques en ces pays, imputables surtout à des

plus profonde. Si le monde hait les Juifs, c'est qu'il sent bien qu'ils lui seront toujours *surnaturellement* étrangers ; c'est qu'il déteste leur passion de l'absolu et l'insupportable stimulation qu'elle lui inflige. C'est la vocation d'Israël que le monde exècre, d'une exécration qui peut se tourner vers la race porteuse de la vocation (antisémitisme racial des groupes à mentalité primitive), ou vers les diverses formes d'insertion temporelle qui expriment au dehors et qui masquent cette vocation (antisémitisme politique des groupes à mentalité plus évoluée), — cette exécration est une seule et même exécration qui porte en réalité sur la vocation. *Odium generis humani*. Haïs du monde, c'est leur gloire, comme c'est aussi la gloire des chrétiens qui vivent de la foi : mais les chrétiens ont vaincu le monde, et les Juifs ne l'ont pas vaincu (c'est pourquoi devenir chrétien est pour un Juif une double victoire, son peuple triomphe en lui). Malheur au Juif qui plaît comme au chrétien qui plaît. Et le temps vient peut-

Juifs, pour d'autres plaies sociales dont l'argumentation antisémite fait grief « aux Juifs », comme la traite des blanches, la pornographie, etc., les non-Juifs se montrent de brillants concurrents, parfois très supérieurs en nombre, sans parler d'autres catégories encore de plaies sociales (alcoolisme par exemple, avortement, infanticide, crimes à main armée...) où partout ils éclipsent nettement les Juifs. Ce ne sont pas « les Juifs », ce sont *certains Juifs*, et ce sont aussi *certains non-Juifs* qui font le mal. A quoi bon se charger la conscience en enfreignant pour les Juifs les règles élémentaires du droit et de la vie civilisée? La seule manière efficace que le corps social ait de se défendre contre les maux dont on fait état, c'est de réprimer, au besoin par une législation draconienne, le délit et l'abus quel que soit le coupable ; et non pas de frapper une masse d'innocents pour des abus et des délits commis par certains de leurs frères, — et par d'autres que leurs frères, — et qui trouveraient toujours amateurs même si tous les Juifs étaient exterminés.

Enfin quant à la propagande des idées fausses et des fausses maximes morales, plutôt au ciel que « les Juifs » (*certains Juifs*) en fussent les seuls responsables ! On sait bien que ce n'est pas le cas, et qu'en valeur absolue l'apport des non-Juifs l'emporte de beaucoup à cet égard sur celui des Juifs. Aussi bien, l'histoire le montre clairement, n'est-ce pas en exterminant certaines couches de sa population, jugées porteuses d'erreur, mais en parvenant à surmonter et résorber l'erreur par un travail positif des énergies spirituelles, qu'un pays traverse d'une façon féconde les crises où la Providence permet qu'il se trouve engagé ;

être, il est déjà venu dans certaines nations, où le témoignage de l'un et le témoignage de l'autre étant pareillement tenus pour intolérables, ils seront haïs et persécutés ensemble ; et unis dans la persécution, ramenés ensemble à leurs sources.

Le Juif se perd s'il s'installe, je parle de l'*installation* comme phénomène spirituel, comme perte de l'inquiétude stimulatrice et manque à la vocation. L'*assimilation* concerne un tout autre problème, d'ordre social et politique, non spirituel. Un Juif « assimilé » peut n'être pas « installé ». L'assimilation, pas plus que le yiddishisme et que le sionisme n'est la solution de la question d'Israël, mais l'assimilation comme l'autonomisme et comme le sionisme est un accommodement partiel, une solution d'entretien, bonne et souhaitable dans la mesure où elle est possible. Elle s'était produite autrefois sur une large échelle dans les périodes hellénistique et hispano-arabique. Il reste qu'elle comporte un risque, — et le sionisme aussi (comme État), — le risque pour les Juifs de s'installer, de devenir *comme les autres*, je dis au spirituel ; de perdre la vocation de la maison d'Israël. Fût-ce par les plus vils instruments, leur Dieu les frappe alors. Jamais Juifs n'avaient été plus assimilés que les Juifs allemands ; d'autant plus attachés à la culture allemande qu'elle était en partie leur œuvre ; germanisés jusqu'aux moelles, ce qui ne les rendait ni plus discrets ni plus humbles ; et non seulement assimilés, mais installés, mais voulant plaire, mais bien réconciliés avec le prince de ce monde. Les Juifs qui deviennent comme les autres deviennent pires que les autres. (Quand un Juif reçoit la grâce chrétienne, il est moins que jamais comme les autres : il retrouve *son* Messie).

●

Nous avons fait allusion à l'extrême sottise des mythes antisémites, et nous avons dit qu'il n'est pas jusqu'à cette *stultitia* qui n'ait elle-même une signification occulte. La haine des Juifs et la haine des chrétiens viennent d'un même fond, d'un même refus du

monde *qui ne veut pas être blessé*, ni des blessures d'Adam, ni des blessures du Messie, ni par l'aiguillon d'Israël pour son mouvement dans le temps, ni par la croix de Jésus pour la vie éternelle. On est bien comme on est, on n'a pas besoin de grâce ni de transfiguration, on se béatifiera dans sa nature. Ce n'est pas l'Espérance chrétienne en Dieu auxiliaeur, ni l'Espérance juive de Dieu sur terre, c'est l'Espérance de la vie animale et sa force profonde et en quelque sorte sacrée, démoniaque, quand elle s'empare de l'être humain qui se croit trompé par les messagers de l'absolu.

Le tellurisme raciste est antisémite et antichrétien. L'athéisme communiste n'est pas antisémite, il lui suffit d'être universellement contre Dieu (1). Dans l'un et l'autre un même naturalisme absolu se fait jour, une même détestation de tout ascétisme et de toute transcendance. Assez des contraintes de Dieu, place aux contraintes de l'homme, on verra si elles sont plus douces. Plus de morale des esclaves, — des faibles, des souffrants, des impuissants déguisés en miséricordieux. On verra si la morale du sang ou la morale de la sueur sont des morales d'hommes libres. C'est la vie mystique du *monde* qui va s'épanouir héroïquement, tout *corpus mysticum* constitué à part du monde doit être rejeté comme tel.

(1) Le régime soviétique tire fierté de son opposition radicale à l'antisémitisme. Cependant, dans l'ordre religieux le judaïsme a autant souffert en Russie que le christianisme, et a offert beaucoup moins de résistance à l'œuvre antireligieuse. « Dans le pays où les Juifs, il y a vingt ans, formaient encore le plus solide rempart du judaïsme, la religion juive est bien près d'être détruite. »

Il se trouve par ailleurs qu'économiquement 90 pour 100 des Juifs de Russie vivant du commerce, de l'industrie et des petits métiers, « les mesures prises par le gouvernement soviétique contre le commerce libre et l'artisanat ont atteint beaucoup plus durement les Juifs que les non-Juifs... Leurs seuls gains sont d'ordre civique, puisqu'on leur a accordé l'égalité et le libre accès aux écoles et universités, et que le Gouvernement n'a cessé de combattre énergiquement l'antisémitisme. » (A. RUPPIN, *op. cit.*)

Le fascisme italien est lui aussi indemne d'antisémitisme et il a donné aux Juifs un statut remarquablement libéral. Pourtant quelques indices laissent supposer certaines tendances nouvelles à un antisémitisme politique.

Mais quoi ! L'histoire les a tellement *intoxiqués* de judéo-christianisme qu'ils ne peuvent pas ne pas vouloir *sauver le monde* avec cela. Et les racistes restent débiteurs de l'Ancien Testament, comme les communistes du Nouveau. C'est des Écritures des Juifs que es premiers ont tiré pour la corrompre l'idée d'une race prédestinée, d'un peuple de Dieu ; c'est de l'Évangile que les seconds ont reçu, en la dénaturant, l'idée d'une universelle délivrance et fraternité humaine.

Aussi haï du monde que le Juif, aussi désorbité dans le monde, mais enté à sa place sur l'olivier de Juda, et membre d'un corps mystique qui est le corps du Messie d'Israël victorieux du monde, le chrétien peut seul donner toutes ses dimensions à la tragédie juive, et c'est d'un regard fraternel, et non sans trembler pour lui-même, qu'il doit regarder les hommes engagés dans cette tragédie. Juif et chrétien dialoguent d'un extrême à l'autre. S'ils sont vraiment pieux et bons l'un et l'autre, ils se connaissent, ils rient de se rencontrer sur les terrains du prince de ce monde et sur les chemins d'Iahveh.

Les réflexions contenues dans cette étude avaient pour objet d'expliquer dans une certaine mesure le pathétique de la situation du peuple juif ; peut-être nous aident-elles à comprendre comment, souvent malgré lui, et en manifestant parfois sous des modes contrastants un messianisme matérialisé qui est la face obscure de sa vocation à l'absolu, mais aussi avec une ardeur, une intelligence, un dynamisme admirables, il témoigne du surnaturel au sein de l'histoire humaine. De là les conflits et la tension qui, sous toutes sortes de masques, ne peuvent pas ne pas exister entre Israël et les nations.

C'est une illusion de croire que cette tension peut disparaître (du moins avant l'accomplissement des prophéties) ; c'est une vilénie, — une de ces vilénies naturelles à l'homme animal (qu'il soit arabe et lui-même descendant de Sem, ou slave, ou latin, ou ger-

main...), et dont le christianisme seul peut, dans la mesure où il est réellement vécu, délivrer les peuples, — de vouloir en finir avec la question par la violence antisémite, ouvertement persécutrice ou politiquement mitigée. L'unique voie est d'accepter cet état de tension, et d'y faire face en chaque circonstance particulière, non dans la haine, mais dans l'intelligence concrète que l'amour exige de chacun pour qu'il s'accorde vite avec son adversaire pendant qu'il fait route avec lui, et dans la conscience que « tous ont péché, et ont besoin de la gloire de Dieu », *omnes quidem peccaverunt, et egent gloria Dei*. « L'histoire des Juifs, disait Léon Bloy, barre l'histoire du genre humain comme une digue barre un fleuve, pour en élever le niveau (1). »

L'irréductible tension dont il est question ici se manifeste de deux façons bien différentes, sur le plan spirituel et sur le plan temporel. Sur le plan spirituel, le drame d'amour entre Israël et son Dieu, qui rend les nations participantes à l'économie du salut, et qui n'est qu'un élément du mystère universel de la rédemption, se dénouera seulement par la réconciliation de la Synagogue et de l'Église. Sur le plan temporel, s'il n'y a pas non plus, avant l'accomplissement des prophéties, de solution au sens pur et simple du mot, ou vraiment décisive, à la question d'Israël, il y a cependant des solutions partielles ou provisoires, des réponses particulières dont la recherche est le propre de la sagesse politique et qu'il appartient aux divers âges de l'histoire de tenter.

(1) Léon BLOY, *le Salut par les Juifs*. Parmi les contributions catholiques à l'étude de la question d'Israël, citons aussi l'essai déjà mentionné d'ERIK PETERSON, *le Mystère des Juifs et des Gentils dans l'Église*; LOUIS MASSIGNON, *Pro Psalmis* (Revue juive); JEAN DE MENASSE, *Situation du Sionisme et Quand Israël aime Dieu* (le Roseau d'Or); R. P. JOSEPH BONSRIVEN, *Sur les ruines du Temple; Juifs et Chrétiens*; O. DE FÉRENZY, *les Juifs et nous chrétiens*; les pages publiées dans *die Erfüllung* (1937) sous le titre *Die Kirche Christi und die Judenfrage* et signées par plusieurs professeurs et écrivains catholiques; et les périodiques suivants : *la question d'Israël* (bulletin publié par les Pères de Notre-Dame de Sion); *la Juste Parole* (Paris); *die Erfüllung* (Vienne).

Le moyen âge a fait l'essai d'une solution sacrale, conforme à la structure typique de la civilisation de ce temps. Cette solution, qui se fondait sur le fait du châtement divin dont Israël porte le poids, et qui donnait aux Juifs un statut d'étrangers dans la cité chrétienne, la solution du ghetto (1) était dure en elle-même et souvent inique et féroce dans l'application; elle procédait toutefois d'une idée haute, et était en tout cas supérieure au matérialisme barbare de la législation raciste inaugurée de nos jours en Allemagne; d'ordre religieux, nullement racial, elle reconnaissait le privilège de l'âme, et le Juif baptisé entraînait de droit dans le plein convivium de la cité chrétienne. Cette solution médiévale a passé pour ne plus revenir, comme le type de civilisation auquel elle ressortissait.

L'émancipation des Juifs, réalisée par la Révolution française, est un fait que les peuples civilisés, pour autant qu'ils veulent rester tels, doivent tenir pour acquis. Si, de soi, elle était chose juste (et qui répondait à une aspiration en réalité chrétienne), les espérances, cependant, que l'idéologie rationaliste et optimiste-bourgeoise, oublieuse du mystère d'Israël comme des réalités supra-individuelles, et usurpant le nom, fort noble en lui-même, de libéralisme, allait fonder sur elle pour éteindre le problème juif, devaient rapidement se montrer vaines.

Il semble que les temps où nous entrons soient appelés à tenter une autre expérience, foncièrement différente de l'expérience médiévale, mais qui lui correspondrait analogiquement, et qui *temporaliserait*, si je puis ainsi parler, ou proportionnerait à un type de civilisation « profane » un problème que le moyen âge envisageait d'un point de vue sacré. On peut caracté-

(1) Le ghetto lui-même n'est devenu obligatoire qu'au quatorzième et au quinzième siècles. C'est comme symbole d'une certaine conception politico-juridique que nous employons ce mot. Sur cette conception voir P. BROWE, S. J., *Die Judengesetzgebung Justinians* (Analecta gregoriana, VIII, Rome, 1935). Sur les controverses doctrinales et les apologies médiévales, voir l'important ouvrage de A. LUKYN WILLIAMS, *Adversus Judaeos (A Bird's eye View of Christian Apologetics until the Renaissance)*, 1935, Cambridge, University Press.

tériser sommairement comme *pluraliste* et *personnaliste* à la fois le régime auquel nous pensons ici, et qui, loin d'être imaginé pour le cas particulier d'Israël, répond selon nous d'une façon générale au type de civilisation dont l'idéal historique convient à notre âge (1). Nous pensons qu'à l'opposé de l'absurde parodie médiévaliste hitlérienne, un pluralisme fondé sur la dignité des personnes humaines, et qui, sur la base de la complète égalité des droits civiques, et du respect effectif des libertés de la personne dans sa vie individuelle et sociale, reconnaîtrait aux diverses familles spirituelles entrant dans le convivium de la cité temporelle un statut éthico-juridique propre pour les questions dites mixtes (chevauchant sur le spirituel et le temporel), représenterait, entre autres avantages, pour les nations qui seraient capables de ce type de civilisation, la tentative de règlement organique de la question juive la mieux adaptée à notre climat historique. C'est par des accords directs avec la communauté spirituelle juive institutionnellement reconnue, que seraient résolues les questions intéressantes à la fois cette communauté et le bien commun de la cité (2).

Le pluralisme dont nous parlons ici concerne les *familles spirituelles* vivant ensemble dans la même cité. Le même régime d'organisation des libertés selon

(1) Cf. notre ouvrage *Humanisme intégral*.

(2) Il va de soi que dans une telle conception, qui concerne le convivium temporel et social-politique, dans la cité profane, de familles spirituelles diverses, c'est le *spirituel*, non le *racial*, qui différencierait les statuts en question. En devenant catholique ou protestant, un Juif quitterait donc le statut juridique de la famille spirituelle juive : ce qui ne veut pas dire qu'il quitterait Israël et sa vocation (il devient alors Israélite accompli), ni, dans les pays où existe une communauté nationale juive, le statut juridique, limité aux questions d'ordre strictement temporel, de cette communauté nationale.

Inversement, le foyer sioniste ou l'éventuel État juif de Palestine étant de type profane et fondé sur la nationalité, non sur la religion israélite, il est logique qu'il fasse place à des Juifs baptisés jouissant de la pleine liberté de leur vie religieuse et habilités à fonder des colonies. — On sait qu'en 1933 l'« Association d'Hébreux chrétiens » dont le siège est à Londres, et qui est composée de Juifs convertis, a acquis des territoires en Palestine du Sud, en vue d'y installer des Juifs baptisés dans des colonies agricoles. (A. RUPPIN, *op. cit.*, p. 16).

un ordre, pour reprendre un mot d'Aristote, véritablement « politique », et non « despotique », pourrait et devrait s'étendre, dans les pays qui comportent une diversité de *communautés nationales*, à ces diverses communautés vivant ensemble dans la même cité politique (dans le même État); et l'affreuse oppression subie de nos jours par beaucoup de minorités nationales semble requérir avec une urgence particulière une solution de cette nature. Mais famille spirituelle et communauté nationale sont des choses bien différentes; on se donne volontairement à une famille spirituelle, on appartient naturellement (bien qu'on puisse aussi la quitter) à une nationalité. Un régime pluraliste des familles spirituelles est compatible, non seulement avec le convivium politique dans l'État, mais avec un « ajustement » et même une très complète *assimilation* nationale. Un régime pluraliste des communautés ou minorités nationales implique pour autant le renoncement à l'*assimilation* (bien qu'il ne répugne nullement au convivium politique dans l'État). En ce qui concerne les Juifs, il est clair que dans les pays où existe une communauté ou minorité nationale juive, une inévitable complication proviendrait, en régime pluraliste, de la distinction nécessaire entre communauté nationale juive et famille spirituelle juive: un homme de nationalité non juive peut se convertir au judaïsme; un homme de nationalité juive peut être chrétien ou libre-penseur. Et, pour les difficultés et les conflits plus ou moins irritants qui ne manquent pas dans ces pays, c'est plus souvent, semble-t-il, puisque ces conflits sont en général d'ordre strictement temporel, à la communauté nationale juive qu'à la communauté spirituelle juive qu'il incomberait de chercher les accords destinés à les régler à mesure qu'ils se présentent. Ces sortes d'enchevêtrements juridictionnels sont la rançon de toute conception organique de la vie sociale; au surplus, du statut de la communauté spirituelle et du statut de la communauté nationale c'est évidemment le premier qui, en cas de conflit de droits, devrait être regardé comme prépondérant.

Quant au foyer sioniste, ou au futur État juif de Palestine, il est à craindre que, même à le supposer beaucoup plus grand qu'il ne peut l'être actuellement, il ne suffise jamais à recueillir tous ceux qui fuiront les pays où sévit la persécution antisémite. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la question du sionisme, à laquelle nul esprit sensible au cheminement des prophéties dans l'histoire ne saurait être indifférent. Appelé peut-être à devenir un jour le centre animateur de toute la judaïcité dispersée, le sionisme a à nos yeux une importance historique du premier plan. Mais il n'est pas encore la délivrance de l'exil ; le retour en Palestine n'est que le prélude de cette délivrance. Pas plus que le libéralisme individualiste, ou que le régime pluraliste dont il vient d'être question, l'État sioniste ne peut abolir la loi du désert et de la Galuth, qui n'est pas consubstantielle au peuple juif, non ! car elle aura une fin, mais qui est essentielle au corps mystique et à la vocation d'Israël dans l'état de séparation.

C'est en obéissant à l'esprit du monde, non à l'esprit du christianisme, que des chrétiens peuvent être antisémites. Au point de vue de sa caractérisation morale dans les perspectives catholiques, et lorsqu'il se répand parmi ceux qui se disent les disciples de Jésus-Christ, l'antisémitisme apparaît comme un phénomène pathologique qui révèle une altération de la conscience chrétienne (1), quand elle devient incapable de prendre ses propres responsabilités dans l'histoire et de rester existentiellement fidèle aux hautes exigences de la vérité chrétienne. Alors, au lieu de reconnaître dans les épreuves et les épouvantes de l'histoire la visitation de Dieu, et d'entreprendre les tâches de justice et de charité requises par cela même, elle se rabat sur des fantômes de substitution concernant une race entière,

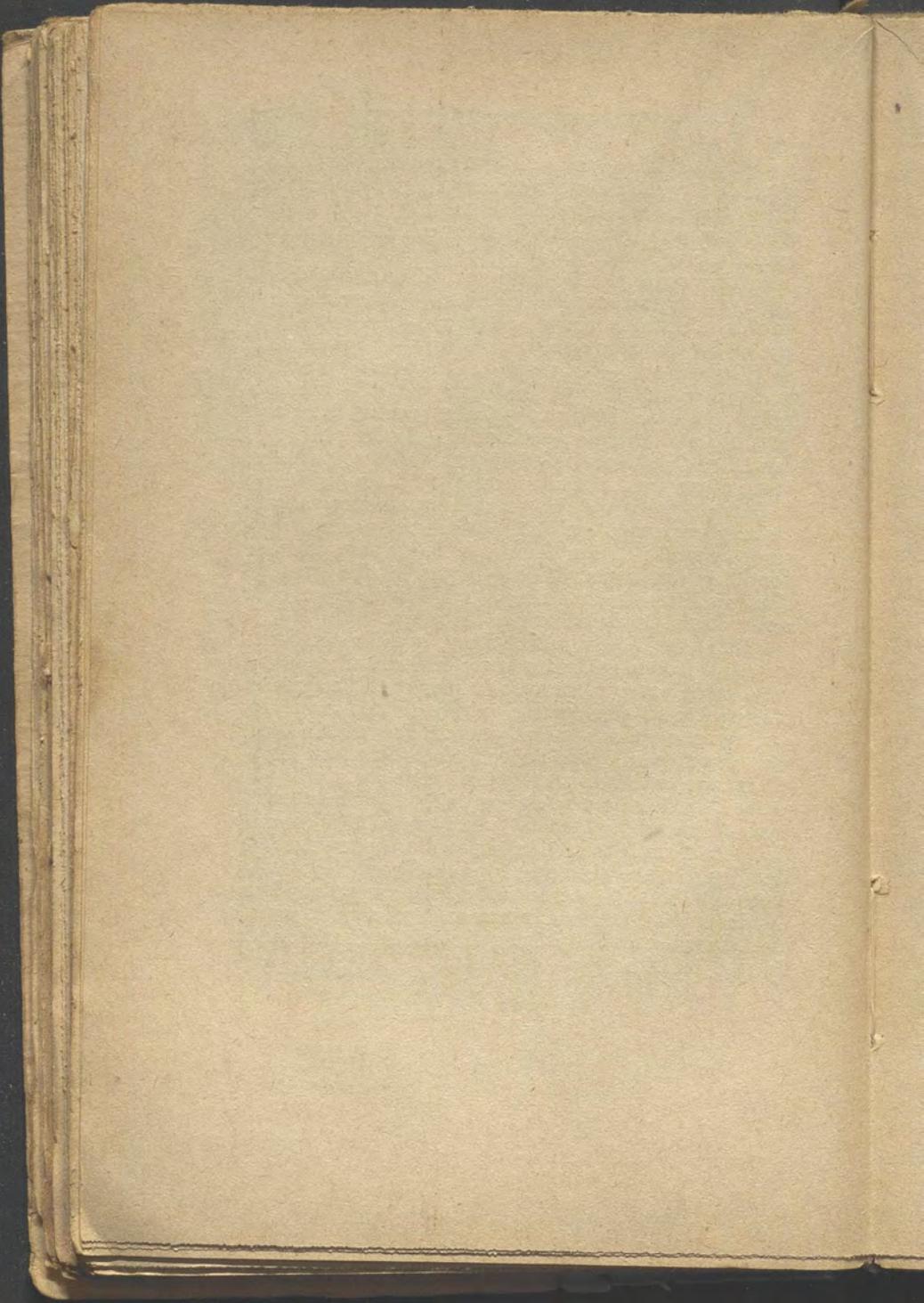
(1) Qu'on n'oublie pas que l'antisémitisme a été condamné par l'Église catholique (Cf. le Décret du Saint-Office du 25 décembre 1928 ; cité dans *Die Erfüllung*, juin 1936).

auxquels certains prétextes particuliers, fondés ou non, lui servent à donner consistance ; et en donnant libre cours à des sentiments de haine qu'elle croit justifiés par la religion, elle se cherche à elle-même une espèce d'alibi.

A vrai dire, il s'agit là d'une sorte d'*acte manqué* collectif, ou de succédané d'une obscure et inconsciente passion d'anticléricalisme, ou même de ressentiment contre Dieu. Car on aura beau faire, — et lui-même il aura beau faire, — le peuple d'Israël reste le peuple prêtre ; le mauvais Juif est une sorte de mauvais prêtre, Dieu ne veut pas qu'on y touche, à lui non plus. Et avant même de reconnaître le Christ, le vrai Israélite, dans lequel il n'est pas de ruse, porte en vertu d'une promesse indestructible la livrée du Messie.

Ce n'est pas peu de chose pour un chrétien de haïr ou mépriser, ou de vouloir traiter d'une manière avilissante la race d'où son Dieu et la Mère immaculée de son Dieu sont issus. C'est pourquoi le zèle amer de l'antisémitisme tourne toujours à la fin en un zèle amer contre le christianisme lui-même.

« Supposez, écrivait Léon Bloy, que des personnes autour de vous parlassent continuellement de votre père et de votre mère avec le plus grand mépris et n'eussent pour eux que des injures ou des sarcasmes outrageants, quels seraient vos sentiments ? Eh bien, c'est exactement ce qui arrive à Notre-Seigneur Jésus-Christ. On oublie ou plutôt on ne veut pas savoir que notre Dieu fait homme est un Juif, le Juif par excellence de nature, le Lion de Juda ; que sa Mère est une Juive, la fleur de la race juive ; que les Apôtres ont été des Juifs, aussi bien que tous les Prophètes ; enfin que notre Liturgie sacrée tout entière est puisée dans les livres juifs. Dès lors, comment exprimer l'énormité de l'outrage et du blasphème qui consistent à vilipender la race juive ? »



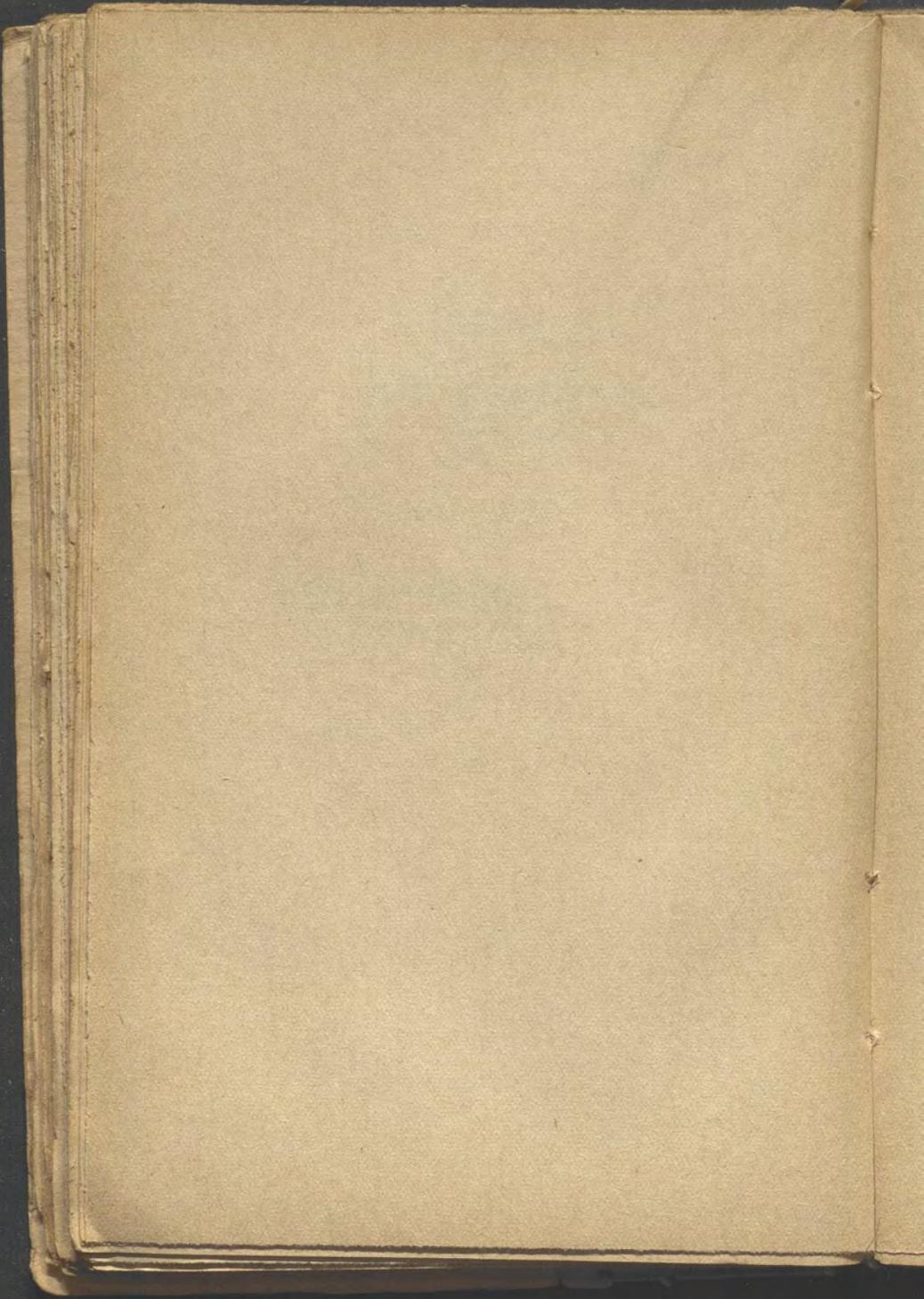
DEUXIÈME PARTIE

---

EXPLICATIONS?

Les antisémites parlent des Juifs. Je  
préviens que je vais dire une énormité :  
« Les antisémites ne connaissent point les  
Juifs... »

PÉGUY, *Notre Jeunesse*.



A ce fait incontestable qu'est l'universalité, la pérennité de l'antisémitisme, y a-t-il des explications? Quand on aborde ce terrain, on se sent très vite déconcerté. Des explications, il en est à revendre. Mais quand elles sont péremptoires, pour peu qu'on les analyse, elles se révèlent singulièrement légères et mal fondées. Les ouvrages écrits contre Israël sont d'ordinaire d'une décourageante médiocrité et bien peu satisfaisants pour quiconque a le plus petit souci de l'exactitude en matière historique. Rien ne leur dispute cette faiblesse, si ce n'est certains ouvrages écrits par des philosémites qui ne font que retourner les arguments de l'antisémitisme point par point, sans étayer leur thèse de faits plus pertinents.

Quiconque cherche à approfondir les éléments de cette discussion se trouve placé bien vite dans un fourré inextricable de contradictions. Le pour et le contre se balancent. En fin de compte, la seule conclusion qui s'impose est que cette question sans solution demeure une question : c'est-à-dire qu'il faut la placer sur un autre plan. Et, dans ce désordre qui entoure ce problème, qui en fausse les termes, l'esprit de parti juif et l'esprit de parti antijuif se sont aisément mis d'accord pour tout embrouiller. C'est seulement en essayant de comprendre ce qu'a été, dans son essence, dans sa mission, le peuple d'Israël, qu'on arrivera peut-être à transposer cette question sur un plan où elle ait quelque chance de trouver une solution.

Le premier témoignage de cette seconde partie est celui d'un homme qui déclare lui-même n'être qu'un Français, parmi d'autres : le problème juif ne l'avait pas préoccupé.

*cupé et c'est avec un esprit non prévenu qu'il l'a abordé, sur notre demande. Ainsi Pierre Gastineaud a-t-il envisagé la plupart des arguments de l'antisémitisme, les a pesés et a dit jusqu'à quel point ils lui paraissaient convaincants, avec une sincérité qui fait la valeur de ses notes.*

*Un jeune Israélite, Arnold Mandel, s'est posé le même problème, d'un point de vue évidemment différent, en cherchant à définir les caractères antinomiques du Juif par rapport aux sociétés dans lesquelles il se trouve.*

*Ces caractères, d'ailleurs, varient avec les conditions historiques et ethniques. L'antisémitisme ne présente pas les mêmes apparences selon les pays. Nous avons demandé à Raymond Postal, spécialiste averti de la question d'Alsace, comment le problème se posait dans cette province, d'une part en raison de la place importante que les Juifs y occupent et, d'autre part, surtout parce que, dans ce pays où la question semblait résolue, nous la voyons redevenir aiguë.*

*Aux dilemmes dans lesquels nous enferme Israël, si la seule façon d'échapper est de changer de plan, c'est-à-dire de dépasser le cadre politique, social, historique, pour envisager le problème plus largement, cela ne peut se faire qu'en considérant ce qu'a été, dans l'histoire, Israël et ce qu'a signifié sa mission. On sait que c'est là le point de vue auquel s'en tient Bossuet, dans des pages célèbres de l'Histoire universelle auxquelles P. Gastineaud fait allusion. Il nous a paru utile de demander à Denis de Rougemont, écrivain protestant, familier de la pensée de Luther et de Calvin, d'envisager le problème sous cet angle.*

## RÉACTIONS DEVANT ISRAEL

par Pierre GASTINEAUD.

Les notes qui vont suivre n'ont, en aucune mesure, pour objet de traiter à fond du problème juif et de celui de l'antisémitisme, qui ne sont d'ailleurs pas confondus. Il s'agit, plus modestement, de réflexions qui me viennent quand j'essaie de me placer en face de ces questions. Le directeur des cahiers « Présences » a considéré qu'il pouvait être utile qu'un Français qui n'appartient pas aux milieux littéraires (on s'en apercevra assez tôt) mais que son métier d'homme d'affaires met en contact fréquent avec des fils d'Israël, donnât ici un témoignage dont on voudra bien admettre que la gaucherie garantit l'authenticité. A un témoin, on demande de décliner son identité. Donc : j'ai trente-huit ans ; je suis catholique de convictions et de pratique ; j'ai fait deux ans de guerre et suis père de famille ; je n'appartiens présentement à aucun parti politique.

Suis-je antisémite? A cette question toute simple mon premier mouvement est de répondre : « Non. » Si l'antisémitisme consiste dans les folies du racisme hitlérien, je ne suis pas antisémite. J'ai beaucoup entendu parler de l'affaire Dreyfus, dans ma famille : un de mes proches avait rencontré le colonel Henry. Je n'ai jamais pu comprendre les raisons profondes de ce déchaînement de violences. Je suis heurté dans mes sentiments de justice les plus simples, par le fait que

Dreyfus ait été attaqué par ces foules en délire non point parce que *traître*, mais parce que *Juif*. Toute ma conscience se soulève devant cette déformation de la justice humaine qui consiste à châtier un homme au lieu et place d'un peuple. Rien ne me fait plus horreur que la théorie du bouc émissaire : le malheur est qu'elle soit juive.

Si même les Juifs avaient fait dix fois plus que ce dont les accusent leurs adversaires, à mes yeux cela ne pourrait en rien excuser la violence qu'une société exerce contre un de ses membres innocent. Quelque chose, en moi, est blessé dans ma condition d'homme, quand je regarde cette photographie publiée par un illustré, où l'on voit un petit Juif blond dans la chevelure de qui deux miliciens d'Hitler taillent une croix gammée. Cette pitié et ce sentiment de protestation instinctive ne s'adressent d'ailleurs pas aux Juifs en tant que Juifs, mais à tout homme qu'un plus fort persécute. Ainsi, ai-je beaucoup aimé le *Silbermann* de M. Jacques de Lacretelle : son héros m'a fait souvenir d'un petit Juif que j'ai connu au lycée Condorcet, qui se nommait Kohn ou Kahn, je crois, et qu'un jour j'eus à défendre contre un gros gaillard solide, dont le père était président d'une section d'Action Française, ce qui incitait le fils à mettre en œuvre un antisémitisme très agissant. Mon Kohn ou Kahn se releva, à la faveur de mon intervention, et s'ébrouant comme un chat, détala dans la direction des magasins du *Printemps* où il alla se réfugier. Mais avant de s'éloigner, sans rien dire, il me jeta un regard, ce regard de velours liquide qu'ont tant d'Israélites : il était surpris qu'un camarade qu'il connaissait bien peu l'eût défendu. C'était au mois de juin : les vacances arrivèrent et je ne revis plus, à la rentrée, mon petit Juif. Mais quand je lis dans les journaux le récit des persécutions hitlériennes, je pense au regard de mon camarade.

Cela suffit-il pour dire que je ne suis, à aucun degré, antisémite? Je ne voudrais pas l'affirmer. J'ai d'excellents amis Juifs ; j'en ai trois ou quatre au contact desquels il ne m'est jamais arrivé de penser qu'ils étaient Juifs. L'un d'eux est même, sans aucun doute, l'homme

le plus délicat en amitié, le plus attentif et le plus généreux que je sache. Mais cela, je ne le dirais pas de tous. En face de certains, que le hasard des relations d'affaires me fait coudoyer, je me sens en instinctive défiance. Un réflexe antijuif s'impose à moi, à mon insu. C'est un fait que je rapporte ici, tout simplement. Cette sorte de méfiance, de désagrément, de gêne, est-ce que je les ressens devant des chrétiens? Devant certains, peut-être? Oui, et encore. Je réfléchis et je dois avouer que ce mouvement de recul prend un sens particulier à l'égard de certains Juifs désagréables, différent de celui que je ressens devant des chrétiens désagréables.

Cela veut-il dire seulement que, sans le savoir, je suis imprégné des thèses de l'antisémitisme? J'ai lu *Mein Kampf* et particulièrement le chapitre sur les Juifs. Certains des arguments d'Hitler m'ont paru absurdes ou exagérés; mais je dois confesser que tous ne m'ont pas semblé faux. À titre de contre-épreuve, j'ai lu des livres très favorables aux Juifs, par exemple, celui de M. O. de Férenzy : *Les Juifs et nous Chrétiens*. J'ai éprouvé le même sentiment en sens inverse. Certains arguments sont tout à fait justes; mais la volonté de plaider en faveur des Juifs, tout le long de l'ouvrage, affaiblit la portée de l'argumentation. Les livres du R. P. Bonsirven et celui de Bernard Lazare me donnent bien plus de satisfaction.

Ma position, on le voit, n'est pas simple. Il me semble que si tous les Français devaient s'examiner sur ce point de la même façon, on obtiendrait 99 pour 100 de réactions analogues. Je ne suis pas antisémite, je ne suis pas philosémite. Le problème juif existe pour moi. Depuis dix mois que je réfléchis là-dessus et que j'écris ces notes, je constate de plus en plus chaque jour son extrême difficulté. C'est exactement comme une chaussure qui blesse le pied : vous aurez beau déplacer vos orteils, la gêne subsistera. J'en viens à me demander si le fond même de la question juive n'est pas là, dans ce fait qu'elle est toujours posée et toujours sans solution.

Il me semble qu'on peut tout dire sur les Juifs, parce qu'Israël est essentiellement le peuple double. « L'âme du Juif est double, écrit Bernard Lazare (1) : elle est mystique et elle est positive... Si le mysticisme aboutit à un Philon ou à un Spinoza, le rationalisme conduit à l'usurier, au peseur d'or ; il fait naître le négociant avide. Il est vrai que, parfois, les deux états d'esprit se juxtaposent, et l'Israélite, comme cela est arrivé au moyen âge, peut faire deux parts de sa vie : l'une vouée au songe de l'absolu, l'autre au commerce le plus avisé. » De ce dualisme intérieur juif, j'ai eu moi-même la preuve directe. Robert W... est administrateur d'une grande société. Nul n'est plus dur en affaires. Je connais deux ou trois actions de lui qui ne sont pas au-dessus de toute contestation morale, bien qu'il n'ait jamais dépassé les limites du code. J'ai appris, par hasard, qu'il était tout à fait *Jehoudim*, observait les prescriptions les plus rigoureuses de sa religion, écrivait des spéculations philosophico-religieuses dont mon ami Kl... m'a fait un vif éloge, et qu'il donnait de l'argent à une organisation qui cherche à développer, dans le sionisme, un retour aux croyances religieuses. De tels « Janus bifrons » ne sont pas rares aussi chez les Chrétiens ; il me semble qu'ils prennent, parmi les Juifs, une importance particulière.

C'est cette complexité qui détermine celle de l'antisémitisme. Le problème juif mêle si bien le bon et le mauvais, confond si bien le politique et le moral, l'économique et le spirituel, qu'on aura beau faire, à moins d'adopter une position simpliste, on se trouvera forcément déchiré contre soi-même. Je ne crois pas que ce soit une bonne façon d'aborder le problème juif en partant de l'antisémitisme ; il faudrait pouvoir s'en abstraire et s'élever tout de suite à la considération des intérêts les plus hauts. Mais est-ce que nous pouvons faire qu'il ne soit pas posé ? Que nous en ayons entendu

(1) Dans l'*Antisémitisme*.

parler dès notre naissance, et que tout le milieu dans lequel nous avons été élevés nous ait habitués à tenir ce problème pour un vrai problème? Pendant la guerre, dans la batterie voisine de la mienne, devant Monastir, un lieutenant juif fut tué par un obus qui lui éclata entre les pieds. Mon capitaine, un brave homme sorti du rang, très honnête, dit de lui : « Il était brave. Pourtant c'était un Juif. » Le mot m'a choqué ; il avait été dit sans malice. Ce sont de tels petits faits qui nous obligent à aborder le problème d'Israël en partant du problème de l'antisémitisme.

C'est aussi une chose à considérer que l'extraordinaire importance de la littérature antisémite au cours des siècles. Comment est-il possible, s'il n'y a pas un véritable problème à la base, que des milliers de livres aient été écrits contre Israël? Bernard Lazare cite des multitudes de ces pamphlets, livres, libelles, qui vont du dominicain Raymond de Penafore à Édouard Drumont et à bien d'autres. Je ne me vante pas d'avoir lu la millièème partie de ce qui a été écrit sur la question. Mais il est quand même significatif qu'au long des siècles tant de gens aient jugé indispensable de reprendre les arguments contre Israël, d'y ajouter de leur cru. Aucun peuple sur la terre n'a été l'objet d'une aussi abondante littérature. Pourtant, il n'a que quelques millions de membres — de dix à seize millions, suivant les statistiques et suivant les limites qu'on fixe aux déterminations de la race. Il est minuscule et il est tout le temps à inquiéter les nations. Le fait de l'antisémitisme ouvre des horizons sur les peuples chrétiens autant que sur les Juifs eux-mêmes.

Ils sont partout... « Il est malaisé, disait déjà Strabon, de trouver sur terre un endroit qui n'ait pas reçu cette race. » On les découvre à tous les carrefours de l'histoire. On les voit s'insinuer parmi les peuples, mettre le pied dans les pays les plus divers. C'est cette universalité qui a évidemment suggéré l'idée d'un plan préétabli de conquête systématique du monde, qui me

paraît du domaine de la fable. On ne connaît pas d'exemple d'une nation qui ait ainsi essaimé sur la terre entière. Remarquons d'ailleurs que de cette dispersion ils ne sont pas toujours responsables et que la *Diaspora* a été, dans une large mesure, la conséquence d'une violence exercée contre eux.

Mais le fait demeure et il se complique de cette autre constatation que, dans tous les pays où il s'est installé, le Juif a déclenché contre lui des haines. Cela, c'est un fait. Le Pharaon d'Égypte les juge intolérables tout aussi bien que le chancelier Hitler. Mahomet leur décoche la célèbre Sourate de la Vache et essaie d'éliminer d'Arabie les tribus juives. Dans tous les pays du monde, on les sent comme un corps étranger, que le corps national a souvent envie d'évacuer.

Cela est d'autant plus caractéristique que, d'ailleurs, ils sont par excellence le peuple qui s'adapte. « Élément cosmopolite de la famille humaine, » dit Schoeffle. Ils parlent aisément les langues, adoptent par mimétisme les coutumes. Oui ; mais il advient qu'ils gardent un certain accent, et que ces coutumes, on sent qu'ils les ont *adoptées*, c'est-à-dire qu'elles ne leur sont pas naturelles.

D'ailleurs, cette faculté même d'adaptation peut inquiéter les chrétiens. Devant un Juif qui a un frère en Allemagne, un cousin aux États-Unis, un neveu au Portugal et un oncle en Angleterre, le bon bourgeois français ne pourra pas manquer d'être un peu déconcerté. Devant certains jeunes Juifs extraordinairement intelligents, comme nous en avons tous rencontrés sur notre route, nous en venons à nous demander : « Y a-t-il une raison pour qu'il soit plus spécialement Français ou Anglais ou Allemand ? » Ainsi se marque le côté erratique du destin juif.

Dans un livre antisémite où l'on trouve curieusement mêlées des absurdités et d'exactes notions (1),

(1) H. DE VRIËS DE HECKELINGEN, *Israël, son passé, son avenir*. (Perrin.)

M. de Vries affirme que l'antisémitisme, dans tous les temps et dans toutes les contrées, a parcouru les mêmes étapes. Première étape, installation dans un pays, accueil plus ou moins empressé. Seconde étape, affermissement : « Les Juifs sont tolérés ou jouissent d'un traitement de faveur, grâce à quoi leur situation se consolide. » Troisième étape, apogée : les Juifs sont riches, savants, et une certaine envie se fait jour contre eux. Quatrième étape, résistance. Et conséquence : hostilité ouverte.

Si ce schéma n'est pas faux (il ne me semble pas qu'il le soit entièrement, en tout cas) il faut admettre que la cause profonde de l'antisémitisme doit être cherchée dans les caractères mêmes de la race juive, si tant est qu'il existe une race juive. Ce serait donc en fonction de leurs sentiments les plus secrets, de leur nature la plus profonde, que les Juifs aboutiraient à déclencher eux-mêmes, par contre-coup, la persécution antisémite. Un de ces amis israélites auxquels je faisais allusion tout à l'heure pense exactement ainsi. « Nous nous rendons, trop souvent, impossibles, dit-il. La loi des minorités est que toute faute commise par un de leurs membres nuit à l'ensemble ; c'est peut-être injuste, mais c'est ainsi. Et il est incontestable que certains Juifs sont indéfendables. » Il prononçait ce jugement à propos d'un Juif allemand que nous quittions, ancien pacifiste notoire, et qui venait de nous traiter à peu près de lâches parce qu'il ne nous paraissait pas opportun que la France déclarât, sur-le-champ, la guerre à Hitler. Il est évident que ce belliciste de fraîche date faisait là une faute de tact ; mais peut-être (nous y reviendrons) les *gaffes* ne sont-elles que le témoignage de l'impossibilité où est le Juif d'entrer complètement dans les mœurs du pays où il vit.

Cela explique aussi que, dans chaque pays, l'antisémitisme ait pris une forme particulière. Il n'y a pas *un* antisémitisme : il est polymorphe. Il ne s'explique pas de la même façon en France et en Roumanie, en Russie et en Algérie.

Prenons deux cas différents. En Afrique du Nord, la haine du Juif est très vivace, cela ne saurait être nié

(que les colons qui, pour des raisons politiques, poussent à cette haine, risquent de s'attirer sur eux-mêmes de terribles menaces, ne change rien à la question). Quelles sont les causes de cet antisémitisme? La plus généralement admise est purement économique. L'Arabe reproche au Juif d'être usurier, et de le ruiner. On a pu présenter des arguments contre la valabilité de ce reproche : peu importe, il existe. D'autre part, en Algérie, l'Arabe ne pardonne pas au Juif le décret Crémieux qui a fait citoyen ce méprisé et laissé hors de la nation française les plus nobles Arabes. Enfin, il s'y ajoute la haine religieuse, issue du Coran (bien que des musulmans haut placés freinent sur ce terrain).

En Allemagne, ce qui a déterminé les violences hitlériennes, bien plus que les théories racistes qui, tout au plus, servaient à les justifier, c'est le sentiment que les Juifs occupaient une place plus importante dans la collectivité allemande, que celle à laquelle leur nombre leur aurait donné droit. Les chiffres permettent de contester, dans une certaine mesure, le bien-fondé de ce grief ; mais qu'il ait été aussi universellement admis a quand même de la valeur.

Si nous rapprochons ces deux cas, que voyons-nous? Que, dans l'un, c'est le défaut du Juif qui attire la persécution : cette soif de l'or, ce désir âpre du gain facile ; — que, dans l'autre, ce sont ses qualités : car enfin si Thomas Mann a du talent, ou si les médecins juifs soignent bien, il est difficile de le leur reprocher. Mais, dans les deux cas aussi, la médaille a son revers. Comment le Juif pourrait-il prêter sans gros intérêt à ces « Bicots » auxquels les banquiers français refuseraient tout crédit? Qui, au lieu de l'usurier juif, accepterait de courir ce risque? Et, d'autre part, si les Allemands ont été irrités de voir tant de Juifs aux postes élevés des professions libérales et de l'administration, ne serait-ce pas que ceux qui les occupaient manifestaient quelque insolence? Nous avons tous pitié de Silbermann : mais, une fois « arrivé », Silbermann nous éclabousse.

De quel côté qu'on aborde la question juive, on

aboutit toujours à ces retournements. Blanc puis noir, et noir puis blanc.

De tous côtés? Non, pas tout à fait. Il y a quand même des formes d'antisémitisme d'une qualité si basse que je ne leur accorderai jamais rien.

Le destin des minorités religieuses, dont la masse qui les entoure ne connaît pas les rites ni les convictions, est de faire naître des fables. De même qu'aux premiers temps de l'Église, les païens accusaient les chrétiens d'adorer un âne et de faire des sacrifices humains, tout de même le moyen âge a accusé les Juifs de mille forfaits. Ils empoisonnaient les puits, ils jetaient le mauvais sort. Combien de malheureux furent brûlés sous l'inculpation de crimes rituels!

Eh bien, cette idée que les Juifs peuvent encore aujourd'hui tuer de jeunes enfants et utiliser leur sang à l'on ne sait quelle magie n'est pas disparue entièrement de la conscience de nos contemporains. J'ai cru longtemps qu'il ne s'agissait que d'un phénomène historique, du genre de la Grande Peur, que c'était tout juste bon à permettre à un savant professeur allemand, H.-L. Strack, de consacrer une thèse à ce sujet (1). Mais les services de la propagande hitlérienne ont édité en 1934 une brochure sur le crime rituel où les Juifs étaient accusés de le commettre encore, de l'avoir commis depuis peu. J'ai volontairement abordé ce sujet dans un milieu antisémite — bourgeoisie aisée de la Plaine-Monceau — et, à ma grande stupeur, ces affirmations allemandes n'ont pas provoqué le haussement d'épaules que j'attendais. J'eus beau expliquer que le dernier procès de ce genre, qui fut jugé en Hongrie en 1882, avait abouti à l'acquiescement des Juifs, j'obtins cette réponse : « Ils en sont pourtant bien capables! »

Cela m'a fait comprendre le mécanisme du mythe antisémite. L'antisémitisme naît pour d'autres raisons, dont quelques-unes sont nobles et d'autres basses,

(1) *Le sang et la fausse accusation de meurtre rituel.*

mais comme, au fond, on connaît mal ce qui distingue le Juif des autres, on affabule. Plus je vais, plus je me convaincs qu'une grande part des réactions contre le Juif sont déterminées par leur situation de minorité en état de perpétuelle défense à l'égard des peuples chez qui ils vivent. Au surplus, ces affabulations satisfont un goût qu'ont certains esprits à expliquer tous les événements par des influences compliquées, mystérieuses, à voir du caché et de l'ésotérique là où il n'y a souvent que faiblesse de l'homme et incohérence.

Cela m'amène à envisager une autre fable, celle qui veut que les Juifs aient conçu et exécutent un plan de domination de la terre entière. Par tous les moyens, aussi bien par le capitalisme que par le bolchevisme, par la banque et par la politique, etc., les Juifs chercheraient à réaliser la conquête du monde et spécialement de la civilisation blanche.

A l'appui de cette thèse, on a cité des textes authentiquement juifs et des faux. Car, contrairement à ce que pensent certains philosémites, le problème n'est pas si simple que de se réduire aux fameux *Protocoles de Sion*. M. de Vries a cité ce texte, d'un Israélite, Isidore Loeb, *la Littérature des Pauvres dans la Bible*, où est évoqué ce moment où les Gentils seront convertis à Israël : « L'unité du genre humain se fera par l'unité religieuse. Les nations se réuniront pour aller porter leurs hommages au peuple de Dieu. Toute la fortune des nations passera au peuple juif ; le fruit des greniers de l'Égypte, l'épargne de l'Éthiopie lui appartiendra. Elles marcheront derrière le peuple juif dans les chaînes et, comme des captifs, se prosterneront devant lui. » S'il n'y avait que de semblables phrases pour justifier la thèse, les Chrétiens pourraient dormir tranquilles, me semble-t-il. Cela fait tout au plus partie d'une vue messianique un peu trop précisée... Chez les Chrétiens aussi, il y a des excités.

Mais il s'ajoute à cela l'histoire des *Protocoles des Sages de Sion*, c'est-à-dire de ce document, publié par un professeur russe en 1905, et qui se donnait comme le compte rendu du Congrès sioniste de Bâle (1897). Il y était dit des choses comme celle-ci : « Par tous ces

moyens, nous opprimerons tant les Chrétiens qu'ils seront contraints de nous offrir l'hégémonie mondiale... » La destruction du Vatican, la révolution par le sang, et bien d'autres faits y étaient envisagés. Réédités en 1917 ces *Protocoles* ont connu un succès d'autant plus grand que la Révolution russe troublait alors bien des esprits. Un prélat de bonne foi mais de jugement peut-être un peu léger, y voyait « l'expression vivante de la situation actuelle du monde ». Depuis lors, tant de démonstrations ont été faites qu'il semble aujourd'hui certain que les *Protocoles* constituent un faux. Mais je voudrais admettre un instant qu'ils ne le soient pas.

Qu'est-ce qui a bien pu faire naître cette légende de la volonté de domination universelle? Deux éléments me paraissent s'unir. L'un religieux, l'autre temporel. Le premier, c'est la vision messianique qui promet le retour en gloire d'Israël; les Juifs eux-mêmes ayant tendance à en donner une formulation matérielle, l'erreur est possible. L'autre, c'est ce fait, de constatation évidente, que les Juifs tiennent une place importante dans les affaires, dans la politique, dans les administrations de tous les pays où ils sont installés, et qu'ils ont une tendance évidente à faire bouler de neige, à appeler à leurs côtés leurs coreligionnaires. S'agit-il là d'un plan préconçu? Je n'en sais rien, personne n'en sait rien, et ceux qui l'affirment le plus catégoriquement prennent souvent leurs rêves pour des réalités. Personnellement, je n'arrive pas à le croire. Quand je vois les différences profondes qui existent entre les fils d'Israël, les oppositions même, je n'arrive pas à imaginer par quel moyen un plan d'aussi vaste envergure aurait chance de se réaliser. Je ne crois pas les hommes capables de projets aussi puissants. L'importance des Juifs dans la vie publique me paraît poser un problème infiniment plus compliqué et devant lequel j'avoue échouer entièrement : quelles sont les qualités qui leur permettent, étant si peu nombreux, de jouer ce rôle? Adaptation? intelligence? habileté et entretient? Et cela étant, pourquoi, en tant que race, les posséderaient-ils plus que les chrétiens? Voilà

encore un point de plus où ma réaction en face du problème juif me mène à une impasse.

J'ai presque tendance à laisser au nombre des fables le fameux « péril judéo-maçonnique », c'est-à-dire que je n'arrive pas à lier la cause d'Israël à celle de la maçonnerie. Le péril maçonnique, c'est une affaire différente et dont je ne sous-estime en rien la gravité. Mais ce que je ne parviens pas à croire, c'est que l'ensemble des Juifs aient signé une sorte de traité d'alliance avec l'ensemble des maçons. Tout ce que j'ai lu sur ce sujet m'a paru d'une extrême faiblesse et pécher par de graves vices de raisonnement. Assurément, il y a des Juifs qui ont déclaré que la maçonnerie était d'inspiration juive, qu'elle utilisait le langage d'Israël, et Bernard Lazare reconnaît qu'il y a eu beaucoup de Juifs autour des loges naissantes et dedans. Mais je lis aussi sous la plume d'un écrivain qui s'est spécialisé dans les attaques contre les sociétés secrètes (M. Marquès-Rivière, le *Verax* de la Fédération nationale catholique), des précisions (1) tout à fait contraires. Certes, il y a des Juifs dans les loges et assez nombreux; mais comme partout. Et, en 1932, au Convent du Grand Orient de France, on a fait état d'une tendance maçonne antisémite. S'il y a parfois parallélisme d'expression entre le judaïsme et la maçonnerie, cela tient sans doute à ceci que la maçonnerie est souvent née dans des milieux anglais imprégnés de la Bible. La notion du péril judéo-maçonnique me paraît résulter d'une sorte de synthèse. On se méfie des francs-maçons (et à juste titre, je crois); on abhorre le Juif (pour d'autres raisons); on les confond pour mieux les détester. J'ai souvent observé que ceux pour qui le péril judéo-maçonnique est une « tarte à la crème », dans laquelle d'ailleurs ils mettent par-dessus le marché les communistes, les démocrates de *l'Aube* et quelquefois le Pape quand ses Encycliques ne leur plaisent pas, sont des bourgeois enfoncés dans le pire conformisme et dont on se demande ce que peut bien signifier encore pour eux cette civilisation chré-

(1) *Documents nouveaux*, avril-mai 1933.

tienne qu'ils sont tout prêts à défendre par des *progromes*.

Pour résumer ma pensée, si je trouve un Juif chez les maçons ou chez les communistes, ce ne sera pas en tant que Juif, mais en tant que communiste ou que maçon que je le combattrai. Il restera cependant à voir s'il n'y a pas, dans l'esprit juif, quelque chose qui l'incline presque irrésistiblement vers la subversion.

Quittons les fables ; même si elles ont une parcelle de vérité, elles ne nous mèneront pas très loin. À l'antisémitisme il y a des causes plus profondes. C'est ce que Bernard Lazare, avec une impartialité sereine à laquelle on ne rendra jamais assez hommage, a eu le courage de dire. C'est la lecture de son livre qui m'a sans aucun doute le plus éclairé sur mes propres réactions.

Le mot même d'antisémitisme va nous permettre de faire d'utiles réflexions. Il est faux. Il procède d'une terminologie raciste dérivée de Gobineau et de Chamberlain. Ce n'est pas le *sémite* qui est combattu ; à ce compte, pourquoi n'engloberait-on pas l'Arabe dans la même haine ? C'est exactement le Juif. Ce n'est pas non plus le monothéiste qu'auraient combattu les peuples polythéistes de l'antiquité : les Romains avaient de leur religion une conception assez large et synchrétique pour leur permettre de tolérer Jahvé, même un Jahvé intransigeant. C'est le Juif qui sera haï et persécuté en tant que tel, et pour des raisons dont il faut avouer qu'elles n'ont pas changé depuis le Transjévère.

Il faut donc aller chercher des raisons autres. Bernard Lazare n'hésite pas à écrire : « Il y a, à l'antisémitisme, des raisons profondes et sérieuses... J'ai écrit qu'il ne fallait pas croire que les manifestations antisémitistes furent, dans le passé, simplement dues à une guerre de religion. » Pour lui, la raison profonde est que, partout et toujours, le Juif fut un être insociable, et qu'aussi « les causes de l'antisémitisme sont nationales, religieuses, politiques et économiques, ce

sont des causes profondes qui dépendent non seulement des Juifs, non seulement de ceux qui les entourent, mais encore et surtout de l'état social ». Pour Bernard Lazare donc, les Juifs persistent (et attirent *ipso facto* la persécution) à la fois en raison de leur religion, de leurs conditions sociales, dont ils sont partiellement responsables, et enfin des conditions auxquelles ils ont été soumis au cours des siècles.

De l'explication de Bernard Lazare, après y avoir bien réfléchi, il me semble que je retiens deux choses : que la question juive se pose dans des termes infiniment plus graves que ceux dont se servent ordinairement les antisémites ; que la condition juive de peuple isolé et persécuté a joué un grand rôle. Mais ceci n'explique pas tout. Car, enfin, pourquoi, à Rome ou en Égypte ont-ils eu cette situation ? Pourquoi ont-ils attiré tant de colères ? Pourquoi tous les peuples de la terre ont-ils dénoncé d'une voix si unanime leurs mêmes défauts ? La question se trouve plutôt reportée que résolue.

Pendant très longtemps j'ai cru qu'une réponse s'imposait : j'invoquais la *race juive*, et tout était dit. Je pensais qu'il existait une race juive qui a duré au cours des siècles et qui avait gardé des caractères spécifiques tels qu'on la reconnaissait aujourd'hui. Sur une fresque égyptienne où l'on voit des Juifs — les Khabirous des inscriptions hiéroglyphiques — arriver dans le delta avec leurs ânes, on constate qu'ils ont déjà un appendice nasal dont le développement passe aujourd'hui, aux yeux du vulgaire, pour le signe distinctif d'Israël. J'étais, sans le savoir, naïvement raciste, car de tels arguments me paraissaient suffisants. Mais, en considérant de plus près le problème, je l'ai trouvé bien plus complexe. Le livre très savant du docteur Émile Junès, *Existe-t-il une race juive ?* qui constitue le dernier état de la question, m'a fait voir combien la réponse était difficile à donner. Le type physique juif est très loin d'être fixé (on connaît la grosse Juive rousse et la maigre Juive brune, sans compter celle qui est pâle et blonde). Les Juifs ont, au cours des temps, absorbé des éléments ethniques, se

sont mêlés à d'autres ; on ne sait pas assez qu'il existe des nègres juifs à New-York, des Juifs de teint café au lait en Abyssinie, des négroïdes juifs dravidiens dans l'Inde et même des communautés juives chinoises formées de Chinois très authentiques. Ce qui nous amène à admettre que la fameuse *race juive* liée à la *religion juive* pourrait être un simple mythe : alors, comment ces Juifs chinois ou nègres envisagent-ils la doctrine du peuple élu, qui est fondamentale dans le Mosaïsme ?

Mais, en sens inverse, si la race juive n'existe pas, il reste quand même à expliquer bien des choses. Comment se fait-il que les reproches que les Romains adressaient aux Juifs quant à leur caractère soient exactement les mêmes que ceux que nous leur faisons ? Il y a bien là un élément de permanence ? Si même le sang n'est pas resté semblable, les éléments psychologiques semblent bien avoir duré. Et si j'élève la question, je me trouve en face de cette interrogation qui me paraît désormais fondamentale, c'est l'incision cruciale dans la chair même du problème : comment se fait-il que ce peuple minime, sans cesse chassé et sans cesse persécuté, ait pu subsister en dépit des massacres et des conversions forcées, avec ses signes distinctifs ? Je dirai tout de suite ma pensée : *s'il n'y a pas à cela une explication surhumaine, qui tient à la protection spéciale et à la malédiction spéciale tout ensemble de Dieu, j'avoue que je ne comprends absolument plus.*

Le problème juif me paraît aujourd'hui insoluble formulé en termes politiques et sociologiques. Les explications les plus sérieuses (celles de Bernard Lazare par exemple) laissent un champ immense ouvert à l'interrogation. Ce que l'obligation où je me suis trouvé de réfléchir attentivement et loyalement sur cette question juive m'a amené à admettre comme irréfutable : qu'on ne peut pas comprendre Israël si l'on n'admet pas d'abord qu'il a été le peuple élu.

Les Juifs se sont considérés toujours comme le peuple élu. Je ne vois pas comment un chrétien pour-

rait leur en faire grief. Une telle affirmation est inscrite dans l'Ancien Testament en cent endroits. Bernard Lazare, qui était plutôt de la tendance « juive-libérale », c'est-à-dire qui se fût bien accommodé que le mosaïsme devînt une simple religion, avait tendance à leur faire grief de cette idée. Il ajoutait que les Chrétiens avaient, « depuis Paul Orose au cinquième siècle jusqu'à Bossuet », contribué à en raciner cette notion. Il en concluait que le Juif, *se sentant élu*, s'est tenu à l'écart des autres nations et a ainsi approfondi de plus en plus son exclusivisme. L'orgueil de se sentir unique est assurément un sentiment très solide dans le cœur des Juifs même les plus maltraités par la vie, les plus humiliés. « Rien ne tient dans ces âmes contre le sentiment indompté du moi », disait Renan.

Le Juif donc, au cours de l'histoire, aura tendance à demeurer entre soi... Sur lui comme sur quiconque se refuse à frayer avec ses semblables, et il suffit de connaître, si peu que ce soit, la psychologie des foules pour savoir qu'une telle attitude appelle la haine aussi sûrement que le paratonnerre la foudre. Mais, par un choc en retour, cet exclusivisme se retourne et va être accentué par les réactions des peuples. Le Juif se sent à part ; on le mettra à part. On l'enfermera dans des quartiers réservés. On lui imposera de porter la *rouelle* ou le losange jaune, ou le chapeau pointu. Cercle vicieux. Il se produit dans le Juif ce mélange d'orgueil et d'abjection, de fierté séculaire et d'humiliation séculaire, qui aujourd'hui aboutit à en faire cet être double et déconcertant.

Voilà une explication qui tient assez bien, semble-t-il. Mais alors comment expliquer que le Juif soit aussi cet être insinuant qu'on trouve maintenant un peu partout ? C'est le contraire même de l'exclusivisme, ou bien c'en est la revanche. Ce serait donc bien plus les conditions extérieures, imposées par les autres peuples, qui l'auraient fait ce qu'il est, plutôt que son propre fond. Les Juifs sont-ils trop étrangers à notre société ou trop agissants en elle ? Ici encore, en approfondissant la question, on aboutit à un dilemme que rien ne résout.

C'est sans doute, en tout cas, cette position du Juif longtemps à l'écart des peuples chez qui il vivait qui a déterminé chez lui une certaine impossibilité à être parfaitement entré dans les mœurs ambiantes. Il faut des générations pour qu'une famille d'origine israélite arrive à *sentir* comme des Français, à réagir comme des Français.

Ce sont souvent de très petites choses qui accrochent l'inimitié. On accuse les Juifs d'être « gaffeurs ». L'expérience que j'ai d'eux m'oblige à reconnaître que cela est tout à fait exact. Beaucoup d'entre eux n'ont pas le sens de ce qu'il faut dire ou ne pas dire, faire ou ne pas faire. Les plus intelligents ont des fissures : pour un Disraëli combien de lourdauds ! Nous en avons connu des exemples récents assez significatifs.

Un président du Conseil français, Juif, laisse rééditer (et même traduire en Angleterre) un petit livre de lui sur le *mariage* qui contient des observations et propositions pour le moins audacieuses. C'est un tollé dans la presse de droite qui exploite ce scandale à des fins politiques. La « gaffe » c'était de n'avoir pas senti que les opinions d'un esthète du temps de la *Revue blanche* n'ont pas à recevoir l'investiture d'un chef de gouvernement. Un Chrétien de vieille souche, même s'il avait professé de telles opinions (ce dont on a le droit de douter) aurait senti ce qu'il y avait là de choquant.

De même, autre exemple. Un polémiste juif en Algérie lutte, par des conférences, contre l'antisémitisme. Mais, comme il a, par surcroît des opinions d'extrême gauche, il profite de ses conférences pour attaquer le chef d'une formation politique ; si bien que les partisans de ce chef conspuent l'orateur, non pas au nom de l'antisémitisme mais à cause de sa gaffe. Et des Juifs d'Algérie eux-mêmes protestent contre le gêneur.

L'explication de ces maladresses réside dans ce fait que le Juif, demeuré à part des autres hommes de la nation, n'a pas acquis, au cours des siècles, les mêmes réflexes. On pourrait proposer une explication plus

profonde, que je trouve dans une interview de M. Chain Weizmann, président de l'Association sioniste internationale (1) : « Le Juif, devenu exclusivement citadin, a renoncé au cours des âges, de gré ou de force, à la terre, de même que dans les villes il a presque toujours fui les métiers manuels, les métiers créateurs de vraie richesse, pour se cantonner dans les professions *parasitaires*. Et ainsi le Juif n'est jamais parvenu nulle part à se fondre, si on peut dire, avec le sol, à former avec lui, avec la matière qui sort de lui, cette association magnifique qui rend l'homme solidaire d'un village, d'une province, d'une nation, qui le soude à ses frères dans la vie quotidienne et dans le travail, qui fait que, derrière de vrais Français, de vrais Anglais, de vrais Allemands, pendant des siècles, des générations successives ont germé, s'entr'aidant, côte à côte, et arrosé le champ et l'atelier des mêmes sueurs. »

Cette observation profonde explique sans doute que, dans des pays où les Juifs sont nombreux et où ils occupent beaucoup de postes importants, naisse spontanément une mauvaise humeur. Cet antisémitisme tient là à quelque chose de physiologique, de biologique. La nation sent l'élément mal assimilé en elle. Au risque de scandaliser certains, j'avoue que les deux arguments sociaux d'Hitler (je ne parle pas de ses arguments racistes) ne me semblent pas faux. Quand il dit, en substance : « 1<sup>o</sup> Les Juifs sont trop nombreux aux leviers de commande ; 2<sup>o</sup> Ils ne sentent pas comme des Allemands. » Il y a une part de vérité dans ses affirmations et des Juifs loyaux me l'ont dit eux-mêmes.

Mon but, ici, n'est pas de proposer des solutions, ce qui serait une tout autre étude. Ce que je cherche est bien plus modeste : essayer de poser correctement le problème juif, mesurer à quel point me persuadent les arguments de l'antisémitisme ou à quel point ils me paraissent absurdes. Je constate donc le fait et c'est tout.

(1) Citée par par Henri LAPORTE : *Vieux monde, temps nouveaux*, chapitre : « En Palestine juive. »

Y a-t-il, à cet exclusivisme, une cause différente de la persécution des nations? Plusieurs mettent en avant la responsabilité du Talmud. Du peu que j'ai lu de ce formidable ensemble, j'ai retiré la conviction qu'on y trouve du meilleur et du pire. On connaît la facile plaisanterie que provoque le passage où il est conseillé à qui « s'aperçoit que les appétits mauvais s'emparent de ses sens » d'aller, vêtu de noir, dans un pays où il ne sera pas connu et là de satisfaire aux impulsions de son cœur. La morale talmudique n'est pas aussi haute, ni surtout aussi incontestable que la morale de l'Évangile. Elle passe surtout pour enseigner deux morales, l'une à l'endroit des Juifs, l'autre vis-à-vis des goïms. Bernard Lazare l'accuse nettement d'avoir contribué à isoler le Juif, de l'avoir enfermé dans le cercle infranchissable d'une loi inhumaine. En réalité, il paraît extrêmement difficile de discerner la responsabilité exacte de cette vaste compilation où tout se trouve, même les idées les plus contradictoires. Le R. P. Bousirven dit avec beaucoup de sagesse (1) : « Pour un chrétien non initié, il reste un livre scellé, maquis impénétrable de controverses sans issue, amoncellement de juridismes inexplicables, fatras de légendes et de propos déconcertants. » S'il a contribué à accentuer l'exclusivisme juif, c'est en lui fournissant des arguments, mais ce n'est pas lui qui a déterminé la tendance fondamentale.

Donc, à la base de l'antisémitisme, on trouve bien cet *exclusivisme* juif qui tient à la fois à la conception qu'Israël a de son rôle et à la situation sociale et politique qui lui a été imposée au cours des âges. Il en résulte aujourd'hui cette inadaptation aux réactions et aux sentiments des peuples chez qui il vit, qui déclenche des chocs en retour.

Mais alors se pose un problème nouveau : c'est celui de l'assimilation par le baptême. J'ai longtemps hésité avant de l'aborder. Il me heurtait dans mes sentiments

(1) *Sur les ruines du Temple.*

de catholique. J'avais à peine osé le formuler à moi-même ; j'y voyais presque une pensée désobligeante à l'égard des Juifs convertis qu'il m'est advenu de rencontrer (bien que je n'en aie aucun parmi mes amis assez intimes pour que j'ose aborder avec eux ce sujet). Il y a des Juifs baptisés. Les antisémites simplistes vous répondent que beaucoup se font baptiser par intérêt et sans conviction. C'est un jugement superficiel pour ne pas dire davantage. L'Église a toujours prié pour les Juifs ; l'Office du Vendredi saint le rappelle chaque année. Il est scandaleux de penser que les Chrétiens qui sont prêts à massacrer le moindre Juif qu'ils rencontrent, oublient que le Christ et les premiers martyrs n'étaient rien d'autre que des Juifs. Mais c'est ce problème même du baptême qui se pose.

Beaucoup de Juifs ont affirmé que ni l'absorption dans une nation ni le baptême d'une religion ne les faisaient renoncer à leur qualité de Juifs. Einstein a déclaré qu'il n'y avait ni Juifs allemands, ni Juifs américains, mais des Juifs tout court. M. René Schwob (1) proclame nettement qu'il n'a pas cessé d'être Juif en devenant chrétien. Que signifie une telle déclaration ? Évidemment pas que le baptême est nul et non avvenu, mais, pour un esprit aussi fervent que l'auteur de *Moi, Juif*, j'imagine que le sentiment qui lui dicte cette confession est celui d'une fidélité essentielle. Être chrétien, pour lui, c'est reprendre le message d'Israël au point même où Israël a cessé de le comprendre, c'est-à-dire à l'Incarnation. C'est en donner une formulation nouvelle. Du point de vue chrétien, cela résout assurément tout, et c'est la seule solution qui puisse être envisagée. Le « Voile sur le cœur », dont il est question dans l'Office du Vendredi saint, tombe d'Israël.

Mais socialement, moralement ? On sait que les hitlériens font remonter la trace du sang juif jusqu'à la troisième génération. A ce compte bien des familles bourgeoises de Paris seraient suspectes. C'est là une absurdité ; mais c'en est une de croire aussi que le

(1) Le pasteur Wallfisch a exprimé la même idée. (N. D. L. R. Voir à la fin de ce cahier l'article de René Schwob.)

simple fait du baptême va modifier socialement le Juif. Il aura à lutter beaucoup contre soi-même, contre une ancestrale habitude. Il ne saisira pas du jour au lendemain, les réflexes du Français ou de l'Allemand. Cela me paraît évident ; mais cela me paraît ressortir aussi exactement de la considération des cas d'espèce. En cette matière, rien n'est plus faux qu'une généralisation. Il y a des Juifs convertis de qui les Chrétiens de naissance peuvent recevoir des leçons de discrétion et de fidélité ; il en est d'autres qui, en acceptant l'eau et le sel, n'ont pas pour autant reçu le tact et les bonnes manières.

Pourtant, il est évident, que le baptême, en rompant les cloisons derrière lesquelles s'abritait (ou était enfermé) l'exclusivisme juif, détruit l'élément le plus important de ce qui détermine l'antisémitisme. Si même le Juif baptisé ne sent pas tout à fait comme un Chrétien, son fils, son petit-fils seront mieux incorporés.

Alors se pose un autre problème. Si l'on admet que le rôle du peuple élu n'est pas achevé, qu'un jour, à la fin des temps, il doive se trouver accompli, sera-ce en tant que *peuple constitué* qu'il faut l'envisager ? Ces baptêmes qui aboutissent à une fusion dans la masse entrent-ils dans cette perspective ? Ou bien faut-il admettre que ce rôle sera assumé par Israël en tant qu'élément destiné à se dissoudre, en tant que *sel de la Terre* ? Problème de théologie qui excède ma compétence autant que mon sujet.

Les arguments que l'antisémitisme nous a proposés jusqu'ici ne semblent pas entraîner une conviction irrécusable. Mais en voici de plus sérieux. Le Juif est souvent attaqué au nom d'un argument économique. Très habilement, Hitler s'est servi de la haine naturelle du petit commerçant gêné par un grand magasin juif pour soulever son peuple contre Israël. Nous touchons peut-être là à un des éléments les plus sérieux du réquisitoire contre Israël *dans notre époque*. A tort ou à raison on accuse les Juifs d'être les éléments agis-

sants du capitalisme le plus dangereux. Quand un magasin à prix unique ruine les petits boutiquiers du quartier et quand, à sa tête, on découvre l'existence d'un administrateur-délégué juif, le mécontentement atteint le Juif et tous les Juifs.

On peut alors se demander si c'est en tant que Juif ou en tant que capitaliste. La distinction d'ailleurs n'a de sens que pour les gens de sang-froid et de conscience droite, les foules ne distinguent guère. Mais y aurait-il une sorte de lien entre capitalisme et judaïsme? Les chiffres ne sont pas très probants; il y a des affaires où les Israélites sont nombreux, d'autres où ils ne le sont guère. Dans la fameuse liste des « deux cents familles » ils sont loin d'occuper une place exceptionnelle. Ce qu'on peut dire et qui va plus loin, c'est qu'ils sont de préférence dans les grosses affaires anonymes mais que, par contre, dans les affaires relativement petites, dans les usines qui emploient un nombre peu élevé d'ouvriers, ils sont rares.

Bernard Lazare a expliqué que « l'émancipation du Juif est liée à l'histoire de la prépondérance du capital industriel ». Cela correspond, en effet, à ce moment de l'histoire où l'écroulement de la noblesse consacra le destin du capital foncier. Dans le développement du capital spéculatif, le Juif doit à ses qualités intellectuelles d'être particulièrement bien armé. La légende de la « spéculation juive » a donc une part de vérité.

Cela semble proposer à l'esprit une explication satisfaisante, et je l'ai cru longtemps. Werner Sombart dans son étude si remarquable (1) permet de s'appuyer en toute confiance sur cet argument selon lequel « les Juifs ont exercé une influence importante sur la formation et le développement du capitalisme moderne, influence à la fois extérieure ou intérieure et spirituelle ». De là, en remontant le long de l'histoire, il semble que l'on puisse aisément trouver une explication morale. Le Juif capitaliste aurait son ancêtre dans le Juif *changeur d'or* des ghettos du moyen âge. Ce n'est pas si

(1) *Les Juifs et la vie économique*.

simple. Que des Juifs aient connu la soif de l'or, c'est indéniable. Mais sont-ils seuls? et cette frénésie a, me semble-t-il, son parallèle parmi les baptisés de meilleure souche. Cette frénésie elle-même ne serait-elle pas aussi la conséquence de la situation qui leur a été faite au cours des siècles, les acculant à pratiquer ce métier et nul autre? Bernard Lazare a dit joliment qu'ils ont joué le rôle de la sangsue, se gorgeant d'or jusqu'au moment où ils étaient fendus en deux pour dégorger.

Donc, capitalistes habiles et commerçants avides d'or, qui, dans la société de l'argent-roi, ont triomphé, soit! Mais ne sont-ils que cela? C'est ici que se marque le mieux cette duplicité psychologique que je notais au début de ces pages. Au Juif rapace correspond le Juif idéaliste pauvre : à Rothschild, Marx et Lassale. Dans *l'Anihologie juive* d'E. Fleg rien n'est plus curieux que de comparer une page de Marx et une page de Disraëli. Est-ce la même race, la même réaction? Ceux qui ont le plus violemment dénoncé le pouvoir de l'or sont des Juifs. Et même, dans la même âme juive, je crois qu'on peut trouver (et pas seulement dans un roman de Pierre Benoit, d'ailleurs juste de ton) les deux attitudes mêlées : je connais des Juifs après aux affaires dont je suis convaincu qu'ils seraient bien capables, un jour, d'abandonner tout pour partir, par exemple, vers la Palestine.

Devant des hommes d'affaires juifs j'ai eu souvent l'impression que leur pourchas de l'or n'était qu'une passion de remplacement, le substitut d'une faim spirituelle.

J'en dirai exactement autant, et avec plus de force encore, des révolutionnaires juifs. C'est là une des accusations favorites de ceux qui voient dans Israël une sorte de monstre apocalyptique. Les Juifs veulent la révolution mondiale! Les Juifs sont un agent de subversion! Dans quel sens et jusqu'à quelle limite de telles affirmations sont-elles acceptables?

Il y a un point de vue historique (auquel Bernard Lazare a fait allusion) (1) selon lequel cette idée est incontestable. L'État, au moyen âge, était fondé sur des principes théologiques : du jour où le Juif (qui ne pouvait, par définition, trouver sa place dans un tel État) a pu s'y introduire, il a été un élément de désagrégation. La présence du Juif est antinomique à l'existence même de l'État chrétien. Mais il faut avouer que ce n'est pas ce point de vue religieux que soutiennent nos bourgeois chrétiens, infiniment plus soucieux des intérêts de leurs affaires financières que des pouvoirs de l'Église et de la conception théocratique de la société.

Ce qu'on veut dire c'est unanimement ceci : dans les partis de subversion, il y a de nombreux Juifs et c'est l'esprit juif qui mène ces partis. Là-dessus, antisémites, et philosémites s'affrontent. Les uns vont démontrer que la Révolution française est juive d'origine, qu'au Conseil des commissaires du Peuple, en U. R. S. S. il y a huit Juifs sur dix, que Bela Kun était Juif, et ils pourront même citer à l'appui des textes où des Juifs se vantent du caractère « destructeur » de leur race. En face les autres s'appliqueront à contester les chiffres et les pseudonymes, à opposer aux Juifs *destructeurs* les Juifs *constructeurs* de l'art, de la pensée, de la politique. Ce problème m'a longtemps arrêté ; il me paraissait mal posé.

Qu'il y ait des Juifs dans les mouvements révolutionnaires, on ne peut le nier. Qu'ils y soient *en tant que Juifs*, c'est-à-dire comme représentants de cette entité morale, spirituelle, religieuse et ethnique qu'est Israël, cela me paraît absolument inacceptable à affirmer. Car, précisément, les Juifs qui sont révolutionnaires ne sont plus religieux. Un Marx pose à la base de son action une doctrine philosophique qui est opposée au mosaïsme presque autant qu'au christianisme. Tel est bien l'aspect significatif de la tendance révolutionnaire juive : cette tendance manifeste un instinct de substitution, de remplacement. C'est ce

(1) Ouvrage cité, II, p. 225.

qu'a exprimé en termes excellents M. Jacques Maritain (1) :

Un peuple essentiellement messianique comme le peuple juif, dès l'instant qu'il refuse le vrai Messie, jouera fatalement un rôle de subversion, je ne dis pas en raison d'un plan préconçu, mais en raison d'une nécessité métaphysique, qui fait de l'Espérance messianique et de la passion de la Justice absolue, lorsqu'elles descendent du plan surnaturel, et qu'elles sont appliquées à faux, le plus actif ferment de révolution.

S'il s'établit donc un rapport entre l'esprit juif et l'esprit de subversion, c'est un problème religieux qui est posé, bien plus qu'un problème politique. Israël, peuple élu, se prend soi-même pour le Messie. Israël croit que sa tâche est d'apporter au monde une organisation nouvelle, que son esprit conçoit, mais ne peut guère faire adhérer aux faits, parce qu'Israël n'a pas le sens de la réalité. Israël, qui a perdu le sens de l'ordre, est prêt à tout remettre en question... J'avoue que cette explication du rôle d'Israël me paraît assez cohérente.

Le Messianisme juif s'est, effectivement, laïcisé. On trouve, dans la littérature juive depuis un siècle, un nombre considérable de témoignages qui affirment que le Messie ne sera point un homme de chair et de sang, un envoyé de Jahweh, mais un concept moral et social au service duquel le peuple d'Israël se place. Les Juifs croyants eux-mêmes acceptent cette idée. M. O. de Férenzi, qu'on ne peut pas suspecter d'antisémitisme, raconte que, posant un jour à M. le Grand Rabbin cette question : « Qu'est-ce que le Messie? » il s'entendit répondre : « Le Messie, c'est le triomphe de la Justice, le régime de la Fraternité et de la Liberté. Ce régime a commencé avec la Révolution française. » Un autre Rabbin déclare : « Le Messie, c'est la perfectibilité indéfinie de l'humanité. »

(1) N. D. L. R. Voir, dans le présent cahier, l'étude de Jacques Maritain, et aussi l'étude où Denis de Rougemont analyse cette défaillance d'Israël à sa mission.

Bien que je ne sois pas philosophe, il me semble qu'on trouve là exactement formulée cette décadence du spirituel en rationnel qu'a dénoncée l'auteur du *Monde sans âme*... Il n'est pas contestable que, pour certains Juifs, cette aspiration morale ne constitue une loi très exigeante : il y a des Juifs justes et fraternels. Mais il est incontestable aussi qu'il y a là un élément de négation des valeurs que, nous, Chrétiens, nous considérons comme supérieures. La Liberté, la Fraternité et la Justice ne sont pas pour nous des idoles mais des qualités et des témoignages de Dieu. Cette laïcisation est précisément le mal dont est infectée toute notre société.

Or, là, il faut le reconnaître, cette tendance correspond à quelque chose de très profond dans le caractère du Juif. Le tempérament juif est radicalement anti-métaphysique. James Darmesteter a eu parfaitement raison d'écrire :

Le Juif a été le docteur de l'incrédule : tous les révoltés de l'esprit sont venus à lui, dans l'ombre ou à ciel ouvert. Il a été à l'œuvre dans l'immense atelier de blasphèmes du grand empereur Frédéric et des princes de Souabe ou d'Aragon.

Bernard Lazare, qui cite cette phrase, loue le Juif de cette œuvre : j'y vois exactement le signe de sa défaillance. A lire Werner Sombart, on se rend compte à quel point les Juifs ont été responsables de l'immonde laïcisme bourgeois du dix-neuvième siècle. Montaigne est Juif d'esprit ; le matérialisme historique est juif. Je ne veux pas être accusé de confondre les matérialistes philosophes avec les pourceaux d'Épiqueure, mais je dois reconnaître cependant qu'il y a, dans la pensée la plus profonde du Juif, telle qu'elle s'exprime dans les textes de l'Ancien Testament eux-mêmes, une conviction *matérialiste*, au sens jouisseur du terme : la seule récompense qu'envisage le Juif pieux c'est de mourir comblé d'années. L'idée même d'une récompense d'autre monde lui échappe. Cette simple remarque me paraît constituer une critique bien plus grave contre Israël que les réquisitoires du *Mein Kampf* et les polémiques des antisémites français.

On lit dans le *Discours sur l'histoire universelle* (1) de Bossuet les phrases que voici :

Jérusalem, cité bienheureuse que le Seigneur avait choisie, tant qu'elle demeura dans l'Alliance et dans la foi des promesses, fut la figure de l'Église et la figure du Ciel où Dieu se fait voir à ses enfants... Mais Jérusalem, réprouvée et ingrate envers son Sauveur, devrait être l'image de l'enfer.

Quand on a bien retourné la question juive sous tous ses aspects, on s'aperçoit qu'on ne fait guère que répéter ce qu'a dit le grand évêque. Le peuple qui n'a pas reconnu le Messie, le responsable de la mort de l'Agneau, ne peut être parmi les nations que comme une blessure sanguinolente, comme pour rappeler les Chrétiens au sentiment de leur drame le plus authentique.

A la faveur de cette donnée, tout s'éclaire. Il est aussi plausible qu'Israël trouble l'ordre des États que logique, tragiquement logique, que les nations se vengent en croyant venger leur Dieu. Le caractère unique de ce petit peuple indestructible apparaît encore plus évident. Et même son impossibilité à se fondre dans la masse, comme s'il était indispensable que ce témoin restât devant nos yeux pour nous montrer vers quoi tend quiconque est infidèle à la Parole déposée en lui.

La solution du problème juif ne peut donc pas être cherchée sur le plan d'utilité publique. C'est seulement en tant que corps mystique qu'Israël prend toute sa signification. Léon Bloy voyait *le Salut par les Juifs*. Qui sait? peut-être? Ce peuple a été capable de tant de retournement et sa dualité foncière lui permet tant de transmutations! Mais cette mission métaphysique d'Israël, il faut avouer qu'elle est souvent profondément dissimulée sous la graisse de bien des Juifs, qui n'en ont pas la plus petite conscience. C'est, en tout cas, seulement de cette façon que l'antisémitisme et le philosémitisme se rejoignent dans une même interrogation.

(1) T. II, p. 22.

Au moment d'achever ces notes, — qui ne sont qu'une mince partie de celles dont j'ai couvert des pages, — je voudrais essayer de me résumer et j'y renonce aussitôt. Le lecteur qui aura eu la patience de me suivre aura peut-être compris, en considérant ma démarche tâtonnante, à quel point un homme qui veut être honnête et ne pas accepter les idées toutes faites, a de difficulté à se débattre dans le problème juif. Il est très simple d'édifier une vaste thèse antisémite qui s'appuie sur certains faits et en écarte d'autres. La réalité se plie mal à ces simplifications.

Certains Juifs seront irrités par telle ou telle de mes observations. Des antisémites me voueront aux flammes de la géhenne. Je voudrais que quelques hommes de bonne volonté qui n'ont jamais (moi-même, j'étais semblable à eux, il y a un an) essayé de réfléchir loyalement là-dessus, reconnaissent que mon effort a été sincère. Il y a un problème juif. Étant donné ce qu'est le caractère de l'Israélite, il n'est pas du tout sûr que des peuples ne soient pas légitimement amenés à prendre contre les Juifs certaines mesures, *numerus clausus* par exemple. Mais ce problème ne peut pas être résolu par la violence et les massacres, ni même, je crois, par des déportements en Palestine ou ailleurs. L'extrême pointe de ma pensée est que le problème juif est posé au monde de telle façon qu'il ne peut pas recevoir de solution humaine ; il doit être, j'imagine, un de ces *scandales* dont il a été dit qu'ils étaient nécessaires à l'ordre des volontés de Dieu. Mais ce problème religieux, métaphysique, si je le devine, je me sens incapable de le résoudre. Il me paraît signifier rien de moins qu'une interrogation sur le sens des fins dernières de l'humanité (1).

(1) N. D. I. R. — C'est le point de vue qui a été abordé, dans ce cahier, par plusieurs autres collaborateurs : Jacques MARITAIN, le R. P. BONSRVEN, René SCHWOB.

## LES CARACTÈRES ANTINOMIQUES JUIFS

par Arnold MANDEL.

Dans les pays où l'antisémitisme n'est pas étatique, ni imposé comme le *credo* obligatoire du citoyen par un gouvernement dictatorial, ce mouvement provoque souvent en tant que réaction, un courant d'idées que l'on a — d'une façon pas tout à fait motivée — nommé philosémitisme. Le philosémitisme ne dispose pas, à l'instar de l'antisémitisme, de groupements organisés, ni de programme politique. Il s'extériorise cependant parfois dans la littérature et il fait partie des principes plus ou moins avoués de certains groupements semi-politiques (par exemple, la Ligue des droits de l'homme) ; il imprègne aussi fortement la propagande qui se fait contre les mouvements antijuifs.

Si le philosémitisme était une tendance spirituelle exaltant les valeurs morales et religieuses du judaïsme, il aurait droit à la considération due à tous les mouvements d'idées qui réagissent contre le matérialisme ambiant. Malheureusement beaucoup d'entre les philosémites ignorent tout du judaïsme et se contentent de faire de l'« anti-antisémitisme » d'une manière non seulement inefficace, mais parfois même nuisible. Quelles sont en effet les phrases que l'on entend le plus souvent dans les réunions de protestation contre l'antisémitisme? Quel est le contenu des écrits de propagande diffusés par les ligues contre l'antisémitisme? Généralement, on se contente de dénoncer dans la judéophobie un mouvement réactionnaire destiné à canaliser les revendications des masses, de la fustiger

rhétoriquement, et au nom de la justice et du progrès. Aussi paradoxal que cela paraisse, on peut dire, non sans raison, que pour le philosémitisme militant, il n'est pas d'antisémitisme, il n'est que des antisémites, autrement dit l'antisémitisme instinctif, sentiment permanent, n'existe pas chez les foules, mais les excitateurs professionnels, réussissent parfois à faire dévier les justes colères de la multitude aux dépens des Juifs.

Encore que bien souvent les Juifs aient dû jouer le rôle de bouc émissaire il est pourtant faux de minimiser à tel point l'antisémitisme, de le présenter comme une psychose créée de toutes pièces. Les démagogues même n'auraient pas recours à l'antisémitisme, s'ils n'avaient pas conscience de l'existence, chez la foule, d'un sentiment susceptible d'être développé jusqu'au paroxysme et c'est avec raison que M. André Fontainas applique à l'histoire de l'antisémitisme ce raisonnement : « On ne saurait imaginer que tant de causes diverses et persistantes eussent été à l'origine ou dans leur développement tout à fait dépourvues de griefs positifs, volontaires et probablement réciproques. Beaucoup, s'il convient de les réprover, n'en sont pas moins fort explicables (1). »

Entre parenthèses : ce procédé de « minimisation » dont usent les philosémites, est commun à tous les mouvements lorsqu'ils sont de simple réaction, uniquement contre quelque chose : c'est ainsi que les conservateurs sociaux affirment que les perturbations révolutionnaires sont produites par les « meneurs ». Pour un certain pacifisme internationaliste c'est le sentiment patriotique qui est artificiellement créé, etc. Toujours dans ces cas, par ignorance ou par intérêt on prend l'effet pour la cause.

Le fait de présenter l'antisémitisme comme une psychose artificielle ne constitue pas seulement un sévère manque d'égards envers l'objectivité, c'est encore une attitude qui en somme tend à nier l'existence de la question juive et partant à retarder sa solution.

(1) André Fontainas, dans l'étude-introduction à *L'Antisémitisme* de Bernard LAZARE.

Parfois le philosémitisme consent à ne pas faire tout à fait abstraction des griefs exposés contre les Juifs. Il a alors recours à une explication qui pour être en grande partie juste n'en est pas moins insuffisante. Cette explication a été tellement répandue, tellement vulgarisée, qu'elle vient presque automatiquement à l'esprit de quiconque s'apprête à argumenter contre l'antisémitisme. On peut la résumer de la sorte : « Tout ce que l'on reproche habituellement aux Juifs : pratiques de l'agio et de l'usure, ingéniosité trop grande en matière commerciale, insociabilité, rétorsion de l'esprit, etc., est la conséquence naturelle de l'oppression séculaire qui a contraint les Juifs à cantonner leur activité dans l'unique domaine du négoce puisqu'ils étaient exclus de tous les autres. Cette explication simpliste est insatisfaisante parce qu'elle laisse supposer une continuité morale entre le Juif du ghetto et celui d'aujourd'hui, alors que des transformations fondamentales à certains égards sont intervenues, même chez ceux qui vivent relativement à l'écart de la vie moderne. Le Juif d'aujourd'hui a donc un aspect, des sentiments et un comportement très différents de ceux de son ancêtre et pourtant la question juive existe et l'antisémitisme sévit. Le Juif d'aujourd'hui est même souvent en butte à une hostilité plus directe que celui du ghetto, car elle repose sur une antipathie personnelle, ressentie à la suite de contacts personnels, alors que « les chrétiens d'antan détestaient les déicides instinctivement et ils n'essayaient nullement de justifier leur animosité, ils la témoignaient. » (Bernard LAZARE).

Si pour le philosémitisme il se fût agi du problème : comment sortir victorieusement d'une controverse pénible? il eût mieux valu choisir une réplique autre que l'explication précitée, car elle fait pendant à la contradiction perpétuelle de l'antisémitisme qui est pour le maintien d'un état qu'il déplore (le particularisme juif) en établissant une hérédité morale que logiquement il eût fallu nier.

Il faut, dans l'intérêt même de la lutte contre l'antisémitisme, substituer aux réactions maladroités, un

examen aussi objectif que possible de tous les aspects du problème juif. Parmi ces aspects très divers il en est un psychologique : la mentalité particulière d'un grand nombre de Juifs, mentalité dérivant non seulement de leur être social, mais encore de leur qualité ethnique et que l'on peut qualifier antinomique puisqu'elle constitue une déformation du caractère et une négation pratiquement exprimée des *lois* morales innées. Ces caractères antinomiques provoquent un état d'incompatibilité permanente entre Juifs et non-Juifs et ont souvent pour résultat l'éclosion d'une sorte d'antisémitisme de bonne foi.

On retrouve de nombreux spécimens de ces mentalités déformées chez les Juifs appartenant à deux catégories sociales : les commerçants et les intellectuels. Observer les répercussions sociales qui découlent de l'attitude de ces sujets antinomiques, faire ressortir dans quelle mesure leurs déformations sont dues à des circonstances passagères et dans quelle mesure elles sont ancrées avec plus ou moins de profondeur, c'est amener un peu de clarté dans l'obscur labyrinthe du problème juif.

Le Juif mercantile, usurier, brocanteur, boursier ou avocat, est certainement celui qui a été le sujet le plus utilisé dans le folklore, la caricature et la littérature polémique antijuifs. Dans les différentes époques, sous les différents travestis, il fut le « Shylock » de Shakespeare, le « Lumpenjud » de la satire populaire allemande. C'est encore à lui que pensent les paysans polonais, quand pendant leurs processions ils traînent à travers la campagne et frappent, un pantin symbolique, nommé « Judasz ». C'est aussi lui ce « Juif » qui est encore souvent pour les bonnes gens de France l'équivalent de malhonnête. (L'expression « on n'est pas juif » avec le sens : nous sommes honnêtes, est actuellement encore très fréquente dans les milieux populaires.)

La mentalité particulière du Juif marchand se révèle à maintes occasions dans la vie quotidienne, on ne

saurait la nier, il convient encore bien moins d'avoir recours à je ne sais quel « dostoïewskisme » pour la considérer comme une expression violente et déviée d'âmes nobles et révoltées.

Pour les besoins de sa cause, souvent l'antisémitisme militant identifie le judaïsme avec la finance. Tantôt c'est le Juif qui est au service de la haute finance et l'antisémitisme prend une nuance anticapitaliste, tantôt c'est la finance qui trahit en se mettant au service de la « juiverie internationale » et nous discernons une judéophobie « patriotique ». De toute façon finance internationale et Juifs sont censés collaborer ensemble. Il n'est pas de notre ressort d'évaluer la contribution juive dans l'évolution du capitalisme. Bernard Lazare, qui en a souligné l'importance, arrive pourtant à cette conclusion : « Le dernier Juif fût mort en défendant le rempart de Sion que la destinée des Sociétés n'eût pas été changée » (*l'Antisémitisme, son histoire et ses causes*). Mais dans la société contemporaine l'identification de la haute finance avec le judaïsme est une absurdité, ceci non seulement parce que les Juifs ne sont pas les principaux détenteurs de capitaux, mais encore et surtout parce que dans les sphères capitalistes l'influence du Juif *en tant que représentant d'une minorité nationale, ethnique ou religieuse est totalement absente*. Du point de vue psychologique nous n'adjoindrons pas le capitaliste d'origine juive aux caractères antinomiques juifs parce que ce qui est déterminant dans son attitude et dans ses actes ce sont ses intérêts de classe et la pression qu'exerce sur lui un milieu fondamental et aussi parce qu'il est presque toujours totalement déjudaïsé.

Nous ne voulons nullement dire par là que tel quel ce capitaliste personnifie la norme et l'équilibre psychologiques. En tant que victime et produit d'un milieu et d'un système il est lui aussi antinomique dans le sens strictement kantien de ce terme. Mais l'étude des déformations de sa mentalité est du ressort de la psychologie sociale pure et dépasse notre domaine limité.

Les types dont nous avons tracé l'esquisse plus

haut, sont représentés, et en quantité, dans les milieux de la petite bourgeoisie commerçante juive. C'est le petit boutiquier du IV<sup>e</sup> arrondissement, ce sont les petits fabricants maroquiniers, casquettiers ou fourreurs et un peu plus haut dans l'échelle sociale, l'agent de change et le « représentant général ». On ne peut pas leur reprocher, à quelques exceptions près, des délits pouvant être juridiquement formulés. On ne peut même pas relever contre eux des griefs positifs de malhonnêteté tels que fraudes, bénéfices exagérés, etc. (A l'appui de ce que nous affirmons, nous n'avons pas de données statistiques, c'est une impression personnelle qui, pensons-nous, serait confirmée par des investigations de détail), mais il semble même que souvent les petits commerçants juifs se contentent de bénéfices moindres que leurs confrères non-Juifs. C'est ainsi qu'à Paris, au quartier Latin les quelques restaurants à prix très modérés où les étudiants pauvres prennent leurs repas sont des restaurants juifs ; à Paris encore, dans le populeux quartier de Belleville, ce sont les coiffeurs juifs qui travaillent au-dessous du tarif.

Ce qui est déformé chez ces éléments, s'exprime tout particulièrement dans leur être physique, dans leur physionomie et dans leurs gestes, dans le timbre de la voix et dans le maintien. On a, à leur contact, la sensation désagréable de se trouver face à un monde qui échappe aux lois et aux coutumes qui régissent notre comportement social. On peut dire qu'ils choquent en nous un certain conformisme, mais non pas à la façon des révoltés : avec franchise ou cynisme, mais sournoisement ce qui provoque de la méfiance. C'est pourquoi, sans raison apparente, leur politesse semble obséquieuse et leur assurance impertinente.

En général la mentalité du marchand, même s'il n'est pas Juif, laisse à désirer du point de vue de l'orthodoxie morale, mais on s'habitue vite à un personnage avec ses défauts et ses ridicules lorsqu'il constitue un type cristallisé. Or, le marchand juif auquel nous avons affaire n'est pas un type cristallisé. Nous ne pouvons pas nous faire d'idée sur son état d'esprit

ni sur les critères qu'il adopte, toutes choses relativement aisées à prévoir chez un petit commerçant non-juif. Il nous dérouté quant à nos vues habituelles sur la psychologie sociale. Pour savoir ce qu'il est, il convient peut-être de penser à ce qu'il ne peut pas être. On ne le voit ni serein, ni satisfait ; même pas simplement tranquille. Il n'a pas l'admiration touchante des gens simples pour ce qui les dépasse. S'il est pratiquant (ce qui n'est pas toujours le cas) il ne lui arrivera même pas de se recueillir pendant la prière, « expédiée » machinalement, par acquit de conscience. Perpétuellement inquiet et en mouvement il n'a pas de « situation assise » puisque le but recherché n'est pas une aisance relative qui éloigne les inquiétudes, mais l'enrichissement qui demande une concentration de tous les efforts et de toutes les pensées.

On lui reproche d'être trop entreprenant : « Du foyer inépuisable du judaïsme qu'est la Pologne, il nous arrive tous les jours, à travers notre frontière orientale, une foule de jeunes et entreprenants marchands de vieux pantalons », écrivait l'historien Treitschke pour demander la fermeture de la frontière allemande aux Juifs de l'Europe orientale. Entreprenant il l'est en effet, — et ici nous touchons à un reproche plus positif, moins instinctif — aussi évincera-t-il sans scrupules son concurrent, fût-il son coreligionnaire et dût-il le ruiner complètement. Les faits opposent un démenti absolu à la légende de l'antisémitisme militant qui affirme que les Juifs veulent ruiner les chrétiens, mais se soutiennent toujours entre eux. Dans la région de l'Est par exemple et particulièrement en Alsace et en Lorraine, un certain nombre de marchands juifs sont des « grossistes », c'est-à-dire font le commerce d'articles pour revendeurs et colporteurs eux aussi presque exclusivement juifs. Or, une concurrence acharnée se poursuit entre ces « grossistes » qui se ravissent mutuellement les clients. Il arrive fréquemment que par un « coup d'éclat » un de ses commerçants ruine définitivement son concurrent.

La peur de la concurrence se fait aussi sentir dans l'activité des sociétés de bienfaisance, où, il n'y a pas

très longtemps encore, on avait l'habitude d'offrir des « primes » aux immigrants juifs étrangers qui consentaient à rejoindre leurs pays d'origine. Le docteur Herzl écrivait à ce sujet et non sans raison, que « certaines de ces associations n'ont pas été créées pour, mais contre les Juifs persécutés (1) ».

La cupidité, l'arrivisme commercial, l'absence de scrupules et les autres défauts et tares que nous avons cités comme caractéristiques de la mentalité de ces éléments moralement inadaptés ne choquent pas uniquement le sentiment de la norme du milieu non-juif, ils blessent aussi profondément le Juif d'esprit imprégné de judaïsme réel. Il ne s'agit certes pas du « Juif bien né » de M. René Groos (2), de ce Juif peut-être très « bien né » mais certainement mal inspiré et qui hurle au « péril juif ». Non ! nous parlons de ces âmes sensibles, de ces hommes d'esprit large encore assez nombreux dans l'élite juive, qui trouvent le courage de se solidariser parfois avec leurs frères même les moins dignes, les plus « compromettants » si ceux-ci sont victimes d'injustices mais qui n'en sont pas moins clairvoyants. Pour eux-mêmes, s'ils sont imperméables aux valeurs autres que celles du judaïsme religieux, la maxime talmudique « Faire tort à un étranger, c'est comme si l'on faisait tort à Dieu même » acquiert une signification fort précise. Comparées à l'erreur si brutalement formulée de Karl Marx (3), combien paraissent sensées ces paroles du plus romantique des Juifs judaïsants, Théodor Herzl, le fondateur du sionisme politique : « Je crois comprendre l'antisémitisme qui est un mouvement très complexe. J'envisage ce mouvement en ma qualité de Juif, mais sans haine et sans peur. Je crois reconnaître ce qui dans l'antisémi-

(1) Théodor HERZL, *l'État juif*.

(2) René GROOS : *Enquête sur la question juive*.

(3) Nous reconnaissons donc dans le Judaïsme un élément anti-social et actuel, qui pour le développement historique auquel les Juifs ont sous ce mauvais rapport, activement collaboré, a été poussé à son point culminant du temps présent à une hauteur où il ne peut que se désagréger. Dans sa dernière signification, l'émancipation juive consiste à émanciper l'humanité du judaïsme. » (K. MARX : *Œuvre philosophique*.)

tisme est plaisanterie grossière, vulgaire jalousie et préjugé héréditaire, mais aussi ce qui peut être considéré comme une *expression de légitime défense*. » (Th. HERZL : *l'Etat juif*.)

Le type antinomique que nous avons dépeint est incontestablement juif dans la mesure où être juif, c'est être étranger. Mais il est totalement détaché du judaïsme traditionnel, même s'il fréquente la synagogue. L'éthique juive lui est fermée, il ignore tout ce qui a fait que le Juif d'antan, même celui du ghetto le plus sordide, a tout de même été un type « entier », un caractère en équilibre. Dans le folklore religieux juif, on évoque souvent l'image de l'« âme complémentaire » qui imprègne le Juif, le saint jour du sabbat, quand, débarrassé des mesquins soucis matériels, il se voue tout entier à l'Éternel. Le Juif marchand, tel que nous l'avons présenté est, lui, totalement dépourvu d'« âme complémentaire ». Si, dans ces éléments antinomiques, à mentalité déformée, on prétend voir la quintessence du judaïsme, on commet une erreur qui dérive d'une ignorance grave, car la mentalité du Juif fidèle à la tradition est aux antipodes de celle qui nous occupe. Mais se désolidariser publiquement d'eux, se retirer pieusement dans la tour d'ivoire pour n'avoir pas le désagrément de voir ces plaies morales et renouveler le geste symbolique de Ponce-Pilate serait indigne de tout Juifconscient. Qu'on le veuille ou non, ces éléments appartiennent de par leur naissance à la communauté des Juifs, ils appartiennent aussi au monde dans lequel ils vivent et à la société dans laquelle grandissent leurs enfants. C'est pourquoi le difficile problème de la suppression de leur état antinomique et du rétablissement de leur équilibre, n'est pas seulement d'ordre humanitaire. C'est aussi et surtout une nécessité sociale.

Tout comme le Juif marchand, l'intellectuel juif est un « spéculateur ». Il s'agit d'une catégorie d'intellec-

tuels juifs qui ne sont pas la majorité, mais qui existent en nombre suffisant pour qu'on puisse les considérer comme un des groupes à mentalité antinomique.

La dominante dans le caractère de ce type d'homme est avec l'exagération un manque de personnalité réelle, car il ne faut pas prendre pour de la personnalité l'intensité et la virulence des paroles et des gestes, l'originalité plus ou moins grande des attitudes et des actes. La personnalité est une qualité permanente qui s'exprime par une rigoureuse fidélité à son être spirituel et moral. Or, l'intellectuel juif en question ne permene pas, ni dans l'idée, ni dans l'espace. Ahasvérus moderne, mais sans remords, il vagabonde à travers les capitales et les doctrines. C'est lui qui a en grande partie contribué à faire vers 1928-1930 de Berlin cette stupéfiante ville que l'on a pu appeler « Sodome et Berlin » (1) où la littérature et l'art étaient explosifs non pas parce qu'il fallait détruire quelque chose mais uniquement pour faire du bruit et où l'absence de perversions était considérée comme une tare (2).

Parfois cet inadapté est à la mode. Les amateurs proclament, voire imposent son « génie », quittes à le planter là, lui et sa littérature, son art ou sa politique lorsque des temps plus « classiques » leur font redécouvrir la beauté de l'harmonie du sens et de la mesure. Le pauvre Juif s'entend alors dire des vérités qu'il eût mieux valu divulguer plus tôt : s'il est poète, il ignore la prosodie, s'il est peintre il ne connaît pas le dessin. Parfois on énonce encore d'autres vérités : l'intéressé est somme toute un heimatlos, il vient on ne sait d'où et il porte un bien étrange nom.

Le type du Juif intellectuel sorti du judaïsme pour n'entrer nulle part ailleurs, ne date pas d'aujourd'hui.

(1) L'expression est d'Ivan Goll, qui a donné ce titre à un de ses romans.

(2) Ceux qui ont suivi avec quelque intérêt, dans la presse les débats du tout dernier procès de Moscou contre les « Trozkyistes » auront dans la personnalité de l'accusé Karl Radek (qui est un Juif d'origine polonaise) un exemple assez typique de l'intellectuel juif déraciné. Son attitude, qui a contribué à l'aspect shakespearien de ce drame est très significative quant à sa qualité de Juif déraciné, malgré le côté spécifiquement russe de toute cette affaire.

Il existe depuis qu'il y a eu une émancipation politique du judaïsme dans les pays de haute civilisation. C'est dès lors, comme le note M. E. Eberlin, que « beaucoup d'Israélites essaient de s'évader du judaïsme, mais en vain ! Ils ne peuvent pas faire mourir le Juif en eux, tout en ne pouvant pas vivre en Juifs (1) ».

Le grand poète Henri Heine est lui aussi un exemple — et un exemple contemporain de l'émancipation — de ceux qui n'étaient plus Juifs et qui ne pouvaient faire mourir le Juif en eux. Grâce à son génie d'artiste, son œuvre, malgré les pérégrinations et les infidélités de l'homme, offre un aspect d'unité. Mais de par sa vie il fut le précurseur de ces intellectuels. Juifs errants de l'époque actuelle. Il a d'ailleurs fortement senti le drame des hommes de sa classe qui fut aussi le sien, et sur ce drame il n'a pas craint de s'exprimer. « Nous n'avons plus le courage de porter la barbe et de jeûner, nous n'avons plus la force de haïr et de souffrir à cause de notre haine... Les uns, ayant eu pour maîtres des comédiens, veulent entourer le judaïsme d'un nouveau décor. D'autres veulent avoir un christianisme évangélique rétréci sous une raison sociale juive (2). »

On peut affirmer avec certitude que l'intellectuel juif démoralisé tout comme le Juif commerçant à mentalité déformée sont sans aucun contact avec la spiritualité juive. L'un a abdiqué son judaïsme en faveur des doctrines les plus diverses, l'autre l'a toujours ignoré, ou ne l'a connu que sous la forme de ce rituel synagogal décharné qui, pour une multitude d'« Israélites » (que l'on appelle ainsi, sans doute par antiphrase), tient lieu de foi.

Il est une erreur très répandue, c'est pourquoi nous devons à ce sujet insister quelque peu. Cette erreur est double et consiste à confondre tout d'abord Talmud et « Thora » et ensuite à considérer le Talmud comme un enseignement moralement corrosif, donc à le rendre responsable de la formation des éléments antinomiques et tout particulièrement du Juif intellectuel censé d'en

(1) E. EBERLIN, *les Juifs d'aujourd'hui*.

(2) HENRI HEINE, *Correspondance : lettre à son ami Moser*.

être le produit spirituel. Ce thème dont fut imprégnée toute la littérature antijuive des siècles passés fut aussi adopté par des adversaires de l'antisémitisme. Un de ces adversaires de l'antisémitisme qui est en outre Juif, C. Berneri, écrit dans une brochure intitulée *le Juif antisémite* (Ed. Vita) : « Le mépris du Talmud pour le « goï », on le retrouve chez beaucoup d'écrivains juifs contemporains, exprimé à propos du petit bourgeois, de l'utopiste, du démagogue, etc. »

On suppose que le Juif est influencé par le Talmud, comme le protestant anglais par la Bible, que le Talmud est la matière fondamentale dans l'enseignement du judaïsme et que cet enseignement est nuisible. Cette manière de voir fut entièrement partagée par Bernard Lazare pour qui la rupture des Juifs avec l'« exclusivisme talmudique » mettait fin à l'antisémitisme. « Au Juif draineur d'or, produit de l'exil, du talmudisme, des législations et des persécutions, s'oppose le Juif révolutionnaire (1). »

« Mais ce qui est plus important, l'esprit talmudique disparaît lentement ; les écoles talmudiques persistantes se ferment tous les jours dans l'Europe occidentale ; le Juif contemporain ne sait même plus lire l'hébreu. » En vérité le Talmud, qui n'a jamais été la matière fondamentale dans l'enseignement du judaïsme, n'a jamais, non plus, constitué un obstacle au contact des Juifs avec les cultures profanes. L'âge d'or du judaïsme espagnol, l'ère des Rabbins poètes (comme Jehouda Halévi) et de la fructueuse pénétration mutuelle entre la philosophie juive et la philosophie arabe était un âge talmudique. Mais le Juif de l'Allemagne actuelle, victime des persécutions hitlériennes, est tout à fait dépourvu d'esprit talmudique, et souvent il « ne sait même plus lire l'hébreu ». A aucune époque de l'histoire juive, même pas à celle du ghetto médiéval on n'a « cru » au Talmud. « On l'appelle Talmud (enseignement), car il est écrit : Vous l'enseignerez à vos enfants — mais il y a en lui des paroles de légendes ;

(1) Bernard LAZARE, *l'Antisémitisme*, p. 266, et plus loin, p. 277.

si l'on veut y croire on y croit et si l'on n'y veut pas croire on n'y croit pas (1). »

Quant au « mépris du Talmud pour le « goï », c'est une invention à peu près gratuite. Le terme « goï » (qui en hébreu signifie peuple et qui dans les Écritures est aussi bien appliqué à Israël qu'aux autres nations) ne se trouve pas dans le Talmud avec le sens péjoratif que l'on lui attribue souvent, ce terme est aussi tout à fait ignoré des Juifs sephardis (2) pour qui c'est un mot hébreu que l'on traduit littéralement.

Dans tout le Talmud on n'a trouvé qu'un unique exemple de ce mépris non pas pour le « goï » mais pour le païen. C'est la fameuse phrase de Simon ben Jochai : « Le meilleur des païens (dans la langue du Talmud : *Akoum*), tue-le. Or c'est avec raison qu'on a dit à ce sujet... » Mais dans les maximes qui nous ont été transmises, il convient de marquer la grande distance qui sépare celle où s'exprime en paroles ailées, ce que chacun pensait, croyait et savait. C'est-à-dire l'esprit collectif, de celle qui en quelque phrase oubliée, ne représente qu'une personnalité particulière en des circonstances spéciales. Il faut distinguer, surtout aux époques de persécution et de colère, les plaintes arrachées par la flagrante injustice, les cris de douleur poussés sous la violence et l'oppression. Que de fois a-t-on cité la phrase véhémement de Simon ben Jochai : « Le meilleur des païens, tue-le. » Mais l'on oublie que les Romains traquèrent Simon ben Jochai jusqu'à la mort, qu'il fut contraint de mener pendant treize ans, dans une caverne, une vie inactive et sans joie, et cela uniquement parce qu'il a lu et enseigné la Sainte Écriture. Les Allemands et les Français de notre temps forment deux nations parvenues au plus haut sommet de la civilisation. Mais si l'on examinait de près, les cris de colère et de vengeance proférés par ceux-là durant la guerre d'indépendance et par ceux-

(1) Rabbi JECHIEL DE PARIS, lors de la controverse publique avec l'apostat Nicolas Donin, en 1240, cité par E. FLEG dans *Anthologie juive*.

(2) Du Sud, d'origine espagnole.

ci en 1870, les paroles du pauvre Simon ben Jochaï, qui se trouvait en cas de légitime défense, paraîtraient presque anodines. Il faut en ceci se conformer au précepte du Talmud : « Nul n'est reponsable pour les paroles que lui arrachent les souffrances (1). »

Si le Talmud n'est pas cet enseignement corrosif que d'aucuns, sans le connaître, veulent voir en lui, s'il ne peut pas être rendu responsable ni de la rétorsion d'esprit d'un marchand juif, ni du déséquilibre et du désarroi d'un Juif intellectuel, il est pourtant au sein du judaïsme des courants antitalmudistes, des courants qui engagent autant le judaïsme que le Talmud même.

Un de ses courants est le « Hassidisme » qui a pris naissance vers le dix-septième siècle et qui imprègne encore aujourd'hui les multitudes juives de Pologne. Le hassidisme (2) est une réaction populaire contre l'intellectualisme et le formalisme rigide (mais non pas contre l'immoralité inexistante) de l'esprit talmudique, un postulat de bonté, de simplicité et de joie considérées comme seules susceptibles de faire communier le fidèle avec Dieu.

Un autre mouvement également opposé au Talmudisme, et qui est plus récent puisqu'il date de la seconde moitié du dix-neuvième siècle est la « Haskalah » (3), (qui signifie en hébreu : intelligence, dans le sens large de ce mot), qui propageait l'idée d'un rapprochement de la culture juive des grandes cultures européennes. Les « Maskilim » (partisans de la Haskalah) qui se servaient

(1) M. LAZARUS, *l'Éthique du judaïsme.*, cité par E. FLEG, dans *Anthologie juive.*

(2) Voir sur ce mouvement, *l'Histoire moderne du peuple juif* de DOUBNOV POUYOT, et *les Merveilles du Becht*, par Pascal THÉMANLIS LÉPSCHUTZ.

(3) Voir sur ce mouvement : S. DOUBNOV, *Histoire moderne du peuple juif.* Bernard Lazare, dont l'érudition historique et la bonne foi sont incontestables, a pourtant été induit en erreur dans l'étude des mouvements idéologiques juifs contemporains. C'est ainsi qu'au moment même où il écrivait, dans son *Antisémitisme* : « ils (les Juifs de Pologne) forment encore un peuple à part, par les rites scrupuleusement suivis, par les coutumes constantes et par les mœurs hostiles à toute nouveauté », la grande influence de la « Haskalah » avait tout à fait modifié cet aspect.

de l'hébreu dans leur propagande eurent de nombreux adeptes dans les milieux intellectuels juifs de l'Europe orientale.

L'œuvre de leur guide spirituel, Nachmann Krochmal, un livre intitulé *le Guide des égarés des temps présents*, eut une répercussion presque semblable à celle qu'eut, en d'autres temps, le *Guide des égarés* de Maïmonide.

Une conséquence assez grave de l'attitude du Juif intellectuel inadapté et déraciné, consiste dans l'utilisation faite par l'antijudaïsme de ce personnage. L'antisémitisme a élaboré une théorie de l'intellectuel juif, dans laquelle le personnage que nous avons dépeint plus haut sert de prototype. Or, pour ne pas constituer un simple cas, le Juif à mentalité déformée n'est pourtant pas le spécimen le plus représentatif des classes instruites juives. Du problème particulier de l'intellectuel juif à caractère antinomique exprimé par des actes et des attitudes, nous passons ainsi à celui plus général du Juif à profession intellectuelle. Prenons par exemple le cas du juriste d'origine juive. On constate que parmi les avocats et en général les titulaires de diplômes du droit il y a un nombre considérable de Juifs. En Allemagne, avant l'avènement de Hitler, une proportion importante non seulement des gens exerçant une profession juridique, mais encore des théoriciens du droit politique, commercial, civil et criminel étaient d'origine juive.

L'antisémitisme allemand a naturellement vu dans le juriste juif un produit du Talmud, il est allé plus loin jusqu'à considérer la juridiction et surtout la procédure comme des produits de l'esprit juif. (On sait à quoi cela a abouti ; dans l'Allemagne actuelle, en matière de philosophie juridique, dans le droit politique notamment, à ce « Führerprinzip » qui se résume de la sorte : « Le droit, c'est ce que fait le Führer. »)

Que l'espèce de perfection à laquelle atteignent certains Juifs dans les professions juridiques, soit désagréablement éprouvée par des concurrents évincés, cela se conçoit. Mais il est évident que cette perfection,

dans la mesure où elle s'exerce, n'est la conséquence, ni d'une éducation spéciale, ni d'une déformation. Nous nous trouvons ici en face d'une situation antinomique dont le Juif ne peut être rendu responsable.

Dans un autre domaine du travail intellectuel, dans la littérature, on constate la présence d'idées et de préjugés particuliers concernant l'activité des Juifs.

C'est dans l'Allemagne weimarienne que s'est exprimée avec le plus d'intensité cette hostilité contre les littérateurs juifs. Les romanciers allemands d'origine juive, malgré leur grande différence de valeur, d'inspiration et de tempérament, furent tous classés par une certaine « critique » dans le « groupe littéraire juif », groupe naturellement « subversif » et « foncièrement décadent ».

Abstraction faite des éléments antinomiques, les écrivains allemands d'origine juive (surtout les plus connus, les seuls visés par la « critique » antisémite) n'ont rien de subversif et sont dépourvus de tout particularisme juif. Pour ne citer que les plus notoires : les frères Stefan et Arnold Zweig, ainsi que Jacob Wassermann, sont des auteurs profondément pénétrés de culture et d'esprit allemands et leurs œuvres portent une empreinte bien plus germanique que celle, par exemple, de l'écrivain national-socialiste Hans Heinz Ewers.

En France où généralement l'antisémitisme imite celui d'Allemagne, mais sur une moindre échelle et avec moins de brio, on retrouve un exemple de cette sorte de « critique » sous la forme d'un ouvrage sur Porto-Riche (1).

Souvent cette attitude hostile envers des écrivains d'origine juive, provoque en eux un réveil de la conscience juive qui peut les conduire jusqu'au nationalisme. Un exemple : Jacob Wassermann, que l'on contraint littéralement à envisager la question juive, qui le fait et aboutit à cette conclusion désabusée :

« Implorer, au nom de ses penseurs et de ses poètes, le peuple de la pensée et de la poésie ? En vain. Les

(1) Henriette CHARASSON, *M. de Porto-Riche, le Racine juif*.

préjugés qu'on croyait morts en enfantent des milliers d'autres, comme la pourriture engendre les vers. Tendre la joue droite quand on vous a souffleté la gauche? En vain. Ils n'en seront ni troublés, ni touchés, ni désarmés! Ils souffletteront la droite après la gauche, tout simplement. Lancer au milieu des criailleries une parole de bon sens? Ils diront : « Il se permet « de baver! Fermez-lui la bouche. » Donner dans toute sa conduite le plus parfait des exemples? En vain! Ils diront : « Nous n'en savons rien, nous n'avons rien « vu, rien entendu. » Chercher l'obscurité? En vain. Ils diront : « Il se cache, le lâche! Faut-il qu'il ait mau- « vaise conscience. » Aller à eux la main ouverte? En vain. Ils diront : « Quelle indiscretion, on reconnaît « bien le Juif et son sans-gêne. » Les aider à secouer leurs chaînes? En vain. Ils diront : « Combien a-t-il « touché? » Leur être fidèle dans la guerre? En vain. Ils diront : « Il sait tout faire, c'est un protégé. » Vivre pour eux? Pour eux mourir? En vain. Ils diront : « Juif il est, Juif il fut, Juif il reste (1). »

Par suite des injustices et des humiliations subies se forme, avec l'éveil de la conscience juive, un complexe de supériorité qu'illustre bien un poème d'André Spire :

Toi qui absorbas tant de races,  
Veux-tu m'absorber à mon tour?  
Ta langue modèle mon âme,  
Tu m'obliges aux pensées claires,  
Tu forces ma bouche à sourire...

Mais bientôt le poète juif se reprend :

Est-ce que je vais être méthodique  
Comme tes jardins maraîchers,  
Mince, exténué, épuisé,  
Comme les chênes de tes haies,  
Vais-je m'étaler près de terre,  
Comme tes dociles pommiers?  
Vais-je compter sur mes doigts, des petits vers rimés  
Pour des dames gentilles, couvertes de dentelles?  
Politesse, toi aussi tu voudrais m'affadir,  
Blague, tu voudrais rétrécir mon âme.

(1) JACOB WASSERMANN, *Ma voie comme Allemand et comme Juif*,

O, chaleur, ô tristesse, ô folie  
 Invincibles génies, à qui je suis voué  
 Que serais-je sans vous? Venez donc me défendre  
 Contre la raison sèche de cette terre heureuse (1).

A l'élément antinomique proprement dit, celui qui s'exprime par des attitudes et des actes qui à juste titre choquent le sentiment de la norme du monde non-juif, vient s'ajouter un autre composé de Juifs assimilés que l'antisémitisme contraint à reprendre conscience de leur personnalité juive, à en reprendre conscience en tant que victimes, c'est-à-dire par des réactions anormales ou supranormales.

Bernard Lazare croyait à la disparition de l'antisémitisme par l'élimination du particularisme religieux et culturel des Juifs. « Encore le nombre des Juifs judaïsants est considérable et tant qu'ils subsisteront, il semble que l'antisémitisme devra persister (2). »

L'histoire contemporaine ne confirme pas cette opinion. Dans les pays où les Juifs ont abandonné le judaïsme avec le maximum de frénésie, comme en Hongrie, l'antisémitisme persiste avec vigueur, en Allemagne il est devenu raison d'État, et en France il continue à être un phénomène de conjoncture. Non seulement l'antisémitisme continue, mais plus que jamais les Juifs souffrent dans leur être, souffrent parce qu'ils sont Juifs et qu'ils voudraient ne plus l'être, souffrent parce qu'ils voudraient redevenir Juifs et ne savent plus l'être.

Près d'un siècle et demi après l'émancipation politique et l'assimilation officielle. Les Juifs, matériellement et moralement atteints par les multiples crises, sont toujours persécutés en tant que Juifs, tout comme aux « époques barbares ». Mais ils supportent en plus le poids de milliers des leurs qui sont des demi-assimilés et des apatrides spirituels. C'est parmi eux que grandit l'intellectuel juif en désarroi et le marchand juif aventureux.

(1) André SPIRE, *Poèmes*.

(2) B. LAZARE, *l'Antisémitisme*, t. II, p. 279.

L'assimilation comme la concevait le philosophe Moïse Mendelsohn était une revendication justifiée, un mouvement d'« Aufklärung » destiné à transformer peu à peu le Juif du ghetto, d'en faire un homme libre capable d'*assimiler* les différentes valeurs culturelles, mais non pas de s'y *assimiler* obligatoirement sans autres considérations que celle du devoir civique. Mais les tendances assimilatrices du dix-neuvième siècle (qui sont encore celles d'un certain judaïsme officiel et synagogal, qui se bouche les oreilles, quand on parle de choses aussi « inconvenantes » que l'expérience palestinienne, ou la poésie hébraïque contemporaine) sont condamnées par toutes les expériences. L'avenir nous dira (un avenir peut-être encore lointain) comment se fera la réadaptation des Juifs inadaptes et dans quel sens se modifieront les mentalités antinomiques juives. Mais il ne faut pas oublier que cet aspect important de la question juive, comme la question juive tout entière sont subordonnés aux contingences politiques, économiques et sociales de notre temps. C'est ici que la vieille question juive s'insère et se confond avec les grands problèmes qui agitent le monde contemporain.

## UN EXEMPLE : JUIFS D'ALSACE

par Raymond POSTAL.

Je dois cet aveu liminaire à ceux de mes amis alsaciens qui liront ces pages : ce n'est pas sans hésitation que j'ai répondu au désir de Daniel-Rops et accepté de traiter ici la question qui en fait l'objet. Et voici pourquoi : je pensais d'une part que la constatation d'une entente entre chrétiens et Juifs d'Alsace — et d'une entente que l'on m'invitait à présenter en quelque sorte comme un exemple — se référait à quelque chose qui a été sans aucun doute une réalité, mais qui n'en est plus aujourd'hui tout à fait une ; d'autre part, il ne me semblait pas possible d'étudier cette évolution regrettable et d'essayer d'en donner une explication, à la fois selon la conviction que je me suis formée et dans l'esprit de ces Cahiers mêmes, sans paraître me séparer de quelques-uns de ceux dont la cause, depuis plus de douze années, n'a point cessé d'être pour moi une affaire personnelle. Faut-il l'écrire aussi, je me suis demandé si, amené à prendre ainsi position, je n'avais pas à me reprocher d'avoir publié la valeur de quatre ou cinq volumes sur les choses d'Alsace sans avoir pour ainsi dire parlé des Juifs, sinon pour marquer une fois pour toutes leur accord avec les fidèles des autres confessions sur le point essentiel des libertés religieuses. A la réflexion, je m'assure qu'il n'y avait pas à en dire davantage, puisqu'il s'agissait de présenter au public français la question d'Alsace, considérée sous l'aspect des rapports de l'Alsace avec la France, et peut-être n'est-il

pas vain de marquer, dès le début de cette étude, que les Juifs en tant que Juifs n'y jouent effectivement aucun rôle particulier. Mais il en va autrement dans la vie alsacienne considérée en soi, et il n'est pas niabile que le problème juif — comme tant d'autres problèmes du reste — s'y présente avec un relief singulier. D'abord parce que les Juifs y sont proportionnellement plus nombreux qu'en aucune autre région de France, à l'exception peut-être de Paris; ensuite, parce que, pour des raisons qui tiennent à l'essence même de la vie alsacienne, les chrétiens y étant d'une manière générale plus profondément chrétiens (et cela est vrai des catholiques comme des protestants), et les Israélites plus profondément Israélites, les dissemblances et les contrastes y sont ensemble plus tranchés et plus sentis. Nous dirons comment, de ce qui divise, ou plus justement distingue, on pourrait peut-être accéder à ce qui rapproche. Est-ce céder à une illusion? Il nous semble que l'Alsace, qui doit à son destin d'avoir reçu la garde de quelques-unes des valeurs les plus hautes de la vie sociale, ne remplirait pas pleinement sa mission, ne correspondrait pas en toute fidélité à sa vocation, si elle ne trouvait pas dans son propre fond, qui est chrétien, et parce qu'il est chrétien, une réponse à l'éternelle question d'Israël, qui accorde à la sauvegarde de son patrimoine traditionnel au moins l'ébauche d'une solution généreuse.

●

Pour le moment, à en juger par les apparences, on s'éloigne de cette solution plus qu'on ne s'en rapproche, et c'est un fait que l'antisémitisme manifeste en Alsace une recrudescence qui impressionne tous les observateurs. Mais il n'est point nouveau et nous en avons depuis 1924 constaté les symptômes dans les milieux les plus divers et même dans ceux que la connaissance et la pratique des vertus chrétiennes devraient le mieux défendre contre des entraînements peu compatibles avec les obligations de la charité. A y regarder d'un peu près, on se convainquait cependant

aisément que les manifestations de cet antisémitisme étaient surtout verbales et que le plus habituellement il se satisfaisait de brocards plus malicieux que méchants et de plaisanteries éprouvées et en quelque sorte traditionnelles. (Les « histoires » alsaciennes sont volontiers des histoires juives)... Je pense à des cas que j'ai connus et dont j'ai été frappé. Cette vieille religieuse de la clinique de la Toussaint, à Strasbourg, si profondément patriote et de franc langage : elle parlait des Juifs sans l'ombre de mansuétude, mais si elle venait à prononcer le nom du grand chirurgien (Allemand et Israélite !) avec lequel elle avait longtemps travaillé, elle en faisait chaque fois un éloge où l'admiration le disputait à une affection que le temps n'avait pas entamée. Un médecin strasbourgeois, fils de pasteur protestant, mais libre penseur, et au demeurant un des esprits les plus brillants qu'il m'ait été donné de rencontrer : son libéralisme et son scepticisme ne se démentaient qu'à propos des Juifs, qu'il couvrait de sarcasmes et vouait aux pires fléaux, — mais que, me disaient ses proches, il les soignait avec le même dévouement que ses autres malades... et à qui il inspirait la même confiance. Et pour qui le connaissait, cette affirmation était bien superflue... Et maints autres Alsaciens encore, hommes ou femmes, et de tous âges, bons chrétiens dans l'ordinaire de l'existence, conscients par conséquent du rôle de la justice et de la générosité dans une vie spirituelle harmonieuse, mais curieusement inertes, sinon réfractaires, dès qu'il pouvait s'agir, je ne dis pas de traiter les Juifs avec justice, mais de leur reconnaître le droit d'être traités selon un parti pris de neutralité bienveillante.

Parlons net : les Alsaciens, dont le bon sens, l'équilibre, la santé morale et le réalisme ont non seulement résisté aux vicissitudes d'un destin singulièrement agité, mais s'y sont affermis et fortifiés, et qui en donnent chaque jour de nouvelles preuves, perdent facilement leur sang-froid quand on les place devant la question juive. J'en ai souvent parlé avec mes amis catholiques ou protestants d'Alsace : je les

trouvais généralement réservés et même réticents, peu disposés à la discussion, et vite prêts, s'il advenait que celle-ci prît quelque développement, à considérer comme des abstractions, privées de fondement réel et plus encore de portée pratique, les arguments que je pouvais leur opposer. Le plus souvent, ils concluaient à peu près ainsi : « Tout cela est bel et bon, mais si vous les aviez chez vous comme nous les avons ici, vous ne parleriez pas ainsi. » Ce qui ne les empêchait pas, neuf fois sur dix, d'admettre que des relations individuelles normales, et même agréables, pussent parfaitement s'établir entre eux et des Israélites, — et j'ai toujours pensé que chacun d'eux faisait de cette exception, en en étendant le bénéfice à chacun de ceux avec lesquels il pouvait se trouver en rapports réguliers, la règle de sa propre conduite.

Cet antisémitisme de principe, général et systématique, sinon doctrinal, mais d'une expression surtout verbale et largement tolérant dans sa pratique, on aperçoit tout de suite qu'il atteste une contradiction interne, de même qu'il y a contradiction entre les principes de la morale chrétienne et toute affirmation systématique d'antisémitisme. On se trouve ici (je ne crois pas qu'il y ait un autre mot qui rende mieux compte de ce dont il s'agit) devant un *complexe*. Soulever la question juive devant les Alsaciens, c'est toucher à une blessure secrète. Je crois bien que c'est parce qu'ils le sentent confusément que les Alsaciens chrétiens cèdent si volontiers à ces violences de langage — comme si elles pouvaient à la fois les délivrer d'une vieille hantise et dénouer la double contradiction dont on vient de parler. Mais ils ne s'abusent même pas eux-mêmes... Si l'antisémitisme alsacien, de verbal et de formel qu'il était hier, et sous l'action de faits nouveaux, tend aujourd'hui à devenir politique, social, économique, en est-il pour autant plus valable? Quelles en sont les causes, lointaines ou immédiates? Et quelles racines plonge-t-il dans leur passé comme dans leurs consciences? C'est ce que nous allons voir du plus près possible.

La matière est vaste, et ressortit à la théologie et à l'histoire, autant qu'elle prête au pittoresque et à la polémique. Mais les témoignages sérieux et objectifs ne font pas défaut.

Charles Spindler, le grand artiste de Saint-Léonard, si attentif à tout ce qui peut affirmer le génie de son petit pays comme à tout ce qui pourrait y porter atteinte, écrivait dans son livre *Ceux d'Alsace*, il y a une dizaine d'années :

Un élément qu'on ne saurait passer sous silence quand on veut faire un tableau de nos petites villes, c'est la population juive. Elle concourt à donner à la physionomie des places et des rues un vague cachet oriental, non pas qu'elle se distingue par un costume spécial, mais par la persistance de sa race et de ses habitudes. Ces paisibles boutiquiers, qui exploitent presque tous un commerce de draps ou de quincaillerie, sont, dès le matin, assis devant leurs étalages, dans l'attente des pratiques; ce sont eux aussi les clients les plus assidus du grand café de la place, dont ils font une espèce de Bourse où ils se communiquent les renseignements utiles au point de vue des affaires. Ils sont au courant de tous les potins, et comme ils exercent, outre leur métier officiel, celui d'agent d'affaires de toute espèce, ne serait-ce que celui de dénicheur d'antiquités, leur influence est indiscutable... Il est vrai que depuis l'essor extraordinaire des caisses Raiffeisen, les paysans en peine de prêts s'adressent moins volontiers à leurs bons offices. Sous ce rapport, leur rôle a perdu de son importance, mais c'est pour le plus grand bien de leur réputation qui pâtissait du reproche, qu'on pouvait faire à certains d'entre eux, de pratiquer l'usure.

Chrétiens et Juifs vivent côte à côte, sans que ces derniers aient à souffrir de ces témoignages d'antipathie ou de haine qui sont propres à l'antisémitisme prussien. En Alsace, l'opposition de race se manifeste surtout par de petites taquineries dont on retrouve l'écho dans les amusantes anecdotes se rapportant aux Juifs et qui sont colportées par les Juifs eux-mêmes...

... Libérés par la Révolution française, qui leur a permis de s'établir à Strasbourg, dont l'accès leur était interdit depuis le grand autofadé de 1349, ils en ont gardé une profonde reconnaissance à la France. Depuis, leur ascension a été rapide

et continue... Ils jouissent maintenant, dans le domaine de la banque, de l'industrie et du commerce, d'un crédit qui dépasse de beaucoup leur importance numérique, celle-ci ne représentant même pas deux pour cent du chiffre de la population d'Alsace.

Groupés en petites communautés, ils sont disséminés un peu partout, mais plus volontiers dans les villages catholiques...

Concernant une époque moins rapprochée, nous lisons dans les *Souvenirs d'un Alsacien* de Paul Appell, ces lignes caractéristiques sur la vie au Lycée impérial de Strasbourg en 1869 :

... Le samedi, les Juifs n'écrivaient pas; ils venaient en classe et écoutaient les bras croisés. Quand le professeur dictait un texte, ils demandaient à l'un de nous de leur en donner une copie; nous le faisions volontiers. En Alsace, on est religieux; le libre penseur est à peu près inconnu; les gens sont catholiques, protestants ou juifs.

... que l'écrivain, rédigeant ses souvenirs en 1923, confirme et complète ainsi :

... Les Juifs sont blagués pour leur prudence et leur amour du gain; mais ils sont estimés à cause de leur fidélité aux prescriptions d'une religion sévère et aussi à cause de leur respect pour leurs parents.

Pour ma part, et bien avant que je n'en vinsse à m'occuper des choses d'Alsace, les affaires de mon père et la proximité d'Elbeuf, où l'on sait que de nombreux Juifs alsaciens s'établirent après 1871, au grand bénéfice de son industrie textile, m'avaient fait connaître plusieurs de ces émigrés et il m'avait été donné d'en recueillir des témoignages qui corroborent pleinement ce que Spindler et Appell disent des bons rapports des Juifs d'Alsace avec la population autochtone et de leur attachement à leurs traditions particulières. Nos fabricants elbeuviens passaient assurément et, je crois, passent encore pour être entendus en affaires. Non seulement il ne fût venu à l'esprit de personne de douter de leur loyalisme français ni de leur fidélité juive, mais ils donnaient à connaître, dès le temps de l'annexion (et j'ai connu par eux) un des visages de

l'Alsace. Il m'a toujours semblé qu'ils aimaient celle-ci comme *leur* province et qu'ils la faisaient aimer comme un tout indivis, sans la limiter à ceux de leur sang et de leur foi.

L'un d'eux, né à Obernai, se souvenait avec émotion d'un voyage qu'il avait fait à Paris, avec son père, vers 1880. Celui-ci l'avait emmené à la Chambre des députés, où il avait été reçu par Mgr Freppel ; les deux hommes, compagnons d'enfance, s'étaient étreints en se retrouvant et le prélat avait élevé de ses mains le petit Juif pour l'embrasser. Le même, dont je puis bien dire qu'il ne donnait pas l'exemple des vertus domestiques, allait encore de temps en temps passer quelques jours aux vacances auprès de sa famille d'Alsace. Mais il y allait de moins en moins souvent, et il en confessait la raison sans ambages : son impiété choquait les siens, et lui-même s'accommodait mal d'un milieu rigoriste où l'on continuait à observer scrupuleusement des pratiques dont il s'était affranchi. Un autre, parvenu à la vieillesse, parlait avec nostalgie du petit village bas-rhinois où il avait passé son enfance. De lui j'ai retenu ce trait. Chaque matin, à tour de rôle, pour annoncer l'heure de l'école, un enfant sonnait la cloche de l'église, — et lui, petit Juif, l'avait sonnée chaque fois que cela avait été son tour. Cinquante années plus tard, il gardait de ce geste une fierté qu'il ne séparait pas du souvenir d'une amitié... Les témoignages de la génération précédente étaient identiques.

On reconnaît donc un état de fait en constatant que du début du dix-neuvième siècle jusqu'à ces temps derniers une entente à peu près générale et à peu près stable avait régné entre Juifs et chrétiens d'Alsace. Entente d'autant plus significative qu'elle avait été réalisée et maintenue dans des conditions très différentes — la contrainte et la surveillance ayant fait place à la liberté — de celles qui avaient précédé. Car le passé avait été plus pénible, plus tumultueux, parfois sanglant, et finalement plus difficile.

L'entente aujourd'hui persiste, mais à la manière d'un armistice que l'on est tout près de dénoncer. Un artiste strasbourgeois, de culture française mais profon-

dément enraciné à sa province, à qui je demandais dernièrement ce qu'il fallait en penser, me faisait cette réponse pleine de sens, que l'on jugera piquante et même amère :

— L'entente, c'est quand les goÿs désavantagés ne rouspètent pas en public, mais seulement quand ils sont entre eux...

On n'en est déjà plus là, ce n'est que trop visible. Campagnes de presse; accusations ou menaces réciproques de boycottage; manifestations comme celle qui a accueilli Mme Brunshwicg, sous-secrétaire d'État, à son récent voyage à Strasbourg: autant de signes d'une effervescence qui peut conduire demain à des excès. Mais est-ce l'accord qui est l'accident, ou le conflit? Qu'est-ce qui est venu compromettre celui-là et rouvrir celui-ci? Et quelles analogies peut-on discerner entre les circonstances qui déterminaient autrefois le conflit et celles dont il semble surgir aujourd'hui?

Rodolphe Reuss, dans son *Histoire d'Alsace*, dit des Juifs fort peu de chose, et cela peut s'expliquer par le fait que, constituant jusqu'à la Révolution une minorité soumise à un statut spécial, jouissant de droits extrêmement limités, au surplus soustraits à l'obligation de faire la guerre, les Juifs n'avaient aucun rôle actif à jouer dans ce qu'on peut appeler l'histoire officielle, que ce fût celle des batailles ou celle de la diplomatie et de la politique intérieure. Reuss se borne à mentionner les violences dont ils furent l'objet au début jusqu'au milieu du quatorzième siècle (et dont le grand autodafé de 1349 marqua le point culminant); il note, selon le mot connu d'un chroniqueur clérical de l'époque, que « le poison qui les tua, ce furent leurs richesses » — ce qui montre quelle place ils s'étaient déjà faite dans l'économie du pays — et, sautant plus de cinq siècles, il n'en parle plus qu'à l'occasion de la Révolution française. C'est pour noter que dès l'élaboration des Cahiers des différents ordres, certains de ceux-ci demandaient que, pour empêcher leur « éton-

nante pullulation », on ne permit le mariage qu'à l'aîné de chaque famille juive. Aux premiers désordres de juillet 1789, « les Juifs, écrit Reuss, eurent plus à souffrir encore que les nobles et le clergé. La haine séculaire du paysan alsacien contre les trafiquants israélites se donna libre carrière. » Deux ans plus tard, la question des Juifs demeurait une des « questions brûlantes » qui attendaient une solution. On sait que la Constituante vota, après que le débat fût venu plusieurs fois devant elle, la loi qui abolissait toutes les distinctions entre les Juifs et les autres citoyens. Napoléon devait restreindre par la suite les droits qui leur avaient été ainsi accordés, en particulier en Alsace et dans la vallée du Rhin, mais Louis XVIII devait à son tour annuler ces restrictions. Un historien israélite, Élie Scheid, dans un ouvrage de perspectives un peu courtes au gré de qui y chercherait une philosophie des événements, mais bourré de faits et de textes, *l'Histoire des Juifs d'Alsace* (1), confirme et développe ce que Reuss donne surtout à entendre par prétérition. Si, prenant quelque hauteur, et rapprochant ce que ces écrivains disent des Juifs d'Alsace de ce qu'on sait de l'histoire des communautés juives des Pays-Bas, d'Espagne, de France (et qui n'en diffère en somme que dans la mesure où, en ce qui concerne les premiers, le caractère du Saint-Empire a pu influencer le cours des choses), on s'essaie à dégager des faits une synthèse, on discerne un certain nombre de constantes. A tout prendre, et des siècles durant, la question d'Israël, en Alsace comme ailleurs, est un procès sans cesse instruit et plaidé d'instance en instance, sans cesse rouvert, et où on ne saurait sans mauvaise foi nier que la proscription, l'ostracisme, la confiscation et quelquefois les massacres aient tenu assez souvent lieu d'arguments. On y voit le peuple d'Israël, confiné dans son ghetto et dans sa Loi, y fortifier par le même fait son particularisme et entretenir dans ce repliement tout ensemble imposé et accepté l'étonnante force de continuité qui est la sienne. Réduit à

(1) A. Durlacher, éditeur, Paris, 1887.

peu près au seul trafic qu'on lui ait laissé et où son habileté le rend maître, celui de l'or, il conquiert, développe et, s'il faut, reconquiert sans se lasser une puissance dont le dynamisme fait craquer les mesures où on l'enserre. Ce droit qu'on lui a réservé, le pouvoir temporel comme l'autorité religieuse a beau s'attacher sans cesse à en réglementer et à en limiter l'exercice, sinon à le lui retirer, il y revient toujours et en devient toujours plus puissant. Installé dans l'instabilité et ne connaissant d'établissement que « toujours précaire et toujours menacé », il grandit en nombre en même temps : sur la terre d'Alsace, en un siècle, de 1689 à 1784, sa population passe de 587 à 3 910 familles. L'alternance est frappante, et sans doute mystérieuse, du trafic fructueux des Juifs et de la vindicte des chrétiens et fait songer au mot de Pascal, qu'« il faut que les Juifs ou les chrétiens soient méchants ». Ils le sont, à n'en pas douter, et tour à tour, mais à armes inégales. On entend bien que le premier, l'inexpiable grief des chrétiens contre les Juifs c'est d'abord et avant tout, même s'il ne s'exprime plus, celui qui tient au souvenir et à l'horreur du déicide. Encore faut-il insérer celui-ci dans l'économie providentielle de la Rédemption. Mais comment nier que malgré l'isolement où on s'attache à les tenir, et en dépit de toutes les entraves que l'on mettra à leur activité, ce sont les Juifs, par une sorte de paradoxe, qui s'adapteront le mieux à l'évolution économique de la société et qui s'installeront le plus naturellement dans le capitalisme? De là d'autres griefs, d'un ordre moins noble, et plus immédiats, plus personnels, qui doubleront la séculaire aversion religieuse d'un ressentiment qui se transmettra de génération en génération et que chacune grossira de sa propre expérience. De là aussi des mouvements d'opinion, de masses, dirait-on aujourd'hui, que l'on verra dès la fin du moyen âge, par exemple, communiquer leurs passions aux magistrats et aux municipalités, par le jeu de ce qui est déjà la démagogie. Constatons-le pourtant : c'est toujours de l'autorité ecclésiastique et souvent du pouvoir impérial ou royal que durant

ces siècles d'épreuves la protection viendra aux Juifs, si elle vient parfois en vain ou trop tard. Inversement, si quelques-uns d'entre eux, un Joselin de Rosheim au seizième siècle, un Cerfbeer au dix-huitième siècle, obtiennent quelque crédit auprès des puissants et en usent en faveur de leurs frères, ce crédit sera fondé sur la loyauté de l'attitude à l'égard du pouvoir établi, sur l'évidence des services rendus et plus encore peut-être sur une autorité morale incontestable. Cela est significatif, à la fois quant aux conditions d'une entente et quant au niveau, si l'on peut dire, où elle se montre possible, humainement et spirituellement.

Voyons le présent. Il y a eu évolution, certes, depuis le temps où la *Grueselhorn* sonnait chaque soir, du haut de la cathédrale, l'heure où les Juifs devaient quitter la ville. Mais si certains la regrettent? Si les échos de la vieille corne de bélier ont encore des prolongements dans les âmes? Si le jeune Juif et le jeune chrétien qui vont interroger le passé au Musée historique retrouvent et nourrissent à sa vue l'héritage de leurs craintes respectives et d'une inéductable hostilité réciproque? Cette évolution serait incomplète et peut-être vaine. Vingt-sept ou 28 000 Juifs en Alsace sur une population totale de 1 200 000 âmes, 8 000 peut-être à Strasbourg sur 180 000 habitants, est-ce donc assez pour que soient faussées les normes de la vie sociale? Est-ce plus que l'organisme alsacien n'en peut supporter? — Et que leur reproche-t-on?

On nous dira, à Strasbourg par exemple, que le commerce est entre les mains des Juifs, et pour nous en convaincre on nous fera parcourir la rue de la Mésange et la Grand'Rue; qu'ils ont succédé dans les somptueuses demeures des quartiers de résidence aux fonctionnaires et aux officiers allemands; qu'il y a au Palais beaucoup plus d'avocats israélites qu'il n'y en aurait en cas de *numerus clausus*; que les grands moulins archimillionnaires paient le blé presque rien aux

paysans et vendent la farine à prix de fantaisie (1) ; que les usuriers juifs ont ruiné d'innombrables familles et que ce serait se tromper beaucoup que de ne parler d'eux qu'au passé ; que les Juifs sont solidaires du *Front Populaire* et que, récemment comme en 1924, ce sont des Juifs qui ont inspiré aux gouvernements de gauche leur politique alsacienne d'anticléricisme et d'assimilation aveugle ; qu'ils sont en outre, et naturellement, des éléments de subversion et de désordre, voire de démoralisation ; qu'un Juif arrivé traîne après lui toute une tribu de parents et d'amis prompts à l'arrogance et au profit (et les Alsaciens qui ont affaire à nos administrations nous inviteront volontiers à aller nous éclairer là-dessus dans les ministères) ; qu'ils sont incapables de s'attacher réellement à une patrie ; que s'ils vivent « en marge », c'est d'ailleurs parce qu'ils le veulent bien, comme en témoignent leurs habitudes de mariage, etc... Il faudrait reprendre chacune des accusations ou des constatations que nous rapportons ainsi en vrac, et démêler ce qu'elle contient de vérité, d'interprétation déformante, de généralisation tendancieuse, ou même de pure imagination. Encore passons-nous sous silence un grief que nous avons assez souvent entendu formuler, qu'on rougit presque d'avoir à relever et qui veut — sans même voir, du moins préférons-nous le penser, que c'est leur refuser jusqu'à la possession de la morale naturelle — que leur religion même fasse aux Juifs un devoir de faire tort aux chrétiens.

Le réquisitoire, en tout cas, est long. Mais on ne nie pas son fond de permanence en constatant qu'il doit beaucoup de sa passion à des contingences strictement locales et actuelles. La « crise », la proximité

(1) Ici aussi, je cite. La suite de mon texte montre assez que je ne reprends pas à mon compte toutes ces allégations. Mais la mort — survenue dequies que ces pages ont été écrites — de M. Henry Lévy, qui dirigeait la plus puissante des entreprises auxquelles semblait faire allusion mon interlocuteur, me fait un devoir d'ajouter que cet Israélite pratiquant et pieux a laissé le souvenir d'un homme droit, libéral et généreux — et dont la générosité était très loin de s'exercer au bénéfice de ses seuls coreligionnaires.

de l'Allemagne nationale-socialiste, la prise du pouvoir par le *Front Populaire* (et singulièrement la présence de M. Léon Blum à la tête du Gouvernement) : autant de facteurs dont l'action a été déterminante et qui, pour plusieurs d'ailleurs, s'interpénètrent. Notons encore (et ceci expliquera les plus légitimes des réactions des Alsaciens contre certains hôtes indésirables) que l'Alsace, du fait de sa situation comme de sa double culture — le fameux « pont » ! — et parce qu'elle est le dernier pays où l'on parle l'allemand, est aussi l'étape où les Juifs venant d'Allemagne, de Galicie, d'Ukraine, à peine touchés souvent par la civilisation occidentale, s'arrêtent pour s'y dégrossir un peu et y amasser pécule, le temps d'une génération ou deux, avant de reprendre leur marche vers l'Ouest (*Wo geht a Jud anne? Noch Paris*, dit un dicton alsacien) — et ces Juifs-là ne ressemblent guère aux Juifs raffinés et intellectuels de Paris. Ce phénomène, qui n'est pas nouveau, a pris en ces dernières années une ampleur particulière, en raison du nombre des Israélites qui ont fui l'Allemagne hitlérienne.

L'influence de celle-ci, bornée d'ailleurs à ce domaine, ne paraît pas niable. Elle s'exerce surtout par la Radio, que beaucoup d'Alsaciens écoutent, et dont la propagande antisémite n'est pas faite pour calmer les esprits. Qu'on ne s'abuse point cependant. Le national-socialisme a sacrifié au culte de la nation et à une politique d'ordre apparent et de dangereux prestige, trop de justes valeurs, auxquelles pour leur compte les Alsaciens demeurent jalousement attachés — les droits des « pays » et surtout la notion chrétienne de l'homme — pour garder quelque chance de les séduire jamais, si convaincus qu'ils soient de la nécessité de la lutte contre le communisme. On comprendrait mal que d'un système aussi vicié dans ses fondements que l'est le nazisme, d'une doctrine aussi fautive que le racisme, aussi opposée à l'universalité catholique, ils pussent isoler et accepter les thèmes de la persécution antisémite et en prendre exemple, alors qu'ils connaissent et condamnent la folie de la persécution antichrétienne. L'habileté de cette pro-

pagande, il faut le dire, tient à ce qu'elle s'assure une facile audience auprès des innombrables mécontents que la « crise » économique a touchés ou qu'elle menace, en en rejetant sur les Juifs les responsabilités majeures. Des arguments de cet ordre passent les frontières aussi aisément que les ondes — ou que la crise elle-même — et leur simplisme même fait leur force. Ils n'atteignent d'ailleurs pas que les mécontents, et d'autres qu'eux peuvent les reprendre pour déplacer et détourner d'eux le courant des colères ou, plus simplement, pour se dispenser de reconnaître leurs propres fautes : le « bouc émissaire » est une institution qui n'a pas cessé de servir et dont les Juifs n'ont pas, tant s'en faut, le monopole... Au vrai, autre chose est de reprendre, après Werner Sombart, la thèse somme toute défendable de l'identité du capitalisme moderne avec les façons juives de penser et de vivre (auxquelles il faut alors reconnaître que beaucoup de chrétiens se sont ralliés sans l'ombre même d'une restriction mentale) ; autre chose est de prouver que les Juifs aient joué dans son développement et dans ses crises, fût-ce l'actuelle, un rôle particulier. Tantôt bénéficiaires de ses succès, tantôt victimes de ses abus et de ses incohérences, ils ont, semble-t-il, partagé généralement le sort de ses autres tenants. Le capitalisme moderne ne peut être que suspect aux yeux des chrétiens conscients de leur foi et de ses exigences. Pour les autres, qui ont accepté le « jeu » et qui l'ont joué avec les Juifs, sur le même plan, tour à tour associés et concurrents, il leur reste à relire les Encycliques — et l'Évangile. Ils y trouveront l'explication de la crise, de toutes les crises : économiques, sociales, politiques — et leurs remèdes.

¶ Mais les Alsaciens savent cela. Et pour le reste, il faut pratiquer ce que Rémy de Gourmont nommait des dissociations d'idées. M. Léon Blum est Juif et socialiste ; mais c'est en tant que socialiste qu'il fait de l'action politique et qu'il exerce le pouvoir. M. Georges Mandel est Juif aussi et leur a montré (trop peu de temps) une rare compréhension des choses alsaciennes. L'ont-ils boudé ? Non. Il les a conquis, ils l'ont loué et

ils le regrettent. Alors?... Des hommes politiques juifs ont donné à M. Herriot, il y a treize ans, et donnent encore à M. Blum de mauvais conseils quant à la manière de conduire les affaires alsaciennes. Mais est-ce que M. Cachin, M. Thorez, M. Jouhaux (et j'ai bien envie d'ajouter M. Poincaré, dont ils se sont plaints amèrement), qui ne sont pas Juifs, font ou ont fait une politique plus chrétienne? La solidarité juive est un fait, et l'on comprend que l'individualisme français s'en accommode malaisément : est-il équitable de la ravalier au rang d'une complicité? Et si elle est, en quelque mesure, internationale, ne doit-on pas reconnaître qu'il y a là une conséquence directe de leur dispersion à travers le monde et des persécutions qu'ils ont partout subies? Les Juifs sont envahissants, — mais qui pourrait nier leur intelligence, leur aptitude à la spéculation intellectuelle, leur application au travail, leur volonté d'arriver et leur esprit de conquête? Les Juifs sont immoraux, déloyaux, destructeurs. Soit, : ce sont des hommes, et plus grands sont les dons, plus grandes sont les fautes. Qui les juge sur celles-ci en tant que Juifs devra d'abord se demander s'ils sont tels parce qu'ils observent leur Loi ou parce qu'ils la trahissent...

Résumons : si le critère « juif » est réellement le seul qui compte pour les Juifs, comme on le leur reproche, ne les imitons pas dans cette erreur. L'homme de bonne foi qui s'appliquera à distinguer, à propos des Juifs, comme on vient de le faire, l'essentiel et le contingent, apercevra qu'il est possible de prendre vis-à-vis d'eux, comme homme et comme citoyen, une position aussi simple que franche et qui concilie la justice et la prudence — cette autre vertu. On ne minimisera en s'y tenant aucune des difficultés possibles, mais on les dominera toutes. Nous l'appellerons la position du droit commun : c'est celle, en dernière analyse, de la morale naturelle. Du point de vue de celle-ci, on jugera et on traitera les personnes. A ceux des Juifs qui ont pris politiquement position, on appliquera le traitement dû aux amis, aux alliés ou aux adversaires politiques, rien de plus, rien de moins, sans oublier que le bien commun demeure l'ultime cri-

térium de l'action des uns et des autres. A cette hauteur de vues, dont nous dirons encore une fois qu'elle devrait être naturelle, on se sentira assez libre pour penser que la France, à défaut d'un nouveau Richelieu ou d'un nouveau Colbert issu de son terroir, se trouverait bien d'un Disraéli...

S'arrêtera-t-on à ces vues qui, nationales, économiques ou sociales, sont seulement d'ordre humain? Non. Le fond même du problème juif est d'ordre spirituel et divin, et, dût-il durer jusqu'à la « fin des temps », les chrétiens doivent l'aborder en chrétiens, le traiter en chrétiens.

Comment les Alsaciens l'oublieraient-ils? Chez eux, certes — et bien mieux qu'à Paris, par exemple, où se coudoient toutes les races, toutes les croyances et toutes les incroyances, et où les Juifs semblent couramment perdre une part de leur caractère — le judaïsme garde son aspect éternel, et « qui dit Juif — selon la forte expression de Dom Duesberg — dit tout ensemble un état civil et un symbole de foi ». Et qu'est-ce donc qu'Israël, sinon d'abord, comme le montre Pascal en des pages fulgurantes, le « peuple témoin » — témoin du Christ qu'il a renié et crucifié mais qui est né de lui, témoin de la Vérité que nous ne possédons tout entière que parce qu'il en a reçu et gardé la promesse et les prémices? Dispersé à travers le monde (et c'est Dom Duesberg encore qui explique d'une manière saisissante comment la Diaspora juive fut pour la diffusion du christianisme naissant un instrument providentiel), perpétuellement errant, dépossédé de la terre, mêlé plus qu'aucun autre aux autres peuples et plus *un* cependant qu'aucun autre, plus jaloux qu'aucun de la pureté de son sang et de l'intégrité de sa foi, enfermé dans le souvenir de sa royauté déchue et dans son espérance obstinée et douloureuse, Israël nous est lié par la parenté la plus étroite. Car « les vrais Juifs et les vrais Chrétiens n'ont qu'une même religion » (Pascal) — et le Christ « n'est

pas venu abolir la Loi, mais l'accomplir » (Matth., v. 17). Heureux sommes-nous qui, parce que l'Arbre de David a donné sa fleur la plus haute, avons reçu le dépôt des Vérités et des Biens dont Israël n'avait connu que les Figures et qui, du « livre scellé » qu'il n'a pas su ouvrir, sommes passés au livre de Vie qu'est l'Évangile. Des millions de Juifs, dont beaucoup sanctifient le nom de Jahweh par leurs prières et par leurs œuvres, attendent, dispersés sur la terre entière, le Messie qu'ils n'ont pas voulu reconnaître. Ils sont nos frères, ils restent le peuple de Dieu. L'Église, qui ne l'a jamais oublié, et qui prie pour eux — avec leurs psaumes — le marque de la manière la plus pathétique dans cet Office du Vendredi saint où résonne l'écho poignant d'une Alliance qui n'est pas dénouée... « Ils sont aimés à cause de leurs pères » (Rom., xi, 28). Nous ne l'oublierions pas nous-mêmes sans être des chrétiens incomplets.

De l'Alsace, qui a si fermement et si lucidement attesté sa fidélité à ses idéaux traditionnels, nous écrivions, il n'y a pas longtemps, qu'elle est en notre pays « un bastion de l'ordre chrétien »; et cet ordre est essentiellement une harmonie dans la justice et dans la charité. C'est dire — et nous l'avons marqué sans équivoque — que les Alsaciens chrétiens ne sauraient sans se contredire eux-mêmes faire d'un parti pris d'antisémitisme la règle de leurs rapports avec les Juifs. Mais nous avons dit aussi comment, dans la pratique, et sur le plan des rapports individuels, ils se montrent communément enclins à une large et généreuse tolérance. C'est qu'ils gardent, même confus, même contrarié par ces facteurs dont nous avons indiqué la contingence, l'instinct de leur fraternité avec Israël, et il suffirait sans doute de leur rappeler sur quelles réalités mystiques et véritablement divines celle-ci est fondée, pour qu'elle développât de nouveau ses virtualités d'apaisement d'abord, de collaboration et de concorde ensuite. Les exemples ne manquent pas et viennent de haut encore. C'est M. le Grand-Rabbin Schwartz,

de Strasbourg, envoyant à Mgr Ruch, à la veille du triomphal Congrès Eucharistique National de 1935, dont l'Alsace catholique a gardé une si légitime fierté, pour lui « adresser son religieux salut », un message aussi noble qu'émouvant, où il évoquait « face au paganisme et à la barbarie » cette « union de toutes les forces spirituelles (qui) s'impose plus que jamais pour le salut du pays et la paix du monde », et qu'il terminait sur des « vœux » dont il empruntait l'expression au roi-psalmiste : *Dominus custodit te ab omni malo; custodiat animam tuam Dominus. Dominus custodiat introitum et exitum tuum; ex hoc nunc et usque in sæculum* (Psaume 121, fin). C'est Mgr Ruch, donnant lecture de cette lettre à l'assemblée générale du Congrès et invitant l'assistance à s'associer à lui dans une prière à l'intention des autorités des autres confessions représentées à Strasbourg. C'est l'Évêque de Strasbourg, encore, assistant tout récemment aux côtés de M. le Grand-Rabbin Schwartz, à une conférence de M. le Professeur Delpech, de la Faculté de Droit de Strasbourg, et catholique fervent lui-même, en faveur de l'Université juive de Jérusalem. Et c'est dans le même esprit — et non parfois sans mérite — que les dirigeants du grand parti catholique alsacien ont toujours su garder devant le problème juif une attitude qui est à elle seule pour leurs troupes un exemple de modération.

On entend bien que cette fraternité, qui laisse subsister la séparation des frères, est et restera douloureuse, et que de ce qui les sépare les catholiques ne peuvent, sur l'essentiel, rien céder. Mais l'Alsace de Sainte Odile est aussi l'Alsace du Père Libermann et des deux Ratisbonne. La fraternité peut demeurer loyale, elle peut garder son souci de compréhension et ses délicatesses et ne pas renoncer à être conquérante. Et c'est là peut-être l'idée la plus propre à rendre aux chrétiens d'Alsace, devant le problème juif, la plénitude du sens chrétien. Aussi bien n'ont-ils pas reçu déjà le gage de la seule victoire qui compte? ...A Strasbourg même, à l'un des portails de la cathédrale, deux admirables figures, aussi remarquables par

la perfection de l'art que par le symbolisme de l'attitude, représentent l'Église et la Synagogue : l'une couronnée, triomphante, qui porte dans sa main le calice de la « nouvelle alliance » ; l'autre inclinée sur sa lance brisée, vaincue, mais ni humiliée ni méprisable. Sont-ce là deux ennemies, ces femmes rapprochées depuis des siècles dans un muet dialogue ? Ce sont deux sœurs : même grâce, même noblesse, si l'une d'entre elles, les yeux bandés, aveuglée pour un temps, mais non aveugle, n'a pas su reconnaître leur commun héritage... Quel Alsacien catholique demeurerait insensible à la leçon de ce clair symbole ? A le considérer, il sait mieux sans doute que son « droit de bourgeoisie est au ciel », comme dit Saint Paul, mais il comprend mieux à quelles richesses il participe dès ce monde, parce qu'il est avec l'Église, et que l'Église est avec Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie. Il sait qu'à l'insondable mystère dont il bénéficie l'humanité a été associée, et que le Christ a été un homme aussi — l'homme d'un temps, d'un pays et d'une famille. Et lui, qui s'en réclame et qui en est le témoin, quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, comment pourrait-il s'abstenir, devant les Juifs, de leur donner à connaître le Maître dans le disciple, et par là, dût-il ne point la voir en ce monde, de préparer leur réconciliation avec la Sainte Trinité ?

Avril 1937.

## VOCATION ET DESTIN D'ISRAËL

par Denis DE ROUGEMONT.

### Sens de « l'histoire » d'Israël.

Un prophète, a écrit Karl Barth, est un homme sans biographie. « *Er steht und fällt mit seiner Mission* », c'est-à-dire qu'il consiste uniquement dans sa mission ; ou, si nous traduisons littéralement cette expression, à vrai dire très courante en allemand et qui sans doute a perdu sa vertu pour une oreille habituée : « Il se lève et il tombe avec sa mission. » Nous ne savons rien du reste de sa vie, et n'avons nul besoin d'en rien connaître pour reconnaître la portée de son message, puisque c'est le message *de Dieu*. Jérémie n'eût été qu'un berger bègue si l'Éternel n'avait parlé par lui. Voici qui est digne de remarque : le seul détail précis que rapporte la Bible à son sujet, c'est cette difficulté à s'exprimer. Non seulement rien d'historiquement notable ne le prédestinait à jouer le rôle d'un grand prophète, — les psychologues s'y épuiseront — mais encore il y avait cet obstacle, et celui-là précisément qui paraît le plus décisif, à vues humaines, s'agissant d'un homme appelé au ministère de la Parole.

Ce qui est vrai du prophète l'est aussi de son peuple, — peuple entre tous prophétique. Ce qui est vrai de la *biographie* d'un homme que l'Éternel choisit, n'est pas moins vrai de l'*histoire profane* des Juifs, porteurs eux aussi d'une mission que rien en eux ne semblait préparer. On peut le dire sans paradoxe : Israël n'eût pas eu d'histoire sans la promesse que Dieu fit à

Abraham. Cette tribu « se lève et tombe » avec la mission qu'elle incarne : « Préparer les voies du Seigneur », espérer et prêcher le Messie, attendre activement l'invisible, et plus que cela : le jamais vu, ce qu'aucun autre peuple au monde n'a jamais pu seulement imaginer, ce qui ne répond à nul besoin historiquement déterminé...

¶ L'histoire, au sens hégélien ou tainien, ou matérialiste-dialectique, se donne pour tâche de reconstituer l'évolution immanente d'un peuple, telle qu'on peut vraisemblablement la styliser et la chiffrer, c'est-à-dire telle qu'elle fut déterminée par des facteurs en partie mesurables (géographiques, économiques, etc.), ou formulables dans notre langage plus ou moins naïvement positiviste. Que nous apprend une science de cet ordre sur le *destin* auquel étaient promises les infimes tribus nomades qui constituaient, aux origines, la nation juive? Une similitude facile nous permet de l'imaginer : l'histoire n'a pas la plus petite raison de supposer que le peuple d'Israël, s'il n'avait pas été « élu », eût évolué d'une autre sorte que tant de tribus d'Arabie qui nous offrent encore aujourd'hui, avec une persistance bien remarquable, tous les traits caractéristiques de la coutume pastorale des temps d'Abraham. Nous ne possédons pas *un* renseignement, d'ordre profane, qui nous explique pourquoi *cette* tribu-là échappa au destin monotone, exceptionnellement conservateur, qui a pesé jusqu'à nos jours sur les habitants du désert. Désignée entre mille, sans raisons. Ou sans autre raison, peut-être, que cette impuissance étonnante à construire et à conquérir...

Ainsi les annales d'Israël sont celles d'une puissance imprévue et humainement imprévisible, qui ne fut jamais immanente aux conditions médiocres des Hébreux. Ce que nous connaissons de leur « histoire » — mais le mot prend ici un sens nouveau — c'est la suite des gestes de Dieu dont ils ne furent que les instruments. Mais les instruments indociles ! Ce qui est à eux, dans ces annales, c'est ce qui les rabat à leur destin, ce sont leurs révoltes constantes, leurs faux-pas, leurs accès d'incroyance. Et toute leur grandeur

est à Dieu, c'est-à-dire à la vocation qui les arrache, malgré eux, à ce destin de très piètre envergure.

#### Foi et idolâtrie.

La considération du conflit séculaire que décrit l'Ancien Testament nous ramène avec une insistance innombrable et vraiment grandiose à cette opposition fondamentale d'une vocation et d'un destin, hors de laquelle on ne peut rien comprendre de ce qui touche à la nation des Juifs.

Destin nomade, vocation messianique. Destin visible, insignifiant ; vocation invisible et triomphante : celle que prêchent les prophètes au peuple et qui seule l'élève, l'assemble et donne un sens à la vie de chacun. Ce peuple errait sans « fin » dans le désert, sans but jusqu'à ce que Dieu l'élise. Désormais sa voie est fixée, mais ce n'est plus sa « propre » voie. Il vient de Dieu, il va vers Dieu, et c'est la loi de Dieu qui l'y conduit. C'est pourquoi son *telos* (sa fin dernière), est transcendant et mystérieux comme Dieu, unique en son essence, comme Dieu, et comme Dieu objet de la foi seule. De la *foi*, et non de la *vue* ! Catégories absolument nouvelles, et qui joueront un rôle déterminant dans l'éthique de l'Occident, même sous les noms paganisés d'idéalisme et de réalisme au sens courant.

Mais le conflit de la foi et de la vue n'est en somme qu'un autre aspect du conflit de la vocation et du destin. Il fait comprendre l'esprit de révolte qui tourmenta sans fin les douze tribus. Car un but invisible aux mortels est une menace et une angoisse, au moins autant qu'une promesse. Une menace pour les « intérêts immédiats » qui se voient par trop négligés au profit d'on ne sait quel futur. Et une angoisse contre laquelle il est fatal que l'on cherche à se protéger par quelque chose de visible et de tangible. Ainsi les Hébreux se rebellent, ils *fui*ent dans le culte des faux-dieux, rassurants parce que « faits de main d'homme »... Mais sans relâche, des prophètes re-

viennent pour railler durement ces idoles et les traîtres qui les adorent :

Mon peuple consulte son bois  
Et c'est son bâton qui lui parle !  
Car l'esprit de prostitution égare  
Et ils se prostituent loin de leur Dieu !

(Osée, 4, 12).

Cet « esprit de prostitution », cette idolâtrie qui renaît dès qu'Israël cesse de croire à ce que ses yeux ne peuvent voir, et qui pourtant fait toute sa grandeur, c'est la révolte du destin profane contre la vocation libératrice. Et de même que cette révolte, et ce destin, et ce besoin de voir, sont symbolisés au concret par les statues des idoles étrangères — car c'est le voisin qu'on imite lorsqu'on doute de sa vocation — de même cette vocation et la foi qu'elle implique ont un symbole, unique et univoque : l'Arche de l'Alliance présente au sein du peuple, aussi nommée arche du témoignage, parce qu'elle atteste les volontés de Dieu, les conditions de son alliance.

#### La mesure.

Dans l'Arche sont les Tables de la Loi. La Loi est la « mesure » sacrée : c'est elle qui rappelle à la fois l'origine et la fin du peuple en tant qu'il est un « nouveau » peuple, élu par Dieu et « mis à part » (1). C'est à elle

(1) Il faut bien voir que le « racisme » juif n'est justifié à l'origine que par la vocation *spirituelle* de ce peuple. Il n'est pas du tout biologique. Il ne le devient qu'accessoirement, à mesure que l'on prend les « signes » de la vocation pour des réalités valables en elles-mêmes. Mais sans doute ce glissement fatal s'est-il dessiné dès le début, à mesure que l'on codifiait les relations des « élus » et des « gentils ». On sait à quel point cette codification fut poussée. L'historien juif Josèphe écrit dans sa *Réponse à Appion* (1, 2) qu'un registre des « femmes sacerdotales » (c'est-à-dire appartenant aux familles des prêtres) était tenu par les sacrificateurs. « Et ils n'en épousaient point qui aient été captives, de peur qu'elles n'aient eu quelque commerce avec des étrangers. Peut-il y avoir rien de plus exact pour exempter des races tout mélange avec d'autres, puisque nos sacri-

que tout acte se réfère, et non seulement tout geste, mais toute pensée. Rien n'est plus neutre ou laissé au hasard, tout est « mesuré » et jugé dans la perspective de la fin assignée à toute la nation : l'Éternel Dieu et son service.

Ainsi l'Arche de l'Alliance nous apparaît comme l'exemple à peu près idéal de ce que l'on peut nommer (d'un terme d'ailleurs emprunté à l'antiquité hellénique) la *mesure* d'une civilisation, le *canon* d'une culture et d'un ordre social, le principe initial et final régulateur et en même temps animateur de toutes les œuvres d'une nation, tant matérielles que politiques et spirituelles (1).

L'histoire des civilisations nous offre certes d'autres exemples assez grandioses de communes mesures rigoureuses. (Inde ancienne, Grèce de Périclès, Rome des Césars, Papauté médiévale, empires égyptiens et aztèques, Chine des grandes dynasties.) Mais la mesure des tribus hébraïques se distingue de toutes les autres en ce qu'elle est une vocation adressée par un Dieu personnel, unique, éternel, transcendant. Elle n'est pas le produit normal d'une évolution historique fécondée et cristallisée par l'intervention d'un grand chef. Elle est donc plus « totalitaire » que toute mesure humainement concevable, puisqu'elle ne tire pas son origine de circonstances ou de personnes nécessaire-

ficateurs peuvent, par des pièces si authentiques, prouver leur descendance de père en fils depuis deux mille ans? Que si quelqu'un manque d'observer cet ordre, on le sépare de l'autel, sans qu'il lui soit plus permis de faire aucune des fonctions sacerdotales. » — Il est curieux de noter que les lois racistes hitlériennes privent de tous droits civiques les personnes qui ne peuvent prouver par les registres la pureté de leurs origines : c'est que l'exercice des droits civiques est bien une sorte de « sacerdoce » national. On voit ainsi que l'eugénisme n'est pas le seul motif de la législation raciste.

(1) Sur l'importance capitale de cette notion de *commune mesure* pour toute culture ou civilisation, j'ai donné de plus amples précisions dans un volume intitulé *Penser avec les mains*, où l'on trouvera un raccourci de la présente étude. Du point de vue de l'histoire du peuple juif, ce raccourci souffre, entre autres, d'une très grave lacune en ce qu'il paraît conclure sur l'abandon final d'Israël à son destin, après la mort de Jésus-Christ. Je suis heureux de pouvoir donner ci-après un développement qui n'avait pas sa place dans mon livre.

ment imparfaites ou partielles. Elle ne laisse aucune contingence, ni aucune possibilité de retrait ou de dépassement. Aucun refuge « loin de la face de l'Éternel ».

Parce qu'elle est la loi *de Dieu*, et que ce Dieu est l'Éternel, la Loi est la conscience finale du peuple hébreu. Et parce qu'elle est la *loi* de Dieu — qui définit la vérité — elle porte en elle la règle permanente de toute action et de toute pensée. Vraie mesure donc, et parfaitement commune. On porte l'Arche au-devant des armées, dans la guerre, comme le symbole de l'unité du peuple, mais son usage est interdit pendant les guerres civiles : c'est que la mesure est indivisible.

Dieu est au ciel, sa loi est sur la terre, et les prêtres sont là pour veiller sur l'Alliance. Et si ces « clercs » viennent à trahir, cédant à leur penchant immémorial et bien connu, s'ils oublient que le Dieu qu'ils servent est un Dieu qui se nomme « jaloux », les Prophètes se lèvent contre eux et dénoncent leur idolâtrie (1). Remarquons que la notion d'idolâtrie déborde ici singulièrement le culte des images d'où elle tire son nom. Elle embrasse tout ce qui n'est pas foi, mais vue, tout ce qui est refus d'obéissance, et imagination d'un autre bien. Idole tout ce qui détourne de la seule vocation. Idole toute action ou pensée, si belle ou si féconde qu'elle soit, qui ne puisse être consacrée au ministère sacerdotal du peuple élu. Idole, tout ce qui n'est pas ordonné à la fin que les prophètes annoncent sans relâche.

Mais la pire des idolâtries, c'est celle qui prend pour

(1) La rédaction des livres mosaïques est attribuée par Wellhausen et son école à des disciples des grands prophètes. Ce serait donc le prophétisme, c'est-à-dire l'élément le plus *finaliste* de la religion d'Israël qui aurait donné au peuple l'expression légale de sa commune mesure : le Décalogue. Ainsi la fin crée ses moyens.

Cette hypothèse est aujourd'hui démodée. On revient à la conception ancienne : un chef hébreu — celui que la Bible appelle Moïse — aurait bel et bien donné les rudiments de la Loi au peuple juif dès la sortie d'Égypte. Les prophètes seraient alors ceux qui rappellent le peuple au culte du vrai Dieu — contre les prêtres des dieux étrangers — mais aussi ceux qui dénoncent les excès du légalisme.

objet de son culte la mesure même, la Loi en soi, abstraite des fins pour lesquelles elle existe. C'est l'idolâtrie qui consiste à soumettre l'homme à la « lettre » d'une législation divine, mais dont l'homme s'est emparée, et dont il fait sa chose, oubliant son Auteur. C'est alors que la lettre tue l'homme, au lieu de le secourir en incarnant l'esprit. Et c'est à cette ultime tentation que devaient succomber les plus grands rigoristes, les savants docteurs de la Loi, ceux que le peuple honorait à peu près comme on le fit plus tard des Princes de l'Église, des évêques et des cardinaux : des Pharisiens. Condamnant au nom de la Loi celui-là même qui l'avait donnée, tuant en Jésus-Christ, au nom de la lettre, celui dont cette lettre préparait la venue, et qui seul lui donnait son sens...

Rien ne me paraît plus propre à confirmer cette interprétation de la Loi, comme mesure du peuple hébreu, qu'un texte que je trouve dans le plus grand des historiens profanes des Juifs : Josèphe. « Notre législateur (Moïse), écrit-il dans sa *Réponse à Appion* (1), a été le seul dont les actions et les paroles ont été conformes. » Car il n'a pas seulement formulé des lois justes, complètes et très détaillées, mais il a veillé à ce qu'elles fussent connues de tous. « Cette connaissance produit parmi nous une admirable conformité, parce que rien n'est si capable de la faire naître et de l'entretenir, que d'avoir les mêmes sentiments de la grandeur de Dieu, et d'être élevés dans une même manière de vivre, et dans les mêmes coutumes ; car on n'entend point parmi nous parler diversement de Dieu, comme il arrive parmi les autres peuples, non seulement entre les personnes du commun, qui disent chacun au hasard ce qui leur vient dans l'esprit ; mais entre les Philosophes... Nous croyons que Dieu voit tout ce qui se passe dans le monde. Nos femmes et nos serviteurs en sont persuadés comme nous : on

(1) Livre II, chap. vi, trad. d'Arnaud d'ANDILLY.

peut apprendre de leur bouche les règles de la conduite de notre vie, et que toutes nos actions doivent avoir pour objet de plaire à Dieu. »

**Une culture pauvre, mais fidèle.**

Un homme du vingtième siècle ne peut, me semble-t-il, qu'éprouver une sorte d'effroi au spectacle d'un ordre social, spirituel et matériel, aussi fanatiquement lié, et suspendu à l'invisible. Le moderne en ressent comme une offense à cette liberté créatrice dans laquelle il met son orgueil. Que de richesses perdues, songe-t-il, que d'inventions négligées, méprisées ! Nous adorons la Vie et le Progrès, le foisonnement et la diversité, et toute mesure ne serait à nos yeux qu'une occasion de dépassement...

Oui, la Richesse est notre dernier dieu, et c'est peut-être le secret de l'expansion, mais aussi de l'anarchie finale de notre culture moderne. Culture dont les éléments progressivement désunis, puis coupés de toute base commune, en viennent à ne plus même pouvoir communiquer, ni s'animer les uns les autres, chacun se refermant sur sa spécialité, se forgeant une langue singulière au mépris de tout « sens » commun, et convoquant enfin, à grands frais d'inventions, la vieille malédiction de la Tour de Babel, qui est la dispersion du genre humain.

Le dilemme qui se trouve posé à toute civilisation, et d'une manière très urgente à la nôtre, est assez clairement défini par la comparaison que l'on peut faire de notre richesse anarchique, et rendue presque vaine par ses excès, avec la pauvreté pleine de sens et de grandeur qu'imposait la Loi d'Israël. Ce que l'on perd et ce que l'on gagne à sacrifier à une « mesure », voilà ce dont l'exemple juif nous permettra mieux que tout autre de juger.

Que devient en effet la culture, dans un monde où n'est tolérée que « la seule chose nécessaire » ? « L'homme qui a une vocation n'est pas bon à autre chose. Israël portait dans son sein l'avenir religieux du

monde. Dès qu'il était tenté de s'oublier dans les voies vulgaires des autres peuples, une sorte de génie sombre lui montrait l'envers de toute chose, et avec des accents d'amère ironie, proclamait que la justice à l'ancienne manière ne devait jamais être sacrifiée (1) ». Ainsi toute tentative de culture profane se voit assimilée à une révolte d'orgueil contre Dieu. La culture d'Israël sera pauvre à raison même de sa pureté. Sa pauvreté sera la condition de sa grandeur. Car ce qui est grand, c'est ce qui comble la mesure, *et non pas ce qui la dépasse*. Ce n'est pas la richesse, mais la fidélité. Ce ne sont pas les moyens en eux-mêmes, mais les moyens mesurés par la fin. C'est pourquoi sa pauvreté même garantit la fidélité de la culture du peuple hébreu. C'est une ascèse : il s'agit de détruire en germe tout ce qui comblerait trop tôt, ou trop humainement, la grande attente messianique.

Point d'abstractions : c'est que le culte qu'il faut rendre au Dieu vivant est une obéissance directe « en esprit et en vérité ». Or abstraire, c'est d'abord s'abstraire de l'immédiat. Et c'est aussi, dans une certaine mesure, douter... Ainsi donc, pour l'Hébreu, se borner au concret, c'est rester fidèle à la Loi. D'ailleurs son langage même s'ordonne dès l'origine à cette vocation supérieure ; dénué de termes abstraits, impropre à toute métaphysique (2) il contraint les auteurs sacrés à l'invention de métaphores qui enrobent les notions les plus hautes dans un vêtement quotidien ; on dirait : un vêtement de travail. Cette « pauvreté » philosophique — mais quand un peuple a des prophètes, a-t-il besoin de philosophes ? — est ainsi l'aspect négatif d'une splendeur poétique inégalée. (La poésie de l'Occident chrétien sera grande dans la mesure où elle sera

(1) RENAN, *Histoire du peuple d'Israël*, t. II, p. 265.

(2) « L'embaras de l'hébreu pour expliquer les notions philosophiques les plus simples, dans le *Livre de Job*, dans l'*Ecclésiaste*, est quelque chose de surprenant. L'image physique qui, dans les langues sémitiques, est encore à fleur de sol, obscurcit la déduction abstraite... » (RENAN, *op. cit.* I, p. 49). Où Renan voit un obscurcissement, je vois le gage d'une vive actualité, ou efficacité, du langage des clercs, identique à celui des bergers.

biblique ou grecque, sublime dans la mesure où la synthèse des deux traditions sera dominée par l'élément biblique.) Seuls les grands discours prophétiques, parmi tous les chants de la terre, ont réellement rythmé l'action et vérifié l'étymologie grecque de poésie, qui est agir.

Point d'arts figuratifs ou imaginatifs. La loi les interdit par le deuxième et le troisième commandement. « Tu ne te feras pas d'image taillée, ni de représentation des choses qui sont en haut dans les cieux, en bas sur la terre, et dans les eaux plus bas que la terre. » Cela condamne toute espèce d'art plastique. « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face » — cela condamne la mythologie et la fabulation, où les Aryens puisent leur art de tromper et de se satisfaire d'illusions.

Point de science purement technique : la sagesse de Salomon n'est pas une connaissance des « causes » mais bien des « signatures » naturelles. Elle ne veut pas utiliser les choses, mais distinguer en elles les intentions divines, pour les offrir en holocauste spirituel au Créateur (1).

Enfin, remarque encore Renan : « L'esprit prophétique, et les institutions qui en naissent, au moins virtuellement, interdisaient le développement commercial (2) et industriel. »

Que reste-t-il de ce que nous nommons culture ? Philosophie, beaux-arts, fictions écrites, science, industrie, tout cela est sacrifié à la seule chose nécessaire : l'accomplissement d'une vocation spirituelle. Et les moyens de cet accomplissement sont les moyens les plus élémentaires que les hommes ont de commercer : l'écriture, la parole et l'action, — la tradition, la prophétie, la guerre...

Mais cet extrême dénuement, ce résidu d'exclusions fanatiques, se trouve sauver et garantir la possession

(1) Voir sur ce point : *Colloque avec Salomon*, par Albert-Marie SCHMIDT, dans la revue *Hic et Nunc*, n° 9-10.

(2) Des études plus récentes semblent infirmer en partie ce dernier jugement de Renan. Mais il reste valable pour la période primitive.

de ce que notre Occident lui-même a défini comme le bien souverain : l'harmonie dans le dynamisme, le Sens général de la vie.

Si l'on admet que la destination de toute culture, c'est de concentrer les puissances de la nature et de la société dans les mains de l'homme responsable, et dont l'esprit connaît un but auquel il dédie toutes ses œuvres, l'on voit que la culture la plus pauvre, qui fut celle du peuple hébreu, fut aussi la plus convenable aux fins suprêmes de l'esprit. Toutefois, non tant à cause de sa pauvreté même, qu'à cause de l'absolu de sa mesure, et de la promesse qu'elle portait.

Revenons encore à Josèphe : « Quant à ce que l'on nous reproche comme un grand défaut, de ne nous point étudier à inventer des choses nouvelles, soit dans les arts, ou dans le langage, au lieu que les autres peuples méritent beaucoup de louange d'y apporter de continuels changements, nous attribuons au contraire à vertu et prudence, de demeurer constamment dans l'observation des lois et des coutumes de nos ancêtres, parce que c'est une preuve qu'elles ont été parfaitement bien établies, puisqu'il n'y a que celles qui n'ont pas cet avantage que l'on soit obligé de changer, lorsque l'expérience fait connaître le besoin d'en corriger les défauts. Ainsi, comme nous ne doutons point que ce ne soit Dieu qui nous a donné ces lois par l'entremise de Moïse, pourrions-nous, sans impiété, ne nous pas efforcer de les observer très religieusement? Et quelle conduite peut être plus juste, plus excellente et plus sainte, que celle dont ce souverain Monarque de l'univers est l'auteur... Quelle forme de gouvernement peut donc être plus parfaite que la nôtre, et quels plus grands honneurs peut-on rendre à Dieu, puisque nous sommes toujours préparés à nous acquitter du culte que nous lui devons ; que nos Sacrificateurs sont établis pour veiller sans cesse à ce qu'il ne se fasse rien qui y soit contraire, et que toutes choses ne sont pas mieux réglées le jour d'une fête solennelle, qu'elles le sont toujours parmi nous? »

**Chute d'Israël.**

Tout était suspendu à la Loi, qui était elle-même suspendue à la promesse messianique donnée par Dieu dès les temps primitifs (1). Mais cette promesse, enfin, s'est incarnée. Et les Juifs l'ont méconnue prenant prétexte de la Loi, cette « ombre des biens à venir » (Héb. 10, 1), pour repousser le Christ, qui était « l'esprit » et la réalité finale de la Loi.

Dès lors, la Loi est « accomplie » comme le dit Jésus-Christ lui-même, et elle l'est d'une double manière : parce qu'elle a abouti — le Messie est venu — et parce qu'elle a perdu son sens en condamnant celui qu'elle annonçait. Christ apporte une nouvelle mesure, fondant ainsi un nouvel Israël. Bien plus, il est lui-même cette mesure, cette Alliance, et ce sont ceux qui adorent encore l'ancienne Loi, « déclarée vieillie », qui sont maintenant les idolâtres.

Voilà pourquoi le peuple juif, qui n'a pas cru à sa victoire, et qui repousse la nouvelle mesure, c'est-à-dire la Nouvelle Alliance, est aujourd'hui le peuple sans mesure, sans limites et sans foyer. Sans espérance, il crée des utopies. Sans obéissance, il imagine des lois fatales. Sans Messie, il se fait précurseur des messies qui ne viendront pas...

**Héritage d'Israël.**

« Le christianisme par sa nature même, brisait avec le nationalisme exclusif du judaïsme et assumait une

(1) Abraham déjà, et les Prophètes, ont vu « le jour du Seigneur ». Saint Paul et l'auteur de l'*Épître aux Hébreux* (chap. 11) insistent fortement sur cette unicité de la Révélation. C'est un grand lieu commun de la théologie réformée que de voir dans l'Ancien Testament l'histoire du Christ avant qu'il vienne, dans les Prophètes, des Apôtres avant le Christ, dans les Apôtres, des Prophètes après le Christ. Ainsi la Bible n'a pas d'autre sens que de désigner l'Incarnation qui est son centre, au delà d'elle-même. *Tolle Christum e scripturis, quid amplius invenies in illis?* (LUTHER : *De servo arbitrio*.)

mission de portée universelle. Il revendiquait toutefois en même temps l'héritage d'Israël, et l'attraction qu'il exerçait venait non des principes généraux de la pensée hellénistique, mais de la pure tradition hébraïque, représentée par la Loi et les Prophètes. L'Église primitive se regardait comme le second Israël, l'héritière du Royaume promis au Peuple de Dieu. Aussi conserva-t-elle à l'égard du monde des Gentils cette attitude voulue de séparatisme spirituel, cet esprit d'irréconciliable opposition dont s'était nourrie toute la tradition judaïque. C'est précisément ce sens de la continuité historique et de la solidarité sociale qui distingua l'église chrétienne des religions à mystère et des autres cultes orientaux de cette époque, et qui fit d'elle dès son apparition la seule rivale véritable et la seule remplaçante possible de la religion officielle de l'Empire (1). »

Ces quelques lignes de Dawson me paraissent définir en raccourci le *double* héritage que l'Église et l'Europe ont repris des mains d'Israël : héritage divin de l'«*élection collective*», d'une part, — car la postérité d'Abraham, après le Christ, c'est l'ensemble de tous les croyants, Gentils ou Juifs convertis, donc l'Église — héritage humain, d'autre part, de cette notion de la mesure «*totalitaire*» qui devait assurer la grandeur de l'Église — mais dont les déviations et les perversions ravagent l'Europe depuis le dix-septième siècle, et menacent aujourd'hui de la détruire (2).

Il ne saurait être question de retracer ici dans son ensemble l'évolution des éléments culturels et civilisateurs qui survécurent à la chute d'Israël, au moins aussi fondamentaux pour l'Occident que la raison des Grecs et l'ordre des Romains. Il m'appartient seulement de préciser en quelques traits le sens que prend

(1) Christopher Dawson : *les Origines de l'Europe et de la civilisation européenne*, trad. française, chez Rieder, 1934, p. 43.

(2) Sitôt que la mesure cesse d'être transcendante, devient humaine, contingente et partielle, et n'étant plus totale, se veut encore totalitaire, on a l'État-Nation-Police de type fasciste ou stalinien. Bien entendu, il serait absurde de rendre Israël responsable de ce qui n'est que «*profanations*» de la notion de mesure totalitaire.

l'héritage d'Israël pour la foi chrétienne protestante.

On sait le rôle joué dans la Réforme par le retour à l'Ancien Testament et aux traditions prophétiques. Mais sait-on à quel point tout cela vit encore dans les églises évangéliques de nos jours? Dès les bancs de « l'école du dimanche », tout jeune protestant est nourri aux sources mêmes du judaïsme pré-chrétien. C'est là sa Fable, sa mythologie. Goliath, Joseph vendu par ses frères, Jonas dans sa baleine, l'ânesse de Balaam, David et Jonathan, Absalon pris par les cheveux, le jeune Samuel appelé trois fois par Jéhovah, — que ce soit histoire ou légende, ces personnages lui sont incomparablement plus familiers que les métamorphoses des dieux païens. Si bien qu'on a pu dire (1) que l'Ancien Testament était la vraie Antiquité des peuples de l'Europe protestante.

Mais il y a bien davantage que cet arrière-plan poétique, et ces exemples d'une morale parfois scandaleusement antibourgeoise! Le thème de la *ocation* et le thème du *peuple élu* sont de ceux qui émeuvent le plus profondément la « sensibilité spirituelle » d'un réformé.

#### Le « peuple élu ».

Le simple fait que le calvinisme ait été dès le début une église minoritaire, en butte à la persécution, ne suffit pas à expliquer les ressemblances si souvent signalées entre le sort des tribus dispersées et celui du « petit troupeau » longtemps chassé de son pays; ni les ressemblances entre les formes d'activité et d'attitude sociale adoptées par les deux « nations » (2). Ce qui est déterminant pour cette analogie, ce qui lui donne son seul sens acceptable et la situe dans son ordre réel, c'est que, dans les deux cas, la persécution et l'isolement minoritaire sont considérés comme « nor-

(1) Cf. RAMUZ.

(2) Par exemple : cohésion spirituelle et matérielle des divers membres de ces nations éparses ou persécutées, esprit à la fois traditionaliste et hardiment novateur, génie financier, niveau de culture élevé, etc.

maux » : ils expriment le destin spirituel, dans un monde incrédule et rebelle, de ceux que Dieu s'est « choisis » pour témoins, en tant que collectivité, peuple ou église.

En vertu de cette « élection » dont ils ont l'assurance d'être l'objet, par une grâce périlleuse, et dans la foi, les calvinistes, dès la fin du seizième siècle, se considèrent comme chargés d'une mission au sein d'un monde pécheur que Dieu n'abandonne pas. De même que la loi de Moïse maintenait le peuple juif, malgré le péché, dans une économie provisoirement vivable et propre à entretenir l'attente active du Messie, de même l'éthique charismatique (1) des calvinistes les amène à la conception d'une intendance des biens terrestres, dont ils auraient à assumer l'office : usant de ces richesses « comme n'en usant pas », au nom et par la charge du Seigneur qui est venu, et qui doit revenir. Telle est sans doute la racine authentique du puritanisme qui apparaît dans le courant du dix-septième siècle. Max Weber, dans une thèse célèbre, a soutenu que c'était là l'origine du capitalisme moderne et de ses principales valeurs éthiques. Mais Sombart lui répond que le capitalisme est plus ancien, et qu'il est d'origine judaïque (2). Ce n'est pas ici le lieu de prendre parti entre ces deux explications d'un phénomène économique que par ailleurs personne, — non pas même Marx, quoi qu'on en pense souvent — n'a su définir clairement. Mais je retiens que l'une et l'autre hypothèse rattache le capitalisme à des attitudes religieuses, d'où serait partie l'impulsion, attitudes analogues en ceci tout au moins qu'elles mettent l'accent sur le fait de l'élection. Il est curieux de noter que le parallélisme se poursuit même — et peut-être surtout — dans les déviations qualifiées que subirent l'éthique juive et l'éthique puritaine, à mesure qu'elles « réussissaient ».

(1) Charisme signifie don particulier, vocation personnelle.

(2) D'autres auteurs, tels que Labriola, font remonter le phénomène capitaliste à l'« accumulation » de richesses des couvents anglais au moyen âge, et aux banques de l'Italie du Nord. Les responsabilités se partageraient donc équitablement entre les trois religions !

Le spiritualisme transcendant des Juifs d'Orient, au contact des coutumes occidentales, se mue peu à peu en son contraire exact : c'est le matérialisme jouisseur et cynique que les nazis reprochent aux Juifs allemands capitalistes, avec d'autant plus d'amertume que cette attitude provocante fut souvent prise à l'étranger pour un trait de caractère germanique. Mais c'est aussi l'intellectualisme stérilisant, l'esprit d'abstraction inhumaine et chimérique, au surplus troublé de sentimentalisme, que l'on dénonce à droite chez les auteurs d'origine juive, mais qui ont cessé de croire à la mission de leur peuple, et qui exercent désormais à vide les facultés psychologiques fortement développées dans leur race par des siècles d'attente de l'invisible.

De même, l'ascétisme vigoureux, le pessimisme actif des puritains anglais, cédant aux tentations du succès immédiat et contrôlable, s'est transformé dans le Nouveau Monde d'une part en volonté de puissance abstraite (les fondateurs des trusts au siècle dernier), d'autre part en utilitarisme platement moralisant ; l'une et l'autre de ces déviations traduisant une totale perte de conscience des fins religieuses de l'éthique puritaine, et transformant en tyrannie absurde ce qui était à l'origine une attitude d'obéissance à la foi, et de renoncement à soi-même. *Corruptio optimi pessima...*

#### La vocation collective.

Ces quelques indications, qui appelleraient d'ailleurs toutes les nuances qu'on imagine, nous amènent au problème central que pose à la pensée d'un protestant, et particulièrement d'un calviniste, l'exemple d'Israël et de sa chute.

Toute la théologie éthique de Calvin est centrée sur la *vocation* : vocation du « petit troupeau » ou de l'Église ; vocation personnelle de chaque membre de l'Église. Or Israël qui était le peuple élu, a trahi sa mission et s'est livré à son destin. Sa dispersion en est le châtement. Serait-il donc possible de perdre sa vocation ? Et que devient celui qui la trahit, soit qu'il

rejette ses ordres, soit qu'il la prenne pour idole, refusant d'en reconnaître la vraie fin lorsqu'elle lui apparaît incarnée? Est-il rejeté à tout jamais? Une vocation est-elle donc « amissible »? Le refus de l'homme serait-il donc capable de modifier un arrêt éternel, alors que Dieu prédestine tout homme dès avant sa naissance et ses œuvres?

Ce problème n'est pas gratuit : il touche au cœur de la foi réformée. Or c'est lui justement que traite saint Paul au chapitre XI de l'Épître aux Romains. Et sans doute ce texte illumine aussi profondément qu'il est possible le mystère dernier d'Israël.

« Je demande maintenant : Dieu a-t-il rejeté son peuple? Non certes, car je suis moi-même Israélite, de la postérité d'Abraham, de la tribu de Benjamin. Dieu n'a point rejeté son peuple *qu'il a connu d'avance* » (c'est-à-dire prédestiné) (Rom., II, 1-2). Cependant, « Israël n'a point obtenu ce qu'il cherche : mais les élus l'ont obtenu et les autres ont été endurcis » (v. 7.). Ainsi, « c'est par suite de la faute des enfants d'Israël que le salut est parvenu aux Païens, afin d'exciter leur propre émulation » (v. 11). En tuant leur Messie, les Juifs ont forcé les Apôtres à prêcher le message aux Gentils, ils ont perdu le bénéfice national, comme exclusif, de la Révélation. Mais c'est ici que saint Paul indique le mystérieux renversement des rôles au dernier jour : « Or, si leur faute a fait la richesse du monde, et leur amoindrissement la richesse des Païens, *que ne fera pas leur complet relèvement!* » (v. 12). « En effet, je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère, de peur que vous ne présumiez trop de votre sagesse : c'est qu'une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement *jusqu'à ce que la totalité des Païens soit entrée* (dans l'Église); et ainsi tout Israël sera sauvé » (v. 25-26) ... « Car les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables » (v. 29).

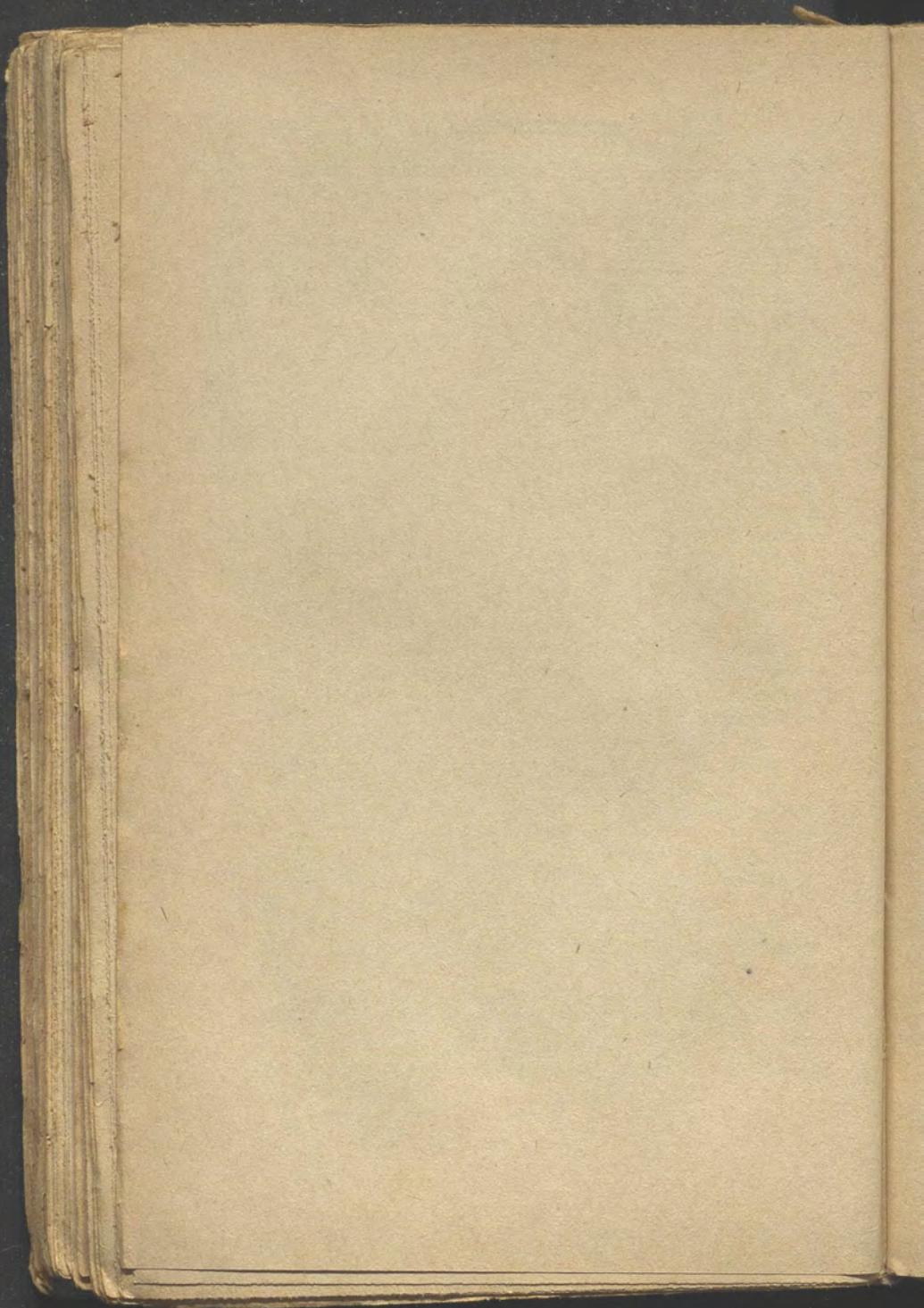
*Hoc est verbum præclarum!* Voilà une parole admirable, s'écrie Luther, à propos de ce dernier verset, dans son Commentaire sur l'Épître aux Romains. Et Calvin dit du même verset que c'est « une fort belle sentence ». Ainsi la vocation, du moins *cette* voca-

tion (1) — est réellement inamissible, c'est-à-dire ne peut être perdue, même si celui qui en est l'objet s'y oppose de toutes ses forces ! Car sa révolte même se trouve servir les desseins éternels de Dieu. Elle étend à l'humanité entière le bénéfice de la Promesse qu'il a reçue, cependant que son destin final demeure entre les mains du plus secret conseil de Dieu. « Quant à moi, écrit Calvin, j'étends ce nom d'Israël à tout le peuple de Dieu, en ce sens, après que les Gentils seront entrés dedans (l'Église), lors les Juifs aussi se retirant de leur révoltement, se rangeront à l'obéissance de la foi... toutefois que les Juifs tiendront le premier lieu, comme étant les enfants aînés en la maison de Dieu. » (*Commentaires*, sur Rom. II, 26.)

Le sort du monde, et l'on pourrait même dire : la date de son salut final, dépend ainsi de la conversion des Juifs. Et ceci nous révèle la plus profonde raison des sentiments « ambivalents », comme dirait Freud, qu'ont eus de tous temps les chrétiens à l'égard du peuple d'Israël. Tout dépend de lui, et il refuse ! D'où la haine sourde, et en même temps le respect religieux qu'on lui porte. Peut-être n'est-il pas excessif de voir dans cette passion contradictoire le secret des soudaines explosions de rancune qui apparurent périodiquement au moyen âge. Je ne sais si cette explication vaudrait encore pour l'antisémitisme des hitlériens, qui n'en serait en tout cas que le plus impur exemple. Il reste que la chrétienté non seulement ne pourra jamais se désintéresser du sort des Juifs, éternellement lié au sien en vertu d'un décret de Dieu, mais encore qu'elle se doit de juger Israël autrement que ne fait « le monde ». Ce n'est pas au nom d'intérêts passagers que nous avons à prendre position, mais au nom des promesses de la foi, et dans une perspective missionnaire qui réduit à leurs justes proportions les thèses des

(1) Calvin, toujours soucieux de ne pas spéculer arbitrairement sur les textes, note en effet cette restriction : « Et aussi ne faut-il pas entendre ceci de toute vocation, mais de celle par laquelle Dieu a adopté en son alliance la postérité d'Abraham : vu que le propos était nommément et spécialement d'icelle vocation. » (*Commentaires*, sur Rom. II, 29.).

politiques nationalistes. Le drame est bien plus vaste que ne peuvent le concevoir nos polémiques. Et son issue ne dépend ni de nous seuls, ni d'eux seuls. On dit : les Juifs sont ceci, les Juifs sont cela, ils se sont emparés de nos richesses, etc. Mais de quels biens se préoccupe le croyant? *Leur faute a fait la richesse du monde.* Et cette richesse s'appelle le salut.



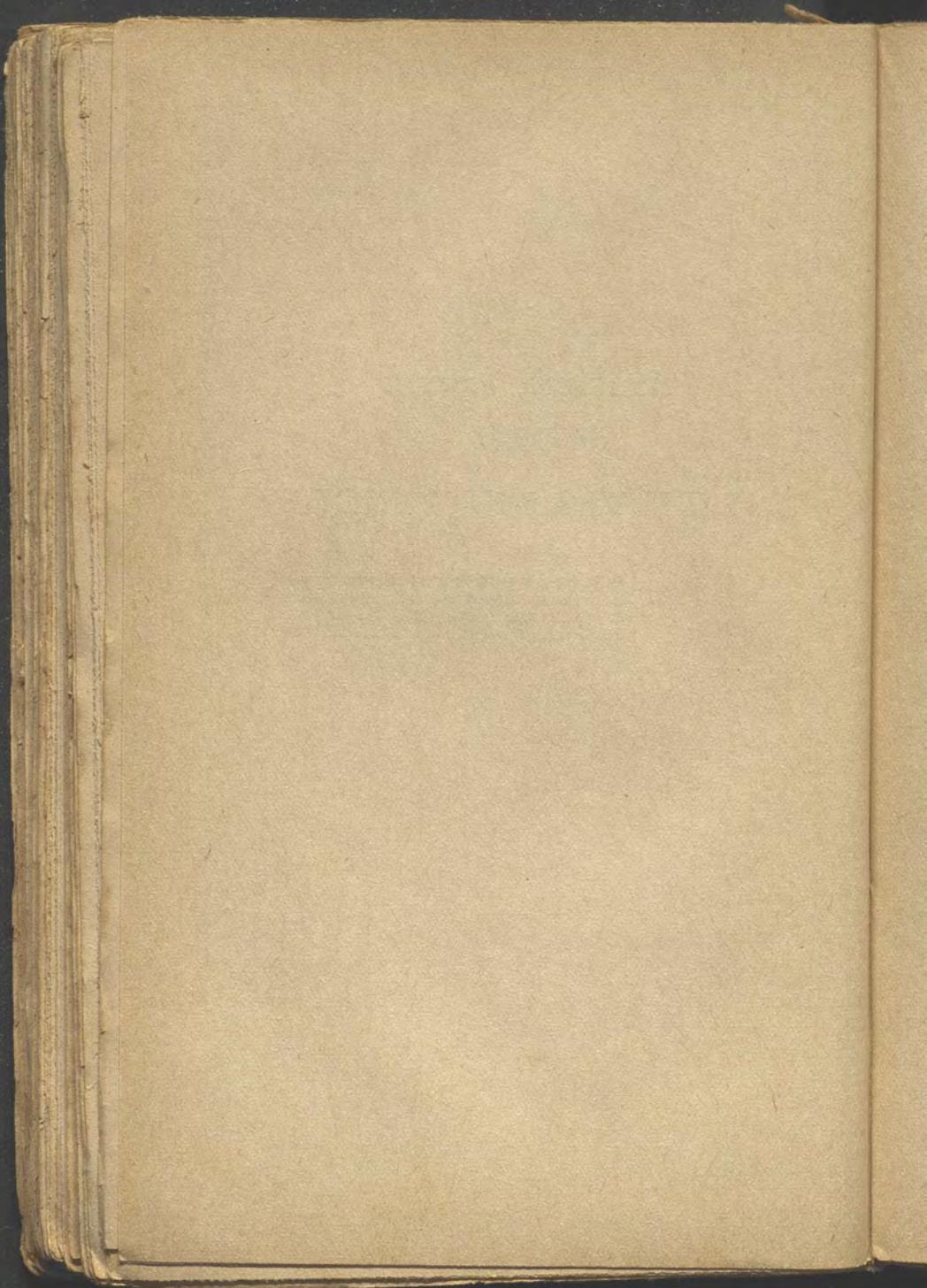
TROISIÈME PARTIE

---

UNE TERRE? UNE LANGUE?

Et la terre mesure et c'est elle qui trace  
La courbe et le graphique et l'enregistrement.  
Et qui fait une ligne et qui fait une race  
Et qui fait un royaume et un démembrement.

PÉGUY, *Ève.*



Parmi les phénomènes historiques qu'a suscités Israël, un, qui nous est contemporain, mérite d'être considéré avec une attention particulière. La tentative, menée depuis un demi-siècle, de reconstituer la nation juive au lieu même où elle a connu la puissance et la gloire, pose, en effet, de multiples problèmes. Le sionisme est une entreprise unique dans les annales du monde; qu'elle doive échouer ou qu'elle doive réussir, elle aura sans aucun doute constitué une expérience d'une importance indéniable.

A son propos on peut considérer les conditions historiques où cette entreprise a été menée. On peut examiner ses chances de succès et ses menaces. On peut fixer les limites que lui assignent les possibilités naturelles. Mais cela ne suffit pas. Une telle expérience désobéit aux lois ordinaires de l'économie et témoigne d'une authentique valeur spirituelle. Le seul effort de ces hommes, de ces femmes, acharnés à la conquête d'une terre, porte en soi un signe de grandeur. Quelle en est pourtant le dessein ultime? S'agit-il seulement de créer un foyer d'asile où les persécutés de tous les pays pourront se réfugier? (Cela mériterait déjà admiration.) Ou s'agit-il de réaliser, dans son commencement, la promesse du Deutéronome :

« Dieu te rassemblera de nouveau au sein des nations parmi lesquelles il t'aura dispersé... Il te reconduira dans le pays que possédaient tes pères... »?

C'est une interrogation sur le sens même qu'Israël assigne à son destin, que nous pose la tentative sioniste.

L'étude remarquablement objective de Robert Montagne (qui a longtemps dirigé l'Institut français de

Damas) nous permet de nous appuyer sur des faits incontestables et nous fait approcher déjà de la psychologie sioniste. De graves problèmes politiques se posent sur la terre d'Israël; le problème philosophique et religieux est peut-être plus grave (1).

Que représente le sionisme pour un Israélite de tendance libérale, qui y voit surtout la grandeur de l'effort humain, la renaissance à la fierté nationale et le dessein de charité? C'est ce qu'expose avec chaleur André Spire.

Simon Lando évoque cette reconstitution de l'hébreu qui est un phénomène parallèle à celui du sionisme et qui, dans une large mesure, lui est associé.

Enfin un catholique anglais, Stephen Campbell, qui a étudié sur place le sionisme, essaie de dégager la signification spirituelle que cette expérience revêt aux yeux d'un chrétien. Si elle n'a pour but que d'établir des colons à grands frais et de créer des fermes modèles, l'intérêt en sera médiocre. Il serait autre si le sionisme était, aux yeux de ceux qui le réalisent, investi d'une valeur religieuse, s'il était une façon pour Israël de retrouver sa mission. Mais est-ce le cas?

(1) Une note fait allusion à la tentative de colonisation juive en U. R. S. S.

## LE PROBLÈME POLITIQUE DU SIONISME

par Robert MONTAGNE.

Ceux qui ont pu observer en Palestine depuis 1930 le prodigieux développement du sionisme, savent qu'ils se sont trouvés en présence de l'un des événements les plus importants de l'histoire de notre civilisation. Nous voudrions apporter ici un simple témoignage. Il n'est pas nécessaire d'enfler la voix pour dire la valeur de l'expérience tentée sous nos yeux et faire connaître ses conséquences politiques. Les faits parlent d'eux-mêmes, et il nous suffit de les évoquer en les résumant (1).

### I. Origine et développement du sionisme.

A la fin du dix-neuvième siècle, quinze millions d'Israélites vivent épars dans tous les continents et constituent la *diaspora*, les colonies dispersées, d'un peuple qui n'a plus de foyer depuis le premier siècle de notre ère. Certains forment des groupes qui sont à la fois les plus importants et les plus malheureux ; ce sont ceux du Sud de la Russie, de la Pologne et de l'Europe Orientale ; d'autres vivent au contraire disséminés et souvent à l'aise dans les grands États occidentaux d'Allemagne, d'Angleterre, de France et d'Italie. L'Amérique du Nord attire des émigrants de plus en plus nombreux : New-York devient la plus grande ville juive du monde. L'Afrique du Sud retient seulement quelques diamantaires, mais ceux-ci font d'immenses fortunes. Les Israélites des vieilles communautés

(1) Voir la note à la fin du volume.

d'Orient, celles de l'Iraq ou du Yémen, restent repliés sur eux-mêmes, menacés parfois par les persécutions musulmanes, mais adaptés aux peuples qui les entourent, au point que le type physique les en distingue à peine. A cette époque un grand changement vient cependant de se produire dans la vie de ce peuple : l'égalité devant la loi, accordée aux citoyens des États modernes, modifie, en Occident et en Amérique, la condition des Juifs. Certains d'entre eux « s'assimilent » les mœurs, et parfois même la religion, du pays dans lequel leurs ancêtres sont établis depuis des générations et dans lequel ils se trouvent maintenant fixés. Les mariages mixtes se multiplient au grand scandale des rabbins. Mais, par ailleurs, la facilité des communications, les immenses possibilités offertes aux aptitudes des Juifs par le commerce et l'industrie, favorisent, en même temps que l'enrichissement, le regroupement spirituel de beaucoup d'entre eux. Mieux, peut-être, qu'aux siècles de persécution, ils reprennent conscience de leur unité, resserrent leurs relations et s'éveillent confusément à une sorte d'idée nationale. Leurs liens de solidarité se renforcent encore à l'occasion de pogroms dont la Russie est le théâtre depuis 1881. Tandis que les nationalismes européens s'exaspèrent en présence des groupes inassimilables de Juifs trop nombreux, l'idée se développe que le martyr du peuple juif cessera seulement le jour où il aura cessé d'être errant, lorsqu'il lui sera donné d'avoir, comme toutes les nations de la terre, un sol qui soit à lui.

En 1881, le docteur Pinsker forme le groupe Bilu, animé par l'esprit de Tolstoï, qui lancera des colonies de pionniers en *Erets Israël*, la terre du peuple juif en Palestine. D'autres tentatives suivront jusqu'en 1914. C'est alors qu'on assiste aux premières expériences socialistes et communistes du sionisme en Galilée.

Les quelques milliers d'immigrants qui furent entraînés par cet exemple eussent été condamnés à l'échec et à la ruine, sans la générosité d'un des grands Juifs de notre temps, le baron Edmond de Rothschild, qui consacra pendant sa vie environ huit cents millions de francs à l'établissement de ses frères

malheureux en Palestine. Les colonies capitalistes de la *Pica*, fondées par lui, ont retenu en effet des Juifs moins idéalistes peut-être, mais plus pratiques, mieux guidés, qui ont mis en valeur, en vignobles et en jardins, avant la guerre, 40 000 hectares. Ces agriculteurs, devenus peu à peu propriétaires du sol, ont vécu dans des conditions comparables à nos colons de Tunisie, et ont exploité leurs terres avec la collaboration des Arabes. Ils ont formé un groupe de techniciens de la colonisation, de pionniers pleins d'expérience, dont le rôle a eu pour le succès du sionisme, après la guerre, une importance hors de proportion avec leur petit nombre. L'effort du baron Édmond de Rothschild s'est d'ailleurs poursuivi en silence, après la guerre. Ce bienfaiteur du sionisme exigeait, en effet, qu'on tint cachés les résultats de son œuvre, et, lorsqu'à la foire de Tel-Aviv, en 1934, on arracha à sa prudente modestie l'autorisation de publier les résultats obtenus, on put constater, non sans surprise, que près de la moitié des terres occupées en Palestine par les Juifs l'avaient été grâce à ses efforts et à ceux des associations qu'il avait fondées.

Ce retour d'Israël à la terre natale ne serait resté, sans doute, qu'une entreprise sans conséquences, si des théoriciens brillants et inspirés d'un véritable esprit national juif n'étaient apparus pour en modifier le caractère. On sait que le docteur Herzl publie successivement, à partir de 1895, ses livres sur l'*État juif* et *La nouvelle vieille terre*. C'est lui qui concevra le plus distinctement l'avenir merveilleux du pays des ancêtres, transformé avec le concours de toute la diaspora. Nouvel emporium de l'Orient, la Palestine deviendra à la fois un foyer naturel et un centre de richesse et de puissance. Ainsi, ce visionnaire de génie continue, en quelque sorte, la tradition du peuple juif au moment même où sa destinée le ramène vers son berceau. Les images qu'il fait briller aux yeux des Juifs scintillent et fascinent comme celles que Moïse, au fond des temps, évoquait devant le peuple du désert. A partir de ce jour, le pieux souhait « l'an prochain à Jérusalem » deviendra un appel à l'action,

l'expression de l'espoir passionné de la délivrance, l'affirmation même d'une foi nationale.

On cherche aussi ailleurs, pour Israël, des terres moins dangereuses de colonisation. Le projet d'une émigration juive vers l'Ouganda est alors lancé, sans succès, il est vrai. Mais en Russie soviétique, après la guerre, d'autres Juifs voudront créer un État autonome en Sibérie, à Birobidjian. Ces essais, si imparfaits soient-ils, doivent être notés parce qu'ils témoignent de l'importance du sentiment national qui s'éveille spontanément dans toute la diaspora.

Sans la guerre, enfin, le sionisme n'eût peut-être été qu'une entreprise humanitaire, celle du baron Edmond, ou une tentative utopique, celle des Juifs russes, socialistes ou communistes, qui fondèrent Tel-Aviv en 1911. Mais l'intervention des grands financiers juifs auprès des puissances alliées devait avoir pour conséquence la promesse de la création d'un foyer national juif en Palestine. Donnée par lord Balfour le 9 novembre 1917, elle était ainsi conçue : « Le gouvernement de Sa « Majesté considère favorablement l'établissement en « Palestine d'un Foyer National pour le peuple juif, « et fera tout son possible pour faciliter l'exécution « de ce projet, étant bien entendu que rien ne sera « fait qui puisse nuire aux droits civils et religieux des « communautés non-juives existant en Palestine ou « aux droits et statuts dont jouissent les Juifs dans « tout autre pays. »

La Palestine, soumise aux Turcs, était alors peuplée, dans la mesure où des estimations grossières permettent de le savoir, de 60 000 Juifs au maximum. Parmi eux, 40 000 appartenaient à ces communautés conservatrices et orthodoxes revenues sur la terre des ancêtres, avec l'espoir d'y assister un jour à l'arrivée du Messie. Les autres habitants, 550 000 Musulmans et 70 000 Chrétiens, tous de langue arabe, vivaient alors sur une terre dont ils se considéraient, après tant de siècles d'occupation, comme les seuls propriétaires légitimes (1).

(1) Les dénombrements de population antérieurs à la guerre n'ont

Les Chrétiens avaient subi profondément l'influence des écoles missionnaires, catholiques et protestantes, fondées par l'Occident. Leur élite, nombreuse et active, se tournait vers le commerce et les carrières libérales. Les Musulmans, plus traditionalistes, surtout à la campagne, restaient dominés par une bourgeoisie de gros propriétaires, des « absent landlords », habitant souvent les villes de Syrie et du Liban.

Aucun sentiment national n'animait alors ces sujets des Turcs qui ne devaient s'éveiller au patriotisme arabe qu'à l'issue de la Grande Guerre. L'état économique du pays était, dans l'ensemble, arriéré, et les colons juifs ou les Allemands (les Templiers) avaient sur les autochtones une supériorité économique naturelle, égale à celle de tous les Européens en pays d'Islam. Les querelles religieuses étaient surtout des luttes de moines à Jérusalem, mais elles n'entraînaient pas les masses ; dans un pays où le judaïsme, le christianisme et l'islamisme se trouvent juxtaposés depuis tant de siècles, les esprits étaient en effet blasés sur les conflits de doctrines.

Une terre pauvre, un pays calme, ensommeillé en quelque sorte dans ses souvenirs religieux, un centre de pèlerinages, un lieu où des hommes pieux venaient mourir dans l'indifférence générale, telle était la Palestine avant la nouvelle conquête d'Israël.

La victoire des Alliés allait donner plein effet à la promesse Balfour. Dès 1919, l'immigration juive, alimentée par les exodes de Russie et d'Europe Orientale, se dessinait. Le fleuve des immigrants devait se former peu à peu et prendre l'allure, en quelque sorte irrésistible, qu'il connaît depuis 1933. L'apport israélite en Palestine cependant n'est pas régulier. Il procède par

aucun caractère d'exactitude. Depuis la guerre, tout recensement méthodique n'est pas moins suspect ; selon les circonstances politiques, juifs, chrétiens ou musulmans font des déclarations supérieures ou inférieures à la réalité, selon qu'ils désirent prouver leur supériorité ou éviter le contingentement de l'émigration. Il y a lieu de tenir compte, de plus, d'une importante population fictive, juive ou musulmane, qui s'efforce d'échapper à tout recensement, parce qu'elle n'est pas en règle avec la loi.

une succession de vagues arrêtées par des crises économiques ou des luttes sanglantes.

En 1921, ce sont les Bédouins qui attaquent les premiers les colonies juives de la plaine d'Esdrélon. En 1925-1926, l'afflux des Juifs détermine, après une période d'enthousiasme, une grave crise économique de deux années. Certains immigrants se découragent et repartent. Le flot s'avance à nouveau jusqu'en 1929 où, à l'occasion de manifestations au Mur des Lamentations, éclatent de graves hostilités ; cent cinquante morts de part et d'autre attestent la violence du conflit. Cependant les progrès matériels s'affirment. La diaspora tout entière enregistre le succès et s'associe, d'une manière plus complète et plus officielle, à la mise en valeur du pays. Tandis que la crise mondiale tarit partout les ressources économiques, par une exception unique, l'or afflue en Palestine. Les ouvriers sont toujours plus résolus, les ingénieurs toujours plus audacieux. Erets Israël est alors le seul pays du monde où les budgets soient en excédent, celui où tout travailleur, juif ou arabe, ne risque pas d'être inoccupé.

Partout, en Europe, dans les juiveries perdues de l'Orient, ou même en Amérique, des cours de préparation pour la jeunesse juive, enthousiasmée par l'idée d'une grande œuvre à accomplir sur la terre des ancêtres, s'organisent fébrilement. L'ampleur même du succès semble cependant préparer une nouvelle crise, causée par les excès de la spéculation. Mais c'est alors que l'explosion antisémite d'Allemagne arrive à point nommé pour redonner au mouvement toute sa force. Des dizaines de milliers d'immigrants, officiels ou clandestins, pénètrent en Palestine par toutes les frontières. Les villes se transforment et s'embellissent chaque jour, les banques regorgent de capitaux qui viennent trouver asile (1), et dont l'emploi donne le signal de spéculations effrénées. C'est le moment où, au Carnaval de *Pourim*, Hitler est acclamé ironique-

(1) Le gouvernement hitlérien autorise la sortie des capitaux juifs d'Allemagne à condition qu'ils soient consacrés dans la proportion de 70 pour 100 à l'achat de marchandises allemandes.

ment par la population de Tell-Aviv comme un bienfaiteur du peuple juif.

Le résultat des poussées successives de l'immigration sioniste s'inscrit dans les chiffres suivants qui donnent le nombre de trois grandes catégories d'habitants de la Palestine.

A la fin de 1936, la population totale (1) paraît avoir doublé : de 1919 à 1936 elle est passée de 700 000 à 1 400 000. Les Musulmans sont, par suite des apports de Syrie, d'Égypte et de Transjordanie, environ 850 000, les Chrétiens, 105 000, et les Juifs, 450 000, parmi lesquels seulement 30 à 40 000 vieux Israélites orthodoxes. Ces derniers, débordés par le mouvement moderne du sionisme, se trouvent, par une cruelle ironie du sort, poussés à émigrer vers l'Amérique du Sud. En effet la vision de la Jérusalem nouvelle, peuplée de *haloutzim*, de colons communistes et mécréants, dominée par une Université où l'on enseigne les sciences mathématiques dans la langue de Moïse, enrichie par l'exploitation des potasses de la mer Morte, assourdie par les concerts classiques des émigrés d'Allemagne, devient vraiment trop inconciliable avec les espérances messianiques d'Agoudath Israël. C'est donc le rêve de Herl qui se réalise : le Juif va cesser d'être errant. Il se crée, comme tous les peuples de la terre, une vraie patrie. Jusqu'alors on ne parlait discrètement que de foyer national. Maintenant, on élève la voix et l'on s'enhardit à prononcer le mot de nation et d'État juif.

Mais ces espoirs immenses sont à nouveau brisés. En avril 1936, éclate en Palestine une révolte arabe d'une violence sans précédent, qui maintiendra pendant huit mois le pays tout entier en état de guerre. Des bandes armées coupent les routes, attaquent les trains, mutilent les arbres ; les assassinats se multiplient de part et d'autre, et la Palestine devient, au moment de la tension italo-britannique, l'un des sujets de préoccupation les plus graves pour l'Empire.

(1) On peut admettre, en faisant les réserves d'usage, sur l'exactitude des dénombrements, que ces chiffres sont approchés à 10 ou 20 000 unités près.

Le mandat britannique, est apparu en Angleterre, pendant quelques années, comme une dangereuse expérience certes, mais sans doute profitable, qui doit peut-être apporter un « septième dominion » à la Couronne. Mais à présent la Palestine devient, aux yeux de beaucoup de spécialistes politiques de l'Orient, le sujet de craintes les plus vives. Il faut bien observer, en effet, la violence toujours plus grande des réactions provoquées par le sionisme chez les patriotes arabes de la Péninsule ou dans la masse des Musulmans des Indes. Commissions d'enquête, experts politiques, journalistes anglais, viennent étudier sur place l'insoluble problème de la création d'un Home National Juif, opposé à cet impérialisme arabe dont la Grande-Bretagne elle-même paraît avoir besoin pour l'équilibre de son Empire d'Orient.

Quelle est la solidité de l'œuvre sioniste? Quelles fondations profondes les Israélites ont-ils réussi à implanter dans un sol mouvant, qui semble se dérober sous leurs pas? Quelle est la force des réactions arabes? Les patriotes, qui attaquent les trains et saccagent les forêts et les vergers, seront-ils capables, non seulement de détruire, mais aussi de construire? Comment atténuer le conflit, l'arbitrer même s'il se peut? Peut-on faire, aux uns et aux autres, leur part, dans l'esprit même de la promesse Balfour?

Telles sont les questions que se posent à eux-mêmes ceux qui ont la responsabilité de modérer ou d'arrêter l'expérience sioniste. Nous voudrions nous efforcer de leur donner une réponse impartiale. Nous n'essaierons pas de prévoir l'avenir, puisque aussi bien l'avenir politique de l'Orient reste soumis à tant d'influences diverses, qu'il est impossible de dire si l'orage dont les nuées couvrent la Judée se dissipera à nouveau, ou s'il accablera les hommes de sa foudre et les dispersera une fois encore sous ses coups.

## II. La conquête sioniste.

La colonisation sioniste n'est pas une colonisation comme les autres. On ne juge pas de sa force par le

nombre des immigrants. Sa richesse ne se mesure point à l'importance de ses capitaux. Ce qui fait la puissance et l'originalité de cette conquête, c'est la perfection de son organisation, l'extrême modernisme de ses formules, la variété et l'audace des expériences sociales et économiques qu'elle apporte, et plus encore peut-être, le dynamisme sans pareil qui l'anime dans toutes les branches de l'activité de l'homme. Nous ne chercherons pas ici à donner en ces quelques pages un tableau complet d'un effort qui mériterait cependant d'être étudié dans tous ses détails (1). Nous essaierons seulement de retenir les traits les plus originaux.

C'est en observant de quelle manière se sont établis sur des terres récemment acquises par le Fonds National pour l'achat du sol, le « Keren Kayameth », depuis 1919, qu'on peut le mieux juger de la perfection technique de l'œuvre sioniste. Celle-ci réussit, dans le domaine de la colonisation, à utiliser, puis à intégrer dans un ensemble harmonieux les forces sociales les plus diverses.

Les villages de colonisation juive ne se bâtissent pas au hasard, isolés dans n'importe quelle région. Ils se trouvent généralement groupés en cantons. On peut examiner utilement la constitution de plusieurs de ces unités, formées elles-mêmes d'éléments composites. Chaque canton ou *gouch* représente une superficie moyenne de 3 000 à 3 500 hectares; 500 familles y sont groupées en six ou sept villages. Le *gouch* de Wadi-Hawareth, par exemple, est situé au bord de la mer, entre Jaffa et Caïffa, sur un sol marécageux récemment assaini. On a commencé par en délimiter le périmètre, puis deux ou trois cents ouvriers juifs de toutes provenances, qui n'apportent que leurs bras, y ont été installés par le département de la colonisation de l'Exécutif Sioniste. Ce sont eux qui défrichent le sol, drainent les terres, préparent les lots sur lesquels s'éta-

(1) Nous renvoyons à l'excellent tableau de cette colonisation donnée par Abraham REVUSKY : *Les Juifs en Palestine* (Paris, 1936). Cette étude, la plus complète qui ait été publiée en langue française, n'accorde pas, malheureusement, une place suffisante aux réactions arabes.

bliront les villages. Un lot est réservé aux Allemands, un autre aux Esthoniens, un autre encore aux légionnaires de la Légion juive qui n'ont pas encore reçu de terres, quinze ans après la guerre. D'autres places sont réservées aux Tchèques, aux Slovaques, aux Allemands même. Pendant que les pionniers, souvent réunis en « kiboutz », sortés d'équipes collectives qui mettent en commun leurs gains, drainent et retournent la terre des futurs colons, une propagande savamment dirigée encourage les Juifs d'Europe Orientale à préparer leurs enfants à l'émigration en Palestine. Dès que ces jeunes gens ont appris les rudiments de l'hébreu moderne, on écrit aux parents : « Envoyez-nous vos fils qui iront à l'école de colons, et vos filles que nous mettrons à l'école des fermières. Dans trois ans, ils seront d'âge à se marier et pourront occuper les propriétés que vous allez acheter dès aujourd'hui pour deux cents ou trois cent mille francs. Restez où vous êtes, gagnez de l'argent dans votre commerce, et dans quelques années, lorsque les gouvernements fascistes vous mettront à la porte, vos fils et vos filles, mariés en Erets Israël, seront solidement installés sur place et vous aurez une maison pour finir vos vieux jours. »

Ces invitations reçoivent, on le conçoit, le meilleur accueil en Pologne ou en Roumanie.

Lorsque les travailleurs auront préparé l'établissement des diverses colonies, les unes capitalistes, les autres socialistes, chacune selon un plan préétabli, harmonieusement tracé selon les tendances politiques des habitants et le mode de répartition des terres, les travailleurs des premières années n'auront pas achevé leur tâche. Ils iront alors former sur la périphérie du gouch ce qu'on appelle des *kwoisot*, des colonies collectivistes organisées en quelque sorte en citadelles, et destinées à en défendre l'accès contre les populations arabes du voisinage. Ce gouch, en effet, a été créé sur des terres achetées aux Arabes, et ceux-ci restent établis au voisinage. Ils y sont, pour l'instant, retenus par les travailleurs juifs eux-mêmes, qui leur achètent du lait, et le fumier de leurs bêtes.

A ces petits cultivateurs, à demi sédentaires, à demi

bédouins, le gouvernement palestinien offre pourtant un autre emplacement. Un terrain de 4 000 hectares a été délimité pour eux, près de Beisan. Mais lorsque ceux-ci émigreront pour s'y établir, ils trouveront à leur voisinage un nouveau gouch en formation. Dans ce pays, en effet, le Keren Kayameth poursuit ses achats, par des intermédiaires avisés. A nouveau, les cultivateurs arabes, mal adaptés à la vie rurale, vendront leurs terres et vivront paresseusement et pauvrement en marge d'une colonie juive plus récente, plus jeune et plus vigoureuse encore.

Un autre gouch, celui d'Aïn Harod, au voisinage de la plaine d'Esdrejon, nous offre d'autres spectacles, ceux de la perfection des organisations collectivistes. Il comprend les villages de Beit-Alfa, les deux gros villages de Tell-Youssef et d'Aïn-Harod, et deux autres petits villages, Gyéva et Kfar-Yehezkel, tous groupés au pied de la montagne. Une source permet d'irriguer la dépression qui est entièrement et admirablement cultivée. On en recommande la visite aux voyageurs à cause de ses aspects pittoresques. Les deux gros villages du centre vivent selon les principes communistes; à l'intérieur de chaque communauté, on ne connaît même pas l'usage de la monnaie. Le village est organisé comme le serait un ordre religieux. Il possède une caisse centrale. Une petite somme d'argent est accordée à ceux qui en ont besoin pour aller en vacances ou pour faire des achats; mais il faut toujours pour cela une délibération du conseil. Le seul lien entre les deux villages jumeaux est l'existence d'une cabine téléphonique commune et d'un théâtre où vient jouer de temps à autre la troupe célèbre Habimah. Plus à l'ouest, Gyeva est une petite colonie collectiviste dont la constitution sociale est d'un type différent. Le village de Kfar-Yehezkel est purement socialiste; chacun possède son installation individuelle, mais les travaux des champs sont faits en coopération. Vers le sud, Beit-Alfa est un village collectiviste d'un type encore différent de celui d'Aïn Harod.

Ces quelques exemples à l'intérieur d'un même gouch suffisent à montrer la variété des formules so-

ciales, appliquées d'ailleurs dans une atmosphère de parfaite liberté. Et cependant, malgré cette diversité, l'unité du territoire n'est pas un vain mot. Les Bédouins nomades qui passent sur ses limites, le fusil en travers de la selle, jettent un regard inquiet sur ces haloutzim capables de sortir tous à la fois de leurs fermes collectives pour les chasser en cas d'attaque.

Ce qui frappe peut-être plus encore que la perfection technique des exploitations, ce sont les préoccupations sociales des colons juifs.

Au centre de Aïn Harod se dresse une grande construction : c'est la garderie d'enfants. Là sont élevés en commun les enfants depuis leur naissance jusqu'à l'âge de sept ans ; ils n'en sortent pas, et ne vont même pas coucher chez leurs parents ; mais ceux-ci peuvent les voir aussi souvent qu'ils le désirent. Cette éducation donne des résultats sanitaires excellents. Et l'affection des enfants à l'égard de leurs parents n'est pas très différente de celle qu'on pourrait trouver dans les villages capitalistes. Le confort de cette garderie et celui de l'école contrastent avec l'aspect modeste des baraques et des tentes destinées aux parents. Dans un tel village, tout est sacrifié à l'enfant. Il reçoit la meilleure nourriture, les meilleurs fruits.

Les villages plus anciennement colonisés présentent naturellement un aspect plus confortable que ceux qui sont peuplés de nouveaux venus. Mais parfois, dans un même village, le contraste est saisissant entre les habitations des colons établis depuis quelques années et les campements des nouveaux immigrants. Les tentes ou les baraques, qui ont abrité les fondateurs pendant les premières années de leur séjour, servent aujourd'hui de demeures aux nouveaux arrivés, et les anciens occupants habitent des maisons relativement confortables. Mais chacune d'elles abrite plusieurs familles ; les installations de douches sont communes ; les repas sont pris au réfectoire, où chacun, à son tour, assure le service.

Les vieux villages arabes, habités naguère par les possesseurs des terres qui forment aujourd'hui le gouch, sont à présent à peu près déserts, et les pauvres

cultures qui leur restent çà et là offrent, avec les champs labourés, les vergers, les luzernières irriguées des colons juifs, le plus extraordinaire contraste.

Ailleurs, surtout là où sont établis les colons capitalistes juifs, qui utilisent la main-d'œuvre arabe, la différence entre les niveaux de vie des deux races n'est pas moins sensible. Dans certains villages par exemple un côté de la rue est occupé par les boutiques des Juifs ; on y voit des restaurants où des ouvriers agricoles des deux sexes viennent consommer un repas calculé en calories. En face, sont les misérables huttes des ouvriers et des marchands arabes, vivant comme dans un campement bédouin. D'un côté, le travailleur juif touche 22 piastres par jour et sa femme 16 à 17. De l'autre, l'Arabe gagne 12 piastres, sa femme en reçoit 7 (1).

Le nombre des Juifs qui vivent entièrement de la terre ne dépasse sans doute pas 20 000 à 25 000 (2). C'est peu sans doute par rapport à l'ensemble de la population. L'effort est immense cependant, si l'on songe que la plupart de ces ouvriers agricoles proviennent des ghettos de l'Europe Centrale où, depuis des générations, le métier d'agriculteur était interdit aux Juifs.

La plupart des immigrants s'établissent donc dans les villes.

Le développement de Tel-Aviv est sans doute le meilleur exemple que l'on puisse donner de la croissance rapide d'une cité. Située près de Jaffa, dont le médiocre port était bien peu favorable à l'extension d'une capitale, Tel-Aviv est devenu cependant comme la Casablanca de la Palestine. En dix-sept ans, sa population est passée de 3 600 habitants à plus de 160 000.

A peine les maisons sont-elles pourvues d'un toit

(1) Juin 1934.

(2) Environ 450 000 Israélites en 1937. Comparez au nombre de colons marocains vivant sur la terre, 15 000 sur 180 000, à la suite d'un effort continu commencé en 1907.

qu'on les habite, avant qu'elles soient aménagées intérieurement. On s'entasse dans des chambres de 2 m. 50 de côté, et la hâte de bâtir est telle que le plan de la ville n'a pu être harmonieusement tracé que dans quelques quartiers extérieurs. D'année en année cependant, l'aspect de la cité est transformé. Ville ouvrière jusqu'en 1933, elle est devenue, dans une certaine mesure, depuis l'arrivée des Juifs d'Allemagne, une cité de luxe et de plaisir. Les petites industries s'y multiplient et passent de 24 en 1919 à plus de 2 000 en 1936 : ateliers de quelques ouvriers, usines de bonneterie, fabriques de chocolat, de confiserie, de jus de fruits, usines de tabac, fabriques de dents artificielles, d'engrais, de briques, etc... De plus en plus, la Palestine s'équipe pour subvenir à ses besoins et diminuer les coûteuses importations d'Europe. Le prix des terrains urbains décuple à Tel-Aviv entre 1934 et 1936.

Quatre-vingts pour cent des habitants sont des jeunes gens, et l'impression la plus profonde que ressent le visiteur est sans doute celle de la jeunesse, de la liberté de vie d'un peuple qui se sent pour la première fois sans doute en sécurité sur son territoire.

Le développement urbain de Caïffa et de Jérusalem n'est pas moins remarquable et offre des spectacles analogues.

L'équipement industriel se trouve complété pour l'ensemble du pays par l'établissement de puissantes usines de force électrique sur le Jourdain, disposant de près de 30 000 C. V., ainsi que par la création d'une Société d'exploitation des potasses de la mer Morte, qui compte arriver à une extraction de 100 000 tonnes par an.

Sans chercher à énumérer ni à décrire les diverses entreprises, on peut donner, par quelques exemples, l'idée de la ténacité et de l'ingéniosité avec lesquelles les Juifs s'efforcent de mettre peu à peu la main sur les organismes les plus importants pour le développement du pays. Tout d'abord, leurs écoles d'agriculture sont rattachées, au point de vue technique, à des centres de recherches qui étudient les meilleures conditions du greffage, de sélection des plants et des graines,

la lutte contre les parasites, dans des conditions de perfection nulle part atteintes dans les colonies fondées par les nations occidentales. C'est à leurs laboratoires que sont confiées les analyses de terre de toute la Palestine et de toute la Transjordanie. Leurs prospecteurs ont visité et étudié tous les lieux habitables.

La ville de Tel-Aviv ne parvient à se développer qu'en important directement par le mauvais port de Jaffa tous les matériaux de construction qui lui sont nécessaires. Dix ou quinze navires sont souvent mouillés dans la rade foraine et confient leurs marchandises à des barcasses que la mer secoue rudement entre les rochers. Mais celles-ci sont amenées à terre par des marins arabes. C'est là un grand péril, puisque la vie de la cité se trouve à chaque instant menacée par une grève ou un boycottage sur l'ordre des nationalistes arabes. Aussi de grands efforts ont été faits par les Juifs peu à peu pour contrôler le trafic du port. La puissante organisation ouvrière de Palestine, *l'Histadrouth*, sorte de confédération générale du travail, qui tient tout particulièrement à maintenir un régime de hauts salaires pour l'ouvrier palestinien, a cherché à gagner à sa cause les barcassiers de Jaffa. Elle a favorisé la création de syndicats arabes, édifié pour eux un petit foyer où se réunissent les militants. Elle a soutenu leurs revendications contre les patrons, et tenté de créer un front ouvrier commun arabo-juif. L'entreprise a failli réussir, jusqu'au jour où des barcassiers juifs de Salonique ont tenté de prendre leur place dans la corporation. Une grève arabe les a chassés, et Jaffa est restée aux mains des barcassiers musulmans. Mais les émeutes de l'été 1936 sont arrivées à point pour favoriser la réalisation d'un grand projet qui comble les espoirs des Juifs. Le boycottage prolongé du port de Jaffa a eu pour Tel-Aviv une heureuse conséquence : le gouvernement britannique a enfin autorisé la création d'un wharf où accosteront désormais les barcasses des Juifs saloniens.

Il n'est pas jusqu'aux organisations maçonniques locales qui ne se trouvent peu à peu noyautées et envahies. Il existait jusqu'à ces dernières années, en

Palestine, des loges d'obédience exclusivement égyptienne. Deux organisations rivales s'y affrontaient, qui exprimaient les tendances des deux partis politiques opposés en Égypte. Les Juifs sont entrés tout d'abord dans le groupe qui leur était le plus facilement accessible, celui qui était le moins considéré par les patriotes arabes. Puis ils ont travaillé à obtenir la création d'une grande loge palestinienne à Jérusalem. Cette innovation devait avoir en effet, disaient-ils, l'avantage de « garder dans le pays » les cotisations, argument toujours valable dans un pays d'Orient. Malgré quelques résistances, l'idée a fait son chemin, puis les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans ont accepté la nomination d'un chrétien comme Grand-Maître. Malgré les discordes et les heurts, la collaboration s'est peu à peu établie entre les divers éléments dans des conditions normales. Un Musulman a succédé au Chrétien mais son secrétaire est un Juif né en Palestine. Certaines loges travaillent en hébreu, bien qu'elles soient composées de Musulmans et de Juifs. D'autres travaillent en arabe, parfois même en français.

Si l'on examine objectivement les tendances de la colonisation sioniste en la comparant, par exemple, au peuplement de l'Afrique du Nord ou de l'Afrique du Sud, on est frappé par un caractère qui lui est propre : c'est une colonisation de refoulement. Et ce refoulement est impitoyable. L'ancienne colonisation de Rothschild, qui cherchait à associer l'indigène au développement du pays, avait naguère réussi à établir une collaboration entre l'ouvrier agricole arabe et le propriétaire juif. Il n'en va pas de même de nos jours.

Les terres achetées par le Keren Kayameth, mises en valeur grâce au Fonds National d'exploitation, le Keren Hayisod, sont en effet la propriété exclusive du peuple juif. Elles sont interdites au travail des *goyim*. On les concède à bail pour quatre-vingt-dix-neuf ans à un Israélite, mais ce sont des propriétés nationales. Un Arabe peut y acheter la récolte d'oranges d'un propriétaire israélite, mais ce sont les Juifs qui cueilleront les fruits. Par contre, si le Juif achète les oranges d'un

Musulman ou d'un Chrétien, il enverra ses ouvriers faire la récolte.

La création des gouch, rendus indispensables sans doute, par des raisons de sécurité, rejette donc rigoureusement hors de leur périmètre tous les anciens propriétaires du sol. L'opposition violente et naturelle faite par les Arabes à l'immigration juive a entraîné, en retour, une violente campagne menée par les ouvriers juifs contre tous les auxiliaires arabes encore au service des vieux colons ou des industriels. Enfin, dans les villes la puissance des corps de métiers juifs, disciplinés, actifs, a abouti, par une sorte de dumping, à l'éviction des anciens artisans musulmans et chrétiens. C'est là, sans doute, la tendance la plus dangereuse et la plus inhumaine d'une entreprise dont on ne saurait trop, par ailleurs, admirer la perfection et l'énergie.

Est-ce là, dit-on souvent, une colonisation qui paie? N'est-ce pas une folle entreprise que de vouloir faire, comme les Juifs en ont le projet, de ce vieux pays pierreux et déshérité, l'une des régions les plus riches de la terre? Une immense faillite économique ne menace-t-elle pas une œuvre que condamne la nature même des choses? Ces critiques sont, croyons-nous, inspirées par des esprits à courtes vues, et qui ne tiennent pas compte de la ferveur des colons et de l'appui donné à l'entreprise par toute la diaspora. Sans doute, l'apport trop rapide de capitaux entraîne une spéculation périlleuse. Mais celle-ci se ruine elle-même. Les krachs succèdent aux booms, en 1925, en 1930, en 1936, et chaque liquidation assainit les entreprises. Les plus fortes subsistent. Les désastres financiers ruinent les hommes, mais les usines restent et les terres produisent. Quelle colonisation européenne peut d'ailleurs se flatter d'avoir réussi en moins de deux générations? Les colons d'Afrique du Nord et du Far-West n'ont-ils pas besoin encore chaque jour de l'aide des gouvernements?

Ce qui importe à Israël, c'est que les arbres prennent racine, que des hommes puissent vivre en nombre sans cesse croissant dans des gouch scientifiquement exploités.

Des Haloutzim nous vantaient le succès de leur œuvre et la prospérité de leur kwotsa ; « Allez-vous à présent, leur disais-je, vivre plus à l'aise, acheter un phonographe, des livres? — Jamais ! Nous voulons que tous nos bénéfiques soient employés à faire vivre dans notre communauté de nouveaux Juifs. Cette vie simple nous suffit, nous n'avons pas besoin de luxe. » Cependant, Aïn Harod abritait alors, en plus de ses cent vingt familles, cent étudiants des deux sexes qui venaient d'abandonner leur Université d'Allemagne ou de Jérusalem pour s'initier au travail de la terre. La kwotsa qui les accueillait jouait ainsi son rôle d'initiatrice, et les fonds mis à sa disposition par l'Exécutif Sionist pour subvenir aux frais supplémentaires de l'école, devaient être inscrits, non pas au compte de l'exploitation du village, mais à celui d'Israël tout entier, qui lutte pour la reconquête de sa patrie.

### III. Les réactions arabes.

La rivalité économique qui met aux prises Juifs et Arabes montre, à l'évidence, l'immense disproportion du potentiel économique des deux races. « Tandis que nous faisons un pas en avant, me disait un Chrétien de Jaffa, les Juifs en font dix. »

Ce n'est pas que Musulmans et Chrétiens ne s'efforcent de profiter des enseignements de la colonisation juive. Leurs vergers sont certes de mieux en mieux soignés, bien que leur rendement soit habituellement inférieur d'un tiers à celui des jardins sionistes. On voit dans quelques villages, sous le contrôle du Gouvernement, se créer des poulaillers modèles, à l'imitation de ceux qui se multiplient dans les gouch d'Esdrélon. Les œufs sélectionnés proviennent, il est vrai, des basses-cours juives.

Parfois, on observe de touchants spectacles ; les élèves arabes qui sortent de la classe saisissent pelles et pioches, et, sous la conduite d'un instituteur patriote, plantent des arbres dans un jardin communal ou le long d'un chemin. Mais les nombreuses forêts plantées

par les colons juifs, parmi lesquelles la forêt Balfour, détruite lors des derniers troubles, couvraient avant la révolte 70 000 hectares.

La comparaison entre les puissantes écoles d'agriculture, celle de Rehovot, surtout, avec l'unique école officielle arabe de Tul Karem, partiellement construite, grâce d'ailleurs à un legs juif, n'est pas moins significative. Tous les élèves de cette dernière songent à devenir fonctionnaires du Gouvernement, et les professeurs arabes eux-mêmes semblent limiter leurs aspirations à la conquête des places tenues aujourd'hui par leurs instructeurs britanniques.

De la même manière, la grande foire de Tel-Aviv, qui se tient tous les deux ans, permet de faire avec les foires arabes de Jérusalem des comparaisons écrasantes pour le peuple conquis.

Égale par son importance, par son luxe et la perfection de son organisation aux grandes foires nationales de l'Europe, telle que celle de Bari, la grande manifestation économique sioniste, qui se tient tous les deux ans, affirme d'une manière toujours plus éclatante les progrès de l'équipement du Home National.

Au contraire, on ne peut voir dans le modeste effort tenté sur le nom de « Foire Arabe », pour rassembler, dans un vieil hôtel de second ordre, une centaine de marchands venus des divers coins de la péninsule, que les progrès méritoires, mais inefficaces, d'un peuple qui ne veut pas mourir.

Le danger principal réside, aux yeux des Arabes, dans la conquête de la terre par l'or sioniste.

Ce qui favorise les achats, c'est le régime de la propriété. Pendant les premières années de l'émigration sioniste, lorsque le sentiment national arabe ne s'était pas encore éveillé dans la masse des populations, beaucoup de grands propriétaires, musulmans ou chrétiens, habitant la Palestine ou la Syrie, ont été attirés par les prix élevés qui leur étaient offerts. Ainsi se sont constitués les premiers gouch. Plus tard, les équipes volantes du « land settlement » ont reconnu, de village en village, les droits de propriétés individuelles et proposé le partage des terres entre les paysans qui

vivaient jusqu'alors sous un régime communautaire.

Dès lors, la tentation était grande pour les petits propriétaires arabes de céder une part de leur bien aux agents du Keren Kayameth. Les plus sages en ont abandonné la moitié, utilisant les sommes reçues pour creuser un puits, acheter un moteur, et planter un verger d'orangers. Certaines régions se sont ainsi transformées. Mais l'économie du paysan arabe, même ainsi enrichi, demeure précaire. A la savante organisation des gouch, où l'on pratique la polyculture et l'élevage, le fellah n'oppose que la simplicité d'un verger bien arrosé. Vienne la crise sur les oranges, il sera ruiné sans rémission, et la terre qui lui reste pourra être rachetée à vil prix.

Individuellement, l'Arabe, musulman ou chrétien, bourgeois ou paysan, se trouve sans défense devant les offres qui lui sont faites par un habile intermédiaire, lorsque la crise l'a mis en posture difficile. On a reproché, dans la presse arabe, non sans vraisemblance, aux chefs nationaux eux-mêmes, d'avoir cédé aux propositions des Juifs. Le remède au mal ne peut résulter que de l'appel à une contrainte collective. C'est pourquoi le chef le plus influent de l'Islam palestinien, le grand mufti Amin El Hoseini, a multiplié ses efforts pour créer des fondations pieuses dans les villages les plus menacés. Les paysans abandonnent leurs droits de propriété à Dieu et se réservent l'usufruit. Des *waqouf* de ce type, établis en faveur de la grande mosquée de Jérusalem, ont été instaurés çà et là, mais tous les Arabes, on le comprendra, ne sont pas capables de se lier par une telle décision à laquelle leur état de pauvreté donne un véritable caractère d'héroïsme.

Il n'est pas plus facile d'organiser une résistance politique, capable d'enrayer définitivement l'expansion juive. La création d'une assemblée parlementaire, dans laquelle Juifs, Musulmans et Chrétiens se trouveraient représentés proportionnellement à leur importance numérique, eût été un des procédés les plus efficaces. Les Juifs, moins nombreux, eussent été aisément dominés, et des lois auraient pu enrayer l'immigration ou la prise de possession du sol. Le refus de collabora-

tion opposé tout d'abord au Mandat, par les patriotes arabes, a privé le pays, au cours des premières années, des moyens qui eussent permis l'établissement progressif d'institutions représentatives. Plus tard, lorsqu'on a senti le péril, l'immigration juive s'était beaucoup accrue. On peut estimer à quarante ou cinquante mille Juifs par an, en effet, le nombre des nouveaux immigrants depuis 1933, en tenant compte, bien entendu, des entrées clandestines, égales pour le moins, aux entrées réglementées. L'espoir s'est éveillé parmi les sionistes d'une prochaine égalité numérique des Juifs et des Arabes; quelques années encore, et le flot juif risque de l'emporter. Il suffit donc aux yeux des fondateurs de l'État juif, de gagner du temps.

Ce péril extrême favorise naturellement les réactions les plus profondes.

C'est autour des chefs religieux que se concentre la résistance. Amin El Hoseini réunit en 1931 un Congrès islamique général à Jérusalem et fait appel aux peuples de l'Afrique du Nord et de l'Inde pour venir renforcer la défense du pays contre les Juifs.

Le projet d'une grande Université musulmane à Jérusalem, destinée à faire de cette ville un foyer de l'Islam moderne, s'est trouvé malheureusement ruiné à l'avance par la jalousie de l'Université égyptienne d'Al Azhar. De plus les fonds recueillis aux Indes permettent à peine des achats de terres ou la création de banques arabes destinées à aider le fellah.

Le grand espoir d'une résistance politique s'est donc évanoui, et il n'est d'autre ressource que de passer à l'action directe.

On organise d'abord le boycottage des produits manufacturés juifs. Des encouragements sont en même temps donnés à la création d'une industrie textile nationale. Mais le mal est trop profond pour être ainsi combattu, au moment surtout où l'artisanat oriental se trouve frappé à mort par l'économie moderne.

En 1933, au moment où débarquent en foule les immigrants venus d'Allemagne, des colonnes de manifestants arabes sortant des mosquées, à Jaffa, se heurtent à la police britannique, et il en résulte de

sanglantes bagarres. Les attentats individuels observés dans les mois qui suivent, et qui prennent une forme parfois barbare, trahissent l'extrême tension qui règne entre les deux races. Puis c'est la grande explosion de 1936 qui déchaîne en Palestine toutes les forces longtemps comprimées, au moment où l'Égypte et la Syrie viennent d'arracher à leurs dominateurs occidentaux une liberté depuis longtemps refusée.

La guerre de Palestine, car c'est une véritable guerre dont il s'agit alors, s'organise sous une forme qu'elle n'avait jamais connue. Une cinquantaine de bandes armées, agissant à la manière de terroristes, attaquent Juifs et Anglais. Un patriote arabe, originaire de Syrie, officier dans l'armée irakienne, vient même constituer un corps franc, armé de mitrailleuses qui déciment les recrues britanniques hâtivement venues d'Égypte, et mal préparées à cette guerre d'embuscade. Il faut qu'une trêve préparée par la médiation des souverains arabes, l'Émir de Transjordanie, le Roi Abd El Aziz Ibn Séoud, du Nejd, le Roi du Yémen et celui de l'Irak, vienne arrêter le combat, afin qu'une Commission d'enquête étudie, une fois de plus, les aspects opposés de l'insoluble problème...

Au moment où nous écrivons ces lignes, la guerre se poursuit sourdement malgré l'intervention des princes. On ne peut d'ailleurs, tout en déplorant les excès commis, que reconnaître le courage des combattants arabes, qui préfèrent la mort à ce qu'ils considèrent comme un esclavage.

#### IV. Les deux nationalismes.

Comment expliquer la violence de la lutte qui met aux prises Juifs et Arabes?

Il ne s'agit pas d'une lutte religieuse dont rien dans le passé récent de la Palestine ne permet, d'ailleurs, d'imaginer le développement. L'alliance étroite des Chrétiens et des Musulmans, également menacés par le péril sioniste, souligne d'ailleurs le véritable caractère, économique et national, du combat.

Les sionistes déclarent, non sans raison, que l'apport des capitaux juifs enrichit et transforme le pays de telle sorte que de nombreux immigrants arabes, venus de la Syrie, du Liban, de la Transjordanie ou d'Égypte, trouvent sur les chantiers des conditions favorables de travail. La vente aux Juifs des terres à des prix dix fois plus élevés que ceux que l'on pratique normalement entre Arabes, est une source prodigieuse d'enrichissement pour les vieux habitants du pays. Ne les voit-on pas construire de luxueuses maisons, améliorer leur niveau de vie, acheter des automobiles et des phonographes. En même temps, l'hygiène publique fait, grâce aux Juifs, d'immenses progrès. Le nombre des médecins est même passé, depuis les exodes allemands, de 600 à 1 500.

Par contre, Musulmans et Chrétiens se sentent en danger. Cet enrichissement temporaire, qu'invoquent les Juifs, est acheté au prix d'abandons douloureux. Ils se sentent ravalés peu à peu au rang d'un prolétariat inférieur, dans une civilisation industrielle dont le perfectionnement même les déroutent et les effraie. Leur dépendance, surtout, leur semble de plus en plus marquée. La décadence de leur artisanat, qui contraste avec l'expansion de l'industrie juive, les associe, qu'ils le veuillent ou non, d'une manière à la fois toujours plus étroite et plus humble aux nouveaux occupants du sol. Or, entre eux et les immigrés, une double barrière se dresse : les uns et les autres se trouvent enfermés dans des frontières morales de plus en plus élevées et opposées : celles de deux systèmes nationaux exclusifs l'un de l'autre.

Un grand fait, en effet, a transformé depuis vingt ans, date de la promesse Balfour, la vie des Arabes de l'Orient : ils se sont éveillés à la conception nouvelle de cette *Nation arabe* si difficile à définir par ses frontières, puisqu'elle revendique à la fois toutes les anciennes provinces de l'Arabie, et tous les empires et les royaumes où l'on parle la langue arabe, la langue du « dhad ». A l'intérieur de cet immense empire mal défini, que leurs penseurs modernes s'attachent non sans naïveté à comparer au vieil empire romain germa-

nique, successivement : le Nejd, l'Irak, l'Égypte, la Syrie, ont conquis leur liberté ; seule la province de Palestine est soumise à la pression étrangère. Jamais les Arabes n'ont reconnu les frontières fixées par les traités qui les isolent de la Transjordanie ou de la Syrie. De fait, d'un pays à l'autre, passent les hommes politiques, les agitateurs, les chefs de bande, les marchands, qui se trouvent partout à l'aise et chez eux.

Singulier nationalisme d'ailleurs que ce sentiment populaire, né d'abord chez les élites influencées par l'Occident, dans lequel se mêlent curieusement les souvenirs d'un âge d'or des tribus conquérantes de l'Arabie, les gloires de l'Islam naissant, un sentiment confus, mais puissant, d'opposition à l'Occident, l'orgueil musulman et une sorte de romantisme historique qui transforme et embellit le passé pour en tirer des raisons d'espérer et d'agir.

Le mouvement nationaliste arabe a été lancé dès avant la guerre mondiale, aussi bien par des Musulmans que par des Chrétiens, qui ne formaient alors qu'une petite élite soumise aux influences occidentales. Mais grâce au développement de l'instruction publique dans les États modernes créés par le traité de Versailles, il a rapidement gagné les masses. L'apparition d'une littérature arabe moderne a aussi grandement favorisé l'unité, et c'est elle qui a le plus contribué, sans doute, à restaurer entre les peuples des diverses régions, séparés par des frontières artificielles, le sentiment de leurs affinités communes.

En Palestine, l'alliance naturellement étroite des Chrétiens et des Musulmans devant le péril économique commun a fait le reste.

Si la résistance au sionisme a semblé y prendre parfois, une forme religieuse en raison de la forte personnalité du grand Muphti Amin El Hoseini, on ne peut oublier que le nationalisme arabe tend à revêtir de plus en plus, surtout dans les États périphériques de la Péninsule, un aspect laïque moderne qui l'apparente, dans l'esprit des élites instruites du moins, aux mouvements nationaux de l'Occident. Nous n'avons donc pas à nous étonner de voir en face du péril sio-

niste s'affirmer, non seulement une résistance islamique diffuse, mais encore une solidarité patriotique des États arabes de tout l'Orient.

Quel message qui vaille la peine d'être entendu apporte donc au monde ce nationalisme arabe, cet impérialisme, plutôt, dont les vagues successives s'enflent et déferlent sur l'Égypte, l'Irak, la Syrie, et demain sans doute, sur la Tunisie et le Maroc? C'est la voix d'un vieux peuple qui a joué aux origines de notre civilisation occidentale un rôle important, qui s'enorgueillit chaque jour davantage de nous avoir transmis la science grecque, qui a couvert l'Espagne musulmane de merveilles architecturales et qui s'efforce sous nos yeux de reconquérir sa gloire et de jouer à nouveau son rôle sur toutes les côtes méridionales de la Méditerranée.

Nous le voyons à présent puiser aux sources les plus modernes, emprunter à la France, à l'Amérique, à l'Allemagne, à l'Italie, les sciences et les arts. Il s'efforce, au prix d'un travail fébrile, d'assimiler les procédés de l'Occident pour retrouver tout d'abord une force matérielle. Il lutte, avec résolution contre le « colonialisme » politique, ce qui ne l'empêche pas, il est vrai, de succomber à l'esclavage des grands trusts industriels du pétrole. Mais ceci est une autre affaire, et peut-être sommes-nous mal placés pour le lui reprocher avec sévérité. Il est trop tôt sans doute pour savoir quels seront les résultats de la rénovation qu'il poursuit. La littérature arabe moderne est trop pénétrée encore d'influences occidentales, pour avoir pris sa forme naturelle et il n'est pas bien certain qu'elle exprime entièrement l'âme d'un peuple. Le conflit du présent et du passé, la lutte du vieil Islam avec l'esprit moderne est indécise, et l'on ne peut savoir encore qui l'emportera, dans ces États de la Péninsule, du libéralisme occidental ou de l'esprit simpliste des vieilles autocraties orientales, à peine rajeunies, ou bien du puritanisme religieux des vieux centres du désert, ou d'un modernisme égyptien libéré de dogmes.

Avons-nous le droit, cependant, d'affirmer que les efforts, encore bien discordants, de la civilisation arabe

renovée pour reprendre sa place dans le monde soient irrémédiablement voués à l'insuccès? Devons-nous la laisser, comme aux autres civilisations renaissantes du vieux monde, « jouer sa chance »? Pour nous, la réponse n'est pas douteuse. Reste à savoir si la Palestine est essentielle à sa vie, ou plutôt — et c'est le véritable problème — si elle peut s'accorder dans la Péninsule avec la restauration d'un État juif.

Le front que les fils d'Israël opposent aux fils d'Ismaël n'est pas plus uni, l'unité de leurs tendances n'est pas plus marquée. Mais l'extraordinaire vitalité du sionisme permet du moins de mieux définir les buts qu'il se propose. Ce qui frappe peut-être le plus un étranger qui visite les villes et les villages de la Palestine juive, c'est la faible place que semble jouer dans le grand mouvement de reconquête le sentiment religieux. Du moins la religion semble avoir pour but, non pas la restauration d'une patrie spirituelle, mais la reprise des terres jadis occupées par les douze tribus sorties du désert.

En effet la vraie religion des Haloutzim n'est pas celle de Jéhovah, c'est celle des terres qu'Il a jadis données à son peuple. A leurs yeux, le Messie n'est pas le Prophète attendu, c'est la nation d'Israël elle-même, enseignant tous les peuples de l'univers et leur donnant en exemple ses expériences merveilleuses d'où sortira, Jérusalem nouvelle, la cité où règne la justice sociale.

Quittant un matin un village juif d'un gouch de la plaine d'Esdreton où j'avais passé la nuit, après avoir reçu un accueil amical et confiant, j'eus la surprise d'être abordé par un jeune ménage juif venu de Hollande pour participer à la foire de Tel-Aviv et attiré, comme moi, par la curiosité de connaître ces étranges communautés qui se consacrent à la reconquête d'Eretz Israël. Mes interlocuteurs désiraient prendre place dans ma voiture pour se rendre dans un village voisin : « Attendez quelques instants, me dirent-ils, nous voudrions prier avant le départ. » Ils se dirigèrent vers la « synagogue », humble baraque de bois au milieu des maisons

des Haloutzim, pour y retrouver sept vieux Juifs que des fils généreux avaient réussi à arracher de leur servitude dans la Russie du Sud, en les rachetant au poids de l'or. Ceux-là vivaient inadaptés au milieu des Haloutzim et préparaient dans leur sordide bicoque leur cuisine kacher. Mais il fut impossible à notre pieux ménage hollandais de trouver un seul fidèle, parmi les cinq cents habitants de la communauté, qui consentît à prendre part, comme dixième assistant, à la prière rituelle. On ne pouvait que penser, devant ce petit fait, au texte biblique, qui nous rappelle les conditions posées par Dieu à la clémence : « Trouvez-moi dans la ville *un seul juste* et je l'épargnerai... »

Dans la même kwotsa, nous avons appris la veille que si le samedi était bien observé comme un jour de repos, on y commentait les livres saints aux enfants pour leur rappeler seulement les grandes actions de l'histoire nationale. La caverne de Gédéon, le lieu où les Amalécites furent égorgés étaient, en effet, tout voisins du territoire du gouch. La jeunesse pouvait ainsi sur place retrouver la trace des héros, mais elle admirait leurs hauts faits sans adorer Jéhovah. Nul ne se souciait, en ces jours proches de la grande fête, du pain azyme pour la Pâque. Les réunions animées qui se tenaient chaque soir au réfectoire commun, n'avaient pour but que de discuter sur l'organisation sociale la mieux adaptée au bonheur d'Eretz Israël, et sur les moyens de renforcer la puissance des syndicats ouvriers.

Et cependant, aucun de ces hommes ne songeait, nous l'avons dit, au luxe que peut apporter, à ceux qui réussissent, la colonisation moderne. Les Haloutzim que nous voyions appartenaient en quelque sorte à un ordre religieux consacrant sa vie à l'établissement de ses frères malheureux sur la terre des ancêtres. Leur culte n'était plus celui du Dieu unique, mais celui du Peuple Élu.

Faire de tous ces Juifs revenus en Palestine de tous les coins du monde une nation unie, qui parle la même langue, s'enthousiasme pour les mêmes rêves, tel est, en effet, le grand but que se proposent les quatre cent

mille citoyens de la Jérusalem nouvelle. Œuvre qui ne va pas sans de grandes difficultés. Il a fallu tout d'abord les plier tous à l'usage d'une langue nationale, l'hébreu moderne, ressuscité par l'effort de Ben Yahuda, un savant qui fut lui aussi, comme Herzl, une sorte de prophète. Un immense travail linguistique et littéraire, entretenu et poursuivi par une Académie et une Université, a permis de traduire les chefs-d'œuvre des littératures occidentales. Les livres de science, les revues et les journaux se développent et l'on a proscrit le Yiddich, ce dialecte bas-allemand qui est comme un signe d'esclavage et un douloureux souvenir du passé.

Si les parents ont quelque peine à s'adapter à ces nouveautés et continuent de converser en russe, en polonais, en allemand, la jeunesse ne parle qu'hébreu. Il n'est donc pas rare dans la rue qu'on donne à une question, formulée en français ou en anglais, une réponse dans la langue nationale, afin de vous obliger à l'apprendre. Les jeunes Juives qui ont des amis arabes leur imposent pour seule condition, dit-on, de converser en hébreu.

A l'intérieur du home juif, il ne s'agit pas seulement d'ailleurs d'une assimilation linguistique. Il faut créer une véritable communauté nationale dans laquelle tous soient égaux. C'est moins facile qu'on peut le supposer, si l'on pense à ces Juifs orientaux, ces Afghans, ces Maghrébins, ces Yéménites surtout, au teint basané, qui affluent à Tel-Aviv et qui constitueraient spontanément si l'on n'y veillait une caste inférieure, âpre au gain, et capable de vivre d'une existence sordide comme les Chleuhs du Sous ou les Kabyles en France. Aussi disperse-t-on les enfants yéménites dans les écoles nationales pour les former à de nouvelles disciplines sociales.

Nous ne décrivons pas ici, faute de place, l'immense effort accompli par l'Université Hébraïque dont la bibliothèque a réuni en quelques années plus de 350 000 ouvrages, qui comprend dix Facultés ou Instituts et aspire à devenir, lorsqu'on aura créé une Académie juive universelle, l'un des plus grands centres scientifiques du monde entier.

On ne s'étonnera pas trop que ces Juifs, qu'un puissant instinct collectif incite à vivre groupés, ne songent pas tout d'abord aux conséquences que leur conquête entraîne pour les deux peuples, musulman et chrétien, qu'ils refoulent. Israël a trop souffert à l'extérieur pour que sa première pensée n'aille pas tout d'abord à la reconstitution de ce « home », de ce foyer national, ou plutôt, pour l'appeler par son nom, de cette nation juive qui doit continuer pour elle la grande sauvegarde de l'avenir.

Le caractère impitoyable de cette occupation progressive du sol, la prise en possession de toutes les forces économiques qui poussent tous les Arabes au désespoir, n'est pas sensible aux sionistes. Il faut les en blâmer sans doute, mais quels colons européens, établis en grand nombre sur une terre conquise, se conduisent autrement? Dispersés jadis en petites colonies, au temps où le baron Edmond leur achetait des terres, ils s'étaient, sans difficultés, fait leur place parmi les habitants du pays. Mais nous avons affaire ici à une sorte de phénomène de « floculation » bien connu de tous ceux qui ont étudié les peuplements coloniaux. Quand les immigrants sont trop nombreux, ils cessent de percevoir les réactions extérieures et ne s'intéressent plus qu'à la création des villes et des domaines où doivent s'établir leurs fils.

Sans doute, dira-t-on, c'est là une attitude qui n'est pas nouvelle. Mais elle s'excuse, peut-être, de la part des peuples conquérants qui trouvent dans les risques de la guerre une sorte de justification de leur droit. Or, les Juifs n'ont pas conquis la Palestine, ce sont les Anglais qui la leur ont livrée. Est-ce pour répondre à cette critique que la jeunesse juive s'organise en cohortes, en formations para-militaires, dont le vieux nom, repris avec orgueil, des « Macchabées », montre assez bien qu'on veut renouer avec une vieille tradition du passé militaire d'Israël?

Les Haloutzim sont vigoureux, larges d'épaules, bien armés, et ils entendent défendre leur sol désormais contre toutes les attaques. Les menaces qui pèsent sur eux renforcent leur volonté de vivre

en cantons fortement tenus, où n'habite pas un étranger.

Dans quelle mesure, d'ailleurs, le sionisme est-il au service des grands intérêts de l'Empire Britannique? Un Bédouin de Transjordanie nous expliquait un jour, à sa manière, ce qu'était la conquête de la Palestine par les Juifs : « J'ai vu, nous dit-il, à Liné, au centre de l'Arabie, un puits au fond duquel on trouve de l'eau pure. Ce ne sont pas les hommes qui l'ont foré. Un jour, un pieux musulman avait réussi à s'emparer d'un génie. Par des incantations magiques, il l'obligea à faire un trou, à descendre dedans et à tourner sur le sol en frottant la roche de son dos. En quelques heures, le puits fut creusé et le saint homme put boire tant qu'il le désira de l'eau fraîche. Pour sa peine, il libéra le génie. Les Anglais sont ingénieux, eux aussi, ils ont capté ces démons et leur font transformer le pays, creuser des puits, planter des arbres. Les Anglais se serviront de tout cela. Tout ce qui se fait ici est dans leur intérêt. »

Tel n'est pas l'avis, il est vrai, de ce grand parti révisionniste juif, de ces nationaux intransigeants qui n'acceptent pas de voir la Palestine nouvelle mise au service des intérêts de l'Empire.

Chaque année, la jeunesse s'assemble pour protester contre la politique d'équilibre que suit la Grande-Bretagne, ménageant tour à tour les chefs arabes et les sionistes, limitant l'immigration à la capacité d'absorption du territoire. De plus, le prestige de la Grande-Bretagne n'est pas toujours très grand, auprès des Juifs venus d'Ukraine, de Pologne ou d'Allemagne, et l'on ne peut dire que l'influence anglaise y soit en progrès, surtout depuis l'invasion des immigrés de l'Europe Centrale.

Quelles que soient l'habileté et la conscience des agents du « Colonial Office », dans la région soumise au mandat, on ne peut donc estimer que l'Angleterre soit payée de ses difficultés avec les Musulmans, par la reconnaissance unanime des Juifs.

**V. L'avenir du Sionisme.**

Qui saurait prévoir l'avenir, même le plus proche, dans un monde si troublé? Tout au plus peut-on évoquer successivement les possibilités diverses qui s'offrent à ces deux nationalismes opposés.

Dans l'hypothèse la plus favorable, l'immigration gardant pendant quelques années encore toute sa puissance, les Juifs palestiniens l'emporteront en nombre sur les Musulmans et imposeront la création d'un État national juif. Ne nous préoccupons pas ici des immenses dangers que présenterait, pour la diaspora, vingt fois plus nombreuse, une telle nouveauté. Le sort des Juifs assimilés, ne risquerait-il pas d'être partout remis en cause? Un des maîtres les plus éminents de l'orientalisme européen, Sylvain Levi, ne nous cachait pas, dans une conversation tenue peu de temps avant sa mort, le grand péril que comporterait, à ses yeux, le succès de cette idéologie nationale pour le peuple le plus international du monde.

Ne pensons ici qu'à l'Orient. La Palestine, devenue le pays le plus industriel de l'Orient, rayonnerait sans doute sur les États voisins, conquerrait leurs marchés, équiperait leur sol, leurs ports, leurs mines. Les Juifs auraient une œuvre immense à accomplir qui leur vaudrait, pensent-ils parfois, la reconnaissance des Arabes dont ils amélioreraient les conditions de vie. Et c'est sans doute pour favoriser cette prépondérance économique qu'on a organisé à l'Université Hébraïque un magnifique centre d'informations sociales, commerciales, ethnographiques sur tout l'ensemble des pays de la Péninsule.

Nous entendions, il y a quelques semaines, un sioniste nous déclarer que la violence destructive des nationalismes arabes était due, avant tout, à l'insuffisance de l'équipement économique de leurs États. Des hommes qui souffrent et qui ne savent pas travailler ne songent volontiers qu'à la discorde. C'est faire, croyons-nous, bon marché de l'esprit de sacrifice qui se

développe dans le cœur de tout patriote sincère. L'Irlande a-t-elle tenu compte de ses intérêts matériels pour se séparer de la Grande-Bretagne? La Syrie a-t-elle pensé à son avenir économique en précipitant les étapes de sa libération? Et les Arabes eux-mêmes ne font-ils pas un effort digne de toute notre attention lorsqu'ils tentent de constituer, avec l'aide de la Société Égyptienne Misr, un grand capitalisme arabe au service des idées nationales?

D'ailleurs, l'alliance du capitalisme juif, avec les États musulmans, a des précédents dans l'Histoire. En Mésopotamie, en Andalousie, on a connu des vizirs juifs qui prêtaient leur or au souverain musulman. Ils ont tous fini égorgés. Peut-être est-il donc prudent de limiter plus étroitement l'horizon des efforts économiques du sionisme.

La Palestine, on le sait, ne peut nourrir qu'à grand-peine plus d'un million et demi d'habitants, deux millions peut-être, en tirant du sol, par une mise en valeur intensive, toutes les ressources possibles. Dès à présent, la résistance des Arabes à la conquête de la terre palestinienne aussi bien que les faibles ressources du pays conduisent donc à envisager l'établissement des colons dans les pays voisins. Le Sinaï, où se trouvent peut-être des gisements de pétrole, le plateau de la Transjordanie où l'on trouve quelques bonnes terres, le voisinage du Djebel-Druze où s'étendent des marais à assécher, quelques coins du Liban, enfin, où il ne serait pas impossible de créer des vergers, telles sont les perspectives immédiates qui peuvent retenir l'attention des chefs du sionisme. Le jour où les résistances arabes auront quelque peu fléchi, lorsqu'une occasion favorable dans la politique de bascule de la Grande-Bretagne se présentera, on peut peut-être envisager une légère extension du périmètre de colonisation sioniste. Mais le gain sera, de toutes manières, assez limité.

Des événements politiques prochains peuvent, peut-être, précipiter dans l'esprit des dirigeants la réalisation de ce rêve. Le Liban, peuplé surtout de Chrétiens, sent, en effet, depuis un ou deux ans le péril qu'en-

traîne pour lui la libération d'une Syrie musulmane toute préoccupée de visées impérialistes. De son côté, la Turquie s'oppose, avec résolution, à l'Unité Arabe, à l'alliance éventuelle de la Syrie et de l'Irak. L'acharnement avec lequel elle défend les droits de la minorité turque d'Alexandrette est en effet un signe non équivoque d'hostilité à l'égard des Arabes.

Si la France restait passive, si la Grande-Bretagne y consentait, ne verrait-on pas dans ces conditions se dessiner une construction politique nouvelle? Une chaîne de minorités non-arabes, non-musulmanes ou moins, n'arriverait-elle pas à se tendre entre Alexandrette et le canal de Suez, fermant ainsi l'accès de la mer aux Arabes de l'intérieur. Dans cette hypothèse, le nationalisme syrien, frappé à mort, laisserait la place à une Unité Arabe plus continentale qui n'embrasserait plus que l'Irak, le Nedjd, le Yémen et le Hedjaz. Damas resterait une capitale sans royaume, à moins qu'elle ne devienne une marche du désert de l'Arabie, liée à la Transjordanie ou à l'État Séoudien.

Aucun Arabe de Syrie ou de Palestine, est-il besoin de l'affirmer, ne s'attarde à examiner favorablement l'une ou l'autre des deux perspectives que nous venons d'évoquer.

Musulmans et Chrétiens souhaitent, ou exigent, tout d'abord l'arrêt complet de l'immigration. Les plus résolus, et les plus intransigeants proclament que la Palestine doit rester arabe, et recevoir un Conseil représentatif où les délégués des trois races seront en nombre proportionnel à celui des habitants. D'autres songent à enfermer dans les mêmes frontières la Palestine et la Transjordanie et à chercher, dans une alliance syrienne, les moyens de résister à la puissance grandissante des fils d'Israël. Il en est enfin qui, plus réalistes, accueillent l'idée du cantonnement. Il s'agirait, dans ce projet, de découper la Palestine comme la Suisse, en cantons. Les uns seraient juifs, les autres arabes. L'immigration se trouverait ainsi naturellement freinée (1).

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la Grande-Bretagne a

Les positions occupées par le sionisme seraient acquises, mais ses développements ultérieurs seraient strictement limités.

Aucun Juif, il est inutile de le dire, n'accepte, lui non plus, d'enfermer l'avenir de son peuple, dans ces limites étroites puisqu'il lui faudrait, en les acceptant, renier sa foi nouvelle : l'établissement, dans un vaste territoire, sur un sol libre, dans un pays prospère plein du souvenir des ancêtres, de tous ses frères souffrants, des millions de Juifs que menacent en Europe Orientale les États totalitaires, ou, en Orient, les persécutions arabes.

Deux nationalismes puissants, au caractère en quelque sorte nébuleux, tout chargés d'histoire, animés l'un et l'autre par des forces illimitées sont donc ici aux prises. Peut-être la partie qui se joue pour les Juifs est-elle plus vitale encore que pour les Arabes, puisque, à l'inverse des nations européennes, ils n'ont derrière eux, lorsqu'ils entreprennent la conquête de la Palestine, aucune base nationale antérieure qui donne à leur puissance un caractère de durée et de sécurité. Mais pour les Arabes aussi dont le jeune nationalisme brise de toutes parts les liens dont l'enserrait l'Occident, la lutte palestinienne est une épreuve de force. Ce n'est pas seulement, en effet, le peuplement des terres pierreuses de la Judée, des plaines et des collines de la petite Galilée, ni même l'envahissement par des impies des sanctuaires religieux du vieux monde qui vont se décider. C'est l'avenir économique de toute une région que traversent les voies de communication les plus précieuses et les plus convoitées de l'Asie. Il se trouve que cette terre est aussi toute proche de celle où, depuis douze siècles, bat le cœur de l'Islam. Et bien que le fanatisme musulman ne soit pas l'élément le plus important du conflit il ne peut être négligé.

Tels sont les aspects d'un insoluble problème. La Grande-Bretagne pèse successivement dans la balance

proposé un plan de partage qui ne laisse à l'État juif qu'un territoire minuscule. Patriotes arabes et Juifs s'accordent à repousser ce projet. Le mois d'octobre a été marqué par des troubles graves. (Voir la note à la fin du volume.)

les intérêts des deux races, et les deux plateaux oscillent lentement sous nos yeux sans s'arrêter. Inlassablement, nous voyons la Puissance Mandataire lire gravement, comme sur un mystérieux cadran, le chiffre de l'immigration officielle autorisée chaque année en Palestine, selon un critère qui, nous dit-on, est la « capacité d'absorption du pays ». Mais les peuples n'entendent rien à cette science difficile. Ils ont hâte de connaître leur sort. Peut-être faudra-t-il qu'un coup du destin fausse un jour la balance pour que l'avenir du sionisme se trouve définitivement fixé.

NOTE SUR  
LE PROJET DE COLONISATION JUIVE  
EN U. R. S. S. : BIRO-BIDJAN

par A. M.

C'est un décret signé le 7 mai 1934, par le Président Kalinine qui rend le territoire de Biro-Bidjan « région autonome juive » (et non pas « République fédérale juive » ; cette dernière structure et les avantages constitutionnels qu'elle comporte ne sont envisagés que pour un avenir indéterminé).

Biro-Bidjan doit son nom à deux affluents du fleuve Amour : le Biro et le Bidjan. La région autonome est limitée au nord par la Sibérie Orientale proprement dite et au sud par le fleuve Amour qui la sépare de la Mandchourie.

Il est très difficile de se faire une opinion sur la situation des environ 12 000 Juifs qui sont venus s'installer au Biro-Bidjan. En dehors des brochures et des articles inspirés par les services de propagande, on ne trouve presque pas de documentation d'ensemble sur la question. Voici pourtant résumée l'opinion de M. Krol, explorateur qui s'est spécialisé dans les études de la Sibérie :

« Cette terre promise boréale, explorée bien avant la naissance du projet de colonisation juive en U. R. S. S., a un climat intolérable ; c'est une plaine marécageuse avec une courte période de végétation, des pluies torrentielles et dévastatrices, peu de neige pour protéger la végétation ; le fléau de ce pays ce sont les moustiques,

de même que les conditions antihygiéniques et notamment la boue, dans laquelle les colons sont forcés de vivre. Au Biro-Bidjan il faut avant tout lutter contre la forêt vierge (80 pour 100 de la superficie) ; et même les paysans russes venus de la Russie centrale ou de l'Ukraine, ne résistent pas aux difficultés de cette vie et, de guerre lasse, abandonnent le pays. (Selon les estimations soviétiques, le nombre de ces évadés représente 30 à 50 pour 100 des Juifs de l'U. R. S. S. qui se sont laissés déporter au Biro-Bidjan — et a même atteint 80 pour 100 en 1932 quand les Soviets ont envoyé des ouvriers juifs au Biro-Bidjan par voie de mobilisation). « En 1921 déjà la gravité de la situation était officiellement reconnue et Méréguine, directeur de la colonisation, a donné l'ordre catégorique de ne plus y envoyer de colons. Mais cette colonisation a repris après septembre 1931 quand le conflit sino-japonais a éclaté. La seule raison possible de cette colonisation précipitée, c'est le danger japonais aux portes de la Sibérie. La reprise de la colonisation coïncide trop manifestement avec l'expansion japonaise en Mandchourie. Les Soviets ont un besoin urgent d'ériger entre eux et ce pays une barrière quelconque. Que le pays ne soit pas propice à une telle colonisation, peu leur importe. Les Juifs combleront les marais de leurs os ! Ils sont destinés à servir avant tout les besoins de la stratégie soviétique. »

(D'après un article de *l'Univers Israélite* du 9 septembre 1932.)

Et voici l'avis exprimé par M. Joseph A. Rosen, directeur de *l'Agro-Joint Américain pour l'Europe Orientale*, organisation étrangère autorisée par les Soviets à travailler en faveur des Juifs en U. R. S. S.

« Il est une autre condition *sine qua non* ; le gouvernement intéressé au développement d'une telle région doit être prêt à investir un capital considérable et à fournir un travail considérable pour la construction de routes (à l'heure actuelle il n'existe qu'une seule bonne route et qu'une seule ligne de chemin de fer), des maisons pour les colons, pour le drainage et l'irrigation et cela sans compter que les futurs colons remboursent ces

frais, mais en inscrivant, ces derniers simplement au compte des pertes encourues dans l'intérêt supérieur du pays tout entier. Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner si, malgré une propagande très active pendant dix ans, les résultats de cette expérience sont plus que modestes et plus que douteux.

« Quoique l'élément juif soit en minorité, le gouvernement soviétique a créé dans cette région une atmosphère yiddish. (Il y a des écoles yiddish, un tribunal yiddish, des théâtres yiddish, les inscriptions dans l'enceinte de toutes les stations de chemin de fer sont rédigées en russe et en yiddish.) Mais cette atmosphère ne peut pas matériellement compenser les difficultés considérables et les grands inconvénients de toute cette expérience. » J'ai des raisons de croire, conclut M. Rosen, que, ni une organisation compétente juive, disposant des fonds nécessaires et, ce qui est plus important, possédant une expérience technique et colonisatrice suffisante, était prête à entreprendre l'établissement de travailleurs juifs habitant les pays européens limitrophes de la Russie, dans le Biro-Bidjan, le gouvernement soviétique serait disposé à accorder des facilités dans des conditions assez favorables, à des contingents considérables de ces immigrants. »

(D'après un article intitulé : « Le Biro-Bidjan, région autonome juive en U. R. S. S. » et paru dans la revue *Renouveau* de mars 1935.)

Il semble que l'idée de la colonisation juive en U. R. S. S. a subi une évolution fondamentale. Son objectif principal n'est plus de donner aux Juifs soviétiques la possibilité de se vouer au travail productif agricole, mais de servir avant tout les besoins de la stratégie soviétique. Ce qui explique la nécessité des « contingents considérables d'immigrants ».

#### *Chiffres :*

Nombre d'habitants 50 000, dont 12 000 Juifs, le reste étant des Russes, des Cosaques de l'Amour, des

Ukrainiens et des Mongols des tribus locales (Tungus et Golds).

(D'après les évaluations soviétiques le territoire pourrait recevoir 3 millions de colons.)

Somme investie (en roubles) dans l'édification du Biro-Bidjan : 20 674 000 (en 1934).

\*  
\* \*

*Le Biro-Bidjan apparaît comme un cas typique de colonisation juive dépourvue de tout souci spirituel. C'est une « expérience technique » et une mesure diplomatique, rien d'autre.*

## VALEURS SPIRITUELLES DU SIONISME

par André SPIRE.

Lorsqu'en 1903 le Ministre anglais des Colonies, Joseph Chamberlain, offrit à Theodor Herzl, fondateur du Sionisme, le plateau d'Uasin Gishu, Theodor Herzl et la plupart de ses collaborateurs cultivés, parmi lesquels Max Nordau et Israël Zangwill, furent d'avis d'accepter ce vaste pays sain, où poussent la canne à sucre et le cotonnier.

« Pour la première fois depuis dix-huit cents ans, raconte Zangwill, une contrée, sans doute pas tout à fait appropriée, mais qui, grâce aux vastes étendues d'un hinterland inoccupé, aurait pu devenir un noyau de reconcentration, un pays adossé à toutes les ressources de l'Empire anglais, venait d'être mis à la disposition d'un peuple méprisé et pourchassé. »

Herzl transmit l'offre de Joseph Chamberlain au sixième congrès sioniste, réuni à Bâle en septembre 1903. Mais, bien que n'ignorant pas le coup que sa proposition allait porter aux sionistes les plus exaltés, il fut épouvanté de la violence de l'explosion. Le Congrès tourna en confusion. L'acceptation du territoire africain — désigné souvent par erreur sous le nom d'Ouganda — fut considéré comme une trahison envers Jérusalem. Des piétistes s'affaissèrent sur le sol du Congrès. Des pleurs furent versés, des vêtements déchirés pour cette nouvelle perte de Jérusalem. Les délégués de Kishineff toute fumante encore du sang des pogromes, refusèrent la terre de refuge qui leur était offerte.

C'est que la majorité, dans les premiers Congrès sionistes, appartenait aux masses juives de Russie et de Pologne, à peine touchées par la culture occidentale. Toutes leurs pensées, leurs rêves étaient tournés vers cette Palestine, où depuis la propagande des Amis de Sion en 1881-1882, des courageux pionniers essayent, malgré la mauvaise volonté turque, de créer des colonies agricoles. La Palestine vers laquelle ils étaient attirés par l'inextinguible passion religieuse et nationale, qui monte de la Bible, des Psaumes, du Rituel, de tout le folklore juif.

Quel sens pouvait avoir une patrie juive qui ne fût pas la Palestine, pour ces Juifs *du galouth*, des pays de l'exil, de la persécution, dont les pères, depuis mille huit cents ans, aux fêtes de Kippour, demandaient à Dieu de relever son sanctuaire détruit, et qui, le soir de Rosh-haschanah, le nouvel an juif, se séparaient en se souhaitant « l'an prochain à Jérusalem ».

Une fois de plus Israël se retrouvait le peuple du Livre : un livre portant une idéologie, une idéologie portant un peuple. Et comme tous les pères juifs dont le Livre avait été le guide et le réconfort, sacrifiaient depuis des siècles leur bonheur personnel pour faire de leurs fils une élite qui, à son tour, devrait se sacrifier à tous les porteurs de flamme qui pourraient naître d'elle un jour, les délégués de la partie la plus malheureuse du peuple juif renonçaient à un bonheur possible pour un bonheur futur, lointain, presque impossible, un bonheur que, du moins, les échecs de Herzl et de ses amis dans la recherche d'un pays neuf, semblaient révéler une utopie, une folie, une chimère.

Mais justement, pour un peuple sans terre, sans langue propre, et pareil, au milieu des nations de mœurs, de cultures différentes, à une île de sable usée par tous ses bords, cette chimère était une foi, une foi agissante, à laquelle on est prêt à tout sacrifier : bien-être, jouissances, réussites et la vie même, comme ces Juives de Strasbourg qui, en 1349, plutôt que de laisser baptiser leurs enfants, préférèrent sauter dans les flammes du bûcher avec eux.

Israël Zangwill dans des livres célèbres, *The King*

of *Schmorrers, Ghetto Tragedies, Dreamers of the Ghetto*, a raconté la vie des communautés juives de la Diaspora à diverses époques et dans divers pays. Dans *Children of the Ghetto*, il nous fait vivre la vie des communautés juives en Angleterre et en Amérique, vie d'ailleurs, le décor anglo-saxon une fois effacé, assez peu différente de la vie des communautés juives de l'ouest de l'Europe.

D'un côté des Juifs imprégnés de culture occidentale, mais longtemps tenus, par les lois ou par les mœurs, à l'écart de la vie commune des pays où leurs familles étaient installées depuis plusieurs générations. Peu à peu, à partir de la fin du dix-huitième siècle et sous l'influence des idées de la Révolution française, ils avaient reçu des droits civils et politiques identiques à ceux des autres citoyens. De l'autre, les Juifs des pays d'ostracisme, comme l'Allemagne, d'ostracisme, de persécutions violentes, d'accusation de crimes rituels, de pogromes, comme la Pologne, la Roumanie, la Russie.

La condition meilleure des Juifs de l'Ouest de l'Europe, et de ce point de vue l'Amérique est une annexe de l'Europe, la condition humiliée, mais physiquement encore sauvegardée des Juifs allemands, provoqua une sorte d'appel d'air, qui au cours du dix-neuvième siècle emporta les Juifs les plus malheureux vers les pays de liberté ou de moindre persécution.

Les salaires avilis, les mauvaises conditions de travail à domicile, la rapacité des marchands, leur paraissaient douce chose, après l'entassement dans les territoires de résidence forcée, la famine permanente, la prison sans jugement, les injures, les coups. A Paris, ils étaient environ dix mille en 1913, habitant le XI<sup>e</sup>, le XV<sup>e</sup>, le XVIII<sup>e</sup> arrondissement, mais de préférence le III<sup>e</sup> et surtout le IV<sup>e</sup>, autour de la pittoresque rue des Rosiers. A New-York, ils étaient plus d'un million, dont cinq cent à six cent mille groupés sur un mille carré. A Londres, dans Whitechapel et les quartiers environnants, plus de 140 000. Ces ghettos modernes étaient « de formation volontaire. Des gens qui ont vécu dans un ghetto pendant une paire de siècles, ne

sont pas capables d'en sortir simplement parce que les portes en ont été jetées bas, ni d'effacer les flétrissures de leur âme, le jour où ils ôtent la rouelle jaune... L'isolement qui leur a été imposé du dehors est en quelque sorte devenu une loi de leur être. Ils vivent en tas les uns sur les autres par besoin de chaleur sociale. De tels hommes sont à eux-mêmes les portes de leurs ghettos et, quand ils émigrent, les traînent avec eux à travers les mers dans les pays où il n'y a pas de ghettos ».

L'arrivée incessante de ces immigrants, la formation de ces modernes juiveries, était pour les Juifs émancipés une inquiétude, une gêne. Ils avaient cru qu'en troquant leur nom de Juifs pour celui d'Israélites, ils avaient désarmé des hostilités séculaires ; qu'en modifiant leurs mœurs, leurs manières, leurs idées, leurs sentiments sur ceux de leur entourage, qu'en adoptant les préjugés, les gestes, les tics de leurs voisins non-Juifs, des portes jusqu'à présent fermées s'ouvriraient devant eux. Et lorsqu'ils sentaient des résistances, lorsque dans un dîner, une soirée, ils surprenaient certains sourires, certaines allusions, qu'à leur entrée dans un salon la conversation s'arrêtait brusquement, il ne leur venait pas à l'esprit que peut-être leur confiance dans les idées de la Révolution française avait été excessive, que le libéralisme français, qui leur avait donné l'illusion qu'un jour dans toute l'Europe les Juifs deviendraient les égaux des autres hommes, était peut-être à son déclin. Ils s'accusaient eux-mêmes. Ils se demandaient s'ils avaient fait assez pour ressembler ; s'ils s'étaient assez docilement conformés ; s'il n'apparaissait pas encore dans leurs habits, dans leurs regards, dans leurs pensées quelques-unes de ces marques particulières qui les avaient désignés à l'hostilité, à la méfiance ou aux railleries de leurs concitoyens. Lorsque le père retrouvait chez son fils un de ces gestes qu'il connaissait bien parce qu'il avait essayé de les tuer chez lui-même, certains clignements d'yeux, haussements d'épaules, mouvements trop expressifs des mains, il lui disait : « Ne fais pas cela, c'est juif. » Certaines mères aimaient moins leurs filles parce qu'elles retrouvaient sur leur

visage leurs propres traits, ceux de leur mère, de leurs grand'mères. Et je ne pourrai jamais oublier ce mot d'une de mes proches, disant d'une jeune Juive que j'admirais : « Elle est belle, elle n'a pas le type juif. » Et ces manières juives, ce type juif qu'ils pensaient avoir tellement atténués qu'ils les croyaient devenus invisibles, voilà qu'ils se déversaient sur eux de tous les coins de l'Europe centrale ou orientale. Avec eux renaissait ou s'accroissait, dans tous les compartiments de la vie sociale, cette méfiance du Juif, nommée faussement antisémitisme, car elle ne vise que le Juif et non tous les membres de la famille sémitique, l'antisémitisme, simple survivance, déguisée en social ou en économique, du vieil antijudaïsme chrétien.

Mais la rancune des Juifs assimilés envers les immigrants qui venaient rappeler au monde occidental et à eux-mêmes un passé détesté, se changea en colère contre ceux qui leur faisaient sans cesse redescendre cette échelle sociale qu'ils avaient eu tant de mal à grimper, lorsque la propagande sioniste s'accrut et réussit dans les ghettos au delà même des espérances des premiers sionistes. Des fils d'immigrés déclarèrent que le Sionisme était une absurdité (1). Des rabbins immigrés dont la bouche voulait bien prier pour le retour à Jérusalem, mais dont le cœur redoutait la perte des confortables prébendes conquises dans leurs récentes patries, combattirent le nationalisme palestinien au nom de l'Universalisme Juif et de la Déclaration des Droits de l'Homme. Lorsque la *Conférence de la Paix*, consolidant la promesse faite en 1917 par la *Déclaration Balfour* aux Juifs qui ne *pourraient* ou ne *voudraient* vivre dans leurs patries actuelles, créa un *Home national Juif* en Palestine, au lieu de se réjouir avec l'immense masse de la population juive opprimée ou pauvre de voir qu'enfin réparation était faite à leur Peuple par cette Entente qui affirmait qu'un de ses buts de guerre était de libérer, de regrouper les nationalités opprimées ou dispersées, les représentants

(1) Voir la lettre reproduite dans *l'Univers israélite* du 8 septembre 1916.

des Juifs assimilés, les membres de ces vieilles familles pour qui l'immigré juif était quelque chose à secourir et à redouter, rechignèrent, protestèrent ou s'abstinrent. La Conférence de la Paix indignée entendit le célèbre orientaliste Sylvain Lévi, homme charmant et bon qui avait dévoué sa vie à ce qu'il croyait la défense efficace des intérêts du Judaïsme, affirmer que le Judaïsme officiel de France ne désirait pas, craignait même la réalisation du Sionisme ; et le grand philosophe Bergson à qui le Gouvernement français, plus clairvoyant que les timides Juifs de France, avait demandé de signer un appel en faveur du Sionisme, déclara qu'il ne pouvait le faire « parce qu'on pourrait croire qu'il était plus Juif que Français ».

Et cependant ces Juifs émancipés, qui se croyaient une élite parce qu'ils avaient fait leur trou dans la bourgeoisie, et, comme elle, occupaient des places, des fonctions, possédaient des hôtels dans les beaux quartiers, s'étaient imaginé de bonne foi que, par leurs œuvres sociales ou confessionnelles, leurs écoles, par l'exemple de leur vie, ils s'étaient réellement consacrés à la défense, à la régénération du Judaïsme. Singulière régénération qui, au lieu de rechercher dans les êtres ce qu'ils ont de plus riche, de plus fort, de les aider à développer leurs tendances natives, leur apprend à se méfier d'eux-mêmes à douter de soi. Le monde méprise qui ne s'estime pas soi-même. A proposer à un groupe humain comme idéal, les valeurs d'un autre groupe, on détruit ses vertus sans tuer ses travers, ses défauts ou ses vices. Et, si le prolétariat juif avait accepté les directions de ses « grands-ducs » — c'est ainsi que Zangwill avait coutume d'appeler les vieilles barbes, marchands, hommes d'affaires devenus philanthropes, parvenus des professions libérales, qui se sont emparés de la direction des affaires d'Israël — il risquait de devenir comme eux des valets de banquiers, des trembleurs, des singes et des perroquets.

Mais il se ressaisit dans le Sionisme. Sous l'impul-

sion des missionnaires de l'Organisation Centrale de Londres, qui parcouraient toutes les communautés juives du fond de la Russie tsariste jusqu'aux plus lointaines communautés américaines de Californie, des groupes se formèrent dans les principaux centres juifs du monde entier. Dans chaque pays des Fédérations Sionistes unirent les efforts des groupes séparés et désignèrent des Délégués à ces Congrès sionistes bisannuels où publiquement se débattaient les problèmes que les ennemis du Judaïsme accusent l'impérialisme juif de discuter dans l'ombre en vue de la domination du monde entier. Les plus grands journaux de tous les pays envoyaient des correspondants à ces Congrès et par eux, dès avant 1914, le public juif et non-juif était informé des résultats incroyables alors de la création en Palestine de colonies florissantes : quarante et une colonies en 1913 avec une population agricole d'environ dix mille âmes. De tous les coins du monde d'innombrables petites souscriptions, de magnifiques donations affluaient. En attendant le privilège d'être admis à s'embarquer pour la Palestine, de futurs pionniers (haloutzim) se préparaient dans des fermes-Écoles ou en apprentissage chez des cultivateurs, à manier la pioche, la pelle et la charrue, s'exerçaient à parler l'hébreu, langue déjà morte au temps de Jésus et devenue simplement langue sacerdotale, dont la ténacité d'un véritable héros linguistique, Ben Jehouda, était en train de refaire une langue vivante, et qui devenait la langue maternelle de tous les enfants juifs nés en Palestine (1).

(1) Il faut lire dans l'article *En Palestine*, de M. René PINON, paru dans le *Mercure de France* du 1<sup>er</sup> janvier 1937, l'émouvante histoire de Ben Jehouda, dont la foi rendit au peuple juif la langue des prophètes, devenue langue nationale des Juifs de Palestine, parlée aujourd'hui par près de 750 000 personnes, enseignée dans toutes les écoles juives de Palestine, et qui sert exclusivement à l'enseignement de l'Université juive de Jérusalem : « En hébreu sont écrits les journaux, prononcés les discours politiques, traitées les affaires, émises les communications radiophoniques, accompagnés les films de cinéma. L'usage de l'hébreu se répand hors de Palestine. Plus nombreux chaque jour sont les chefs-d'œuvre de toutes les littératures traduits en hébreu. La vieille langue rénovée devient le ci-

« Quand Theodore Herzl, le Directeur littéraire de la *Neue Freie Presse*, dit le grand journaliste anglais Henry Wikham Steed (1), lança le mouvement sioniste, les jeunes Juifs d'Autriche-Hongrie étaient véritablement à une bifurcation. Le contact avec le monde extérieur avait fait perdre à nombre d'entre eux la foi de leurs pères et dépouillé leur esprit des bandelettes où l'enveloppait le Talmud, sans mettre autre chose à leur place qu'un scepticisme qui tendait à devenir sans cesse plus cynique. Nombre de Juifs cultivés cherchaient à écarter leur vraie nature et à s'identifier avec le germanisme. Ils acceptaient en politique l'idéal allemand et cherchaient en toute sincérité à sentir comme des Allemands. L'un d'eux se suicidait en découvrant après des années d'essai, qu'un Juif ne peut pas plus devenir un Teuton qu'un Éthiopien ne peut changer sa peau ou un léopard ses taches (2). Pour des esprits comme ceux-là le sionisme se présentait avec la force d'un évangile. Être Juif et en être fier; se glorifier de la puissance et de la ténacité de la race, de ses traditions, de ses triomphes, de ses souffrances, de sa résistance à la persécution; regarder le monde franchement en face et s'offrir le luxe de la sincérité morale et intellectuelle; sentir l'orgueil d'appartenir au peuple qui a donné à la chrétienté ses dieux, qui a enseigné à la moitié du monde le monothéisme, au

ment des Juifs de la Diaspora revenus des extrémités du monde sur la terre promise. L'histoire de cette renaissance caractérise bien l'état d'esprit des dirigeants du sionisme; elle marque ce que l'on pourrait appeler la température spirituelle de ses émigrants. »

(1) Dans l'ouvrage *la Monarchie des Habsbourgs*, Paris, A. Colin, 1915, pp. 271-272.

(2) Il s'agit du jeune philosophe viennois Otto WEININGER, auteur de *Geschlecht und Charakter* et d'*Über die Letzten Dinge*. Après une crise philosophique, puis religieuse intense, il se convertit au protestantisme. Mais sentant que si la religion se change, le sang reste le même, Otto Weininger, âgé de vingt-trois ans, d'un coup de pistolet, arrêta les battements de ce cœur juif que le monde chrétien lui avait enseigné à haïr. C'est un type très caractéristique du *complexe d'infériorité* dont souffrent les hommes ou les races raillées, et dont Marcel Proust était atteint, d'où sa susceptibilité, son goût de plaire, son souci d'être bien avec les domestiques, et qu'il a si bien décrit dans plusieurs de ses personnages, en particulier l'auteur dramatique Bloch.

peuple dont les idées ont imprégné la civilisation comme jamais, avant lui, ne l'avaient fait les idées d'une race, dont le génie a façonné le mécanisme entier du commerce moderne et dont les artistes, les acteurs, les chanteurs et les écrivains ont rempli dans l'univers cultivé une plus grande place que ceux d'aucun autre peuple : telle était ou à peu près la suite des pensées allumées comme une traînée de poudre dans l'esprit des jeunes Juifs par l'étincelle sioniste. Assister à une assemblée sioniste dans la Léopoldstadt, le quartier juif de Vienne, est une expérience bien propre à éclairer ceux qui ont vu la saleté et la misère des ghettos où le Juif exploite le Juif et où le mépris du gentil tient lieu du respect de soi-même. Des centaines, quelquefois des milliers de jeunes gens bien lavés et de coquettes jeunes filles avec un respectable contingent d'ouvriers juifs, sont là qui écoutent avec ravissement lire les Écritures. L'idéal territorial, c'est-à-dire la fondation d'un État juif en Palestine ou ailleurs, émeut, sans doute, la masse des sionistes ; mais le principal effet de cet idéal est de leur donner, avec la confiance en eux, le courage de leurs convictions. Il est excessif d'attendre que le Sionisme dote soudain tous les Juifs de courage, de tact et de droiture ; mais c'est beaucoup qu'il ait déjà pu préparer une élite intellectuelle et morale parmi eux, avec un idéal capable de provoquer la foi et l'enthousiasme. »

La confiance en soi, la fierté de ses convictions, l'idéal, la foi, l'enthousiasme, ce n'est pas seulement à l'élite de la jeunesse juive immigrée qu'ils étaient rendus par le sionisme. Mais aussi aux descendants des vieilles familles juives déclassées, pour qui le Judaïsme, malgré la réussite temporelle de leurs parents, à cause de cette réussite même, était devenu une gêne, quelque chose qui vous tient à l'écart, vous ferme des portes, et même dont parfois on peut avoir à rougir. Le Bloch de Marcel Proust, à un jeune duc qui faisait allusion à ses origines juives, répond : « Comment avez-vous pu savoir ? Qui vous a dit ? » *comme s'il avait été le fils d'un forçat.*

Les discussions de la grande Presse, de toutes les

grandes revues du monde entier autour de la Déclaration Balfour en 1917, autour des délibérations de la Conférence de la Paix en 1919, la déclaration qu'un *État juif*, une *commonwealth juive* serait créée en Palestine, faite le 1<sup>er</sup> février 1919 par André Tardieu représentant Georges Clemenceau, à l'issue de cette réunion de la Conférence de la Paix où les représentants du Judaïsme furent admis au même titre que ceux des autres minorités nationales, avaient montré à ces jeunes bourgeois juifs que la fierté sioniste, le courage, l'endurance, les sacrifices des pionniers de Palestine avaient plus fait pour l'émancipation de l'ensemble des Juifs de la Diaspora, pour leur égalité non plus simplement légale, mais réelle — celle qui implique l'estime, l'admiration et non pas seulement la tolérance, la poignée de main molle et le sourire protecteur — que la politique de taupes, de termites de leurs parents et de leurs grands-parents : qu'en reconnaissant des droits historiques à l'ensemble du peuple juif sur la Palestine, la Conférence de la Paix avait effacé les injures crachées par les marchands de Venise et par le monde entier après eux à Shylock.

Peu à peu plus d'un de ceux qui avaient été élevés dans la méfiance ou l'hostilité envers le sionisme, se trouva à son contact dans l'état d'esprit du dilettante moderne déjudaïsé du *Chad Gadya* de Zangwill, qui, après de longs voyages d'études et de plaisir à travers le monde, rentre le soir de la Pâque dans la maison de son père. C'est le Séder, la fête où depuis deux mille cinq cents ans, les Juifs remémorent la fin de l'oppression d'Égypte, le merveilleux départ vers la Terre Promise. Il voit, accoudé sur les coussins prescrits par les rites, son père qui, devant les plats symboliques, le pain sans levain, l'os rôti et les herbes amères, psalmodie le récitatif chaldéen :

Chad Gadya ! Chad Gadya ! un seul chevreau de la chèvre ! un seul chevreau, un seul chevreau que mon père acheta pour deux zouzim. Chad Gadya ! Chad Gadya !

« Quelle sérénité, quelle sécurité, quelle certitude ! Quel contraste avec sa vie fiévreuse de rêveur de rêves

de poseur de problèmes. » L'antique mélodie, la plus vieille des chansons populaires révèle en lui d'innombrables associations ! Il sent soudain que malgré tous les masques dont il a essayé de l'affubler, son âme juive ne peut être que juive ; que sans le judaïsme total, ethnique et religieux de ses ancêtres, il lui est impossible de vivre.

« Pitié, amour, justice, justice pour tous les êtres, jusqu'aux moineaux qui se vendent deux sous la paire sur la place du marché. »

Et maintenant qu'après tant d'années d'incompréhension, d'injustice, de haine, le monde essayait de rendre justice au plus opprimé, au plus méconnu des peuples, au christ des nations, il devenait inadmissible que les descendants de ceux qui avaient souffert pendant des siècles pour maintenir le vieil idéal mosaïque de la résistance à l'oppression, ne fassent pas tous leurs efforts, ne donnent pas toute leur aide à ceux qui, fuyant la moderne oppression polonaise, roumaine, allemande, préparaient un troisième retour vers cette terre originelle, deux fois perdue et jamais oubliée. Par elle les paroles bibliques récitées chaque jour dans les synagogues, le culte familial, funéraire, tout le ritualisme rabbinique qui — dans l'obligation de nous serrer ensemble pour nous défendre des tentations de bonheur lâche que le monde tendait sans cesse vers nous — s'étaient desséchés, ossifiés, se transformant en une religion formaliste et matérielle, une religion de poêle et de pots, comme dit Zangwill, reprenaient un sens, renaissaient dans leur fraîcheur première. Le *corpus mortuum* du Judaïsme se ranimait, sortait vivant de son tombeau, capable de tous les essors, religieux (1) et sociaux, de tous les développements.

Comme aliment à son activité, Israël dispersé avait désormais autre chose que les discussions théologiques, les questions de droit talmudique, le pilpoul. Ses préoccupations dépassaient maintenant les questions de philanthropie locale, de sociétés de secours mutuels, les

(1) « Entre toutes les religions... aussi bien en France que dans les autres pays, le Judaïsme se signale par une activité intense, débordante, presque fébrile... O race en tout féconde. » (J. BONSIRVEN, *Études*, 20 septembre 1927.)

luttés de préséances, les élections d'administrateurs de temples, de présidents de communautés. Il avait quelque chose à aimer, à réaliser ensemble, à donner au monde à admirer.

Et le monde s'étonne, admire. Sous les yeux de ses touristes, de ses enquêteurs, des correspondants et des photographes de ses journaux, de ses plus grandes revues illustrées, l'utopie, la folie, la chimère de 1903 est en train de devenir une réalité politique, sociale, spirituelle :

Une terre rachetée pouce à pouce, au prix des plus grands sacrifices des communautés juives du monde entier (1). Exemple unique d'une colonisation où la terre n'est pas concédée gratuitement ou à des conditions peu onéreuses, mais où les prétentions des propriétaires des terres qui les laissaient en friche ou les exploitaient mal, deviennent de plus en plus exorbitantes, au fur et à mesure que la culture intensive se développe et que la population immigrée s'accroît. Inférieure avant l'apparition du Sionisme à 50 000 âmes, la plupart, sortes de moines mendiants, venus d'Europe en Palestine non pour y vivre en travaillant mais pour prier, être entretenus par des œuvres, et mourir, la population juive s'élevait en 1936 à plus de 400 000 habitants (2), population jeune, active, d'ouvriers, industriels, défricheurs de forêts et de routes, de pionniers agricoles, moins nombreuse de moitié encore que la population arabe (environ 796 000), mais quatre fois supérieure à la population chrétienne (environ 108 000). A Jérusalem, avec ses 71 000 Juifs, elle forme la majorité de la population, l'unanimité à Tel-Aviv avec 150 000 Juifs. Dans d'autres villes, ils sont 50 000 à Caïffa, le grand port du Proche-Orient, 14 000 à Jaffa, 7 000 à Tibériade. Dans les 200 colonies agricoles, une population rurale de 91 000 habitants

(1) Environ trois milliards de francs ont été investis en Palestine de 1932 à la fin de 1935. — Les dépôts en banque atteignaient, à la fin de 1935, 17 millions de livres sterling. (René PINON, *loc. cit.*)

(2) En 1935, 61 854 Juifs, presque tous venus de l'Europe centrale, sont arrivés en Palestine. (René PINON, *loc. cit.*)

dessèche, défriche, assainit ou reboise un sol dévasté par la dent de la chèvre arabe, dépeuplé par les piqûres des moustiques à malaria ; le défend les armes à la main contre les incursions, les attaques des nomades, contre les bombes, les embuscades des musulmans fanatisés par les riches féodaux qui, après avoir vendu leurs terres à poids d'or aux Juifs, voudraient maintenant leur reprendre par la force. Et, travaillant ou combattant, les pionniers juifs ne sont pas mus par l'intérêt du paysan qui s'épuise en vue d'économies ou la constitution d'une fortune personnelle ou qui défend son bien familial contre un voisin voleur ou pillard. C'est à l'ensemble du peuple juif qu'il pense. Il a conscience que chacun de ses gestes est un geste historique ; que c'est une sorte de réhabilitation, de rachat du passé de misère et d'humiliation de l'ensemble d'Israël.

Et devant cette merveilleuse ascension du sionisme, les survivants des classes hostiles jadis au sionisme sentent leurs préventions se fondre, un peu de fierté juive les gagner.

Un prudent et pénétrant observateur du Judaïsme français, le P. Joseph Bonsirven, de la Compagnie de Jésus, le constate :

« Même tout pétri de préjugés bourgeois, comment un confortable habitant du XVI<sup>e</sup> arrondissement pourrait-il se désintéresser de ces vaillants coreligionnaires... qui sacrifient leurs efforts et leur sang à la restauration d'Israël. » Malgré son besoin de paix, de quiétude, d'un Judaïsme tranquille, paisible, plat, terre à terre, très Louis-Philippe, très juste milieu, il retrouve en eux les antiques vertus dont lui parle la Bible qu'il lit les jours de fête à la synagogue, et cela éveille dans son « cœur un écho profond, une espérance craintive, une joie tremblante : tandis que les enfants d'Israël vivent pour la plupart dispersés dans le vaste monde, là-bas sur la terre des aïeux, leurs frères, leurs représentants, fièrement relèvent le drapeau juif... comme jadis (1)... O race en tout féconde ! »

(1) *Chronique du Judaïsme français*, dans la revue *Études*, 20 février 1937.

Quant au rabinat, sauf quelques-uns de ses membres trop engagés dans la lutte antisioniste pour qu'un changement d'attitude ne paraisse pas une ridicule ou odieuse palinodie, il ne peut s'empêcher de constater l'extraordinaire renaissance religieuse provoquée par ce sionisme, dont le côté purement politique, l'irréligion un peu agressive de ses dirigeants, dont plusieurs avaient épousé des chrétiennes, l'avaient tout d'abord scandalisé.

« L'idéalisme foncier du Judaïsme, disait le Grand Rabbin Julien Weill, actuellement Grand Rabbin de Paris, dans une conférence prononcée à l'École des Hautes Études Sociales, son goût pour les doctrines de libre arbitre et de progrès expliquent que sa jeunesse intellectuelle ait participé avec entrain à la réaction qui s'est manifestée depuis environ une génération contre le sec positivisme, le rationalisme à outrance qui avait dominé la pensée française surtout dans la seconde partie du dix-neuvième siècle...

Ajoutons à ces causes l'éclosion de l'idée sioniste, corrélative, d'ailleurs, à l'antisémitisme... Le sionisme n'en a pas moins, concurremment avec l'antisémitisme, secoué la torpeur du Judaïsme occidental... L'attention attirée sur Sion, sur la renaissance de l'antique terre d'Israël par l'effort héroïque des pionniers juifs, sur la renaissance ou le nouvel essor de la langue hébraïque, a remis en question toutes les valeurs spirituelles, morales, sociales, artistiques et littéraires du Judaïsme. Tout Israélite ayant gardé le sentiment d'appartenir à la collectivité d'Israël s'est trouvé placé devant des problèmes passionnants, à l'égard desquels il fallait prendre position... De là une fermentation d'idées très propre par les discussions qu'elle soulève dans tous les pays et dans tous les milieux, par l'innombrable production de livres, d'articles de journaux, de dissertations, de débats en toutes langues qu'elle provoque, à mettre dans le Judaïsme actuel de la vie et de la passion (1). »

(1) *La Renaissance religieuse dans le Judaïsme*, publiée dans la *Renaissance religieuse*, avec une introduction et une conclusion par Georges GUY-GRAND, Paris, Félix Alcan, 1928.

## DESTIN DE L'HÉBREU

par Simon LANDO.

*A Madame Simon Terquem, hommage filial.*

S. L.

Il ne semble pas qu'en envahissant progressivement la terre de Chanaan les clans israélites aient eu du mal à comprendre la langue des autochtones. Ils parlaient, en effet, un idiome tout voisin du leur. Le phénicien et le chananéen, tels que les inscriptions les attestent, sont proches parents de l'hébreu. Peut-être Israël, qui semble avoir vécu quelque temps en pillard sur les confins du pays qu'il devait soumettre à sa domination, a-t-il peu à peu abandonné la langue qu'il avait parlée dans le désert, pour adopter celle des territoires conquis. On ne saurait l'affirmer.

Rien n'est plus instructif et plus amusant que de jeter un coup d'œil sur telle planche du savant ouvrage que, sous la direction de MM. Marcel Cohen et Antoine Meillet (1), les meilleurs spécialistes ont consacré aux langues du monde : la tache noire formée par l'hébreu est perdue dans le bleu du phénicien et, surtout, dans le vert de l'araméen. Le pays que nous appelons Palestine, si petit soit-il, ne doit pas être considéré comme représentant l'aire d'extension primitive de l'hébreu : la bande côtière était phénicienne au nord, philistine au sud. En vérité, le rayonnement d'une langue de civi-

(1) *Les Langues du Monde*. Édouard Champion, Paris, 1924.

lisation n'a pas plus de limite dans l'espace que dans le temps.

Tout le monde sait que l'hébreu fait partie des langues dites *sémitiques*, suivant une nomenclature qui nous vient du dix-huitième siècle. L'hébreu — ou, plus généralement, le chananéen — représente la branche nord-ouest de cet ensemble, les autres ramifications étant, à l'est, l'accadien (assyro-babylonien), au sud, l'arabe, le sud-arabique, l'éthiopien. Les philologues modernes n'ont pas eu de mal à démontrer les rapports indéniables que ces langues présentent entre elles, bien que leur apparition dans l'histoire se place à des moments très différents. Leur trait le plus constant est la trilitéralité des *racines*, véritables squelettes-idées. Depuis la deuxième moitié du dix-neuvième siècle des rapprochements, généralement fructueux, ont été tentés avec l'égyptien, le libyco-berbère et le couchitique, rapprochements qui postulent une communauté dite *chamito-sémitique*. D'autre part, la séparation entre les deux familles indo-européenne et sémitique ne paraît pas aussi absolue qu'on se l'imaginerait. Certains savants ne s'interdisent pas de rechercher une ancienne unité des langues parlées par les peuples de races blanches. Nous citons, à titre d'exemple, les travaux d'approche d'un Möller qui ont pour objet le vocabulaire comparé sémitique et indo-européen.

En dehors des inscriptions, — peu nombreuses (Siloé, Mésa (1), etc.) — des sceaux et des monnaies, le canon biblique est le seul monument que nous ayons de la période vivante et classique de la langue hébraïque. Les diverses versions anciennes (grecque, latine, syriaque, etc.) contiennent des livres dont les originaux sont définitivement (2) perdus, ayant été rejetés du recueil sacré par les rabbins palestiniens, vers les débuts de l'ère chrétienne. La grande variété de genres

(1) Celle-ci en « dialecte » moabite.

(2) A l'exception du livre *gnomique* de l'Ecclésiastique ; le texte hébreu primitif a été en partie retrouvé en 1896 et dans les années suivantes.

et d'époques à laquelle répondent les divers écrits bibliques ne donne qu'une faible idée de l'incomparable richesse de la poésie et de la prose hébraïques dans les anciens royaumes d'Israël et de Juda, aussi bien que, plus tard, sous la domination perse et grecque.

A en juger d'après les plus anciens morceaux de la Bible, l'hébreu était d'abord, comme le latin, une langue de pâtres et de cultivateurs. Telles sont les origines de cette langue qui a su peu à peu s'élever à l'expression des plus hauts concepts de la religion et de la morale. Tout le *miracle hébreu* est là.

Pour qui connaît l'évolution de la littérature grecque, rien d'étonnant à ce que les passages les plus archaïques de la Bible soient poétiques. Des siècles séparent la prose ionienne de l'épos homérique.

Les livres historiques de la Bible ont conservé des fragments poétiques dont plusieurs sont certainement antérieurs au douzième siècle avant Jésus-Christ. Nous empruntons aux oracles de Balaam (*Nombres*, chap. XXIV), représentatifs de cette haute antiquité, ces quelques versets rythmés :

Qu'elles sont belles, tes tentes, ô Jacob !  
 Tes demeures, ô Israël !  
 Elles s'étendent comme des vallées,  
 Comme des jardins près d'un fleuve,  
 Comme des aloès que l'Éternel a plantés,  
 Comme des cèdres le long des eaux !  
 L'eau coule de ses seaux,

Et sa semence est fécondée par d'abondantes eaux...

Toute la poésie hébraïque, y compris celle des psaumes, est annoncée dans ce morceau : langue concrète, rustique, abondance des verbes, rythme binaire (parallélisme), mouvement saccadé, accumulation de notations sans lien et sans enchaînement hiérarchique dans la phrase.

La prose des narrateurs des huitième et septième siècles a le même caractère de vivacité dû à l'absence de noms abstraits, à l'emploi fréquent du verbe notant le mouvement, le geste, l'attitude, et à l'impuissance

presque totale à tenir en suspens êtres et choses : à peindre, en un mot.

Voici, par exemple, le jeune David obligé de quitter la cour du roi Saül (*Samuel*, chap. xxii, v. 1 et suivants) : « Il partit de là et se sauva dans la caverne d'Adullam. Ses frères et toute la maison de son père l'apprirent, et ils descendirent vers lui. Tous ceux qui se trouvaient dans la détresse, qui avaient des créanciers, ou qui étaient mécontents, se rassemblèrent auprès de lui, et il devint leur chef. Ainsi se joignirent à lui environ quatre cents hommes. »

Le procédé de syntaxe le plus usité est la simple juxtaposition. La subordination, la phrase, la période sont presque inexistantes. L'hébreu est très pauvre en conjonctions. Il reflète une pensée éminemment analytique, celle d'un peuple doué d'imagination spéculative, mais évidemment dépourvu de sens plastique.

On commettrait pourtant une grave erreur en attribuant ces traits à tous les idiomes sémitiques. L'ordre des mots est beaucoup plus libre en assyrien, où les phrases longues et enchevêtrées ne sont pas rares. La syntaxe de l'*arabe littéral*, avec sa multiplicité de tours et de constructions, se prête au style périodique.

L'époque la plus brillante des lettres hébraïques fut sans conteste ce huitième siècle avant Jésus-Christ qui vit s'épanouir la magnifique littérature prophétique d'un Premier Esaïe, d'un Osée, d'un Amos, d'un Michée, ainsi que les récits populaires, *jahvistes* et *élohistes*, de Juda et d'Israël, sources principales de l'Hexateuque.

A partir de la captivité de Babylone, l'hébreu marque une évolution rapide et s'éloigne considérablement de la pureté de l'âge classique. *Esther*, *Daniel*, le *Cantique des cantiques*, un très grand nombre de psaumes, l'*Ecclésiaste*, accusent la décadence de la langue et certains emprunts étrangers. Dans de longs passages des livres canoniques d'Esdras et de Néhémie, l'araméen gagne du terrain au point d'évincer l'hébreu

auquel il était étroitement apparenté. Aux alentours du cinquième siècle, il s'étend dans tout l'Orient sémitique au détriment des anciens idiomes, comme le fera l'arabe quelque mille ans plus tard, et il devient la langue officielle dans la chancellerie des satrapes perses dont relève la Judée. Il est généralement admis que, au temps de Jésus, le peuple parlait araméen. C'est en araméen que sont conservées les quelques paroles sémitiques des Évangiles, et que Jésus, sur la croix pousse son cri de douleur : « *Éli, éli, lama sabach-tani!* » (1).

L'hébreu subsiste dans les écoles et dans le culte. Close au deuxième siècle de l'ère chrétienne, la *mischna*, charpente de l'immense bâtiment du Talmud, ainsi que le *midraschim* (commentaires allégoriques de la Bible), sont encore rédigés en un hébreu, fortement teinté, il est vrai, d'araméismes. Mais la langue vivante est l'araméen dans toutes les écoles talmudiques de la Palestine et de la Babylonie.

C'est précisément au moment où l'hébreu, ayant cessé d'être vivant, devient *langue sacrée*, que les textes bibliques sont étudiés, classés, comparés avec un admirable soin par les talmudistes appelés les *massorètes*, c'est-à-dire les hommes de la tradition, de la transmission de l'Écriture. Ce sont eux qui ont pourvu les anciens manuscrits bibliques, uniquement *consonantiques*, d'un système compliqué, mais précis, de voyelles, ainsi que de notations musicales en vue de la lecture publique. Leur travail est tout à fait comparable à celui que les commentateurs alexandrins et byzantins consacrèrent aux textes de l'antiquité grecque. C'est à ces générations de *massorètes* que se rattachent les premiers théoriciens de la langue hébraïque : en Orient, Saadya (891-942) ; en Afrique, Juda ben Koréisch, qui fit le premier de la lexicologie comparée ; en Espagne, Ménahem ben Saruq, qui composa le premier dictionnaire hébreu qui nous soit parvenu. Un élève de ce dernier, Juda Hajjudy, proclama la trilittéralité des racines. Ensuite, Jona ibn Djanach

(1) *Matthieu*, chap. xxv, v. 46.

(commencement du onzième siècle) porta la grammaire de l'hébreu à une perfection qui n'a été dépassée que par les modernes. Ibn Ezra et les Kimchi (douzième siècle) vulgarisèrent en France et en Italie les œuvres de leurs prédécesseurs, écrites en arabe. Leur lignée est ininterrompue jusqu'à ces rabbins-grammairiens qui, tel Elias Lévitte (fin du quinzième siècle), eurent, au seuil de la Renaissance, le mérite d'initier aux mystères de la langue sacrée les grands humanistes, dont beaucoup furent d'excellents hébraïsants.

Mais l'hébreu est loin d'être resté lettre morte au sein des communautés juives du moyen âge. Nous possédons toute une littérature en néo-hébreu. Issu de l'hébreu talmudique, celui-ci a servi pendant des siècles de lien entre les communautés dispersées par le monde. Il a emprunté à l'araméen des éléments de son vocabulaire, des particules et des conjonctions.

Grâce à des innovations dans la syntaxe, à la dérivation nominale, à des emprunts tirés du persan, du grec, du latin, cette langue devient apte à exprimer toutes les notions scientifiques de l'époque. Elle est employée tantôt à des traductions d'ouvrages arabes — traductions qui, retraduites en latin, ont servi d'intermédiaire entre la philosophie gréco-arabe et la scolastique, — tantôt à des écrits originaux, aux ouvrages d'exégèse, de philosophie ou de sciences d'un Juda Halévy ou d'un Maïmonide, quand ils n'écrivaient pas en arabe.

La veine poétique n'est pas tarie non plus. Ce sont, dès le huitième siècle, les *pioutim* (du grec *poiesis*) ou poèmes liturgiques dont l'inspiration est essentiellement biblique et qui sont dus à des poètes de Palestine, de l'Afrique du nord et de l'Italie. Ces pieux poètes enchâssent dans leurs vers des *centons* tirés des livres saints et procèdent par allégorie et par allusions. Leur versification rappelle d'une façon frappante celle d'un Sedulius ou d'un Sidoine Apollinaire ou de tel autre poète latin de la décadence. Malgré leur médiocrité, ils ont frayé le chemin aux grands poètes hébreux qui ont fleuri en Espagne aux onzième et douzième siècles.

Pénétrée de la Bible, maîtresse d'une langue assou-

plie et nerveuse, d'une versification imitée d'une façon souvent heureuse de l'arabe, la poésie de Ben Gabirol, de Juda Halévy, d'Ibn Ezra, de Jehouda Alharizi, nous émeut et nous charme encore aujourd'hui.

Voici la célèbre élégie de Juda Halévy (mort en 1140) exhalant la séculaire nostalgie d'Israël dispersée pour Sion (1) :

## O SION

Ne veux-tu pas savoir le sort de tes captifs,  
Restes de tes troupeaux qui recherchent ta paix?  
De l'occident, de l'orient, du nord et du midi,  
Qu'ils soient lointains ou qu'ils soient proches,  
Ils t'envoient leur salut.  
Et te salue aussi le captif du désir,  
Dont les pleurs sont pareils aux rosées de l'Hermon,  
Et qui voudrait en arroser tes monts.

.....  
Ah ! je voudrais errer parmi les lieux  
Où Dieu se faisait voir à ses voyants  
Et à ses envoyés.

Qui me fera des ailes que j'y puisse voler?  
Montagne de Béther, qu'à tes ruines  
Je mêle les ruines de mon cœur !  
Que je tombe sur la face  
Et m'allonge sur la terre, pour adorer tes pierres  
Et chérir ta poussière !

(Éd. *Harkavi*, I, 10-14.)

L'inspiration religieuse fait souvent place à l'inspiration profane. Le poème suivant est un chant bachique, malgré son titre.

## LA CHANSON DE L'EAU

Quand finit le vin, mon œil n'est pas beau :  
C'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau.

O gosier, comment avaler ton pain,  
O palais, comment goûter ton festin  
Si ta pauvre coupe est vide de vin?

(1) Toutes les citations qui vont suivre sont faites d'après *l'Anthologie juive* d'E. FLEG. Édition classique. — G. Crès et C<sup>ie</sup>, Paris, 1924.

Quand finit le vin, mon œil n'est pas beau :  
C'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau.

Moïse fit bien aux jours de misère,  
Quand pour nos aïeux il sécha la mer ;  
Mais comme il fit mieux quand, pour Pharaon,  
Il relâcha l'eau du gouffre sans fond.

Quand finit le vin, mon œil n'est pas beau :  
C'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau.

Du triste crapaud me voici l'ami ;  
Je crie avec lui, je chante avec lui.  
Où trouver un maître à chanter moins sot ?  
Il la connaît bien, la chanson de l'eau.

Quand finit le vin, mon œil n'est pas beau :  
C'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau.

(SALOMON IBN GABIROL.)

Seule, la brillante civilisation arabe de l'Espagne, si accueillante pour les Juifs, pouvait permettre l'écllosion de cette poésie. Elle fut de courte durée, et les voix harmonieuses se turent pour de longs siècles. L'usage de la langue sacrée se confina dans la synagogue et dans les écoles religieuses du ghetto. A peine s'en servait-on dans des traités rituels et dans les commentaires bibliques.

Au dix-huitième siècle, la lyre hébraïque rend un nouveau son, grâce au poète Luzzato qui reprend ainsi la tradition de son compatriote Immanuel Haromi (le Romain), lequel versifia en hébreu au quatorzième siècle.

La Révolution française, l'éveil des nationalités qu'elle a déterminé, ont fortement ébranlé les grandes masses juives de l'Europe orientale. Si beaucoup de Juifs s'empressent de rompre avec le passé et de s'assimiler, à la faveur de l'émancipation, la culture du pays dans lequel ils vivent, d'autres, au contraire, éprouvent le besoin de chercher leur salut aux sources les plus antiques du judaïsme. Ainsi renaît, en Pologne et en Russie, un lyrisme hébreu qui, pour se retremper dans la littérature biblique, n'en reçoit pas moins l'impul-

sion du romantisme. Qu'il nous suffise de citer deux noms : M. Y. Levenson et Y.-L. Gordon. Dans les centres juifs de la Russie, on se met à imprimer en hébreu des journaux, des romans et des traductions des chefs-d'œuvre des grandes littératures européennes.

Ce mouvement n'eût pas dépassé les cadres d'un jeu de lettrés épris de tradition, sans l'apparition du *sionisme*, à la fin du siècle.

Un journaliste autrichien d'origine juive, correspondant parisien de la *Neue Freie Presse* de Vienne, Theodore Herzl, suit avec émotion l'affaire Dreyfus. Profondément touché du sort fait à l'infortuné capitaine d'artillerie, il désespère de voir disparaître la souffrance juive grâce à l'action bienfaisante d'une civilisation prétendument humanitaire et égalitaire. Il connaît la misère des masses juives de l'Europe orientale et il conçoit un rêve presque incroyable : la fondation d'un État national juif sur la terre palestinienne qui fut le berceau de la nation. Ce que veut Herzl, c'est l'établissement d'une communauté purement temporelle, laïque, une entreprise de *colonisation*. C'est un retour à la paysannerie pour rendre à Israël, devenu exclusivement citadin, la vigueur physique en même temps que la conscience et la dignité nationales. La Palestine fait partie à cette époque de l'empire ottoman. C'est une terre en abandon qui, depuis longtemps, a perdu sa fertilité fabuleuse. Elle ne saurait jamais contenir qu'une infime fraction des Juifs du monde. Mais rien n'arrête Herzl. Il se met tout entier au service de cet idéal avec la foi d'un nouveau Zoro-babel. Malgré la résistance, l'hostilité ou l'indifférence tant du judaïsme assimilateur que du judaïsme orthodoxe, il convoque un premier congrès sioniste à Bâle. Son appel est entendu et suivi par une partie considérable de la jeunesse juive de Russie, d'Europe centrale et des Balkans, alors qu'en Occident l'accueil est bien moins favorable.

Tel est le point de départ du sionisme qui est certai-

nement le courant le plus curieux du judaïsme moderne. En faire l'histoire, ce serait retracer la naissance et le développement des admirables colonies juives de Palestine, l'héroïsme des pionniers, étudiants et intellectuels pour la plupart, qui ont quitté les bancs de l'Université pour aller défricher une terre ingrate et assécher des marais. Mais ce n'est pas notre dessein ici. Rappelons seulement qu'après la guerre mondiale le rêve de Herzl est devenu une réalité. Le traité de San Remo consacre l'idée d'un Home national juif en Palestine, sous mandat britannique. Sans doute, les idées de Herzl sont loin d'avoir l'adhésion du judaïsme tout entier, sans doute les résistances arabes sont une pierre d'achoppement pour l'œuvre sioniste, mais les résultats atteints à l'heure actuelle forcent l'admiration.

En tout cas, c'est au sionisme que l'hébreu doit ses nouvelles destinées, les plus étonnantes qu'une langue ait jamais connues. L'hébreu est ressuscité ; il est parlé actuellement en Palestine comme langue commune et nationale par des immigrés venus de vingt pays différents et dont la langue maternelle fut, respectivement, le russe, le polonais, le yidisch, le hongrois, le roumain, le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'arabe, le persan, le grec. Il y est parlé surtout par cette génération de jeunes nés en terre sainte, élevés dans les écoles juives de Tel-Aviv, de Jaffa, de Jérusalem — écoles primaires, lycées, gymnases, — et qui n'ont jamais connu d'autre langue que l'hébreu. Depuis une dizaine d'années, c'est la langue d'enseignement à l'université de Jérusalem ; c'est, avec l'arabe et l'anglais, la langue officielle du pays. Tel est le nouveau miracle juif auquel il serait vain de chercher des analogies dans l'histoire. Nous n'en connaissons pas, en dehors de la merveilleuse résurrection, en Irlande, du vieil idiome celtique. Les temps modernes nous démontrent ainsi que les peuples savent trouver parfois, au fond d'eux-mêmes, la force et la volonté de modifier le sens de leur histoire et de leur culture.

Sans doute, l'adaptation de l'hébreu à la vie moderne a nécessité l'introduction de nombreux néologismes.

Quelle langue vivante n'a les siens? Sans doute, le vieux système verbal sémitique a été entièrement renouvelé en vue de créer une conjugaison à *temps*, à peu près inconnue en hébreu classique. Il n'en reste pas moins que les enfants des colons sionistes de l'Emeq ou de la Galilée appellent la tente et la maison, le cheval et l'âne, la vie et la mort, les montagnes et les astres, du nom que leur donnait Moïse. Ce qui est sûr, c'est que l'écart est infiniment moins grand de l'hébreu actuel à celui de la Bible que de n'importe quelle langue romane à la langue de Cicéron, ou même du grec moderne à la prose de Platon. Du reste, nous avons vu se former, dès le moyen âge, un hébreu technique, scientifique et philosophique. Peu nombreux sont les domaines où les artisans de la nouvelle langue auront manqué de modèles.

Un homme unique a eu, aux yeux des Juifs de Palestine, la gloire d'incarner en sa personne le miraculeux renouveau de la langue sacrée. Peu importe le patronymique en *sky* ou en *off* qu'il portait du temps où il n'était qu'un paisible sujet du Tsar de toutes les Russies. C'est sous le nom purement sémitique d'*Eliézer ben Jehouda* que cet homme extraordinaire acquit une juste célébrité. Que penser d'un bourgeois israélite de Russie, fort lettré, qui, sans crier gare, se réveille un beau matin avec la ferme résolution de ne plus jamais prononcer un mot si ce n'est dans la langue de ses lointains ancêtres? Cette étrange idée, il l'exécute avec une incroyable obstination. Celui qui devint plus tard Ben Jehouda, quitte à passer pour un excentrique ou un illuminé, commença par obliger sa femme, ses enfants, puis tout son entourage, à lui parler hébreu et à abandonner, dans leurs relations avec lui, leur idiome naturel : le russe.

Il triompha, cependant, de toutes les résistances. Au début de ce siècle, il alla s'établir et prêcher d'exemple, à Jérusalem : sa maison fut comme le foyer d'où irradiia la renaissance hébraïque.

*Ben Jehouda* ne se borna pas à pratiquer l'hébreu et à l'imposer, en tant que langue vulgaire, au plus grand nombre d'adeptes possible. De l'idiome si cher

à son cœur et à son esprit, il voulut, par surcroît, être le théoricien et l'historien. Les hébraïsants du monde entier lui sont reconnaissants du prestigieux monument qu'est son Dictionnaire, un *lexicon totius hebraicitatis* dans toute la force des termes : répertoire complet embrassant toutes les époques d'une langue trente fois séculaire.

Les lettres hébraïques contemporaines sont extrêmement florissantes et s'enorgueillissent de toute une pléiade de poètes et d'écrivains. Les journaux et revues imprimés en hébreu se multiplient en Palestine, dans une proportion étonnante pour le demi-million à peine d'habitants juifs. Plusieurs noms de la littérature hébraïque ont acquis une réputation mondiale : Ch.-N. Bialik, Schééour, Tchernikowsky, pour ne regarder que les sommets.

A côté d'une littérature *savante* où les courants les plus divers se laissent démêler, un folklore nouveau s'épanouit : chants des *haloutsim* (1) au travail, romances sentimentales, trésor renouvelé des vieilles légendes juives, épopée des héros tombés pour la conquête de la terre ancestrale. Joseph Trumpeldor fut un de ces héros. Il défendit, au prix de sa vie, avec une centaine d'hommes, la colonie juive de Tel Chaï contre près de deux mille Bédouins. Voici la complainte que chantèrent ses compagnons après sa mort (pogrome de 1920) :

#### LE CHANT DES PRISONNIERS D'ACRE

De Dan jusqu'à Béerschéba,  
De Galaad jusqu'à la mer,  
Il a coulé, le noble sang  
Qui racheta nos terres.

Il a coulé, le sang hébreu !  
Chaque sillon s'en est nourri.  
Mais où plus noble a-t-il coulé  
Qu'aux champs de Tel Chaï?

(1) Pionniers.

Trumpeldor, héros manchot,  
Couché dans la tombe du désert,  
Sans souffle, sans armes, sans bras,  
Tu gardes nos frontières.

Nous sommes captifs ; mais, de la prison,  
Nos cœurs libérés vont vers toi, grand mort ;  
Vous êtes à nous, vergers du midi,  
Vous serez à nous, montagnes du nord !

Ch.-N. Bialik s'est, fait avec d'autres, prophète de la nouvelle marche de la terre promise. Il ne tance pas son peuple avec moins de vigueur que ses grands modèles de l'antiquité :

LE PEUPLE EST UNE HERBE

En vérité, il est une herbe, mon peuple,  
Une herbe sèche plus que le bois. Mon peuple est mort, mort  
[sans salut !

Non : le hurlement qui tourne autour des veaux d'or  
Engloutit la voix du Tonnerre tout-puissant !...

Siècles de marche errante !... Insupportable exil !...  
Là s'égara son cœur, se perdit sa sagesse...  
Sent-il encore, aux lanières du fouet,  
Qu'on écorche son dos, qu'on fustige son âme ?  
A-t-il d'autres soucis que le souci de l'heure,  
Quand il se traîne, ténébreux,  
Sur les routes de la nuit ?  
Qu'il rouvre à la lumière du soleil  
La paupière de son âme ?  
Qu'il lance aux mille échos du temps  
Sa parole retrouvée ?  
Comment s'éveillerait-il, quand il dort sous le fouet ?  
Comment parlerait-il, quand, frappé, il se tait ?  
La feuille à l'arbre arrachée,  
La mousse que la vague emporte,  
La grappe que le pied foule,  
Par quelles rosées seront-elles ranimées ?  
Quand sonnera la trompette nouvelle,  
Le mort secouera-t-il son sommeil ?  
Se lèvera-t-il, le mort, dans le Jour nouveau ?

Traditions, idées importées de l'Occident, prestiges du ciel oriental, particularisme local, tout cela se fond dans une synthèse passionnante à suivre.

Qui sait si cette langue, jeune et antique, dans laquelle les prophètes firent entendre à l'humanité le premier message de justice et d'espoir n'est pas destinée à nous étonner demain par des œuvres révélatrices et durables?

## UN CHRÉTIEN DEVANT LE SIONISME

par Stephen CAMPBELL.

Rien de ce qui concerne Israël n'est simple. Le signe de contradiction qu'il inscrit parmi nous se manifeste aussi bien dans le domaine social que politique, que financier ou que spirituel. On ne l'évite pas. Si l'on demande à un chrétien ce qu'il pense du sionisme, il lui sera impossible de formuler une réponse catégorique.

D'autres (1) ont considéré le sionisme en tant que fait politique, social, en tant qu'événement appartenant à l'histoire. Mais, à lire de telles études si objectives qu'elles soient, on se rend bien compte de ceci : que le sionisme *n'est pas seulement un fait appartenant à l'histoire*. Si l'ordre humain des choses, et spécialement l'ordre économique et financier avait été respecté suivant les normes des principes capitalistes, jamais il n'y aurait eu, en *Eretz Israël*, les milliers de Juifs que nous y voyons.

Et d'autre part, à considérer le sionisme tel qu'il est aujourd'hui, dans ses réalisations dont certaines sont admirables, on peut se demander si la majeure partie de ceux qui le font ont vraiment le sentiment bien clair de ce débordement du temporel par le spirituel. Pour moi (et, me semble-t-il, pour tout chrétien) l'interrogation que pose le sionisme dépasse le fait sioniste, et les colons des plaines du Jourdain témoignent aujourd'hui pour une réalité spirituelle dont ils ne comprennent pas entièrement le sens.

(1) Voir plus haut l'étude de M. Robert Montagne. [N. D. L. R.]

C'est le sens de cette interrogation que je vais essayer de dégager ici.

Le premier aspect sous lequel un chrétien considérera le sionisme ne pourra pas être autre que celui de la charité. Nous tous, qui avons lu Israël Zangwill, nous savons ce qu'a eu d'horrible l'existence prisonnière des Juifs des ghettos. Et nous qui avons parcouru l'Allemagne au moment même où se déchaînaient les répugnantes folies des nazis contre les fils de Moïse, nous éprouvions le sentiment d'une honte cuisante quand un vieillard à grande barbe était promené entre deux miliciens bruns, comme nous l'avons vu, de nos yeux, au lendemain de l'avènement de M. Hitler. Tout récemment le *Times* nous annonçait qu'il y avait eu un *Pogrom* en Pologne, et nous avons songé à ce tragique paradoxe : un peuple torturé pendant des siècles que le monde s'unit pour reconstituer dans sa liberté et qui use de cette liberté, lui, peuple catholique, pour massacrer et torturer... (1).

La terre de Sion ne serait-elle qu'un lieu de refuge pour les millions de Juifs qui peuvent avoir, aujourd'hui ou demain, ici ou là, à trembler pour leur existence et pour celle de leurs enfants (car, fidèles en cela à la tradition du Pharaon d'Égypte et du roi Hérode les fauteurs de pogroms aiment tout particulièrement à éventrer des petits enfants juifs), cela suffirait à nous rendre sympathique cette tentative. Il n'est pas négligeable du tout, dans la période de violences que traverse aujourd'hui notre planète, que des hommes persécutés aient un endroit où s'abriter. Et si l'on pouvait créer, quelque part dans les Andes ou dans le Thibet, une Palestine où iraient s'installer tous ceux qui n'ont pas envie d'être asphyxiés par les gaz, j'applaudirais des deux mains à cette création. M. Wells a dit quelque chose de ce genre, je crois, et, pour une fois, il n'a pas eu tort.

(1) L'auteur fait allusion sans doute aux pogromes de Minsk, Pzritik et Brest-Litovsk qui se sont produits en mai et juin 1937.

Mais, à cette solution, — j'entends ici uniquement du point de vue historique, — il y a de sérieux inconvénients. Je ne veux pas entrer dans les détails qui montrent que le problème sioniste est loin d'être résolu. La déclaration Balfour et tout ce qui a suivi a un peu trop négligé ce fait que la Palestine avait déjà des occupants. Les Juifs de Sion sont aujourd'hui installés sur une petite frange de terre, le long d'une mer où ils ne sont pas les maîtres, et pressés, en arrière, par environ quinze millions d'Arabes ayant des appuis jusqu'à des milliers de milles de là. Cela me fait penser à ces îles du Pacifique qu'ont édifiées les coraux et qui sortent à peine de l'océan : il y pousse des cocotiers, et il y vit des hommes. Cela va très bien jusqu'au moment où une grande tempête passe par-dessus le frêle récif et jette bas les cases et les arbres pêle-mêle avec les Maoris.

On ne peut pas nier l'extrême fragilité de l'installation sioniste, fragilité que, pour des raisons que j'ignore, — et d'ailleurs cela, c'est une autre histoire, — mon pays, par sa diplomatie, contribue soigneusement à maintenir. La célèbre politique de balance veut qu'on laisse en juste équilibre deux peuples qui s'opposent par un violent antagonisme. Cela risque de ne pas faciliter le développement d'Eretz Israël. Mais il faut ajouter encore que, si même on pouvait considérer le sionisme comme une affaire de tout repos, cela ne résoudrait pas le problème juif.

Il y a des antisémites, de l'espèce que j'appellerai bienveillante, qui, au lieu de pendre ou d'empaler tous les Juifs, consentent à les installer tous en terre sioniste. Mais il y a à cela un grave obstacle. C'est qu'en admettant même (ce qui n'est guère probable) que toute la Palestine revienne à Israël, c'est-à-dire que les Arabes aient été chassés vers l'intérieur, le pays ne pourrait pas contenir tous les fils de Moïse du monde (1). A en croire les statisticiens allemands, il y

(1) J'ai lu un jour citée cette parole du vieux Tigre Clemenceau : « Pouvez-vous recevoir quinze millions de Juifs? demandait-il à un sioniste ou à un partisan du sionisme. Non? alors, foutez-nous la paix avec cette histoire-là! » De son point de vue, c'est-à-dire historique, il n'avait pas tort.

aurait, sur la planète, environ seize millions de Juifs ou fils de Juifs. La Palestine ne saurait en nourrir la dixième partie. Cette simple observation suffit à souligner cette idée que le problème du sionisme a beaucoup plus une importance d'exemple et d'enseignement qu'une véritable importance matérielle. Un chrétien doit souhaiter le succès matériel du sionisme (il lui est permis de douter qu'il puisse être considérable), parce que cette terre permet à des malheureux de vivre. Il est absurde de prétendre résoudre le problème juif par cette méthode. Mais il faut maintenant considérer ce qu'est vraiment ce mouvement sioniste : s'il devait seulement apporter au monde une forme nouvelle des solutions qui se cherchent aujourd'hui au carrefour des routes embourbées où se traînent les démocraties, les états totalitaires et le communisme, cela n'aurait, je crois, qu'une bien minime importance pour un catholique.

●

Le chrétien considérera donc le sionisme du point de vue des qualités naturelles et morales. Au cours d'un voyage en Orient j'avais emporté *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand. L'illustre romantique a parlé des misères des Juifs — qui ont « assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem » — et il a montré la tristesse de ce peuple qui jadis domina le sol de Palestine, « légitimes maîtres de la Judée, esclaves et étrangers dans leur propre pays ». Quand on a un certain sentiment de la dignité de l'homme, non pas à cause de ce petit tas de boue dont il fut pétri, mais à cause de l'étincelle de volonté que le Créateur y a placée, et surtout à cause de cette consécration dont fut recouverte cette nature humaine par le choix que le Christ en a faite, il est impossible de ne pas évoquer sans rougir le traitement que le Juif a subi au cours des siècles. Dostoïevski parle, dans un de ses romans, de ces *offensés* qui ne peuvent pas comprendre le sens de *l'humilité*. L'insupportable vanité dont nous fatiguent tant de Juifs n'est peut-être que le témoignage de ces siècles d'offenses qui pèsent sur leurs épaules.

C'est à cette séculaire offense que le sionisme répond. Sir Herbert Samuel a déclaré un jour : « Ce qui ne peut se faire qu'en terre d'Israël, c'est le redressement de la conscience juive. » Le sionisme n'aurait-il que ce résultat de rendre de l'honneur aux Juifs, qu'il serait bon : il fera tomber de l'âme juive tous ces chancre qui y prospéraient dans l'ombre fétide du ghetto. Même si cette fierté reconquise ne doit se manifester que par le travail du pic et de la pioche, ou encore par les défilés des athlètes aux *Macchabiades* (1), ou encore par l'exécution, dans le grand auditorium de l'Université de Jérusalem, du grand oratorio de Hændel ! Car il nous importe, à nous chrétiens, que l'homme, par tout, sur la terre, d'abord se sente un homme.

Mais ce n'est pas tout. Je me demande si ce contact avec la terre, qui est imposé aux sionistes comme une obligation inévitable, n'aura pas une influence profonde sur la race d'Israël. A partir du moment où, de nomades qu'ils étaient, ils se fixèrent sur la Terre Promise, les Juifs ont été des cultivateurs. Ils ont dû s'attacher à la terre. Et un des aspects les plus tragiques de la Diaspora a été de les contraindre à devenir commerçants, artisans, un petit peu voleurs par surcroît. Les plus mauvais caractères des Juifs tiennent, dans une large mesure, à ce fait qu'ils ont été dévoyés vers des tâches qui n'étaient pas les leurs et que leur race tout entière a été séparée du contact noble avec la terre qu'on cultive, qu'on force à produire et dont on partage les risques. (Il y aurait aussi bien des choses à dire sur les Anglais, de ce point de vue...). Cela n'a pas beaucoup d'importance spirituelle, j'imagine, que les colonies juives de Palestine produisent d'excellents *grape-fruits*; mais néanmoins, peut-être par un romantisme paysan attardé dans le genre de celui de Powys, je considère que ce rattachement à la terre du fils de l'usurier a une valeur morale.

Enfin on ne saurait nier que le mouvement sioniste ne représente une certaine affirmation d'ordre anti-économique contre la passion de l'argent que les Juifs

(1) Les *Olympiades* juives. [N. D. L. R.]

connaissent bien mais dont le virus est singulièrement actif dans les veines de tous nos contemporains. Le Juif qui part pour la Palestine par convictions ethniques et nationales (car tous ne sont pas des *heimatlos* réfugiés) est obligé de se dire qu'il n'aura pas une vie facile, qu'il devra risquer bien des choses pour atteindre à un résultat aléatoire. Ce n'est pas l'attrait du gain qui attire en terre de Sion et la Palestine n'est pas un nouveau Klondyke.

Et même ceux qui demeurent à Londres, à Paris ou à New-York, en se déclarant cependant sionistes, ceux-là donnent aussi une leçon. Tout le monde connaît cette définition ironique qu'on attribue à Ferdinand de Bulgarie : « Un Sioniste est un homme qui en paie un autre pour qu'il aille vivre en Palestine. » Eh bien, cela même n'est pas dépourvu de valeur spirituelle. Car enfin donner de l'argent à un colon sioniste, économiquement, c'est le donner pour rien. Le choix même de la Palestine, nous allons le voir, du strict point de vue économique, est absurde : cela aussi est très important. Je serais presque de l'avis de M. Jean de Menasce (1) quand il voit dans le sionisme un « renversement de la conception même du rang de l'économique au sein d'une société ». Le mouvement déclenché par Herzl n'aurait-il eu comme seul résultat que d'enseigner à beaucoup de Juifs qu'il fallait *donner pour rien*, cela n'aurait pas été inutile.

Ce qui nous fait tout à fait comprendre que, dans le sionisme, il n'y a pas que cela, c'est l'attachement particulier dont la race juive a témoigné à l'égard de la terre même d'Israël. Il y a là probablement quelque chose qui tient au caractère le plus intérieur du Juif : ce peuple n'a pas le sens de l'immortalité personnelle, mais il a, à un très haut degré, le sens de la continuité

(1) Dont on sait qu'il est devenu le R. P. de Menasce, o. p. — L'étude à laquelle je fais allusion ici a paru dans le n° 24 du *Roseau d'or* sous le titre *Situation du Sionisme*.

dans l'histoire. (On pourrait le comparer aux Allemands qui ont peut-être davantage le sens de la continuité en extension, du *volkstum*.) La fidélité dont il témoigne envers Israël est donc très importante à considérer.

On sait qu'à plusieurs reprises il a été proposé aux Juifs d'aller planter leurs tentes en certains pays du monde. La *Jewish Colonisation Association* a même tenté plusieurs fois des choses de ce genre. En Argentine, sur les terres de l'Ica, en U. R. S. S., au Brésil, au Canada. Une des propositions les plus nettes et les plus poussées a été celle de l'Ouganda. Enfin aujourd'hui même, à la Société des Nations, on a envisagé un projet polonais qui évacuerait 100 000 Israélites par an et le gouvernement français, pressenti, a laissé des enquêteurs aller examiner à Madagascar la possibilité d'installer des Juifs.

En réalité tous ces projets d'instauration de colonies juives non-palestiniennes ont toujours rencontré la résistance, vive ou tacite, de la plupart des Juifs. On a assisté à des scènes de désespoir chaque fois qu'un congrès israélite a posé la question : « Peut-on ressusciter Israël ailleurs que sur la terre d'Israël ? » *Lechana aba Jerouchalaïm!* Même aux oreilles de tous les grands Juifs, banquiers, dramaturges ou industriels, qui n'ont absolument aucune envie de s'installer l'an prochain à Jérusalem en renonçant au Derby d'Epsom et à leur villa à Cabourg, le vieux cri retentit à la façon d'un écho toujours fidèle. Même ceux qui, parmi les Juifs, n'ont aucun sentiment religieux, gardent d'ordinaire un grand attachement à l'idée palestinienne. De même, chez des Juifs devenus incroyants, Ben Jehuda, le reconstruteur de l'hébreu, a des disciples fervents, et cette renaissance de la langue a aussi une grande valeur de témoignage.

Donc le nationalisme sioniste est un fait : il nous apparaît comme marqué d'une préférence. Le Juif veut cette terre et nulle autre. Est-ce pour des raisons économiques? Tous les sels de la mer Morte ne suffiraient pas à expliquer cet attachement, qui est vraiment spirituel. Cela veut dire que ceux-là même, parmi les Juifs, qui ont quitté tout à fait le Sinaï, lui demeurent

liés par une corde invisible. Ils sont plus Juifs qu'ils ne croient : la terre et la Torah parlent encore en eux. Pour nous, chrétiens, cela n'est pas vain : car c'est sur cette terre qu'ont parlé les Prophètes, c'est ce ciel qu'a contemplé Marie dans l'attente de l'Ange, c'est cette colline rousse, noyée de ténèbres, que Jésus a vue à son dernier regard.

Mais ce nationalisme sioniste peut-il être un nationalisme comme les autres, la réplique et la conséquence des autres nationalismes qui persécutent Israël? Il ne peut pas être un contre-antisémitisme. Cette terre est réelle mais elle doit être aussi un symbole, sous peine de n'être rien que l'affreuse caricature du royaume de Dieu.

Il nous est impossible de considérer le peuple juif comme un peuple semblable aux autres. Il a droit à une considération particulière ; et s'il est l'objet d'une haine particulière aussi, il faut reconnaître dans cette haine qu'il suscite la preuve de son originalité et de son importance. Renan voyait en lui « le fruit des dons naturels de l'intelligence sémitique » : mais alors pourquoi ces dons ont-ils précisément choisi pour parvenir au fruit ce petit peuple misérable et toujours chassé? Le problème du sionisme dépasse donc le cadre de cette question, en apparence si peu considérable : l'installation d'un demi-million d'êtres humains sur un morceau de terre. Ce qui est en jeu dans l'expérience sioniste, c'est tout simplement le sens même de la destinée d'Israël. Il s'agit de savoir si Israël est une *nation* ou une *religion*, l'une et l'autre séparées, ou si la nation ne peut exister qu'étroitement associée à la religion.

La première conception, celle d'Israël-nation est proposée à la fois par des adversaires des Juifs et par des Juifs eux-mêmes. Elle affirme que le peuple d'Abraham et de Moïse ne peut pas être absorbé dans la masse des peuples chez qui il vit. Il reste comme un corps étranger. Anglais ou Français ou Allemand, le Juif demeure lié à une autre nation que celle de son adoption : il a des racines de surface en terre britannique

ou française, mais ses racines les plus profondes vont du côté du Jourdain. C'est une conception tellement habituelle qu'elle a été formulée au début de la Révolution française, par l'abbé Maury, et il y a encore des gens aujourd'hui qui envisagent qu'on devrait donner aux Juifs un statut spécial dans les nations où ils vivent. Telle est la pensée fondamentale de M. Adolf Hitler : « Les Juifs sont les ressortissants d'un peuple et non d'une confession, » lit-on dans *Mein Kampf*.

D'autre part, beaucoup de Juifs en sont venus à une conception opposée, à laquelle se rendent aussi de nombreux chrétiens. Depuis deux mille ans que les Juifs sont dispersés parmi les peuples, il faut admettre qu'ils ont perdu leurs qualités de nation. Israël est devenu une religion. Il y aurait donc des Anglais qui seraient Juifs comme il y en aurait d'autres qui seraient puritains ou méthodistes. Israël est une secte et rien d'autre. C'est la thèse des Juifs *assimilés*, qui se veulent en tous points semblables au reste des hommes, à part un tout petit détail.

Le sionisme fait apparaître son importance spirituelle par ce seul fait qu'il oblige à choisir entre ces deux conceptions. Si Israël n'est qu'une religion, pourquoi se donner la peine de reconstituer le pays de la Terre promise? D'où l'inquiétude et la gêne avec laquelle beaucoup de Juifs assimilés ont accueilli le mouvement sioniste. C'est comme le cousin pauvre et mal élevé qui se rappelle au souvenir de la famille bourgeoise parvenue. Ou, plus noblement, bien des Bloch et des Samuel, et des Lévy et des Blumenthal, se sentent tirailés dans l'intérieur de leur âme par l'existence de cette terre d'Israël avec laquelle ils n'ont pas coupé tous les liens, malgré l'apparence. On prétend que le plus illustre philosophe français refusa de signer un manifeste sioniste pour qu'on ne pût pas douter de son attachement à la France. Même des rabbins ont reconnu l'existence, parmi leurs fidèles, de cette inquiétude provoquée par le sionisme.

Mais il faut observer, impartialement, que cette conception de l'Israélite assimilé pour qui le mosaïsme n'est qu'une simple confession, entraîne un glissement

vers la négation religieuse. Pour beaucoup d'assimilés Israël n'est plus qu'une vague croyance philosophique. Cela n'a rien d'étonnant si l'on considère les extrêmes difficultés que doit vaincre un Juif croyant pour obéir à sa loi religieuse dans une société chrétienne. Le *Yehoudim* aura bien du mal à observer le Sabbat, à éviter la viande des animaux impurs, les poissons sans écaille et les lapins, sans parler de beaucoup d'autres prescriptions. Or l'importance de la lettre, dans la religion juive, est considérable. C'est un fait observable que l'assimilation entraîne souvent (je ne veux pas dire toujours) une déjudaïsation religieuse.

Qui dit déjudaïsation religieuse ne dit-il pas du même coup diminution de la personnalité propre du Juif, ou, pour employer un mot un peu solennel, de la spécificité juive? Le Juif qui n'est plus juif se mutile plus que le Français ou l'Anglais qui cessent d'être chrétiens. Il coupe ses racines profondes et comme, — il a beau faire, — ses racines de surface ne sont pas très vivaces, il risque fort de se trouver comme un arbre qui sèche faute d'eau.

Car le judaïsme n'est pas une religion comme les autres, quand on considère les œuvres où s'exprime la vraie tradition juive, en particulier *Midrash Tanshuma* et *Yalkut Shimoni*, on voit bien que le mosaïsme n'explique pas toute la foi juive, qui s'appuie sur deux éléments indissociables : d'une part la Loi (Torah et ses suites et commentaires), d'autre part un peuple dont le sort est lié à une terre. Ce deuxième élément est aussi essentiel que le premier. Le Messie viendra sur un morceau de terre très spécialement défini : si le Royaume de Dieu doit se faire, ce ne pourra être que sur les bords du Jourdain et de la Mer Morte. Le judaïsme libéral, qui prétend se passer de ce deuxième constituant, à la vérité ampute Israël. Le sionisme apparaît donc, à qui considère la religion israélite dans sa vérité, comme un moyen de revenir à la véritable foi, comme une étape vers l'avènement du Messie. Sur la terre que les Juifs doivent aux puissances et à Balfour, c'est l'union de la loi et du peuple élu qui se scelle : rien d'autre n'est vrai.

Mais alors il faut nous demander si vraiment le sionisme est cela. Il est évident qu'un chrétien ne pourrait que considérer avec respect le Juif qui repartirait pour la terre de Sion avec le désir intérieur de travailler à susciter le Royaume de Dieu. Pour nous le Royaume n'est pas matériel et il n'y pousse pas des rangées d'orangers ; mais la culture des orangers n'est pas forcément incompatible avec la recherche du Royaume de Dieu. Et cela nous paraîtra toujours meilleur que la vague philosophie humanitaire dont tous les Wells de la terre et bien des Bloch et des Lévy se font les répondants.

La justice m'oblige à reconnaître que cette conception religieuse du sionisme est aujourd'hui extrêmement peu active et même qu'elle est en déclin. Les orangers et les potasses de la mer Morte auraient-ils annihilé le dessein messianique d'*Eretz Israël* ? Il semble tout à fait évident que cela est ainsi, et non autrement. Des Juifs croyants ont essayé, avec l'association *Agudath Israël*, de participer au sionisme sous une forme religieuse, en créant en terre sioniste des noyaux à tendance messianique. Il existait de ces petits noyaux au moment du début du sionisme : ils ont très mal pris l'arrivée de tous ces nouveaux venus pour qui Sion n'est qu'un pays où... il y a des orangers et de la potasse. Actuellement, on m'assure que certains de ces éléments religieux secouent la poussière de leurs souliers sur le seuil de la Palestine et s'en vont chercher ailleurs un nouveau Royaume de Dieu.

Il y a aussi des éléments religieux ralliés au sionisme (on les nomme, je crois, *Mizrachi*), mais ils sont très peu nombreux. L'immense majorité des Juifs de Sion ne croient plus du tout dans la Loi et encore moins dans la Gemara. Les jeunes filles portent des *shorts* et les garçons jouent au ballon au lieu d'aller se lamenter devant un vieux mur dont ils ne savent plus le sens. Le docteur Weizmann déclarait un jour devant moi, cependant : « Il est faux de dire que notre mouvement n'a pas une base religieuse ; l'attachement même que nous avons

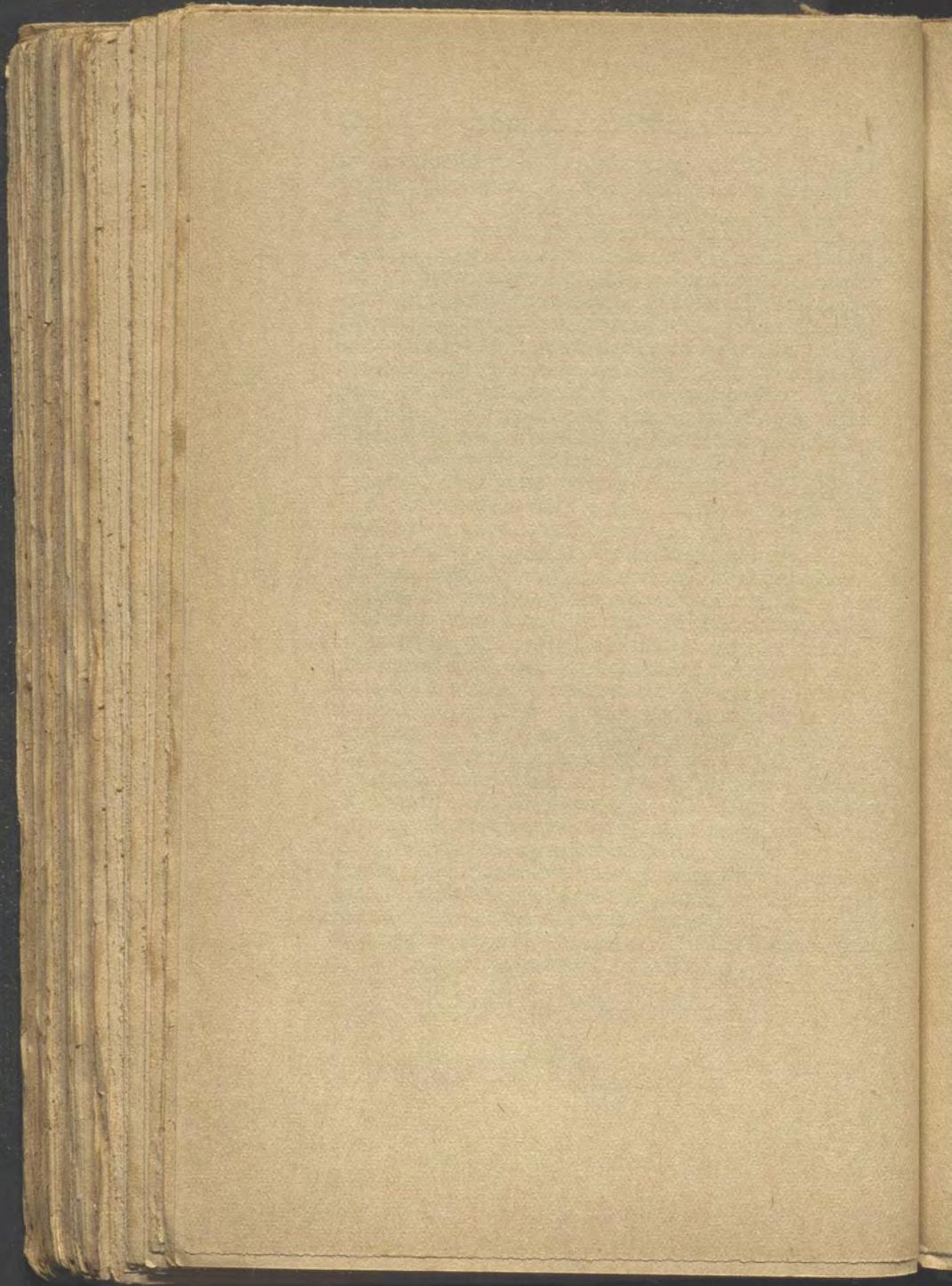
marqué à la Palestine prouve que, même chez ceux qui se croient très loin de la foi, il y a encore un sentiment de fidélité. » Ainsi, par un très curieux paradoxe, la terre sioniste conférerait à ceux qui l'habitent une sorte de qualité spirituelle, même si leurs conceptions philosophiques sont aux antipodes de l'enseignement mosaïque.

Je doute qu'un chrétien puisse considérer cette conception sans des réserves expresses. Quand on parcourt la Palestine, on est bien forcé de constater que le caractère dominant de ce peuple sioniste n'est pas la foi (1). Autant nous sommes respectueux du Juif croyant, autant le Juif qui ne cherche qu'à gagner de l'argent ou à édifier une imitation de kolkhoze nous laisse indifférent. Or, actuellement, le sionisme évolue, en tirant à hue et à dia, tantôt vers le capitalisme, tantôt vers une sorte de communisme ; l'un et l'autre efforts procèdent d'une même conception matérialiste qui nous fait horreur. La grandeur du sionisme est de préparer les voies à un moment de la venue messianique ; s'il n'est pas cela, il nous paraîtra respectable en tant que terre de refuge, mais, comme disent les Français, un point c'est tout.

Ce serait bien autre chose s'il pouvait nous apparaître comme une première et modeste étape vers cette vaste réunion de tous les ressortissants de la nation « Israël », qui devra se faire avant la fin des temps, et qui annoncera le retour du Christ en gloire. Le sionisme ne serait-il qu'une nouvelle façon qu'aurait trouvée ce peuple tragique d'échapper à son destin ? Peut-être pas entièrement. Car déjà, mêlés à cette troupe bigarrée, qui se croit plus juive parce qu'elle est en terre palestinienne et qui l'est moins parce qu'elle oublie qu'elle n'est rien sans la spéciale désignation de Jahwé, on m'assure qu'il existe, si bien cachés qu'à ma connaissance nul ne leur a parlé face à face, de rares témoins aux yeux de qui le Royaume de Dieu a pris son vrai sens et pour qui la Loi a été enfin accomplie.

(Traduit de l'anglais par L. B. et D. R.)

(1) N. D. L. R. — Voir plus haut le témoignage parfaitement concordant de M. Robert Montagne.



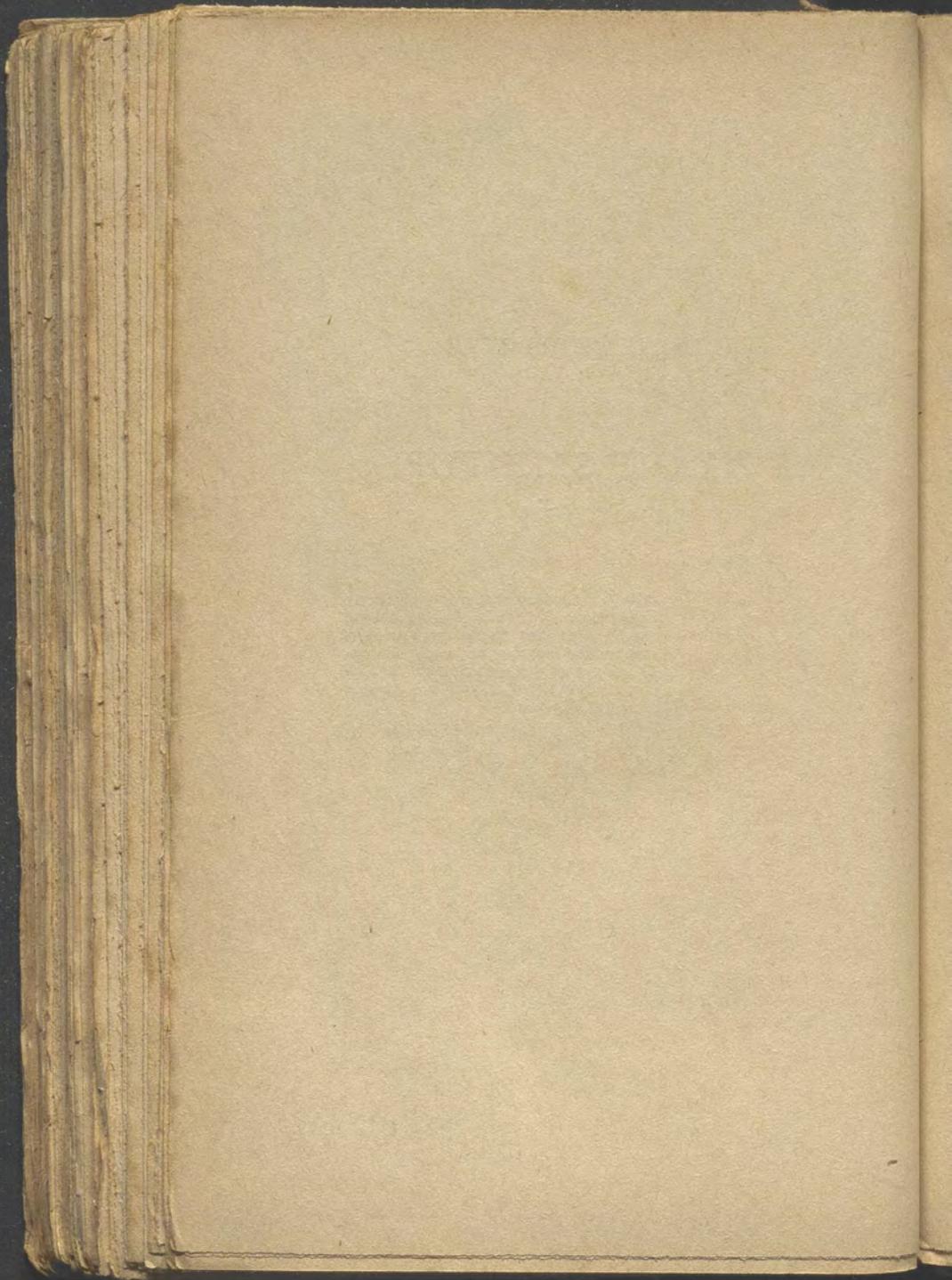
QUATRIÈME PARTIE

---

LE DRAME SPIRITUEL  
D'ISRAËL

Il n'y a que deux sortes de Juifs : ceux qui sont dévorés de l'inquiétude judaïque et qui jouent tant de pauvres comédies pour le nier (et pour se le nier à eux-mêmes) ; ceux qui sont dévorés de l'inquiétude judaïque et qui ne songent même pas à le nier.

PÉGUY, Note conjointe sur  
M. Descartes



De quelque façon qu'on aborde le problème d'Israël, la conclusion est toujours la même : que, par delà les inextricables difficultés que suscite son existence dans l'ordre social, politique, économique, on aperçoit un drame infiniment plus grave, un drame spirituel. Ce dont souffre le plus le problème juif, c'est de sécularisation. On le pose dans des termes où il ne peut recevoir aucune solution. Les Juifs commettent, en cela, la même erreur que les chrétiens, quand ils se refusent à ouvrir les yeux sur ce qui fait vraiment leur caractère unique.

On a pu lire, sous la plume de certains Juifs, cette affirmation : « Que l'idée d'Israël peuple-prêtre, témoin de l'Unité divine, messenger de la Rédemption... s'était effondrée. » Tout le drame d'Israël n'a peut-être d'autre cause que cet effondrement. Il est vain d'imaginer des solutions temporelles à un problème qui est, en essence, théologique et métaphysique. La tension qu'Israël suscite parmi les nations ne peut pas disparaître; elle ne doit pas disparaître, car sa disparition entraînerait celle de bien des valeurs primordiales dont le peuple juif a été le témoin. C'est ce que disait Léon Bloy dans une phrase admirable :

« L'histoire des Juifs barre l'histoire du genre humain comme une digue barre un fleuve, pour en élever le niveau. »

C'est ce sentiment de respect à l'endroit d'Israël, même oublié de soi, même infidèle, qui a présidé à l'élaboration de tout ce cahier. Il nous reste à essayer de comprendre comment ce drame spirituel s'est formulé au cours des siècles et quelle signification il prend aux yeux des chrétiens.

Georges Cattani, dans l'admirable étude qu'on va lire, a cherché à dégager, tout au long de l'histoire de la pensée religieuse juive, la trace de cette donnée spirituelle, dont le peuple élu a reçu la garde. Ses pages s'achèvent sur une interrogation pudique à laquelle on sait quelle réponse il a personnellement donnée.

Le R. P. Bonsirven, S. J., spécialiste des questions juives et dont les livres témoignent de tant de largeur de vue et d'impartialité, a bien voulu résumer pour nous l'opinion de l'Église en face du problème si difficile de la conversion d'Israël.

Enfin, il nous a paru que pour achever ce cahier, rien n'était plus significatif que le témoignage d'un homme qui, né juif, et devenu chrétien, a toujours voulu maintenir en lui étroitement unies les deux fidélités du sang et du choix. René Schwob, avec une indépendance entière, nous apporte ici, sinon une solution au problème d'Israël, du moins la solution qui lui a paru, à lui, nécessaire.

## INSTANCES D'ISRAËL

par Georges CATAULI.

Où je suis, il n'y a point de temps.

P. CLAUDEL.

A l'orient des âges, à l'orée même de l'histoire, Israël m'apparaît. Je dévisage dès sa naissance cette nouvelle figure de l'homme : homme effréné, homme excessif en toutes choses, homme intraitable. *L'homme*, quoi !

L'arbre est là, déjà, tout entier dans cette pousse neuve : je reconnais le Juif, et toutes ses exigences. Privé de *lieu*, je le vois qui s'identifie à la durée. De Chaldée en Chanaan, de Chanaan en Mizraïm, proscrit, déjà rebelle, déjà rétif, déjà marqué du doigt, déjà seul, *unique* déjà, unique et conscient de sa charge, — prédestiné : dès sa naissance il s'avère cet *ainé* de l'Éternel, ce possédé du Vivant, qu'il ne cessera pas d'être, qu'il est encore ici, parmi nous.

Et toujours le hante ce remords prophétique du paradis *perdu* : l'attente, la poursuite du paradis *regagné*.

A l'inhumaine économie des Empires asiatiques, Israël oppose sa dispensation stricte, sa haute solitude et son intransigeance. Dès le matin du monde, il s'élève — austère, sobre, rigoureux, — en face des hordes trafiquantes. Voici cet instrument choisi, dont les notes discordantes aigrement souligneront la phrase terne, la mélodie un peu traînante du concert : il apparaît, et son intrusion déconcertante trouble l'ordre et la tenue habituelle d'une masse soumise, monotone. Il apparaît, et avec lui la dissonance, la syncope, ce rythme alterné qui secoue la déjà vieille troupe

humaine et lui impose le pouls précipité de la fièvre. Voilà toute la bande, à son instigation brutale, qui se déchaîne. Mais lui, jamais au pas, jamais respectueux de la mesure, il chante à temps et à contre-temps le chant de sa patrie perdue, cette plainte essentielle qu'il faudra bien un jour que les autres exécutants entonnent après lui, avec lui : il faudra bien qu'avec lui l'on se décide à voir plus loin que les notes écrites, et qu'on appelle aussi cette plénitude par lui seul entrevue dans le suspens et le point d'orgue !

### I. La foi d'Abram.

Israël, tout lui arrive en figures. Il est le peuple-métaphore. La première *image* qu'il nous offre, c'est l'homme que les Arabes appellent l'*Ami-de-Dieu*, c'est ce transfuge d'Ur en Chaldée : *Ab-ram*, père-du-peuple, qui sera bientôt *Ab-raham*, père des peuples.

Pareil au serviteur qui entend son Maître ordonner : *fais ceci*, et il le fait, Abram obéit. Il reçoit l'ordre ; il se fie aux promesses, dans la simplicité robuste de son cœur : humilité du cœur prédestiné ! Il reçoit la parole et la garde. Sur l'injonction du Seigneur, il rompt toutes attaches. Aussi s'étonne-t-on, — et une âme fidèle, interrogeant ce mystère, nous en donne une explication satisfaisante — de voir l'éminente vertu d'Abram s'accommoder parfois de gestes, d'actions que Moïse condamnera et qui répugnent à nos conceptions présentes de l'honnêteté. Sans doute l'Écriture nous rend-elle par là témoins d'un progrès : elle nous fait connaître trois états distincts de l'humanité : l'état de nature, l'état légal, l'état évangélique. « L'humanité est en travail d'enfantement de sa forme la plus pure et de son état le plus parfait... » Par le cœur instinctif d'Abraham l'invisible Présence est perçue ; « mais la Toute-Puissance n'a pas encore dévoilé le visage de son amour. Partout Dieu s'est choisi des témoins gratifiés de sa Présence et de sa Providence. De cet enseignement premier on trouve des traces dans l'histoire de tous les peuples. Mais nulle histoire

sainte n'est aussi claire à cet égard que celle du peuple que Dieu se prépare selon la chair et selon l'esprit. Cet enseignement direct et continu paraît avoir absorbé les plus hautes facultés de l'âme juive. Dieu lui parle lui-même, et en tout ce qui lui arrive. Il dessine la figure des événements spirituels à venir. Tout leur arrivait en figures » (1).

Si la lignée des Patriarches se désintéresse des poursuites strictement intellectuelles ou des créations de l'art, c'est que ce peuple pastoral a reçu de Dieu même ses préceptes. Ici, la foi domine tous autres ordres. Les notions morales seront plus lentement acquises : elles dépendent « de l'expérience, de la raison mûrissante et de la surnaturelle sagesse ».

L'innocence de l'homme consiste à ne point pécher contre la lumière présente en sa conscience. « Là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas de transgression. » Ainsi, la charité d'Abraham sera compatible avec l'état d'une conscience encore obscure. *Le Juste vit de la foi*, dira plus tard Habacuc. Abraham n'a pas connu la Loi. Il a cru Dieu, qui lui parlait. « Il reçut le signe de la circoncision, comme le sceau de la Justice qu'il avait obtenue par la foi. »

« *Voici mon alliance avec toi : ton nom sera Abraham, car je te fais père d'une multitude de nations.* »

Et cet autre signe :

« *Le Seigneur lui apparut aux chênes de Mambré, comme il était assis à l'entrée de sa tente, dans la chaleur du jour. Il leva les yeux et regarda. Et voici, trois hommes se tenaient debout devant lui* (2)... »

La foi d'Abraham demeure l'exemplaire de la foi divine. Elle est la parfaite amitié de Dieu. Voici

(1) V. RAÏSSA MARITAIN, *Histoire d'Abraham ou la Sainteté dans l'état de nature*. (Nova et Vetera.)

(2) Dès qu'il les vit, il courut de l'entrée de la tente au-devant d'eux et, s'étant prosterné en terre, il dit : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ne passe pas, je te prie, loin de ton serviteur. Permetts qu'on apporte un peu d'eau pour laver les pieds. Reposez-vous sous cet arbre ; je vais prendre un morceau de pain, vous fortifierez votre cœur et vous continuerez votre chemin, car c'est pour cela que vous avez passé devant votre serviteur. » (*Genèse*, XVIII.)

l'homme dont la volonté s'identifie à celle de son Maître. Et déjà ce Maître l'appelle « ami ». Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Abraham est prêt à sacrifier plus que sa propre vie : ce fils, longtemps promis et longtemps attendu, son unique, toute son espérance, son futur.

La grandeur d'Abraham, nul ne l'a sentie, nul ne nous l'a fait percevoir avec plus de vigueur que Kierkegaard. Il nous montre Abraham grand « par cette énergie qui de la faiblesse tire sa force, par cette sagesse dont le secret est folie, par cet espoir dont la forme est démente, et par cet amour qui est la haine de soi-même ».

C'est par la foi qu'Abraham quitta le pays de ses pères et fut étranger en Chanaan. Dès lors, « il répudia cette chose : la raison humaine, pour en posséder une autre : la foi. Il était l'ami de Dieu, celui en qui l'Éternel avait mis sa complaisance. C'est par la foi qu'Abraham reçut la promesse que toutes les races de la terre seraient bénies en sa postérité. Abraham crut et préserva la promesse. Il est grand de saisir l'Éternel ; il n'est pas moins grand de sauver le *temporel*, après y avoir renoncé. Voici le miracle de la foi : Abraham et Sara furent assez jeunes pour désirer ; et la foi préserva leur désir — et par là leur jeunesse. » Cette jeunesse qui, connaissant le ciel, ne méprise pas la terre ; ce *désir* persévérant qui survit au sacrifice, qui accompagne l'immolation, c'est ici la première image et le premier signe d'Israël.

Depuis Abraham, Israël est intimement uni à la souffrance. Or, ce qu'il nous propose, ce n'est pas la résignation muette du musulman, ni cette abolition de tout désir vers quoi tend le bouddhiste : c'est l'espérance têtue. D'aucuns fuient la souffrance. D'autres semblent y puiser une exaltation. Israël ne la recherche pas plus qu'il ne la nie. Il l'affronte. Il consent au sacrifice. L'amour est en lui synthèse de joie et de douleur. Tandis que le Bouddha repousse le désir, le renonce et le dénonce et radicalement l'extirpe, oppo-

sant à l'aiguillon même de la vie un refus tout négatif, Israël aime la vie, et son Dieu se nomme *le Vivant* (1).

Le Juif n'écarte pas, comme l'Hindou, joie et souffrance, en se réfugiant dans le non-être par un choix de l'esprit. Israël, corps et âme, accepte ce combat, qu'il faut qu'avec lui chaque jour nous engagions, le combat qu'il livre à l'Ange et qui comporte la blessure ; cette peine inévitable, féconde, nécessaire, il consent à la recevoir, afin que par elle il soit sanctifié. La souffrance pour lui ne sera jamais *l'idée* que l'on rejette ; elle est chose concrète. Elle visite l'homme et collabore avec lui ; elle engendrera ce *Messie* futur que tout Juif appelle. Le Juif sait que la seule source durable, sûre et saine de joie, c'est cette souffrance amie, qu'il vit, éprouve, incorpore, transmue, réconcilie. Cette blessure qui exige de nous un choix, un mouvement de l'âme, un acte ; qui requiert l'effort, la maîtrise ; qui est une affirmation. Par elle, en nous, l'esprit se fortifie. Elle épure le désir, et, dans le suspens même de *l'instant*, nous ouvre au sens de *l'éternel*. Elle est le seuil par où le silence retentissant nous pénètre, nous imprègne ; où l'âme, seule en face de l'âme, avoue et reconnaît. Moment décisif où, levant le bras, Abraham sacrifie à l'ordre de l'Éternel ce fils, son plus intime moi, passé, actuel, à venir : son amour immesurable. Choix, engagement définitif d'Isaac, posant sa droite sur la tête de Jacob. Mouvement irréversible de Jacob étreignant Dieu : il ne lâche point son hôte. Celui qui le broie et l'a rendu boiteux, qu'il n'en ait d'abord reçu, dérobé, le baiser.

## II. La loi de Moïse.

Ce Dieu « dont la jalousie est aussi dure que l'Enfer », Israël se voue à son amitié, connaissant le péril et le risque du choix qui le lie. Il sait que l'ardeur d'Adonaï rend « la terre inhabitable ». Il n'en a pas moins con-

(1) Même le plus bouddhiste des Juifs, Spinoza, affirmera la primauté de la vie.

fiance : « *Je verrai Dieu dans ma chair* », clame Job. Peuple inassouvi, ce n'est pas seulement le pain de chaque jour, mais « la graisse du froment » qu'il lui faut. Il crie : « *Je serai rassasié lorsque ta Gloire apparaîtra.* » Et Salomon demandera : « *Indique-moi le lieu de ton repos dans l'Éternel Midi.* »

Cet orgueilleux, son Dieu l'a mis en esclavage chez l'Égyptien. Et, depuis Joseph, c'est aux besognes les plus abjectes que les Hébreux sont condamnés en Mizraïm. Mais Israël ne se laisse pas abaisser : « *Dans ta Vérité tu m'as humilié* », dit-il. Et voici qu'au seul fidèle, Jahveh accordera son alliance, au moment que les autres se livrent à l'idolâtrie.

Dieu, dans le feu de sa Broussaille, révèle à Moïse qu'Il est : Je suis « *Je suis* », dit-Il. Cette existence qui se confond avec l'essence, cette unité qui tout embrasse, cette Éternité qui consomme le Temps, c'est là Dieu : toujours présent, toujours dans le présent, toute chose est en lui présente éternellement. Il est le *Vif*, le seul vivant. Or, il a fait l'homme à sa semblance. Et l'homme ne cesse de languir, — oui, le plus oublieux de ses origines, le réprouvé lui-même — ne cesse d'ahanner après ce Modèle dont il est — imparfaite, mais manifeste — la réplique. « *Montre-moi ta face* », dit la Bien-Aimée du Cantique.

Surnaturelle, — et non pas, comme l'ont dit ses détracteurs, tournée vers les possessions périssables — la Loi réprime toute concupiscence et conduit l'homme à la félicité. Elle le dispose à la venue du Messie, car les Patriarches, les Juges, les Rois et les Prophètes unissaient à la fidélité l'expectation longue et le désir de ce Consolateur.

« *Cette Loi, proclame Moïse, vous fut donnée pour accomplir les promesses faites par le Seigneur à vos pères Abraham, Isaac et Jacob.* » « *Et la Terre sainte vous fut donnée, peuple à la nuque roide, non pas à cause de votre Justice, mais à cause de ces Promesses.* » C'est par l'effet d'une élection gratuite que les Patriarches ont reçu les promesses et le peuple la Loi : « *Vous avez entendu la Parole du milieu de ce feu, parce qu'Il a aimé vos pères et qu'après eux Il a choisi pour lui leur postérité.* »

Et l'Éternel ajoute : « *Vous serez saints parce que je suis saint.* »

Toute la Loi, disent les Sages, se résume en ce seul précepte : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même » ; car dans l'amour du prochain se trouve inclus l'amour de Dieu (1). L'observance de la Loi n'est point « la lettre qui tue », c'est l'esprit (2) : « *Je n'oublierai jamais, dit le Psalmiste, vos justices, parce que c'est en elles que vous m'avez vivifié.* » Et l'Ecclésiaste : « *Il leur a prescrit une loi de discipline et les a rendus héritiers de la loi de vie.* » La Loi se propose d'unir à Dieu les hommes ; or il ne peut y avoir entre eux amitié que si les hommes, par leur volonté propre, s'identifient à l'Être excellent. C'est à cela que les achemine la *Thorah*, tant par des actes de piété intérieure que par des gestes qui reçoivent le nom de culte et de *cérémonie* ; les images, on le sait, frappent d'autant plus fortement l'esprit de l'homme qu'elles s'adressent aux sens : l'homme servira Dieu de tout son *corps* et de toute son *âme*, car « la vérité des choses divines, comme celle des choses poétiques, dépasse l'entendement humain : il la faut suggérer par des figures sensibles ». « *Mon cœur et ma chair, dit le Psalmiste, sont brûlés par le Dieu vivant.* » Si, pour détourner l'homme de l'idolâtrie, il était bon qu'il y eût des préceptes cérémoniels, la Loi n'en a pas moins affaibli le « culte corporel » de Dieu : elle établit qu'on n'offrirait pas de sacrifices en tous lieux, que chacun n'aurait pas le droit de les offrir. Les cérémonies sont : les *Sacrifices*, les *Choses sacrées*, les *Sacrements*, qui se rapportent à la sanctification des prêtres ou du peuple, et les *Observances*. L'*Holocauste* était le premier de tous les sacrifices : on le brûlait tout entier en l'honneur de Dieu et l'on ne mangeait aucune partie de la victime. L'*Hostie* pour le péché

(1) Selon le Talmud, Habacuc réduisit les 613 commandements à un seul : *la Foi*.

(2) Saint THOMAS D'AQUIN en témoigne : V. *La Somme Théologique* I<sup>a</sup> II<sup>ae</sup> q. 107, a. 1.

tenait le second rang : les prêtres ne la mangeaient que dans le sanctuaire, le jour même du sacrifice. En troisième lieu venaient les hosties pacifiques, offertes en action de grâces. Les péchés s'aggravaient en raison de l'état du pécheur : plus grave était le péché, nous dit Maïmonide, plus vile était l'espèce de l'animal sacrifié : une chèvre pour l'idolâtrie ; un veau pour l'ignorance du prêtre ; un bouc pour la négligence du prince.

On reproche parfois à la Loi Mosaique de se servir des promesses et des menaces temporelles pour amener au bien des hommes hésitants. On peut répondre (1) à cela que, pour mener à Dieu ces hommes imparfaits, la Loi se servait des choses qu'ils avaient à cœur. Parmi les Dix Commandements, il en est trois qui se rapportent au Seigneur et sept au prochain. Par le premier, nous vénérons l'*Unité* du Principe premier ; par le second sa *Vérité*, par le troisième sa *Bonté*, qui nous sanctifie.

Les Fêtes de la Loi furent instituées pour rappeler aux Juifs les bienfaits du Seigneur : le Sabbat évoquait la Création même, ce septième jour où l'Éternel, ayant fait la terre et le ciel, se reposa. Le fidèle, en ce jour, s'abstient de faire sa volonté : il regarde ce suspens comme un repos délicieux. Afin d'organiser la dévotion rituelle des Israélites, le culte établissait des *Temps* particuliers, un *Tabernacle*, un *Temple*, des *Ministres*. Le peuple fut d'abord sans demeure, dans le désert. Puis il eut à lutter contre des tribus hostiles. Sous David et sous Salomon, il connut le repos. Alors le Temple fut bâti, au lieu que Dieu lui-même avait marqué pour qu'Abraham y fit son Sacrifice. Abraham avait nommé ce lieu : *le Seigneur voit*. Et si l'endroit ne fut point désigné avant le temps fixé, c'est, nous dit Maïmonide, de crainte que les nations ne se l'appropriassent ou que chaque tribu ne voulût l'avoir dans son lot. Il fallait que d'abord Israël fût uni sous un Roi.

« Si le Ciel, dit Salomon, et les Cieux des Cieux ne te peuvent contenir, à plus forte raison cette Maison que je t'ai construite. » Et il ajoute : « Que ton regard soit posé

(1) V. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique* (*ibid.*)

*sur cette demeure dont tu as dit : mon nom sera là pour entendre l'oraison de mon serviteur et d'Israël mon peuple. »*

Dès lors la présence de l'Ancien des Jours résida dans le Saint des Saints, jusqu'à ce que, le Temple détruit, la Gloire elle-même fût en exil.

Élie Benamozegh a fait voir que la Loi reconnaissait, hormis les païens, deux classes de Gentils, rattachées à l'Église d'Israël : les *prosélytes de Justice* qui, soumis aux observances du Judaïsme, étaient les égaux des Israélites de naissance, et les *prosélytes de la Porte* qui, dispensés de la pratique même du mosaïsme, étaient astreints à une loi plus aisée ; c'est ce que Benamozegh appelle l'état de *noachide*.

L'Écriture, si elle n'impose pas formellement les Commandements à l'étranger, parle de lui parfois en des termes qui laissent supposer qu'il y était soumis ; on rencontre, d'autre part, maints passages où l'étranger en paraît exempté. La *tradition rabbinique*, distinguant deux sortes de prosélytes, les uns assujettis au mosaïsme, les autres libres vis-à-vis de ses prescriptions, supplée au silence de Moïse et permet de concilier ces textes du Pentateuque, en apparence contradictoires. De prime abord, il ne semble pas que l'Écriture autorise le séjour en Chanaan d'étrangers persistant en leur idolâtrie, puisque nous y lisons ces paroles : « *Ils n'habiteront point ton pays, de peur qu'ils ne te fassent pécher contre Moi ; car tu servirais leurs dieux, et ce serait un piège pour toi.* » Ce texte était gravé au bas des inscriptions de la Loi, afin que l'on sût que l'interdiction prendrait fin dès que les païens cesseraient d'être idolâtres. Le polythéisme leur était donc interdit. Si ce passage vise les abominations des anciens habitants du pays, condamnées selon les préceptes imposés à la progéniture de Noé, les paroles de Moïse sembleraient annoncer cet ordre universel auquel la tradition hébraïque soumet la Gentilité tout entière. D'autre part, l'intolérance des Juifs sur leur propre territoire était de nature politique plutôt que religieuse et ne contredisait en rien la croyance en une Providence et l'obéissance à une Loi communes

à tous hommes. Pour Benamozegh, le mosaïsme ne fut jamais que la loi sacerdotale d'Israël et de ceux qui, librement, consentaient à s'identifier à lui ; quant aux Gentils, dans leur ensemble, la loi *noachide* devait demeurer un moyen suffisant d'assurer leur salut. Dans le *Deutéronome* le nom de « frère » est donné aux Édomites. Et le Seigneur proclame au Livre des Nombres : « *Il y aura une seule Loi pour vous et pour l'étranger qui séjourne parmi vous.* » Les bêtes elles-mêmes ne sont pas oubliées ; le Psalmiste s'écrie : « *Seigneur, vous sauverez les hommes et les animaux.* »

Cependant que les peuples païens interrogeaient avec terreur leurs dieux hostiles, Israël se vouait en silence à l'amitié du Puissant de Jacob. Ceux-là, parfois, étonnés de leur propre maîtrise, prenaient pour *absolu* l'ouvrage de leurs mains. Israël nous met en garde contre ces transgressions, ces abdications de notre dignité. Il demeure fidèle à l'esprit. Il sait d'avance que rien d'humain ne peut rassasier son cœur.

Israël, toutefois, a gardé bien des traits qui l'apparentent à Mizraïm. Par la pierre ou par le livre, ces deux peuples de granit bravent l'ordre des temps. C'est de l'Égypte qu'Israël tient sa science des nombres, les arcanes de la Kabbale, son symbolisme. Comme l'Égyptien, le Juif a l'obsession du rachat, de la pureté, de la justice. Mais ce vœu de « réparation » n'est en Égypte que souci d'honnêteté stricte ; la déité qui préside aux audiences du *Livre des Morts*, auprès des Juges implacables, c'est l'austère *Maât*, dont l'équité ressemble plus à la *justesse* qu'à la justice ; entre ses mains froides et fines elle tient la règle de l'architecte et du géomètre : la mesure. Le Juif n'aurait que faire de cette minerve originelle, immuable et sereine, avec ses épures et son cordeau. Le Juif appelle une Justice passionnée, écumante, qui bouleverse, saccage et sape, dans l'ivresse amoureuse de la raison : fervente, émue, elle a déjà, à défaut du nom, le visage même de l'amour. Les Grecs ne s'y sont pas trompés, qui crurent d'abord que les Juifs avaient pour dieu Dionysos.

En vérité, Moïse, qui, par la rigueur de sa Loi, semble parfois plus éloigné de l'esprit de charité que les Patriarches, va plus loin qu'Abraham ; si celui-ci implore Dieu de faire grâce à Sodome en faveur de dix Justes, celui-là va jusqu'à réclamer le pardon des pécheurs : « *Revenez de l'ardeur de votre colère. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, auxquels vous avez promis de donner la terre coulante de lait et de miel.* » Et le Seigneur apaisé ne fit pas à son peuple le mal dont il l'avait menacé.

En face de l'architecte égyptien, en face du géomètre grec, le prophète juif apparaît. Son élan brusque, sans arrêt, surplombe l'abîme qui bée entre la pensée et l'acte. Israël est l'homme concret, l'homme *existentiel*. L'Égypte bâtit son temple dans la pierre. Platon construit sa république dans les nuées. Le Juif regarde l'homme, et c'est avec l'homme de chair et de sang, c'est par l'homme entier, corps et âme, qu'il entend instaurer son ordre, ou plutôt sa justice. Son vœu, sa foi, sa fin dernière, c'est l'homme accompli, ce Roi de Vérité promis aux Patriarches, l'Oint. L'homme : miroir et figure de l'univers.

Ce peuple qu'il avait tout entier dans la main, à qui Moïse, au seuil de la Promesse, va-t-il le confier ? À ce jeune audacieux qui commande au soleil, nouveau Joseph parmi ses frères obéissants, ce chef dont le nom signifie : *Jahveh Sauveur*. Maintenant, Éternel, tandis que tu rappelles à toi Moïse, qui meurt dans ton baiser, vois ce peuple, vois ce peuple : il est à toi tout entier. Tout ce qu'il possède, il te l'offre. Prends entre tes mains, Seigneur, tous ses dons, tes propres dons. Il te les rend et te les livre sans réserve. Donne-lui seulement ton amour et ta grâce. Il ne demande rien au delà.

Israël connaît déjà que le Tout-Puissant est toute douceur. Jahveh dit : « *Sors et tiens-toi debout sur la montagne devant Jahveh. Et un vent, grand et violent, déchira la montagne et brisa les rochers devant Jahveh. Mais Jahveh n'était pas dans le vent. Et derrière le vent vint un tremblement de terre. Mais Jahveh n'était pas dans le tremblement de terre. Et derrière le tremblement*

*de terre venait une flamme. Mais Jahveh n'était pas dans la flamme. Et derrière la flamme venait une voix douce et tendre... (1). »*

### III. David : la pénitence et l'oraison.

Maintenant Israël est un royaume adulte. C'est en son cœur que le drame se joue, dans le cœur de son Roi pénitent. Ce Roi que la grâce oppose désormais au vieux Saül, ce jeune audacieux David, cet homme nouveau, ce soldat victorieux, ce héros chéri du peuple, que nous dit-il? Écoutons son aveu. Il confesse : « *Si vous examinez nos iniquités, Seigneur, Seigneur, qui subsistera devant vous?* »

Israël sait aujourd'hui que seule l'huile « d'un cœur broyé, cette huile vivante et profonde qui est la même chose que notre sang (2) », est capable, entre l'Invisible et nous, d'amorcer la miséricorde. « C'est ce saint... qu'il nous faut lui apporter, » cette « graisse secrète qu'il s'est réservée ». A Toi, dit le Psalmiste, à Toi viendra toute chair.

*« Tant que je me suis tu, mes os se consumaient.  
Je rugissais le jour durant.  
Le jour, la nuit, ta main pesait sur moi.  
La sève en moi se desséchait comme l'été.  
Je t'ai confessé mon péché.  
Je n'ai pas caché mon iniquité.  
J'ai dit : Je livrerai mes fautes à Jahveh,  
Et toi, tu effaças la peine de ma faute...  
Combien est précieuse, ô Dieu, ta bienveillance!  
Le fils de l'homme trouve asile sous ton aile.  
Il se repaît de la graisse de ta Maison.  
Et tu l'abreuves au torrent de tes délices;  
Auprès de toi jaillit la source de la vie  
Et nous voyons par ta lumière la lumière » (3).*

(1) Rois I (9).

(2) V. Paul CLAUDEL, *Le livre d'Esther. (Les Aventures de Sophie.)*

(3) Psaumes XXXII et XXXVI.

C'est ici le dialogue de l'âme et de son Dieu : âme confiante, âme humiliée. Voici deux êtres face à face, « tous deux uniques, tous deux attestés par une évidence éblouissante » : l'homme et son Créateur.

Au milieu même des victoires insolentes, ni les dons, ni le génie, ni les louanges, ni la jouissance, ni le pouvoir, et ni les bénédictions du peuple, n'étourdissent David triomphant. Pareil au berger d'hier, il retourne à sa solitude. Il se retire dans le secret de son cœur. Il descend dans l'intime de son âme. Il s'examine. Et voici qu'en la simplicité de son esprit il reconnaît sa faute et la confesse. Il n'y a pas ici trace d'orgueil. Le Roi des Rois a découvert le vrai royaume, le royaume qui est au dedans de nous, ce royaume intérieur où l'Éternel règne seul. En découvrant sa faute, et sa misère sans mesure, David a dans le même instant découvert la miséricorde bouleversante de Celui qui se nomme : *Excès d'amour*, Compassion des cœurs.

Voici la porte de l'angoisse et du remords, par où l'Éternel nous est révélé plus intimement : nous avons connaissance du choix et de la liberté. C'est la souveraine option. L'Éternité, soudain perçue, n'est plus *demain*. L'Éternité n'est pas future. Elle est en nous présente dès aujourd'hui, dès à présent. Maintenant et à jamais. D'un bond, par l'extase, nous la rejoignons. Nous, dans l'éternité d'un déclic de seconde, la vivons. Mystère de l'instantané décisif : Tout le futur dans l'*Instant*.

David sait que les épreuves sont des questions que Dieu nous pose et auxquelles Il veut que nous répondions, comme répondent ses élus, comme Il répondrait lui-même. David sait qu'il doit, afin de voir un jour Dieu face à face, s'identifier à cette volonté contradictoire, abdiquer toute volonté personnelle. Car nous ne Le reconnaitrons qu'autant qu'en nous Il se reconnaîtra, qu'autant que nous Lui ressemblerons. Il faut que nous soyons configurés à l'Éternel. Il faut que notre cœur Lui soit « conforme ». Et pour cela, il faut qu'attentifs à Lui seul, nous nous détachions des choses « parmi lesquelles notre cœur s'englué ». Car le Dieu de David est pour les siens « un signe de contradic-

tion », une pierre d'achoppement. C'est quand il voit le cœur de l'homme en fusion qu'il le frappe : j'entends qu'il le marque de sa frappe, du sceau de sa ressemblance. David, rien ne lui est épargné. Son fils même, il faut qu'il y renonce, qu'il le retranche de son cœur. L'Éternel n'a-t-il pas dit à Abram : *Sors de ta terre et de ton parentage et de la maison de ton père?*... Ne lui a-t-il pas demandé d'immoler Isaac, son Unique? A David il dit : *Écoute, vois, incline ta tête et oublie la maison de ton père.* Et David écoute, voit, incline sa tête, oublie la maison de son père. Ce Chef, ce soldat docile, obéit à Dieu, qui est son Chef. Il va droit à Dieu. La méditation de David, son repli sur soi, son angoisse, son aveu, il ne s'agit plus dans tout cela, nous le sentons, du rapport de l'homme individuel avec le milieu qui l'entoure, groupe clos. Il ne s'agit plus de la Loi civique, ou de la Loi canonique, mais de cette loi morale au fond de notre cœur, de cette conscience personnelle, de ce tête-à-tête terrible et doux avec notre seul interlocuteur : Dieu. Il s'agit donc déjà du Royaume de Dieu, du Règne de Dieu dans nos cœurs. L'homme n'est plus simplement l'individu, la brebis humaine : il est *la personne*, l'âme libre irréductible, sans dénominateur commun, l'âme soumise, l'âme aimante, l'âme aimée, que Dieu cherche et qui Lui répond.

Quoi de plus étonnant dans l'histoire de l'Homme que ce Roi qui publie sa faute secrète et dont les aveux solennels deviennent la liturgie de tout un peuple, et, par ce peuple-prêtre, passent, de bouche en bouche, à toutes les races de la terre, converties à la foi d'Abraham et de David.

En face de Saül, prisonnier de ses fantômes, de ses désirs et de ses doutes, David est véritablement l'homme libre : le croyant. Ce cœur, d'une souveraine innocence, délivre par les épanchements de sa pure musique Saül halluciné. Et ce chant, devenu le chant religieux d'Israël, de même qu'il a libéré le roi taciturne de ses phantasmes, dissipe nos doutes et comble l'âme des fidèles. Extase de David : extase jaillissante mais ordonnée, soumise aux nombres, contenue, fai-

sant bondir plus haut sa gerbe rigoureuse, vous êtes aujourd'hui l'oraison quotidienne de tous les amis du Seigneur. Les paroles du berger judaïte ont passé sur plus de lèvres, ont touché plus de cœurs qu'aucune parole humaine. Elles sont, ces paroles à la fois criantes et mesurées, le chant de la Synagogue et de l'Église et la source de la déclamation coranique. Jésus les a faites siennes. Et Mahomet les paraphrase. Et d'elles ont découlé, jusqu'à nous, toute prière, toute musique et toute poésie. C'est pourquoi cet homme au cœur innocent, malgré ses défaillances ou, plutôt, à cause de la souveraine contrition qu'il eut de son péché, mérita que, chez les Juifs et chez les Chrétiens, le *Messie* fût appelé son fils.

#### IV. Les Prophètes : nonces du Messie.

Ce Messie, ce Roi de justice et de vérité, Israël, depuis David, ne cesse pas de l'appeler et de l'attendre. Déjà Salomon, lorsqu'il consacre son Temple, dit au Seigneur : *« C'est vous qui conservez le pacte de la miséricorde au regard de vos serviteurs qui marchent en votre présence de tout leur cœur. Vous-même, dis-je, qui conservez fidèlement ce que vous avez promis. »* Et il demande à l'Éternel un cœur intelligent afin de scruter la Loi. Ainsi faisait David : *Vos jugements sont pleins de sagesse. Vos justifications sont en moi comme de la musique. Il est bon que vous m'humiliez pour que j'apprenne... Transpercez mes chairs!* (Ps. CXVIII).

Voici maintenant s'avancer le chœur des prophètes, de ces *Nabis* farouches, qui, sous les derniers rois et durant la captivité, rugissent contre les exactions des puissants et des riches.

Ne nous y trompons point. Ce ne sont pas ici de ces illuminés qui vaticinent aux carrefours, de ces vagues santons dont l'Asie est toute bourdonnante, de ces voyants échauffés par le soleil sinistre du désert. Non. Les possédés de l'Éternel parlent avec sagesse d'un Dieu qui ne veut plus du sang des boucs et des génisses et qui préfère aux holocaustes un cœur pur.

« Je ne suis, dit Amos, ni prophète, ni fils de prophète. Je suis un berger qui me nourris de sycomore. Mais Jahveh m'arrache à mes brebis et me dit : Va, prophétise à mon peuple, Israël. »

*« Malheur, disent-ils, à celui qui bâtit sa maison avec l'iniquité et fait travailler son prochain sans salaire. Faites justice et charité : Sauvez de la main de l'oppressur celui qu'on dépouille; ne maltraitez ni n'opprimez l'étranger, l'orphelin, la veuve; ne versez pas en ce lieu le sang innocent. »*

Élie, Élisée, puis Michée, Amos, Osée, annoncent le châtimeut de l'infidèle Samarie. C'est d'abord des cimes du Carmel que se font entendre leurs voix rigoureuses : c'est là qu'Élie en sa cave a, durant trois années de sécheresse, prié ; c'est là qu'il vit s'élever de la mer cette petite nuée qui devait rendre la terre féconde !

Avec ces hommes renoncés, avec ces âmes adorantes, sans cesse tendues vers l'Éternel, avec ces cœurs dépouillés, qui jeûnent, contemplent et font oraison, quelque chose vient de poindre que ne connaissent ni les Temples de l'Égypte, ni les confréries initiatiques de l'Inde et de la Grèce, ni les écoles de sagesse de la Chine ; quelque chose qui dépasse l'acte même de l'adoration par l'ardeur immodérée de l'espérance double : une espérance qui, d'un même regard, d'un même bond, d'un même trait, unit le ciel à la terre et les noue ineffablement.

C'est là cette exigence, ce sursaut, ce jet, en qui Bergson reconnaît l'élan du mystique accompli, celui qui joint l'acte à la contemplation. De la pensée au geste, l'abîme béant est franchi. Pareille au nerf qui se tend, à l'arc bandé par l'Archer sûr, l'humaine volonté projette au plus haut point son dard.

Le Dieu des prophètes hébreux n'est pas celui « des savants et des philosophes » : c'est le Dieu Vivant, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ce n'est pas seulement l'auteur « des vérités géométriques et de l'ordre des éléments » ; c'est un Dieu d'amour et de consolation ; un Dieu « qui s'unit au fond de notre âme et la remplit d'humilité, de joie, de confiance... » ; un

Dieu « qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien ; que tout repos est en lui ; qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer (1) ». Leur accent nous semble aujourd'hui la voix même de la Justice, la voix qui crie dans le désert. « C'est leur voix que nous entendons quand une grande injustice a été commise et admise. Du fond des siècles, ils élèvent leur protestation. » Certes, « leur indignation contre l'injustice était la colère même de Jahveh contre son peuple désobéissant ou contre les ennemis de ce peuple élu. Si tel d'entre eux, comme Isaïe, a pu penser à une justice universelle, c'est parce qu'Israël, distingué par Dieu des autres peuples, lié à Dieu par un contrat, s'élevait si haut au-dessus de l'humanité que tôt ou tard il serait pris pour son modèle. Du moins ont-ils donné à la justice le caractère violemment impérieux qu'elle a gardé..., qu'elle a imprimé depuis à une matière infiniment agrandie (2). » *Ils ont rompu une digue* : « Ce sont eux qui d'une religion nationale ont fait une religion universelle. (...) Leur morale est déjà celle de l'âme ouverte. » Pour eux, comme pour ce philosophe qui sera, parmi nous, leur authentique héritier, l'univers est déjà « l'aspect visible et tangible de l'amour et du besoin d'aimer ». Ils entrevoient ce jour qu'avec ardeur Abraham désira voir. Nonces du Messie, ils aiment par-dessus tout le pauvre et connaissent sa dignité.

« *Toutes vos fêtes, dit Amos, Jahveh les hait et les méprise. Que lui font vos holocaustes et vos tributs de veaux gras?... Loin de moi le bruit de vos cantiques! Que je n'entende plus le son de vos luths! Mais que le droit jaillisse comme l'eau, et la justice comme une intarissable rivière.* » Et l'Éternel, consolant Osée, déclare : « *Je suis le Saint au milieu de vous : je ne viendrai pas pour détruire. C'est à l'amour que je prends plaisir et non aux sacrifices. (...) O Mort, je serai ta mort...* »

Des lèvres d'Isaïe tombe le grand reproche avec la prophétie : « *Malheur à ceux qui joignent maison à maison, qui ajoutent champ à champ, jusqu'à ce qu'il ne*

(1) V. Blaise PASCAL, *Pensées*.

(2) BERGSON : *les Deux sources de la morale et de la religion*.

reste plus de place dans le pays et qu'ils y soient seuls. Malheur à ceux qui, dès le matin, courent après le vin et s'attardent la nuit dans la chaleur de l'ivresse! La harpe et le luth, le tambourin, la flûte et le vin, voilà leur vie, et ce que fait l'Éternel, ils n'en ont cure! Et c'est pour cela que mon peuple s'en ira en exil inopinément; c'est pour cela que le Schéol ouvrira sa gueule béante et qu'y descendra toute cette pompe bruyante, cette foule joyeuse et toute cette magnificence. Malheur à ceux qui rendent des arrêts iniques, aux greffiers qui écrivent des sentences injustes, chassant les pauvres du tribunal, privant de leur droit les faibles de mon peuple! (1) »

Après, obstiné, Jérémie, successeur d'Isaïe, est tout à la fois prêtre, prophète et politique : l'Éternel l'a établi dit-il, « sur les nations et sur les royaumes pour arracher et pour renverser, pour détruire et pour démolir, pour édifier et pour planter ».

En face de Jérémie et d'Isaïe, qui sapent les assises de l'ordre condamné, Ezéchiel, du fond de son exil, en Chaldée, apporte à l'homme sa consolation. Il discerne à l'avenir un *Orient*. Dans l'Homme, il voit le *Juste*, le *Messie*; dans le Temple, la *Présence*; dans la Cité, l'Éternel (2). Il juge : « Vous n'avez point soutenu celle qui était faible, guéri celle qui était blessée, ramené celle qui s'égarait, recherché celle qui était perdue : vous les avez gouvernées avec violence et dureté. » Mais il annonce aussi la résurrection double : celle de l'homme et celle du peuple. « Il y avait une plaine et des os desséchés. Et je dis : Ossements, levez-vous. Et je regardai. Et il vint des nerfs sur ces os et une peau dessus; mais l'esprit n'y était point. Et je criai : Esprit, viens des quatre vents, souffle et que ces morts revivent. L'Esprit vint. Le souffle entra en eux et ils se levèrent et ce fut une armée et ce fut un peuple. Alors la voix dit : Vous serez une seule nation, vous n'aurez plus de juge et de roi que moi, et je serai le Dieu qui a un peuple et vous serez le peuple qui a un Dieu. »

Et voici le retour : « Je vous rassemblerai d'entre

(1) ISAÏE.

(2) V. Victor Hugo, *William Shakespeare*.

*tous les pays et vous ramènerai dans votre patrie : j'ôterai de votre poitrine ce cœur de pierre et j'y mettrai un cœur de chair.* » Plus tendre encore, le second Isaïe dira : « *Race de mon ami Abraham, toi que j'ai saisie au bout de la terre, que j'ai appelée du jour où tu étais encore en lisière : Ne crains rien. Je suis avec toi. Je suis ton Dieu. Je t'aime... Quand même les mères oublieraient, je ne l'oublierai pas.* »

Car Jahveh a mis en Israël son esprit afin de faire part aux nations de sa Justice. A force de croire à la justice, a-t-on dit des Juifs, ils ont fini par la mettre en marche dans l'histoire. Et Darmesteter, évoquant l'Israël des Prophètes, a pu dire : « Ce n'est pas en vain qu'il a souffert, qu'il a été méprisé, abandonné des hommes ; peuple de douleur, familier de la souffrance. envoyé par le Seigneur pour prêcher sa parole, il n'a point été rebelle et n'a point reculé devant la tâche de douleur... Pareil à l'agneau qu'on mène à la boucherie, à la brebis muette devant le tondeur, il n'a pas ouvert la bouche et c'est pour cela qu'il ne mourra pas (1). »

Il est la fleur du froment choisi que tu pétris, Dieu Vivant, à ton brasier ! Il est cet azyne de l'humaine alliance, cette hostie. Mystère du choix divin : Pourquoi ce peuple entre tous les peuples, ce rétif ? *Fort contre Dieu !* Pourquoi l'Éternel préfère-t-il celui qui lui résiste ? N'est-ce pas là cette dure nécessité dont, sur tout, nous instruit notre sagesse : que « nous sommes ici pour recommencer la lutte d'Israël », pour mystérieusement résister — comme ces matériaux où Dieu imprime son timbre, son signe, d'autant plus fortement qu'ils sont d'abord plus durs, plus nouveaux, plus résistants. Ainsi du réfractaire, du Préféré. Et le spasme de sa révolte, c'est, le poète l'a dit, « le mouvement de la matière frémissant au contact de cette réalité autre : l'esprit (2). »

Il frémit. Il résiste. Mais il se donne et pour toujours :

(1) James DARMESTETER, *les Prophètes d'Israël*.

(2) Paul CLAUDEL, *Art poétique*.

« Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu luire une grande lumière, ceux qui habitaient dans l'ombre de la mort... Car un enfant nous est né, un fils nous est donné... Son nom sera : Conseiller merveilleux, Héros de Dieu, Père à jamais, né pour accroître le Royaume et donner paix sans fin au Trône de David, à son Règne rétabli par le Droit et par la Justice. »

#### V. La gloire en exil.

L'arbre de la Prophétie ne portera-t-il pas son fruit ? Déjà le zèle, la mansuétude façonnent les mœurs d'Israël. Entre les Rois, Ezéchias apparaît comme un prince diligent et généreux, qui met son pouvoir au service des réformateurs. Plus tard, Hillel, entre les rabbins, enseignera la glose de la compassion. En Égypte, dans son *Ecclésiastique*, Jésus-fils-de-Sirach fera pressentir la ferveur même de la charité, tandis que Philon d'Alexandrie composera cette sagesse neuve où la raison des Grecs s'allie à la mystique d'Israël. C'est là l'une des sources probables de la Kabbale, à laquelle d'aucuns assignent une antiquité très grande, y rattachant Ezéchiel et même Moïse.

Comme les *Esséniens* et comme les *Thérapeutes*, Philon paraît avoir reçu de ces traditions orales le goût des symboles et des allégories. Il cherche aux Commandements un sens intérieur. En son *Traité de la Création du Monde*, il affirme que la Loi judaïque est conforme au droit naturel. Moïse, selon lui, distinguerait deux principes perpétuels, aspects d'une substance unique : l'un, *actif*, source du Bien, source du Vrai, source du Beau ; l'autre, *passif*, la matière. Dans tous les êtres, il voit les modifications des Quatre Éléments ; et ces êtres, informés par Dieu, représentent, chacun, une *idée*. A l'idée même de Dieu, Philon lie celle du mouvant. La création est continue. Par l'émanation, Dieu est présent en toute créature, en qui Philon reconnaît un *mode* divin. Puisque la substance est *une*, l'homme et la nature sont unis à Dieu, ce Dieu dont l'homme est l'image et dont il possède, à l'état

fini, les attributs infinis. Entre le monde et l'homme, les *Puissances* se situent : ce sont les hiérarchies des anges. L'Ange de Jahveh, qui parle aux Patriarches, c'est le *Logos*. C'est lui qui console Agar. C'est avec lui que Jacob lutte. C'est lui, cette parole que Moïse entend dans le Buisson. Le *Logos*, qui se tient à la droite de l'Être, c'est pour Philon la puissance poétique ou créatrice. A gauche réside la puissance royale ou législative. Ce sont là les trois hôtes d'Abraham. En Abraham lui-même le sage verra l'*instruction*; en Isaac, la *nature*; en Jacob, l'*ascèse*. Intermédiaire entre le Créateur et l'homme, dans l'ordre de la nature et dans celui de la morale, le *Logos*, ce « Verbe » unique et parfait, répond au désir des âmes grecques, parmi lesquelles Pythagore et Socrate entrevirent la Sagesse de l'Asie. « Le père du Verbe, dit Philon, c'est Dieu, Père de l'Univers ; sa mère, c'est la Sagesse. Comme vêtement, il revêt le monde : il en est le lien et le soutien ; il en est aussi le Destin. » C'est le Modèle d'après lequel l'Éternel créa le Monde Intelligible. C'est l'échelon nécessaire. *Contradictoire*, il est l'intercesseur distinct et personnel entre l'Être et le Monde. Le Grand-Prêtre est son image. Pour exprimer la transcendance divine, Philon dira de Dieu qu'il est *sans qualité*, car il dépasse toutes les catégories de l'entendement. « Il est de Lui-même plein et se suffit à Lui-même. Et tout le reste est défaillant, désert et vide. » « Seul il connaît bonheur, joie, plaisir et paix. » Ainsi Philon, plongeant dans l'extase même de l'Être, s'avère mystique autant que métaphysicien. L'âme humaine est pour lui, tout à la fois, l'étincelle émanée du Foyer et le miroir où les Idées divines jouent. Le corps n'est qu'écorce. Entre Dieu, qui s'offre, et l'âme qui reçoit, s'interpose la grâce médiatrice : don gratuit. Le Juste sera l'hostie expiatrice des méchants. Par là se fonde, dans la Synagogue et dans l'Église, l'économie de la pénitence. « Moïse, dit Philon, souscrit à la doctrine de la communion et de la sympathie universelles. » Il dépasse les philosophes en ne confondant l'Éternel ni avec le Monde, ni avec l'Âme du Monde.

Platonicien, tout saturé d'hellénisme, Philon demeure Juif par la croyance et par le cœur. Quand les libertés de sa nation eurent été menacées par Caligula, il s'en fut plaider à Rome la cause des siens, affrontant, à plus de soixante ans, les vexations et les menaces de mort. « Nous acceptons avec joie, disait-il, la mort, comme nous recevrons l'immortalité, plutôt que de laisser entamer aucune des coutumes de nos aïeux, persuadés qu'il nous arriverait ce qui arrive aux édifices dont on arrache une pierre : ils paraissent encore fermes, mais bientôt ils s'affaissent et, peu à peu, tombent en ruines. » Déjà, la fierté juive se heurtait à l'arrogance du Romain. Le Tyrân borné n'exigeait-il pas que sa statue fût érigée dans le Temple où réside la Présence de l'Éternel? Les Latins, étonnés par le mystère juif, regardaient Israël avec hostilité.

Il y a sans doute un mystère juif — et qui survit à la Rome des Césars. Un *mystère*, mais plus encore un *mistère* : office, ministère du peuple élu, en lequel, depuis Abraham, est investi le *sacerdoce* éternel selon l'ordre de Melchisédec. Et nous savons que « les dons et la vocation de Dieu demeurent sans repentance » et que l'Éternel « n'a pas épuisé ses miséricordes » sur la race des Patriarches. Or, entre le Royaume et l'Exil, l'événement se situe. Maintenant, Jérusalem, tes ennemis t'assiègent, t'assailent de toutes parts, te détruisant avec tes fils dans ton giron. Maintenant il ne reste pas de toi pierre sur pierre et tes fils sont dispersés parmi les nations, comme le sel dans la terre.

La Louve triomphe. Titus porte la torche dans le Temple, sous les yeux de cette Bérénice qu'il abandonnera bientôt. Péris, Judée ! disait Titus. Mille ans plus tôt, la stèle de *Menephtah* proclamait déjà : voici « pour toujours extirpée » la racine d'Israël ! Et pourtant, non ! Titus, délice des Gentils, vois : ton œuvre est effacée ; tes dieux sont morts ; ta gloire est morte. Morte, sans puissance, cette rude, orgueilleuse poigne, qui fit de la Maison de l'Éternel un charnier. Titus, ta Louve n'a plus de lait. Mais ces Juifs que tu frappes et poursuis, vois : des flammes de leur

Temple ils sortent mieux trempés, et le vaincu c'est toi, Imperator victorieux. Sur ton trône, César, celui, vêtu de pourpre, qui se tient, ce n'est pas l'héritier des Césars, c'est le vicaire du Galiléen, le Pontife d'une Jérusalem transplantée. Douze Juifs obscurs sont déjà, toi vivant, maîtres de ta ville pour l'avenir. Et ce chandelier d'or que tu ravis au Temple et dont tu crus éteinte à jamais la lumière, ces sept langues de feu ont jailli dans la nuit sépulcrale de Rome — où ne veillent plus les Vestales.

Le Temple aboli, les Sacrifices suspendus, la *Gloire* est en exil — avec son Peuple.

Dans sa *Guerre des Juifs*, Joseph ben Mathias, que les Latins appellent Flavius Josèphe, rapporte les prodiges qui précédèrent la destruction du *Saint-des-Saints* : Dans le ciel, au-dessus de Jérusalem, on vit, dit-il, un glaive lumineux en suspens. Or, le peuple s'étant assemblé pour célébrer la Pâque, le Temple et l'Autel, vers la troisième veille de la nuit, furent, une demi-heure durant, cernés d'une lumière semblable au jour. La porte d'airain du Sanctuaire, si lourde que vingt hommes avaient peine à la pousser, s'ouvrit au milieu de la nuit. Les Sacerdotes étant entrés dans le Temple, une nuit de la Pentecôte, afin de célébrer le service divin, ils entendirent la voix d'une grande multitude qui criait : « Sortons d'ici. » Sept ans auparavant, Jérusalem était encore dans la paix lorsqu'un paysan, que nul ne pouvait faire taire, se mit à crier sans arrêt, chaque jour : « *Malheur à Jérusalem!* » Il tomba mort, frappé d'une pierre le jour même où s'écroula le Temple. Tandis que le Temple brûlait, parmi les cris des mourants, quelques fidèles desservants, demeurés dans la Maison du Dieu vivant, priaient. Au dehors, on entendait les chants et les cris des Romains vainqueurs. Debout, sur la plus haute terrasse du Temple, dit Josèphe, un Rabbin prit les clefs du Sanctuaire et les lança vers le ciel, criant : « *Seigneur, tu nous juges indignes de gérer ta demeure, reprends-en donc les clefs, Jahveh!* » Et tous virent sortir d'une nuée une main prodigieuse qui s'empara des clefs.

Pendant le siège de Jérusalem, Rabbi Jochanan ben

Zacchaï s'était présenté devant Vespasien et avait, par un arrêté solennel, obtenu l'autorisation de fonder une école de théologie, d'établir des prières et d'instruire ses élèves dans l'étude de la Loi : ce fut *Jabneh*. Quand il eut appris la destruction du Temple et la mort du Grand-Prêtre, Rabbi Jochanan, couvert de cendres, convoqua ses soixante et onze disciples, afin de poursuivre l'œuvre du Grand Conseil. « Le Temple disparu, l'Écriture, dit-il, sera notre royaume. » A Jabneh devait échoir la tâche de conserver les commentaires des docteurs et les traditions jusque-là transmises oralement. « Purifions nos cœurs, dit-il, et formons un Empire plus durable que Rome. » Vers le même temps, Rabbi Siméon ben Jochaï et son fils Eliézer poursuivaient des spéculations sur les « nombres » de l'Écriture, dont on a dit qu'elles sont la source de la Kabbale. J'ai moi-même vu prier des Kabbalistes sur leur tombe, à Meron, près de Safed, en Haute Galilée !

Plus tard, à Tibériade, sous le Patriarche Juda-le-Saint, auquel César décernait les noms d'*Illustre* et de *Frère*, Jabneh devint le foyer d'une nation neuve. Israël, afin de vivre, avait changé de visage. Rabbi Juda fit rédiger la *Michna*, ou « Deuxième Loi ». Des commentaires de la Michna naquit le « *Talmud de Jérusalem* », tandis qu'à Babylone, où s'étaient réfugiés, vers le cinquième siècle, les Juifs de Tibériade, expulsés par Théodose, furent compilées les *Conclusions de la Ghemara*, ou « *Talmud de Babylone* ». Parmi des distinctions subtiles et ténues, qui peuvent aujourd'hui paraître énervantes ou vaines, on y trouve des fragments d'un accent religieux authentique. Et les passages les plus déconcertants se peuvent interpréter allégoriquement.

Israël est désormais semblable au chêne, à l'olivier dont il ne reste plus en terre qu'un tronc : on les démembre, on les coupe, on les taille, mais le fût est toujours debout et cet « arbre abrégé » témoigne — comme l'autre, — d'une gloire perpétuelle. Semblable plus encore à l'arbre frappé de la foudre, que les anciens entouraient d'un mur et regardaient comme sacré : voici le tronc réservé, voici le vieil olivier franc, tout

ébranché, mais « intact en son support et dont les racines adhèrent au plus profond des entrailles de la volonté divine (1) ». Cet arbre, « si sa racine est sainte, ses rameaux le sont aussi ; » et si des branches neuves ont été greffées sur lui, le suc n'en découle pas moins de la racine aux branches naturelles. Or, nous savons, et Bloy l'a dit, que le salut du monde est cloué sur l'arbre Israël et que d'Israël il lui faut descendre.

#### VI. Diaspora.

Voici qu'à son tour l'enfant de la Promesse est chassé dans le désert, comme le fils de la servante. Voici qu'Israël est rompu, qu'il est écartelé, dissous, distrait entre les peuples.

Il est partout. Il est le même. Je le vois dans toutes les villes de la Perse et de l'Arabie. Je le vois en Arménie, où le Roi Tigrane fait bon accueil au Grand-Prêtre Hyrcan. Je le retrouve sur le Don, en Crimée et dans la péninsule de Tamane. Il est déjà, depuis Nabuchodonosor, dans le Caucase, en Géorgie. Il trafique dans l'Azerbaïdjan. Il est chez les Khazares et leur Prince embrasse sa foi. Dès le temps de Vladimir, fondateur de Kiev, il se répand dans l'Ukraine et dans la Moscovie. Il parvient en Chine, où on le nomme « celui qui extirpe les nerfs ». Je décèle sa trace dans les déserts d'Afrique, parmi les Mandingues et les Berbères, et jusqu'en cet Empire d'Éthiopie, dont les Princes ont le Roi Salomon pour aïeul. En Occident il a, de bonne heure, gagné l'Espagne, qu'il appelle *Sépharad*, et la Gaule où sa sagesse ardente se décantera et à laquelle il assigne le nom de *Tsorfat*, qui veut dire Filtre.

Heine a dit de la Judée antique qu'elle était un morceau de l'Occident perdu au cœur du Levant, et Charles Péguy a voulu voir en Israël la seule race d'Orient qui eût été créée contre l'Orient. Israël est lui-même, en vérité, cet *Orient* mû vers les races du

(1) V. Léon BLOY, *le Salut par les Juifs*.

Couchant. Il est « ce virus âcre et sacré », il est ce trait, ce dard décoché au cœur du Septentrion. Il est, plus encore, ce *boomerang* qui revient sur soi, le but atteint. Il est le trait d'union, la navette qui tisse entre l'Asie et l'Europe une trame. Parti des hautes terres primitives, il apporte aux plaines blasées sa violence, tout l'humus que, dans sa course forcenée, il arrache à ses rives. Ce qui m'émeut en lui c'est sa jeunesse et sa fidélité. « Sans roi, sans princes, sans sacrifices, sans prophètes », sans accueil, sans consolation, mais non pas sans espérance, Jesçurun pour Royaume n'a plus que la présence intérieure et la mémoire des présences passées : les Juifs ne seront plus captifs des choses figurantes. Arrachés au repos des principautés périssables, où, repus, ils risquaient de vieillir, de s'épaissir dans une terre grasse, les voici proscrits, dépouillés : Dieu jette son Israël dans la tribulation de l'exil.

Un nouvel Israël est né. Les nations — l'Arabe Ibn Khaldoun l'a fait voir — ne demeurent point constamment les mêmes : « Elles ne forment pas une manière d'être immuable et toujours identique. Elles ne sont qu'une vicissitude continue, qui, dans la succession des temps, se développe. » Or, si la vie est, à travers ce qui change, « la persistance de quelque chose qui ne change pas, » Israël n'a pas cessé d'être vivant. Ailleurs, d'autres peuples figés, s'agrippant à leurs idoles, sont morts. Mais lui, le *protégé* du Paraclét, « son habitacle », selon Bloy, le voici dans cette Europe où, deux mille ans d'épreuves et d'aventures l'attendent, mais où, somme toute, il fait si bon vivre et souffrir avec ces grands peuples encore barbares autour de lui, qu'il féconde de sa greffe et qui commencent à lui ressembler. Et d'abord je le salue au bord du Rhône, en cette plage des Saintes-Maries-de-la-Mer, où débarquent ceux de Béthanie : « Rivage misérable mais sacré, dira Barrès, pour qui n'a rien dans l'âme qu'il ne doive à ces obscurs passionnés. »

En ces premiers siècles de l'ère nouvelle, Juifs et judéo-chrétiens fraternisent dans les cérémonies du culte, à tel point que le Pape Victor doit interdire à l'évêque de Vienne de célébrer la Pâque avec les

Israélites. Et l'évêque d'Arles s'est rendu parmi eux si populaire qu'à sa mort ils l'accompagnent au tombeau en chantant des hymnes hébraïques (1).

Par ailleurs, les unions entre chrétiens et Juifs sont fréquentes au point que pour les enrayer le Concile d'Orléans doit prendre des mesures rigoureuses. Les conversions au mosaïsme ne sont pas rares (2). Dès lors s'opère entre Hébreux et Gaulois une fusion profitable, amalgamant deux races différentes par les origines, mais que la culture méditerranéenne, la formation religieuse et morale et l'esprit de liberté rendront si fraternelles.

Il ne faut point croire qu'en ces âges obscurs les Israélites étaient uniquement occupés de négoce. Charlemagne avait auprès de lui un médecin juif du nom de Faragut et ce fut un Juif qu'il envoya en ambassade auprès du calife Haroun-al-Raschid. Déjà, avec la conquête arabe de l'Espagne et du Midi de la France, se fondaient les Universités de Cordoue, de Grenade, de Tolède, de Lunel et de Narbonne, où les Juifs enseignaient auprès des musulmans. Ce furent des Juifs et des Arabes qui fondèrent l'École de Médecine de Montpellier, où devait un jour étudier François Rabelais et où, jusqu'au quinzième siècle, l'enseignement se fit en langue hébraïque. Ainsi la science médicale ouvrit à la Chrétienté les portes de la littérature arabe, tandis que des interprètes hébreux initiaient les lettrés d'Occident aux vers rimés des Maures. « L'Italie et la France, a dit Guingonné, reçurent d'eux Hippocrate, Dioscoride, Euclide, Ptolémée... elles apprirent à se diriger dans les observations astronomiques, à examiner et à décrire les productions de la nature et à en tirer les éléments de la matière médicale et rouvrirent au charme des vers et des récréations poétiques des oreilles endurcies par les cris de l'école et par le bruit des armes. »

Des philosophes ou des théologiens judaïques, comme Rashi, Lévi ben Gerson et Maïmonide inspi-

(1) J. BEDARRIDE, *les Juifs en France, en Italie et en Espagne*.

(2) BOISSI, *Diss. sur les Juifs* (an 449).

rèrent les écrits d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin ; Emmanuel le Romain fut l'ami de Dante, auquel il révéla peut-être les descriptions du Ciel et de l'Enfer d'Aboul-Ela-el-Maari ; le rabbin Ibn Gebirol, connu sous le nom d'Avicébron, fut plus tard traduit et commenté par Pic de la Mirandole, lequel appelait le Kabbaliste Jochanan Aleman auprès du Pape Alexandre VI. Ce Pontife était en effet si féru de Kabbale qu'il disait qu'en lisant « les livres hébreux on puisait à la source ; que des ruisseaux avaient coulé de là chez les Grecs et qu'on ne trouvait que des marais et de l'eau croupissante chez les Latins ».

Les figures les plus authentiques de la théologie et de la pensée juive médiévales furent, avec Ibn Ezra et Ibn Gebirol, Juda Hallevi et Maïmonide. Moïse ben Maïmon, qui naquit à Cordoue en 1135, fut le grand docteur de l'orthodoxie rabbinique. Sa philosophie, ainsi que celle de Thomas d'Aquin, fut servante de la théologie. Comme la musulmane et la chrétienne, la logique juive se fondait sur Aristote. Ce sera bien plus tard seulement que, dans ses *Dialogues d'Amour*, Léon l'Hébreu s'inspirera du platonisme. Maïmonide distingue la connaissance naturelle de la révélation. Il individualise l'intelligence plus que ne fait Averrhoès : attribuant à l'âme une substantialité distincte, il pose la condition de son immortalité. Rationaliste, il admet le libre arbitre et l'influence des penchants acquis ; mais il semble avoir méconnu la valeur de l'ascèse et de la contemplation. « Par l'étude et le savoir, dit-il, on rend à Dieu le culte qu'on lui doit et l'on atteint dès cette vie à la perfection de la béatitude. » Quant aux simples, qui ne peuvent accéder au savoir, Dieu supplée à leur ignorance par la voie de la Prophétie, état naturel auquel accèdent quelques hommes plus parfaits. La révélation prophétique ne diffère guère pour lui de l'infusion de l'intellect actif, ou révélation permanente de la raison. Il cherche donc à concilier le prophétisme avec la raison et la foi. Malgré sa douceur et sa tolérance, Maïmonide dut fuir l'Espagne et le Maroc pour échapper aux persécutions religieuses. Il trouva refuge en Égypte, auprès de Saladin. Cepen-

dant les Arabes estimaient en lui le savant et le médecin. Et les Juifs le vénèrent encore comme un saint. Sa tombe à Tibériade est un lieu de pèlerinage.

Juda Hallévi est, avec Maïmonide, la figure la plus marquante apparue au sein du judaïsme entre Philon et Spinoza. Autant qu'un philosophe, ce fut un troubadour hébreu, un ménestrel chantant la louange du Bien-Aimé Divin, que ce Juif séphardite qui, né à Tolède, au cœur de la Vieille Castille, vers l'an 1086, mourut à Jérusalem, priant au pied du Mur des Pleurs, écrasé, si l'on en croit la légende, sous les pas d'un cavalier sarrasin.

Composé vers l'an 1140, son *Livre du Kuzari* est une apologie du judaïsme (1). Le trait marquant de cette œuvre, pour celui qui la lit aujourd'hui, c'est qu'elle est moins l'éloge de la religion judaïque qu'une proclamation fort émouvante de l'élection d'Israël : l'abaissement même du peuple choisi est l'épreuve infligée par le Seigneur à ceux qu'il aime ; « c'est ainsi, remarque-t-il, que les sacrifices des martyrs et des apôtres chrétiens, non la puissance des rois, des grands et des riches, ont fait la force et la grandeur du christianisme. » « Si nous rencontrions un homme capable d'entrer dans les flammes sans en être affecté ; de se priver de nourriture, sans se plaindre de la faim ; ayant la face rayonnante au point qu'on ne la pût regarder en face ; un homme qui, n'ayant jamais souffert de faiblesse ou d'infirmité, rendrait librement la vie à l'heure dite ; un homme ayant, par ailleurs, connaissance des mystères passés et futurs ; ne serait-ce pas là, de par sa nature même, un être supérieur au commun degré des hommes ? » Or, tel est pour Hallévi le Prophète, le Juste.

Afin d'illustrer sa doctrine, l'auteur nous propose un apologue ingénieux : Boulon, roi des Khazares, désirant, à la suite d'un songe prophétique, connaître la religion vraie, convoque un chrétien, un

(1) L'ouvrage est intitulé en arabe (car c'est en cette langue, non en hébreu, que l'original fut écrit) : *Livre de la preuve et de l'argumentation pour défendre la religion dépréciée.*

musulman et un Juif, lesquels, tour à tour, exposent devant lui les dogmes et la signification de leur culte. Sur quoi, le roi fait choix de la religion juidaïque. Renan admet comme un fait incontestable la conversion au Rabinisme (1) des Khazares, tribu d'origine tartare (2).

On prête au rabbin qui convertit Boulon l'allégorie que voici : Un père, ayant trois fils et voulant leur léguer un anneau précieux, en fit faire deux répliques semblables à l'original, si bien que nul ne sut jamais lequel des trois anneaux était le véritable. Ce sont là les trois religions. Toutes trois viennent du Père ; pourtant, une seule des trois est authentique. Reprenant cette parabole, Louis Massignon suggère que chacun des anneaux portait une inscription différente gravée à l'intérieur de la bague : le chaton d'Israël portait le mot : « Espérance » ; celui de l'Islam : « Foi » ; celui de la Chrétienté : « Charité ». Or l'anneau mystique vers lequel tendent les vœux et la ferveur des Juifs, des musulmans et des chrétiens, c'est, dit Massignon, cette Jérusalem, en laquelle devraient un jour communier, anneau véridique, les trois vertus théologiques.

Cette Jérusalem terrestre, c'est vers elle que tendait la ferveur du pèlerin Juda Hallévi. La terre d'Israël était pour lui « sainte et prophétique » au même titre que le peuple d'Israël. La terre abandonnée n'est pas moins diminuée que le peuple en exil. Seul le retour des enfants préférés pourra rendre la vie au pays assoupi. Seule la Terre pourra rendre au peuple le sens de sa destinée.

Il y a parfois chez Hallévi le signe d'une attente prophétique, et comme le pressentiment d'une vérité plus haute : on croit ici entendre l'écho de la parabole de l'Olivier sauvage et de l'Olivier franc. De nulle âme juive, depuis Philon jusqu'à l'apparition des

(1) J'écris intentionnellement « rabinisme », par opposition à la secte Karaïte, également répandue en Russie.

(2) On a découvert, au seizième siècle, des lettres adressées au roi des Khazares Joseph par le Juif espagnol Hasdai Ibn Chaprut, ministre du khalife Abdel Rahman III de Cordoue (dixième siècle).

*Hassidim*, on ne peut dire avec autant de vraisemblance qu'elle a entrevu la béatitude contemplative du mystique (1). Certains lieux ont pour Hallévi une vertu mystérieuse, qui nous dispose à « connaître une signification de l'existence plus secrète et nous communique une interprétation religieuse de notre destinée ». Telle est la *Terre d'Israël*. C'est là que le peuple hébreu a reçu « les Promesses et les patriarches et le culte et l'alliance et la gloire, » et c'est encore là qu'il doit, à l'heure de la *Parousie*, retrouver le sens de sa vocation. Dieu prépare secrètement le salut d'Israël abandonné. Pareil au grain qui se corrompt au contact de la glèbe et dont il ne reste point de trace visible, mais qui transforme autour de soi la terre et l'eau pour donner naissance à l'Arbre, le Peuple préféré, dissous dans l'humus, engendre cette Moelle qui recevra l'influx divin. « Toutes les nations préparent les voies du Paraclet, qui est le Fruit. Et les hommes deviendront tous pareils au Fruit qu'ils auront reconnu, formant l'Arbre unique et rendant hommage à la Racine autrefois méprisée. »

D'aucuns reprochent à l'Écriture de ne nous parler que fort peu des récompenses réservées aux élus ; Hallévi leur répond que ceux qui, dès cette vie, demeurent en la familiarité de leur Seigneur Lui doivent, à plus forte raison, rester unis en l'autre.

Si l'Ancien Testament n'évoque que rarement les félicités d'outre-tombe, le Talmud et la Kabbale, se fondant sur les traditions orales, sont plus riches en descriptions de l'Enfer et du Paradis. Job, Isaïe, Ézéchiël ne font que de brèves allusions au *Schéol*, cette immensité « muette de lumière », où les morts vivent sans mémoire. On l'appelle *Dumah*, la demeure du silence, pays « d'une obscurité sourde où règnent mort et confusion » : ce sont les *limbes* plutôt que la géhenne. Là, les rois et les grands de la terre sont « comme des avortons cachés, comme des enfants

(1) Juda Hallévi semble avoir été fortement influencé par les écrits du philosophe musulman Al-Ghazzali, disciple du mystique Al-Hallaj, dont Massignon nous a donné l'émouvante biographies

qui n'ont pas vu le jour. Là ne s'agitent plus les méchants. Là reposent ceux qui sont épuisés et sans force. Le petit et le grand sont là. Et l'esclave n'est plus soumis à son maître ». Le Talmud nous dit de la *Géhenne* que l'étendue n'en peut être mesurée. Un fleuve de feu la traverse. On y respire une odeur de soufre ; malgré les flammes, il y fait noir. La porte de ce séjour est à l'orient de Jérusalem, dans le vallon de *Gué Hinnom*, où monte la fumée impure des sacrifices offerts à l'idole Moloch. Un gardien défend l'entrée de ce « puits horrible », entonnoir aux sept cercles concentriques, « où les pécheurs expient les fautes commises sur terre ». Nous trouvons ici ce qui sera « le lieu sans espérance » et la « cité dolente » d'Alighieri. Quant au Paradis, à la *Jérusalem Céleste*, le Rabbin Caab Alakbas, qui fut le compagnon du Prophète Mohammed, nous en donnera des évocations précises.

Ezéchiél nous avait déjà fait voir, « dans le jardin de Dieu, le Prince de Tyr, pareil aux Chérubins, les ailes déployées, vêtu de sardoine, de topaze, de chrysolithe, de diamant, d'onix, de saphir, d'escarboucle, d'émeraude et d'or ». Les tambourins et les flûtes retentissent autour de lui, tandis qu'il marche sur la montagne étincelante du Seigneur. Il nous donne aussi l'image de la Gloire de l'Éternel, au-dessus des quatre bêtes symboliques et des quatre roues criblées de regards : « *Sur leur tête resplendissait un ciel de cristal. Au-dessus se dressait un trône de saphir et sur ce trône une figure humaine : autour d'elle rayonnait une clarté pareille à l'airain poli, ou plutôt pareille au feu lui-même. Une auréole l'environnait comme un arc-en-ciel dans les nuées un jour d'orage.* »

La *Hagada* nous enseigne que neuf vivants ont pénétré dans la Cité céleste : ce sont Énoch, Éliézer, Sarah, Bithiah, fille de Pharaon, Hiram, roi de Tyr, Élie, Ébed Melek l'Éthiopien, Jabez le Judaïte et le Messie. Le récit de ces voyages est attribué à Énoch. Le *Midrash Konein* nous dépeint ce *Gan Eden*, qui a huit cent mille années d'étendue du côté de l'Orient : « Il y a cinq chambres pour les Justes... Dans la pre-

mière sont les non-Juifs qui observèrent la Loi ; dans la deuxième les pénitents, conduits par Manassé ; dans la troisième sont les Élus... Au centre croît l'Arbre de Vie, haut de cinq cents années. A son ombre reposent Abraham, Isaac, Jacob, leurs tribus, ceux qui sont morts dans le désert sous la conduite de Moïse et d'Aaron, David, Salomon et Chilibab... L'Arbre de Vie est comme une échelle sur laquelle montent les âmes. Au faite siègent les Patriarches et les Martyrs, ceux qui se sont immolés pour le Nom Sacré... »

On trouve également dans la liturgie de la *Hagada* de Pâque des traits touchants de compassion pour la détresse de l'ennemi. Après le passage de la mer Rouge, l'Éternel impose silence aux Anges sur le point d'entonner leurs hymnes en l'honneur de la Sainteté divine. « Aujourd'hui, dit le Seigneur, je ne saurais entendre vos chants, alors que tant de mes créatures ont été englouties par les eaux. » Au cœur même de l'Exil, le Juif, qui se souvient de sa victoire la plus chère, n'a pas effacé de son cœur ce regard de pitié pour l'opresseur jadis honni.

#### VII. Kabbale et rationalisme.

Israël en exil recueille ses présences. Le passé lui est présent. L'avenir lui est présent. Mouvant lui-même, il se confond avec la durée et, par là, n'a pas le sens de l'écoulement. Il suspend le choc, élude le moment de l'accomplissement. C'est là sa singulière angoisse et c'est là, sans doute, l'arcane de son destin. C'est là son *épreuve* — et sa *preuve*. C'est ce qui fait de lui l'intègre assistant, le témoin toujours *instant*. Engagé, enfoui dans son mémorial : pour lui, l'avenir n'est qu'un *passé futur*. « Là où il est, il n'y a point de temps. »

Israël, quand on l'envisage dans la durée, on ne voit que sa révolte, son refus. Mais, dans l'Éternel, cet impatient, ce plaignant qui réclame son dû, cet appelant qui désire son *Emmanuel*, qui exige, *parmi nous*, le Principat de la Justice, de la Paix et de l'Amour,

il nous désigne l'Autre Versant de la Vérité, l'autre Avènement de ce Messie qu'il ne veut, qu'il ne peut reconnaître que dans la Gloire.

Protégé de la *Shekhina*, par lui sont toujours entremêlées la Grâce et la Rigueur. Agrégat de désir et de douleur, foyer double, Israël est bien cet élan même, ce courant qui rapproche les deux pôles, transformant l'ellipse en un cercle « dont le centre est partout »... Ici, nous ne voyons que ses visages contrastés. Tout en lui dialogue et se contrarie. Spasmodique, il suscite à chaque pas son antinomie propre. Dans le champ de ses lignes de force, il met en branle, il propage de hautes tensions adverses : d'où l'orage, le tonnerre et cette pluie parfois féconde. A travers les temps, Saül et Samuel poursuivent leurs vieilles rivalités nécessaires, que la grâce de David n'apaise pas. Ézéchiël répond à Jérémie. L'autre Saül, qui sera Paul, corrige Pierre, qui fut Simon. Le Gaon de Vilna condamne le Baal Shem. Philon, Jamblique, Hallévi, Bergson, s'ouvrent aux intuitions profondes de l'esprit et du cœur, tandis que Josèphe calcule, que Maïmonide analyse, articule et définit ; qu'en son *amour intellectuelle* Spinoza se livre à l'ivresse de la seule *Raison* ; qu'avec une logique implacable Marx dénonce les antagonismes et que, parmi nous, Benda dissèque, rationne... Parfois les deux lignées sont sur le point de se confondre. Maïmonide, Spinoza lui-même, ne sont pas loin d'être des mystiques. Il y a dans Disraéli un prophète autant qu'un politique et Lassale, par son esprit chevaleresque, tempère la rigueur de Marx.

Les adversaires d'Israël ne veulent voir en lui qu'une lignée. Ils citent Trotzky, mais ils ignorent Stahl, Eckstein, Beaconsfield. Ils prennent pour un Juif le Tartare Lénine. Ils tiennent pour négligeable le sang qu'Ozanam a reçu de ses aïeux israélites. Connaissent-ils même les noms des Ratisbonne, d'Herman, de Hershheim, de Drach, de F. M. J. Libermann ?

On raconte qu'un empereur romain, ayant entendu lire l'histoire de Joseph, en fut à tel point troublé qu'il résolut de venger l'injustice faite au fils de Rachel par ses frères impies. Il ordonna qu'on fit saisir et mettre

à mort les Juifs, en lesquels il voyait les descendants des coupables et sur lesquels il désirait faire peser le poids de la faute ancestrale. Il en est de ce prince égaré comme de ceux qui, parmi nous, ne se souviennent que des erreurs d'Israël et s'obstinent à voir dans les Juifs les enfants de ceux qui livrent, qui trahissent et qui vendent, plutôt que les héritiers du peuple choisi d'avance : ils oublient que ces mêmes Juifs sont aussi fils de ce Joseph, lequel, plus humain que ses vengeurs, accueillit ses persécuteurs en leur souriant et pardonna leurs offenses. Entendez-le qui s'écrie : « *Mes frères, ne me connaissez-vous pas? Je suis Joseph votre frère.* »

Pour moi, je vois plutôt l'image d'Israël, — d'un certain Israël, — dans cette parabole que rapporte le *Midrash* : une jeune Israélite, s'étant éprise d'un prince de la gentilité, et sachant que les juges avaient ordonné la mort d'une femme que ce prince aimait secrètement, pénétra dans la prison afin de se substituer à cette malheureuse et de mourir en sa place, la délivrant et la rendant à son amant.

Israël, l'époux divin lui demande-t-il aussi la mort et le sacrifice total? Saveur de vie éternelle conçue dans l'*instant*, pareille « à la détonation de tout le temps qui s'anéantit ». N'est-ce pas là ce grand spasme, ce moment suraigu, après l'attente et le suspens? Ces attendants, ces appelants, ce peuple, espérant contre l'espoir, le Dieu qui fit alliance avec lui, source de sa continuité, ne se fera-t-il pas dans son cœur « l'interprète de l'Éternité et de la résurrection sans cesse renouvelée dans l'*Instant* »? Car ce Dieu, dit la Juive *Pensée* (I), « c'est de notre cœur seul qu'il était capable de sortir. » Et elle ajoute : « *Là où je suis, il n'y a point de temps.* »

Ces allégories nous mènent au seuil de la *Kabbale*. De cette *Kabbale*, ou tradition orale, nul ne connaît la source. D'aucuns voient en Rabbi Simeon ben Jochai, qui vécut vers la fin du premier siècle et fut surnommé « Sainte Lampe », l'auteur des énigmes et

(1) V. Paul CLAUDEL, *le Père humilié*.

des gloses du *Zohar*. D'autres assignent à ces exégèses ésotériques une antiquité plus grande, y rattachant Daniel, Ézéchiel et même Moïse. Le fait certain, c'est que la plus vieille édition du *Zohar* qui soit parvenue jusqu'à nous, celle de Mantoue, remonte à l'année 1558. Aussi maints historiens ont-ils attribué cet ouvrage à celui qui le premier l'édita : Moïse de Léon, natif d'Avila (1250-1305), lequellui-même l'attribue à Rabbi Siméon (1).

Parmi les commentateurs du *Livre de la Splendeur*, les uns, comme Moïse Cordovero, en ont développé le sens spéculatif et métaphysique, tandis qu'avec Isaac Louria (1534-1572), Haïm Vital (1543-1620) et l'École de Safed, s'ouvrit, d'autre part, une tradition d'exercices spirituels, d'ascèse et de pénitence, destinée à accroître les puissances de l'âme et à la mener vers l'extase. C'est de là qu'est issue la secte pieuse des *Hassidim*.

La Kabbale est science occulte : elle donne une figure au mystère ; elle élucide le sens caché de l'Écriture. « Les mystères de la parole sont reflets du mystère divin : ils participent à ce secret qui n'est perçu que par l'acte d'adoration. » Par la parole, Dieu lui-même agit en nous. L'Écriture est mystérieuse comme l'est Dieu lui-même, jusque dans ses grâces, jusque dans ses clartés. « Il est impossible que le rayon divin nous touche, si ce n'est enveloppé de la variété des voiles sacrés. » S'il ne prononce pas le Nom réservé, s'il s'interdit l'accès du Verbe, Israël cherche le mot du monde. Il sait que tout dans la Bible, comme le dit Claudel, « est pour notre profit et réflexion spirituelle : tous les chiffres si remarquablement précis ont leur raison d'être. »

Un penseur qui se voue à l'étude des *Nombres* a dit de la *Kabbale* qu'il la faut étudier en unissant à l'esprit d'analyse l'intuition (2). Une recherche telle, plutôt

(1) Le *Zohar* enseigne le dogme de la faute originelle, doctrine qu'on ne trouve plus guère en Israël, par réaction contre le christianisme ; il est donc l'écho de traditions antérieures à l'avènement du christianisme.

(2) F. WARRAIN, *les Sephiroth*.

qu'elle ne révèle le sens rigoureux de l'arcane, définit des notions, pose des points de repère. Le Kabbaliste admet que nous avons dans la langue de la Bible, dans l'hébreu, le dialecte parfait qu'Adam reçut de Dieu lui-même. Si l'hypothèse n'est guère soutenable, la démarche du Kabbaliste n'en demeure pas moins un précieux stimulant de l'esprit. « Celui qui s'applique à l'étude de la doctrine ésotérique, est-il dit, crée un ciel neuf, une terre neuve. » — « Quand la parole nouvelle sort de la bouche de l'homme, elle comparait devant le *Saint* qui la saisit, la flaire, la baise et la pare de soixante-dix couronnes composées des lettres du Nom divin... »

Que savons-nous de Dieu? Le *Zohar*, par d'anxieuses interrogations, exprime notre impuissance à le manifester. Les Théodicées affirment de Dieu qu'il est l'*Absolu*, le *Verbe*, la *Vie*, c'est-à-dire qu'il transcende toute relation, tout rapport intelligible, toute synthèse. Un tel principe serait-il accessible à la créature? La *Kabbale* poursuit cet ordre nécessaire par lequel s'établit la liaison du Relatif à l'*Absolu* : ce sont : les *Noms essentiels* : Ehieh, Jahveh, Iah, Elchim; les *Numérations* (ou *Sephirot*) ; les *deux Visages et les cinq Personnes* (Bienveillance et Rigueur) ; les *Voies* et les *Qualités*.

Ce Dieu, qui n'a pas d'espèce, a un aspect sous lequel il est *autre*, tout en étant à soi-même identique : c'est la lumière cachée. La perception de ce rapport intime entre le monde et Dieu est fruit de la charité, récompense de l'*attention à Dieu*. La vie de la foi est cette quête du Seigneur « à travers ce qui le déguise, le défigure »...

Nous retrouvons dans la Kabbale la notion de Trinité des Personnes : les « Trois têtes qui ne sont qu'une tête », les « Trois lumières qui ne sont qu'une lumière (1) » ; mais ici, la *personne* est entendue dans le sens latin de masque : *Persona* ; ce sont les rôles dis-

(1) Dans la prière : « Écoute Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est l'Un, » l'Être est nommé trois fois, d'un nom différent chaque fois : *Adonai* (pour l'imprononçable *Yhwh*) *Eloenou* et *Ahad*.

tincts joués dans l'action divine à l'égard des créatures. La *Reine*, degré inférieur de cette hiérarchie, s'identifie à la Communauté d'Israël : Elle est ce souffle qui féconde la créature raisonnable. Par les Personnes, Dieu condescend à la créature afin de l'élever à Lui (1). Selon le *Livre de la Splendeur*, c'est par les Sefhiroth (2) que l'Éternel dirige les mondes invisibles et les mondes visibles : « Ils sont, dit Ezra-Azriel, la puissance d'être de tout ce qui est, de tout ce qui réside dans le Nombre. » Ce sont les attributs par quoi Dieu manifeste son essence. Médiateurs, ils émanent de la *Cause première*, occulte en soi.

Par delà les *Sefhiroth* se place l'*Ayn Soph*, l'Inconnaissable *Absolu*.

La première Sefhira, la *Couronne*, embrasse toutes les autres : c'est l'*Un-Tout* divin : Elle a nom *Kether*. Parfois la *Couronne* elle-même est présentée comme l'Émanation du *Point*, qui figure l'*Ayn Soph*. Vide, la *Couronne* pourtant contient tout ce qui est.

La seconde, c'est la *Sagesse* : *Hocma*. Si *Kether* est la Sagesse d'en haut, *Hocma* est la Sagesse d'en bas, la Sagesse éternelle : commencement et fin de toutes choses. Du sein de l'*Absolu*, la Sagesse extrait ces choses-là qu'elle veut rendre manifestes. Par son intime union avec l'*Absolu*, la Sagesse apparaît comme Principe Premier, l'Exemplaire même de toute Excellence.

(1) Et c'est aussi de ces mêmes Principes que dérivent : le *Char Céleste* et ses 18 *Bénédictions*, les 32 *Sentiers* de la Sagesse, les 50 *Portes* de l'Intelligence, les 13 *Voies* de la Miséricorde, les 72 *Rameaux*, les 613 *Préceptes*...

(2) Les *Sefhiroth* ne sont point des hypostases ; elles sont le fondement des Idées divines. Le *Zohar* les nomme *Couronnes* et *Lampes*. Le passage de l'*Absolu* au relatif implique transition de l'*Unité* au distinct, c'est-à-dire aux *Nombres*. L'ordre métaphysique implique ce terme de comparaison : le Nombre. La relation naît du rapport de l'*Un* à l'*Autre*.

La relation implique dualité et triade.

Les *Sefhiroth* constituent trois ternaires :

Le premier : Couronne, Sagesse, Intelligence.

Le deuxième : Grâce, Rigueur, Beauté.

Le troisième : Victoire, Honneur, Fondement.

Le dixième est le Royaume.

La Troisième *Sephira*, c'est l'Intelligence : *Bina* (1). Elle opère par la *prudence*; elle informe, détermine et distingue les *Idées*. Elle est, par là, Matrice de toute chose. Elle s'exprime par le *Cercle* et le *Carré* : le Cercle, qui tout enveloppe, c'est, dans l'Universel, l'Unité; le Carré, c'est la Stabilité.

C'est dans le *Zohar* que l'on trouve la doctrine des *correspondances*, selon quoi tout ce qui s'accomplit *en bas* a son contre-coup, sa répercussion, sa consonance, sa résonance, sa symétrie, *en haut*. De même, ce qui se passe dans les mondes supérieurs agit sur l'inférieur. L'homme s'érige avec honneur au centre de l'Univers. Parce qu'il possède une liberté plus parfaite, l'Homme est pour les Juifs supérieur aux Anges. L'Amour étant le mobile de la Création, c'est en l'objet de cet amour que le *Zohar* place le cœur de l'univers entier. « Quand je vois les mondes et les créatures, je ne vois point la fin ou l'avantage de leur création; mais quand je vois Israël, je sais qu'il est la fin de l'univers et que c'est pour lui que tout a été créé. » Si Dieu s'est *contracté*, dans les mondes, c'est afin de jouir d'être mené par les Justes. La souffrance humaine elle-même, on l'a dit, « est l'objet de la convoitise du Tout-Puissant. »

C'est dans le même esprit que Bergson a pu dire de l'Univers qu'il n'est qu'un aspect « tangible et visible de l'amour et du besoin d'aimer, avec toutes les conséquences qu'entraîne cette émotion créatrice, je veux dire avec l'apparition d'êtres vivants où cette émotion

(1) Tantôt *Hocma* est appelée la *Mère* et *Bina* le *Fils*; tantôt *Bina* représente l'*Esprit-Saint*. De l'Union de *Hocma* et de *Bina* naît le *Savoir* : *Daath*. Les Trois Premières *Sephithoth* sont d'intime façon unies à l'essence divine, tandis que les suivantes sont l'émanation des idées divines : par elles l'univers est construit.

*Daath* est l'*Arbre de la Connaissance*, qui s'étend de la *Couronne* au cœur, du cœur à la *Corolle*.

Les *Sephithoth* qui suivent sont la *Grâce* et la *Rigueur* : de leur union naît la *Beauté*, sixième *Sephira* : elle est aussi la *Miséricorde* et le *Cœur*. La septième est la *Victoire*; la huitième, la *Gloire*; la neuvième, le *Fondement*, ou « Colonne du Milieu »; la dixième, *Malcouth*, est le *Royaume*, le *Règne*; la *Base*, la *Corolle* : Elle désigne l'*Esprit-Saint*.

trouve son complément, et d'une infinité d'autres êtres vivants sans lesquels ceux-ci n'auraient pas pu apparaître, et enfin d'une immensité de matérialité sans laquelle la vie n'eût pas été possible (1) ».

Le fondateur du *Hassidisme* fut, au dix-huitième siècle, le Rabbin *Israël ben Éliézer* plus connu sous le nom de *Baal Shem Tob*. Sa figure est légendaire. Il vivait dans une forêt, où des témoins le surprisent souvent dans le ravissement de ses extases et comme transfiguré. Il parcourut la Pologne, l'Ukraine et la Hongrie, accomplissant des guérisons miraculeuses, priant, intercédant et souffrant pour les âmes. Il désirait se rendre en pèlerinage en Terre Sainte, mais il mourut, avant d'avoir réalisé son vœu, en 1760, à Miedzyhory. Ses disciples se sont établis depuis à Safed, en Haute-Galilée.

Les *Hassidim* furent d'abord suspects aux rabbins orthodoxes. Le premier anathème leur fut lancé par le Gaon de Vilna, Rab Élie, créateur des séminaires rabbiniques. Toutefois, après la mort du Gaon, les rabbinistes firent alliance avec les *Hassidim* contre l'humanisme juif, né dans les salons de Berlin. Le premier signe de ce réveil religieux fut le développement de la vie intérieure.

Le débat ouvert par les *Hassidim* est celui qui subsiste, a-t-on dit, « entre une spéculation souvent pleine de magnificence et la contemplation authentique (2). » A l'origine, le Hassidisme fut « une poussée de foi agissante, une ferveur qui ne pouvait pas ne point s'attaquer assez vigoureusement à l'esprit de formalisme et d'abstraction à travers lequel elle s'est fait jour ». Lorsque l'on veut prier, disent ces fidèles, il sied de créer en l'âme ce silence, ce vide, ce suspens où la présence et le désir s'imposent seuls à nous. » Et le Baal Shem Tob avance : « Ceux qui, priant avec onction parce qu'ils sont mélancoliques, croient qu'ils prient dans la crainte de Dieu, et ceux qui, priant

(1) On a pu dire de Bergson, héritier authentique de l'esprit des mystiques d'Israël, que c'était « Pascal qui a vaincu Descartes ».

(2) Voir Jean DE MENASCE, *Quand Israël aime Dieu*. (Plon.)

dans la joie, parce qu'ils sont insouciants, croient qu'ils prient dans l'amour de Dieu, leur prière n'est rien : car leur crainte n'est que tristesse ; leur amour n'est que fausse joie. »

Dieu, en nos cœurs, est à la fois lointain et proche : car la crainte l'éloigne et l'amour le ramène. Le Seigneur, s'il veut éprouver le Juste, l'éloigne par des épreuves, afin que l'homme, se voyant repoussé, persévère dans la fidélité. Ainsi fait le père avec l'enfant qui commence à marcher. Il le laisse s'éloigner pour le forcer de revenir en courant vers lui. Comme un père se cache à son enfant, Dieu réserve à ses aimés son obscur retrait.

Parce qu'ils provoquent parfois l'extase par le rythme des danses liturgiques, on a pu penser que les mystiques d'Israël ignoraient la vertu de la prière intérieure. Il n'en est rien. De cette oraison muette le *Maggid de Mezeritz* dit qu'elle est embrasée dans la crainte et dans l'amour. C'est le vœu « de ceux qui sont très unis au Seigneur et lui rendent de la sorte un service plus prompt ».

Quand on atteint cette foi souveraine, qui tous sentiments dépasse, on est uni à la Sagesse : il n'est plus dans les autres états saveur, parfum, ni même union ; c'est par la seule foi qu'on peut s'unir à Dieu. Et de cette foi l'on peut dire, comme Abraham de Sarah : « Elle est véritablement ma sœur, la fille de mon père. »

C'est le cœur qui conduit Israël à Dieu. Donnez-nous, dit Salomon, un cœur intelligent : non point un esprit intelligent, mais un *cœur* ; une intelligence « humaine », sensible, concrète. C'est là le secret essentiel de cette Sagesse qui *prépare sa viande et son vin et nous invite à son festin*. On croit parfois les Juifs enclins au rationalisme. Uriel da Costa et Spinoza furent pourtant rejetés par les leurs. On confond trop volontiers le Juif fidèle avec le « déraciné », le désarmé qui, faute de traditions, se voue à toutes les idéologies. Tel fut le malheureux Uriel, également déçu par l'Église et par la Synagogue, ballotté de l'une à l'autre, jusqu'à cette mort dont la grandeur

tragique ne dissimule pas l'absurdité. Ne confondons pas da Costa avec le véritable humaniste ; un Montaigne, en dépit de l'hérédité juive qu'il tenait de sa mère, en dépit de son goût prononcé pour l'analyse et de sa naturelle insouciance, ne mit jamais en doute les vérités surnaturelles. En ses conceptions simplistes de l'esprit religieux, Uriel n'a jamais vu que les côtés extérieurs des deux confessions, chrétienne et judaïque. Si son honnêteté naturelle et son tempérament généreux le poussaient à réprouver les violences faites au nom de la religion, l'orgueil et l'absence en lui de tout mysticisme devaient inévitablement le conduire à la libre pensée, à travers une forme édulcorée de mosaïsme qui fait pressentir Mendelsohn (1). Le dix-neuvième siècle est, à bien des égards, l'héritier de ce primaire mécontent.

Quant à Spinoza, ce qui lui appartient en propre, bien plus que le formidable attirail de ses théorèmes cartésiens, c'est, Bergson l'a souligné, « le sentiment d'une coïncidence entre l'acte par lequel notre esprit connaît parfaitement la vérité et l'opération par laquelle Dieu l'engendre : l'idée... que lorsque l'homme, sorti de la divinité, arrive à rentrer en elle, il n'aperçoit plus qu'un mouvement unique là où il avait vu d'abord les deux mouvements inverses d'aller et de retour... »

Et s'il commit l'erreur « de ne pas se rendre compte qu'on ne passe pas de l'égoïste vouloir vivre à la générosité morale, à la façon dont on passe d'une connaissance particulière à une connaissance universelle... »,

(1) La tragédie de ces Juifs déjudaïsés, c'est qu'ils passèrent, sans les transitions de la Renaissance, du moyen âge à l'incrédulité. A dire vrai, leur cas nous offre au paroxysme l'image de ce qui guette et menace les peuples éveillés de l'Asie. L'Europe même, en ses classes dépayées, subit la même loi.

On reproche souvent à Marx sa tendance juive à l'abstraction et cette poursuite forcenée de la justice rigoureuse. On pourrait tout aussi bien déceler en lui l'esprit généralisateur de l'Allemand (il n'était Juif qu'à moitié, comme Montaigne, comme Proust et très probablement Wagner). On pourrait encore voir en son œuvre, puisqu'il vécut en Angleterre et qu'il y fit ses observations, des traces d'empirisme britannique.

du moins eut-il le mérite, que lui reconnaît Maritain, « de comprendre qu'une éthique dont les racines ne plongent pas dans la métaphysique perd sa sève, risque de se dessécher et de se raidir ». C'est que, trop enclin à croire que désormais l'histoire et la foi n'auraient d'autre objet que la science et la raison et que celles-ci représenteraient, appliquées à la même matière, un autre procédé de connaissance, Baruch de Spinoza n'en demeura pas moins un esprit foncièrement religieux, en lequel on a pu voir « un homme fou de Dieu » ; et, lors même qu'il ne savait pas que « la véritable raison se moque de la raison (1) », ce qu'il rechercha par-dessus tout, c'était « un bien véritable, capable de se communiquer et par quoi l'âme, renonçant à tout autre, pût être affectée uniquement ; un bien dont la découverte et la possession eussent pour fruit une éternité de joie continue et souveraine ».

#### VIII. Signes du retour.

Ainsi, depuis Spinoza, depuis Mendelsohn, depuis Marx, les transfuges d'Israël, qui se croyaient ses guides et les avant-coureurs du siècle à venir, avaient mis sur les autels de Jahveh « la déesse raison » et bien d'autres idoles. La Révolution était venue et, de bonne foi, ces hommes affranchis de l'antique esclavage avaient cru que le monde, tout à coup devenu raisonnable, mesurable, sans mystère, leur serait soumis ; ils avaient cru que les nations les recevraient comme des frères, des égaux ; eux de la Promesse, eux de l'Alliance, eux de l'Amour immesurable, ils étaient tout à coup, — ils croyaient être, ils feignaient d'être — satisfaits.

En 1896, un journaliste viennois, devenu chroniqueur parisien, se gaussait du rêve que Dumas fils,

(1) On a dit que si les Grecs furent les pères de la raison, ce sont les Juifs qui ont inventé l'ivresse de la raison. Quand il s'agit de ce perpétuel enfant terrible, le Juif, comment ne pas songer au mot de La Rochefoucauld : « La jeunesse est une fièvre continue ; c'est la fièvre de la raison. »

dans *la Femme de Claude*, prête au vieillard juif Daniel : ramener à Jérusalem les tronçons d'Israël désorientés, afin d'y rétablir un règne de justice. Ce railleur boulevardier, cet Israélite raffiné, qui se souvenait à peine de son ascendance, avait nom Théodore Herzl. Quelques semaines après, le même homme, ayant un soir, à la Chambre française, au temps de l'Affaire Dreyfus, entendu s'éveiller le vieux cri de haine contre le Juif, — ce cri qu'il croyait à jamais oublié — rentra chez soi et, dans un état de fébrile exaltation, écrivit en quelques nuits ce livre : *l'État juif*, qui devait être le fondement de l'idée sioniste. Quarante ans se sont écoulés depuis, et la vieille Judée abandonnée a retrouvé ses fils. Un demi-million de jeunes travailleurs, parlant l'hébreu, vivent aujourd'hui dans ces vallées que Chateaubriand vit désolées et que Lamartine inspiré rêvait de voir « repeuplées par une nation neuve et juive ». Je vois cinq cent mille garçons et filles, restitués au pays perdu ; ils labourent, peinent, travaillent et suent dans les chantiers ; et leurs grandes racines vivantes, agrafes des nouveaux royaumes, griffent le roc qui leur résiste et s'agrippent au vieux terroir. Cité morte, vers toi montent ces hommes lourds. Je vois les pionniers cassant les pierres sur les routes. Je vois les fermières de Nahalal et les orphelins de Ben Shemen, courbés avec tendresse sur l'aride, la rigoureuse terre, avare et dure aujourd'hui, demain prodigue de caresses. La terre veuve a retrouvé l'époux parti à l'aventure. Je vois la race réjouie, gaillarde sur sa terre franche. J'entends les jeunes docteurs brandissant la hache et l'épieu. J'entends sur les monts labourés, dans les solitudes arables, j'entends les diphongues aimées. Comme on voit le vanneur de blé séparer le grain de l'ivraie, ainsi le tri jaloux sépare Israël de ses scories. C'est un vin qui bout dans la cuve et que le vigneron avoue.

J'entends la promesse formelle : « *Ne crains rien. Quand même les mères oublieraient, je ne t'oublie pas. D'un amour éternel, j'ai compassion de toi. Je ferai pour toi jaillir des fleuves sur les cimes et des sources dans les vallées. Je mueraï le désert en lac, la terre desséchée*

*en vivier. Ne crains pas. Je t'appelle par ton nom. Tu es à moi, et moi, ton Dieu, je t'aime (1). »*

*« Voici, je prends de ta main la coupe d'étourdissement, la coupe de ma colère; tu ne la boiras plus! Je la mettrai dans la main de tes oppresseurs, qui te disaient : Courbe-toi et nous passerons! (2). »*

Ces Juifs, hier humiliés, débiles, qu'on repoussait du pied — des larves! — les voici labourant la terre retrouvée. C'était hier le désert que vit Ézéchiël, les os calcinés dans la plaine : or voici que les os se rassemblent et que surgit le grand squelette. La chair se forme sur les os. Demain l'esprit soufflera dessus. Jesçurun, grand écorché, couvert de muscles et de nerfs, regarde le monde d'un regard droit et déjà sa voix appelle à la vie les autres morts autour de lui.

Judée : vieux pays tout contracté ; terre osseuse, la peau tannée et le regard si lamentable des reines qui sont déchues, ce peuple entier tu le contins, ce peuple épars et solitaire et qui, debout, sous les orages, frémit, se soulève exalté, appelle à lui les autres peuples. Car, « le reste de Jacob sera au milieu des peuples nombreux comme une rosée qui vient de l'Éternel. »

Israël, qui, dès sa naissance, fut en Orient une protestation contre la paresse, la luxure et l'idolâtrie, se doit d'achever aujourd'hui sa mission. Son retour en Judée n'intéresse pas que lui-même. Il a des fins plus lointaines et plus profondes. C'est par la terre de Chanaan, jetée extrême-occidentale de l'Asie, que les civilisations de l'Arabie et de la Perse affleurent au jour méditerranéen. Jérusalem elle-même, élevée au confluent des courants d'Égypte, de Syrie et du désert, oppose, depuis Melchisédec, au matérialisme de ses voisins, les revendications de l'esprit. Chez elle, par le ministère du peuple élu, se sont conservées pures les révélations primitives.

Israël rentre aujourd'hui dans sa demeure abandonnée. Il est lui-même le lien par où l'Occident s'unit à l'Orient. Il tisse depuis deux mille années une trame

(1) ISAÏE.

(2) ZACHARIE.

entre l'Europe et l'Asie. Ce rôle, il faut qu'il le remplisse jusqu'au bout ; il faut qu'il enseigne les peuples de l'Asie, ses frères attardés. Le voici qui revient au vieux pays biblique. Il retourne à la terre labourable. Il s'assoit sous le même figuier où chante le jeune pâtre du Cantique. Et voici, sur le mont Scopus, non loin de Gethsémani, s'élever cette Université où se rencontreront le Juif russe et le Yéménite, le Yankee et le Moghrabin, ceux qui viennent de New-York et ceux qui viennent de Bombay. Ce seront sans doute des Juifs qui se retrouvent ; ce sera, plus encore, la rencontre, prédite par les Prophètes, de toutes les nations de la terre qui, parce qu'un lien subtil les unit, se connaîtront avec sympathie. Voici qu'en face du Moriah désolé, en face du Temple aboli, s'élève un temple nouveau. Puissent ses nouveaux lévites desservir le culte de cette Sagesse qui, s'adressant aux hommes, dit : « *L'Éternel m'a possédée pour compagne avant qu'il fît aucune de ses œuvres ; j'ai été établie princesse dès le siècle, dès le commencement, dès l'origine de la terre...* »

L'Université hébraïque de Jérusalem : il semble que ce soit vers cette création que quatre mille ans d'histoire, d'attente et de pressentiment, que tant de témoignages, tant d'exégèse, que la sagesse de Tibériade, de Babylone et d'Alexandrie, il semble que ce soit vers cela qu'aient tendu l'élan d'Israël, sa curiosité, sa fureur et sa faim.

L'Université de Jérusalem : dans ces mots accouplés, quelle signification ! L'univers, l'universalité du savoir assise dans Jérusalem.

Israël, s'il a jeté ses rets sur l'Orient et l'Occident, par l'Islam et par la Chrétienté, c'est afin que, par les filles de sa Loi, le judaïsme travaillât à cette unité qui est sa fin propre. Confluent, à la fois charnel et mystique, il allie au passé l'avenir, au visible l'invisible. Mais quoi ! cette résurrection temporelle est-elle la seule fin d'Israël, de son élection, de ses épreuves ? Il serait insolent de le prétendre. Je ne crois pas davantage qu'on puisse condamner tout homme né du sang d'Israël à ne vouloir que cette fin. Il n'est point juste

non plus de croire que la qualité des Français, des Anglais ou des Américains de confession mosaïque doive être rendue suspecte par la création du « foyer juif » en Palestine. Tout au contraire, les Israélites demeurés en France auront fixé leur choix, prouvé leur préférence et, dégagés des ingrédients sursaturants, réaliseront en paix leur vœu, qui est d'être fondus parmi les nations. Israël, tour à tour famille, clan, tribu, peuplade, alliance, cité, royaume, horde, paria, confrérie et lignée, ni la race, ni le terroir, ni la langue, ni la croyance ne sont l'essentiel de son appartenance et de son assemblée. Cependant, le vieux vaisseau venu des terres primitives, l'Arche qui grouille des espèces survivantes, appareille. L'Ancre s'arrache aux vases. L'amarre largue ! Le vent d'Asie enfle sa voile. Il repart, voile bombée, pour quel périple ?

Rapt et rupture ! Les formes usées ne tiennent plus. Seule demeure, sous le vent, la toile d'un seul tenant, sans couture. L'enfant terrible des siècles n'a plus de laisse, de longe, de licou, de muselière. Il se cabre. Les Romains le vouaient à l'âne : Onagre du désert, il l'est plus que ces barbares ne le pouvaient soupçonner ; cet âne est celui de Balaam. Il prophétise. Et celui qui le monte parmi les palmes, les Romains ne le connaissaient pas encore.

Race boîteuse, race têtue, race sourde, dit-on. Mais, par quelle grâce, jeune sauvagement et reine plus que toute autre ? Et qui pleure et pourtant exige. Elle sait bien que c'est elle la *destinée* et qu'elle aura le dernier mot. Car le voici : Il vient. Il vient vers elle, l'Attendu, le Ravisser choisi. Elle l'entend déjà qui frappe. Le voici.

## LA CONVERSION D'ISRAËL

par le R. P. Joseph BON SIRVEN, S. J.

« Je vous dis que beaucoup viendront de l'Orient et du Couchant et prendront place avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des Cieux, alors que les Fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures (1). » Méditant cette menaçante prédiction de Jésus-Christ, le croyant se sent tout désorienté par la paradoxale conduite de Dieu à l'égard d'Israël. Depuis des siècles il avait fait choix d'Abraham pour régner par lui dans le monde. Il sépare ensuite les enfants de Jacob d'entre les nations pour en faire son peuple d'élection, sa portion, la première cellule de son Royaume ; avec une merveilleuse patience il entreprend et poursuit l'éducation de ces tribus idolâtres et voluptueuses, produisant le fait unique et transcendant d'une histoire sainte, d'une religion s'élevant sans cesse vers la lumière et la vérité, vers la sainteté et la justice. Les progrès de la révélation prophétique préparaient les esprits à recevoir les enseignements du Verbe ; et, au témoignage de saint Paul, les Juifs cherchaient, d'un zèle véritable, Dieu et sa justice (2).

Et quand les temps arrivent à leur pleine maturité, quand le Royaume fait au grand jour son appari-

(1) *Évangile de Saint Mathieu*, VIII, II, 12.

(2) *Épître aux Romains*, x, 2 et XI, 7. Ces trois chapitres (IX-XI) de la grande épître sont pleins de vues profondes sur l'incrédulité d'Israël et sur sa conversion future.

tion, les Juifs en sont écartés, ils n'atteignent pas ce qu'ils poursuivaient depuis des générations ; frustrés du fruit de leurs efforts, ils sont exclus du bienfait attendu, et celui-ci échoit aux nations qui s'en désintéressaient (1).

Faut-il crier à la faillite des plans divins ?

Saint Paul, célestement éclairé, voit dans cet inattendu revirement l'application d'une loi qui gouverne toute l'histoire d'Israël, la loi du « petit reste » : depuis le Sinaï, les Hébreux, dans leur ensemble, se montrèrent rebelles aux directions du Seigneur ; seule, une élite demeura fidèle ; ainsi aux temps d'Élie, alors que la masse adorait les idoles, « Dieu s'était réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal (2). » Pareillement, lorsque se révéla celui que préparaient et annonçaient les Prophètes, la masse des Juifs se détourna de Lui ; seuls, quelques milliers crurent à la parole de Jésus et à la prédication de ses Apôtres, composant ainsi le *petit reste*, qui perpétue la véritable lignée d'Israël : car les Israélites authentiques, les enfants de Dieu, ce ne sont pas les descendants d'Abraham ou d'Israël selon la chair, mais uniquement les héritiers de la promesse (3).

Suivant cette double tendance, nettement dessinée dès l'apparition du Christianisme, les Juifs ne cessent de se répartir. Celui que le monde entier célèbre comme le plus noble fils d'Israël, les Juifs, presque unanimement, l'ignorent ou le repoussent, quand ils ne le maudissent pas ; seule, une poignée, dans ces derniers temps de plus en plus dense, le reconnaît comme Sauveur et l'adore.

Pourquoi, d'une part, ce refus presque universel ? Comment, d'autre part, se manifeste cette accession d'une courageuse minorité ?

C'est en chrétien, et non en pur historien, que nous abordons ce problème.

(1) *Romains*, XI, 7.

(2) *Id.*, XI, 26.

(3) *Id.*, XI, 5, 6 et XI, 6-8.

### I. Pourquoi les Juifs repoussent-ils Jésus-Christ?

Question complexe : pour l'élucider, il faut tenir compte des hypothèques que le passé fait peser sur le présent, et aussi démêler le jeu subtil et entre-croisé, l'interaction de causes diverses et d'importance inégale.

Incontestablement la ligne suivie par les Juifs contemporains de Jésus a déterminé la direction prise dans la suite par le Judaïsme.

Si nous ouvrons les Évangiles, nous constatons que les foules sont favorablement impressionnées par le Prophète de Nazareth : son enseignement personnel les subjuge : « Personne n'a parlé comme cet homme ; » ses miracles les remplissent d'une tremblante admiration : « Quand le Messie viendra, fera-t-il de plus nombreux prodiges que celui-ci ? » Dans les âmes simples, la foi est près de sourdre. Mais cette bonne volonté est paralysée, ces commencements d'adhésion, tournés en cris de malédiction et de condamnation par l'intervention des chefs que le peuple révère et écoute : les Grands Prêtres et surtout les Pharisiens.

Presque dès la première heure, ces derniers déclarent la guerre au Nazaréen et complotent sa perte. Pourquoi? Parce qu'il viole les législations dont les rabbins ont surchargé la loi du sabbat, parce qu'il réprouve les traditions des Anciens, destinées en principe à mieux assurer la pratique des commandements et aboutissant, en fait, à la ruine de leur lettre et de leur esprit ; en un mot parce qu'il prépare l'abrogation des observances. Les Pharisiens se posent donc en défenseurs de la Loi contre Jésus.

Cette proposition ne peut manquer de surprendre bien des chrétiens. Le nœud du débat entre les Juifs et Jésus, pensent-ils, n'était-il pas un sujet d'une portée infiniment plus haute? Le prédicateur de Galilée, est-il, oui ou non, le Messie et le Fils de Dieu? Saint Jean n'a-t-il pas écrit, en conclusion de son évangile (xx, 21) : « Ceci a été écrit afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu? »

Sans doute, c'est là le point capital, celui qu'agitent entre eux les simples qui écoutent le prophète, celui sur lequel les docteurs l'interrogent : « Ne nous tiens plus en suspens : si tu es le Christ, dis-le ouvertement. » Néanmoins, suivant tous les documents évangéliques, c'est d'abord et avant tout sur la question de la Loi que se heurtent Jésus et les Pharisiens. C'est à cet endroit que se produit l'opposition fondamentale et décisive, reconnaissent par ailleurs les modernes historiens juifs de Jésus, — un Klausner, par exemple, — légitimes héritiers des anciens rabbins et partageant instinctivement leur mentalité.

Jésus, disent-ils, avait beau déclarer qu'il venait, non détruire, mais accomplir la Loi, en réalité ce prétendu accomplissement, ce retour à l'esprit originel des préceptes, l'amenait à supprimer le divorce, établi par Moïse, à poser des principes qui rendraient caducs les commandements relatifs aux purifications et aux aliments interdits. Les champions officiels de la Loi pouvaient-ils tolérer, contre la parole de Dieu, une pareille révolution? De plus, les observances rituelles, vouées à disparaître, séparaient des autres nations le peuple élu, scellaient son particularisme exclusiviste, assuraient sa pureté. Si dans le royaume nouveau ces marques distinctives disparaissent, si les Gentils, pour devenir serviteurs du vrai Dieu, ne sont plus obligés de se faire juifs, où est le privilège, où est la supériorité d'Israël? Dans une religion spirituelle et entièrement universaliste, que devient la primogéniture de la nation élue? Enfin les rabbins percevaient, plus ou moins obscurément, la différence foncière qu'aujourd'hui les docteurs juifs relèvent entre le Judaïsme et le Christianisme : l'un est la religion de la *Tora*, l'autre, la religion d'un homme, la religion de Jésus-Christ. Dans l'un il suffit d'accomplir tous les commandements pour avoir droit aux récompenses divines; dans l'autre, la foi au Fils de Dieu, l'abandon total à sa grâce sont les conditions du salut : se perdre pour se gagner, attitude de renoncement surnaturel qui répugne au positivisme juif.

C'est ce qu'exprime Jésus quand il accuse les Juifs de rechercher la gloire humaine, c'est ce que saint Paul leur répète quand il leur reproche d'avoir voulu « en méconnaissant la justice de Dieu, acquérir une justice humaine » (*Romains*, x, 3).

Cette disposition d'orgueil spirituel, qui les dressait contre la prédication morale de Jésus, les rendait encore plus impénétrables à son message touchant sa personne : aveuglés, ils ne pouvaient reconnaître en lui, ni le Messie, ni le Fils de Dieu. Cet aveuglement des Juifs, Jésus le dénonce, en se servant des dures paroles que le Seigneur adressait jadis à Isaïe, oracle que saint Paul, puis saint Jean utilisent dans la même fin (1).

Si donc les chefs d'Israël l'ont condamné, s'ils ont repoussé Jésus, c'est par un attachement particulariste à la Loi, par un aveugle asservissement à la lettre.

Cette attitude de refus et d'anathème est encore exaspérée par l'enseignement d'un Paul, affranchissant les nouveaux chrétiens du joug des préceptes juifs, qualifiant la Loi d'instrument de péché, et substituant à la circoncision corporelle la circoncision spirituelle. Prêcher une pareille doctrine était ouvertement entrer en guerre contre le Judaïsme ; et ses zéloteurs de contrebattre les missions de Paul, de le chasser des synagogues, d'ameuter contre lui Juifs et prosélytes, de le vouer à la mort quand il rapporte l'ordre de Dieu « l'envoyant aux nations lointaines » (*Actes des Apôtres*, xxii, 20). Explosion spontanée, contre un programme universaliste, du particularisme congénital.

Toutes ces manifestations montrent clairement que la foule, dans son ensemble, s'est engagée dans la voie où la poussaient ses dirigeants.

Et à mesure qu'ils s'accroissaient en nombre, les chrétiens se séparaient toujours davantage des Juifs,

(1) *Isaïe*, vi, 9-10, cité par Jésus dans son mot sur les Paraboles inintelligibles à ses adversaires : *Marc*, iv, 11-12 ; voir *Romains*, xi, 10, et *Jean*, xii, 38 (passage capital sur l'incrédulité des Juifs).

rendant plus difficile à ces derniers l'adhésion au Christ.

Aux premières causes d'éloignement, d'ordre presque uniquement religieux, s'ajoutent progressivement des causes d'ordre social, qui exacerbent les divisions et les hostilités.

*Les causes religieuses d'éloignement.* A l'origine c'étaient les Juifs qui accusaient les chrétiens d'erreur et d'impiété ; à leur tour les chrétiens s'en prennent à la religion juive : des deux côtés le fossé se creuse, plus profond, plus infranchissable. Et les controverses, que les adversaires soutiennent les uns contre les autres, ne font qu'envenimer les inimitiés.

De plus en plus le grand sujet de discussion, c'est Jésus-Christ. Il a produit toutes les preuves de sa messianité et de sa divinité, assurent ses fidèles : impies, par conséquent, rebelles au témoignage divin et apostats ceux qui le repoussent. Les Juifs, par contre, taxent les chrétiens de polythéisme et d'idolâtrie : l'adoration d'un homme, le dogme de la Trinité sont incompatibles avec le monothéisme révélé. En même temps, dans les Juiveries s'élaborent et se répandent les fables ignominieuses, qui donneront naissance à l'infâme *Toledot Jesu* (histoire de Jésus, magicien, condamné pour ses blasphèmes).

Sur la question de la Loi, les disputes sont moins vives ; cependant les disciples de Moïse font un crime aux disciples de Jésus de s'insurger contre Dieu, en violant ses commandements, en supprimant le sabbat ; les autres répliquent en traitant de superstitions vaines les observances traditionnelles, la circoncision et les pratiques de purification, désormais abrogées et périmées.

Particulièrement irritantes pour les Juifs la prétention des chrétiens à être l'Israël véritable, l'Israël suivant l'esprit, et aussi les conclusions qu'ils tirent de la destruction du Temple, de la ruine de Jérusalem et de la dispersion d'Israël : tout autant de signes providentiels, assurent-ils, de la déchéance du peuple élu et des malédictions dont il demeure chargé.

Cette dernière thèse ouvre la voie aux *conflits sociaux*.

Dans le principe, le Christianisme se présentait comme une secte juive ; très rapidement il recruta des Gentils, sans les astreindre aux observances judaïques : dès lors le séparatisme juif s'écarte de ces étrangers impurs : lutte de race plus impitoyable que les luttes de religion. Cette scission se manifesta cruellement aux deux dernières insurrections des Juifs contre les Romains (70 et 135), lorsque les chrétiens s'enfuirent de Jérusalem et se refusèrent à prendre les armes : « déserteurs et traîtres », leur crient les vaincus.

La haine est à son paroxysme et plusieurs fois, dans les persécutions qui déciment les chrétiens, les Juifs interviennent, instigateurs ou bourreaux.

Cependant, moins de trois siècles après la mort de Jésus, l'Église triomphe même politiquement et, avec les Césars baptisés, elle accède à l'empire du monde. Tout aussitôt, par l'Église et par le pouvoir civil sont prises contre Israël des mesures d'exception et de discrimination, qui jusqu'à la Renaissance ne cesseront de s'aggraver : elles tendent à restreindre l'influence sociale et économique des Juifs, à les reléguer en un rang inférieur et humilié, à les signaler par des marques infamantes comme des gens à éviter, à limiter leurs droits civiques... Ainsi les Juifs, vivant au milieu des chrétiens, sont parqués derrière des palissades de plus en plus hérissées, qui interdisent tout commerce de sympathie avec l'entourage.

Dès la première croisade, aux lois restrictives s'ajoutent les persécutions : massacres, pillages, tortures et bûchers sous prétexte de crimes rituels ou de profanations d'hosties, impôts avilissants, bannissements de plusieurs royaumes (Angleterre, France, Espagne et Portugal). Ces vexations, contre lesquelles très souvent papes et évêques réussirent à les protéger, les Juifs ne laissèrent pas de les imputer à l'Église : d'où la haine contre l'Église persécutrice, l'horreur de la Croix et des prêtres, qu'éprouvent encore, comme un ressentiment héréditaire, des Juifs contemporains que personne ne moleste.

Dans de pareilles dispositions comment ne pas traiter la conversion au Christianisme de lâche capitulation, de honteuse trahison? Et à notre époque où le Judaïsme, fort de ses dix-sept millions, prend une conscience plus jalouse de son unité et de sa spécificité nationales, il stigmatise comme déserteur et transfuge celui de ses membres qui se fait chrétien. Peu importe que ce converti fût auparavant totalement détaché de son Judaïsme. On ne maudit pas le Juif qui fait profession d'athéisme ou d'irréligion, mais uniquement celui qui devient chrétien, même s'il assure par là communier plus étroitement à l'âme traditionnelle d'Israël. Le Juif, même déjudaïsé jusqu'aux moelles, appartient encore au Judaïsme, tandis que le Juif chrétien est perdu pour son peuple. Ainsi les Sionistes, se refusent à traiter en compatriotes les Juifs croyant au Christ, poussés cependant en Palestine par le même culte passionné pour la terre et la nation d'Israël.

## II. Comment des Juifs se font chrétiens.

Divisions religieuses renforcées et comme fécondées par des ressentiments sociaux, tels sont les obstacles qui barrent aux Juifs la route vers le Christianisme : que le second obstacle soit enlevé et l'accès devient moins malaisé.

En effet la période favorable aux conversions est uniquement celle où Juifs et Chrétiens vivent en bonne intelligence. Sans doute, aux heures sombres des massacres, de nombreux Juifs, placés devant l'alternative mortelle du feu ou de l'eau, se jetèrent de désespoir dans les cuves baptismales, mais pour renier aussitôt que possible ce baptême forcé. De même, récemment en Hongrie, après la réaction anti-sémite qui suivit le règne de Bela-Kun, des milliers d'Israélites coururent se réfugier dans les églises, mais pour s'en évader dès la fin de la tourmente.

Plus durables et en général plus abondantes sont les conversions dans les temps et les pays où les Juifs

sont traités en frères. A l'origine, des myriades de Juifs, à Jérusalem et dans la dispersion, se joignirent aux Apôtres (*Actes*, XXI, 20). En Espagne, où la civilisation juive connut un véritable âge d'or, quantité d'israélites firent profession de Christianisme, quelques-uns par intérêt, mais le plus grand nombre en toute sincérité ; aussi bien, au quinzième siècle, rares étaient les nobles familles espagnoles ou portugaises qui pouvaient faire la preuve de la *pureté de leur sang*, c'est-à-dire de n'avoir aucune ascendance maure ou juive.

Au dix-neuvième siècle les nations européennes émancipaient successivement leurs populations juives, leur accordant l'égalité des droits civiques et politiques, les accueillant comme des citoyens de plein exercice ; en bien des pays, s'éteignaient, pour des temps plus ou moins prolongés, les sentiments et les manifestations antisémites. Aussi, au cours de ce siècle, pouvait-on compter 204 540 Juifs devenus chrétiens (57 300 catholiques). Pour ces dernières années, voici des chiffres rigoureusement contrôlés : de 1910 à 1934 l'Archevêché de Vienne enregistrait 5 518 conversions de Juifs ; en Hongrie, de 1896 à 1933, on notait 16 840 passages au catholicisme et 9 750 au protestantisme ; à Paris, de 1915 à 1934, le baptême catholique était administré à 769 Juifs ; ce qui donne des proportions approximatives de un pour mille, un pour treize cents et un pour trois mille, proportions que n'atteignent pas certaines missions étrangères.

Comment ont été obtenus ces résultats ? Nous passons rapidement sur les travaux des protestants. Pour la mission juive, les diverses églises protestantes, surtout dans les pays anglo-saxons, ont fait un effort énorme : environ mille ministres consacrés à cette tâche et un budget de dix-sept millions de francs. L'apostolat est mené très méthodiquement : des œuvres d'éducation et d'assistance sont destinées à ouvrir les cœurs ; prédications et catéchismes, visites à domicile, diffusion de livres et de tracts religieux éclairent les esprits et gagnent les âmes. Les résultats atteints, bien qu'ils ne soient nulle part chiffrés, sont considérables.

Satisfaisants aussi, nous l'avons vu, sont les fruits amassés par le Catholicisme. Cependant il ne possède aucune institution comparable aux missions juives protestantes. Depuis quelques années se créent en certains diocèses des *œuvres d'Israël*, ayant pour but de procurer une meilleure intelligence entre Juifs et chrétiens et de faciliter l'accès de ceux-ci à l'Église. En 1842 et 1845 les célèbres convertis, Théodore et Marie-Alphonse Ratisbonne, fondent les Dames de Sion et les Prêtres missionnaires de Notre-Dame de Sion. Ces deux familles religieuses pratiquent peu l'offensive apostolique. Par l'Archiconfrérie de prières pour la conversion d'Israël et ses annexes, elles ont beaucoup développé le facteur surnaturel, les ferventes intercessions qui mobilisent les grâces divines. Pour le reste, sauf quelques prédications en plein air dans le quartier juif de Londres, elles se contentent d'organiser des conférences, de publier des revues et d'accueillir les catéchumènes.

Comment, malgré cette réserve dans son prosélytisme, l'Église catholique peut-elle récolter tous les ans des moissons suffisamment abondantes?

Nous décrivons avec joie la marche générale de ces conversions, sur laquelle nous avons enquêté directement ; nous y touchons au vif le jeu de la grâce divine dans les âmes ; nous y voyons à l'œuvre l'action que les deux religions, la juive et la chrétienne, exercent sur leurs fidèles. Description — faut-il le dire? — nécessairement schématisée puisqu'elle tente de ramener à l'unité des cas particuliers, éminemment individuels et divers.

Nous pouvons distinguer dans les processus de conversion deux phases successives et complémentaires : des cœurs juifs sentent le besoin de Jésus ; ils finissent par le découvrir.

Expliquons cette expression qui ne peut que surprendre : « Des âmes juives sentent le besoin de Jésus. » Vivant dans une ambiance chrétienne, modelées par notre civilisation de type chrétien, certaines âmes juives éprouvent des aspirations vers la vie intérieure, vers une intimité divine poursuivie et

savourée à la cime de l'être, qu'elles n'arrivent pas à contenter dans leur religion traditionnelle. Certes, il existe des cœurs juifs qui répètent, avec toute l'ardeur d'une expérience vécue, les versets des Psaumes : « Pour moi il n'y a de bonheur qu'en Dieu. » « Goûtez et voyez combien Dieu est suave. » « Mon bien suprême est de m'attacher à Dieu. » Mais combien d'israélites, abordant leur religion par son côté extérieur, n'y rencontrent que déceptions desséchantes : prières hébraïques incomprises et récitées par pure routine, observances rituelles opprimantes dans l'ignorance de leur signification, instruction religieuse rapide et insistant trop sur les dehors et sur des formalités, gêne à la synagogue au spectacle du laisser-aller de divers assistants, sentiment de vide dans les temples... Toutes ces impressions pénibles sont souvent avivées douloureusement par la vue du bonheur que ressentent des amis catholiques au sortir d'une communion fervente, de la pacification que produit en eux une confession sincère, de la dévotion de chrétiens tout plongés en Dieu dans une prière recueillie et semblant percevoir dans leurs églises une présence divine. Comme ces eaux rafraîchissantes attirent invinciblement des cœurs brûlés de soif !

Ce phénomène d'attente insatisfaite se manifeste tout autant chez les Juifs croyants et pratiquants que chez les autres. Car, dans nos pays occidentaux où l'assimilation désintègre de plus en plus les Juifs de leur religion traditionnelle, les convertis au Christianisme se recrutent en majorité chez les israélites déjudaïsés : âmes droites pour la plupart et en quête de Dieu.

Comment le Christ saisit-il ces âmes qui le désirent et qu'il appelle ?

Parfois par des motifs intéressés : jadis surtout, acheter par le baptême le billet d'entrée en une société ou en des professions interdites, actuellement encore complaire à une fiancée ou à un fiancé chrétiens, ou mieux réaliser entre époux l'unité de croyance si désirable ; en France, tout au moins, ces causes n'interviennent que dans le tiers des conversions et

nous avons constaté que dans bien des cas elles ne sont pas un empêchement au sérieux de l'instruction religieuse ni à la solidité de la foi ou à la loyauté de la pratique.

Mais le plus souvent Jésus gagne le cœur de ses compatriotes, comme jadis en Judée et Galilée, par le prestige séduisant de son contact personnel. Jésus, il est vrai, n'est plus visible aux yeux du corps, mais il vit toujours dans les siens et par eux il se manifeste.

Il se révèle principalement par le moyen que lui-même nous a prescrit : « Mon commandement nouveau est que vous vous aimiez les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés. C'est à cela qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, à ce que vous vous aimez les uns les autres. »

Suivant la consigne laissée par le Seigneur ressuscité, tout chrétien est constitué témoin du Christ : le témoignage que son Maître lui impose, celui que les hommes attendent et comprennent, n'est pas celui des croyances, des pratiques, du zèle extérieur, volontiers si trompeurs et illusoire, mais celui de la fidélité au commandement de l'amour fraternel. Quelle lourde responsabilité : gagner les hommes au Christ en les aimant comme lui-même nous a aimés ou bien les éloigner de Lui par l'injustice et la dureté du cœur !

Jésus se révèle dans les siens, d'abord et de la manière la plus simple, par la bienfaisance, moins la bienfaisance du professionnel de la charité, le religieux ou la religieuse, que par les aumônes et les sympathies actives exercées par des laïques.

Apparition de Jésus plus conquérante que les sermons les plus éloquents, la vue d'un simple chrétien vivant à plein sa religion, passant dans le monde comme une autre incarnation du Dieu-amour. On peut dire sans exagération que dans presque toutes les conversions ce rayonnement divin, perçu chez un ami, un camarade de bureau ou d'atelier, joua un rôle déterminant. Je ne sais quel exemple choisir entre cent autres tout aussi touchants. Une con-

templative dit d'un professeur de lycée à qui elle doit en partie sa foi et sa vocation :

Une âme qui ne s'arrêta pas à la rude écorce de ma nature rebelle, une âme à qui m'ouvrir, qui sut me faire parler, m'aider, me faire prendre des résolutions... C'était une âme toute de lumière et d'amour ; je pus l'admirer sans que rien ne vint heurter ce besoin dont avait soif mon âme d'enfant... Mais Mademoiselle ne répondait pas à mes questions sur la religion. Elle respectait ma liberté d'âme, elle m'aimait beaucoup, me trouvait droite ; avec elle j'étais simple et quelquefois spontanée, mais elle respectait la confiance des miens qui lui avaient confié la direction de mon instruction ; et sa foi ardente et discrète ne m'a jamais été prêchée que par l'exemple d'une admirable élévation de sentiments, servie par une intelligence peu ordinaire, qui vibrait à tout ce qui était beau, le pénétrait, en saisissait l'essentiel et le faisait comprendre et aimer.

Manifestation encore plus directe de Jésus : son Église, en sa vie et dans ses institutions. Beaucoup de Juifs sont frappés par la liturgie catholique et y trouvent la révélation qu'ils cherchent. D'un Anglais, détaché de sa religion depuis son adolescence et assailli de doutes sur le sens de la vie :

Un jour de fête je visitai avec des amis un monastère bénédictin français : j'y trouvai la révélation d'une vie nouvelle et étrange : la vie d'obéissance, apportant avec elle le bonheur et une sérénité inconnue jusqu'alors.

J'y retournai deux fois à deux dimanches d'été ; je compris, quoique imparfaitement, que la réponse à toutes mes questions pouvait se trouver dans l'Église catholique ; je commençai aussi à avoir quelque soupçon de cette merveille qu'est la présence divine dans le Très Saint Sacrement.

Le spectacle d'une prière fervente suffit aussi parfois à découvrir des horizons nouveaux. Jacques Morian écrit :

Dans mon enfance ce qui me frappa le plus à Florence, ce fut dans une chapelle un moine en oraison, en extase plutôt : les bras en croix, les yeux fixes, il semblait voir l'Invisible et ne nous voyait pas... Quel moment pour moi ! c'était la révélation d'une vie plus belle que la nôtre, d'une vie que je pressentais, qui m'attirait et dont tout me séparait...

Constater aussi combien notre ministère sacerdotal répond aux besoins spirituels les plus pressants peut parfois gagner une âme souffrant de son isolement intérieur. Il y a quelques années un israélite de Marseille, voyageant dans un train de nuit à côté d'un religieux, fut saisi de voir combien facilement ses voisins s'ouvraient au prêtre, lui posaient des cas de conscience, lui demandaient des conseils.

Vers deux heures du matin, il ne restait plus dans le wagon de troisième que le Jésuite et Z... Ce dernier, prenant alors pour la première fois la parole : « Vraiment, je vous envie, vous autres, catholiques, qui avez des solutions pour toutes les difficultés de la vie et savez trouver la voie droite d'accord avec les dictées de la conscience. » Et mis en confiance par tout ce qu'il venait d'entendre, notre homme commence à raconter, lui aussi, mais dans le détail le plus intime, sa vie de trente-deux ans à son bienveillant compagnon de route... Si bien que celui-ci lui offrit, après cette confession si complète, de lui donner l'absolution. Z... avoua alors qu'il était israélite, mais lassé par les subtilités rabbiniques de sa religion... Peu après il se faisait instruire et huit mois plus tard il recevait le baptême.

Apparition encore plus directe de Jésus : sa personne et sa doctrine. Aux jours de sa vie mortelle combien furent séduits par le charme de celui qui présentait un si haut type d'humanité ! Combien, « faisant la volonté du Père » et intérieurement accordés à la parole du Maître, reconnurent dans son enseignement le Verbe de Dieu. De même, aujourd'hui, beaucoup de Juifs sont conquis par l'Évangile. Voyant revivre Jésus dans son histoire, l'entendant parler dans le procès-verbal de sa prédication, ils découvrent en lui l'auteur de la vie, celui qui vient accomplir l'espérance de leur race. Ici encore je regrette de ne pouvoir donner qu'un seul exemple :

Il me semble, écrit une contemplative, que ma conversion se ramène à ce seul fait : j'ai lu les évangiles. En lisant certains textes de saint Jean, une grande lumière a envahi mon âme, une vraie *grâce* d'illumination intérieure, qui m'a transportée dans la vie surnaturelle, m'a fait adhérer au Verbe de Dieu de toute mon âme et m'a conduite jusqu'au don total de tout l'être dans la vie religieuse.

Enfin, non plus apparition, mais action directe du Maître des cœurs, qui peut les pénétrer et toucher immédiatement. Ces interventions surnaturelles, exercées principalement par l'Eucharistie, se retrouvent en quantité de conversions juives, soit pour les amorcer, soit pour les presser et les confirmer. Je choisis deux histoires dans une gerbe particulièrement riche :

Rachel L... est une très active ouvrière sociale. De parents juifs elle n'avait du christianisme que l'instinctive hostilité de sa race. Un jour, à la nuit tombante, elle passa devant une église catholique. La porte en était ouverte, elle entra. La bénédiction du Saint Sacrement commençait.

Rachel, consciente d'être une étrangère, s'assit timidement sur une chaise près de la porte. Mais, la cérémonie se poursuivant, une étrange fascination s'empara d'elle au point de lui faire oublier ce qui l'entourait. Lorsque le prêtre éleva l'ostensoir pour bénir la foule, la jeune fille fut saisie d'une profonde émotion religieuse. Ce qu'elle expérimenta à ce moment, elle est incapable de le décrire, mais elle fut soudainement subjuguée par la certitude de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Hostie sainte. En même temps sa conviction intime de la vérité chrétienne fut telle que, le lendemain, elle alla trouver un prêtre et lui demanda de l'instruire...

D'un docteur ès sciences :

Ma conversion officielle a eu lieu le 29 juillet 1932, mais elle a été précédée d'une conversion réelle et intérieure qui remonte à une date plus éloignée.

Vers la fin de juin 1932, au cours d'une de mes promenades matinales à Montmartre, j'aperçus deux religieuses qui entraient dans l'église du Sacré-Cœur. Comme traîné par elles, je suivis leur exemple sans essayer de me retenir. Mais la foi était déjà en moi depuis longtemps à l'état latent, sans que je m'en sois bien rendu compte ; cet incident de Montmartre semble n'avoir été qu'un jaillissement spontané, causé par un état d'esprit gravement tourmenté.

Bref, lors de ma première assistance à la messe au Sacré-Cœur, en me prosternant devant l'autel, j'eus comme une sensation de dilatation de mon cœur, je me sentis poussé par un besoin irrésistible de prier, je ne pus m'empêcher de verser d'abondantes larmes, et une étrange émotion s'est emparée de moi. J'ai conversé avec Notre-Seigneur sans l'avoir connu. Était-ce la grâce ? Je ne savais pas. Je quittai l'église avec un sentiment de soulagement et de confiance que je n'avais pas

connu depuis longtemps. Depuis, j'ai assisté quotidiennement à une messe matinale, dont petit à petit j'ai compris le sens, et plus je comprenais, plus je m'y suis attaché.

Ma conversion ne me paraît pas avoir été un acte réfléchi, mais plutôt un acte de soumission à une force dont je n'ai pas cherché à saisir la portée ni à lui résister par la critique. Il est vrai qu'elle a été précédée d'inexprimables souffrances morales qui m'avaient accablé.

Jésus se montre et fait son entrée dans une âme. Elle n'est pas pour autant conquise définitivement. Le plus souvent ce premier investissement provoque une réaction de défense, une crise morale terrible et cruelle, qui provient de plusieurs causes : *motifs du cœur*, l'appréhension de peiner et révolter des parents aimés et respectés, la crainte de se voir maudire et chasser par eux, la douleur de paraître déserteur une cause, une nation, méprisée et persécutée, la peur d'être mal accueilli par les chrétiens, trop fréquemment antisémites ; *motifs de l'intelligence*, les doutes et les tempêtes intérieures que déchaîne un renversement des convictions, la nécessaire abdication intellectuelle devant la foi et les dogmes chrétiens ; *difficultés de la volonté*, se plier à toutes les vertus de renoncement qu'exige un Maître crucifié, se confier aux prêtres, ses représentants, interposer entre Dieu et soi un intermédiaire humain.

Cette crise intérieure, souvent longue et douloureuse, ne se dénoue définitivement qu'au baptême ; la formation chrétienne que reçoivent les catéchumènes commence à la résoudre.

Il convient qu'il ne soit ni précipité, ni superficiel, ce travail d'éducation chrétienne, qui doit atteindre tout autant la volonté, pour la dresser aux vertus et à la piété chrétiennes, que l'intelligence, pour l'instruire : deux tâches à mener de front et qui s'épaulent l'une l'autre : l'esprit accepte la doctrine du Christ dans la mesure où il prie le divin Révélateur et où il vit sa Parole.

Car certains cerveaux juifs ont bien de la peine à recevoir nos dogmes : d'abord le premier et le plus central, un Dieu-Homme, médiateur nécessaire pour

accéder au Père ; d'autres, abordant l'Eucharistie, répètent la parole de leurs aïeux : « Comment un homme peut-il donner sa chair à manger ? » En outre la faculté dialectique, prodigieusement développée chez ces descendants de talmudistes, se complaît à soulever les doutes, à multiplier les objections, à opposer d'infinies arguties.

D'autres, par contre, entrent comme de plain-pied dans nos mystères, en particulier dans le plus haut et le plus surnaturel, celui du Christ mystique : on a l'impression que les esprits juifs étaient instinctivement accordés à la révélation chrétienne. D'ailleurs n'est-ce pas la même révélation que celle qui fut dispensée à Abraham et à Moïse, la même économie providentielle, la grâce du Christ réalisant la promesse faite aux Patriarches ? Ce point de vue ne manque pas de frapper les néophytes juifs et ils aperçoivent entre les deux Testaments des correspondances qui nous échappent ; lorsqu'ils découvrent et admettent cet accord, leur foi chrétienne culmine en pleine lumière.

Livrés au Christ par la foi, il ne leur reste plus qu'à Le revêtir dans le baptême, à se nourrir de Lui dans la sainte communion. Ce jour de l'initiation chrétienne, ce moment de l'union sacramentelle au Seigneur, ce pas décisif, non seulement chasse les ténèbres et apaise les tempêtes, mais souvent aussi il s'accompagne d'un sentiment de paix et de consolation spirituelle inimaginable : afflux de forces divines presque indispensables pour affronter de nouvelles épreuves.

La première et la plus crucifiante vient des vexations que les siens font subir au converti. En effet, les familles juives, même les plus indifférentes religieusement, se jugent perdues d'honneur quand un des leurs se fait chrétien : aussi bien le transfuge est-il maudit, sur lui on prend le deuil comme pour un mort ; reproches sanglants, menaces, coups, séquestrations, rien n'est épargné pour ramener l'apostat ; s'il persiste, souvent il est expulsé du foyer familial, privé de tout appui matériel et moral, réduit à une

pauvreté et à un isolement que ne compense guère l'accueil, fréquemment froid et défiant, des catholiques.

Cependant presque tous ces convertis persévèrent ; bien plus, nombreux sont ceux qui deviennent des chrétiens de grande classe : animés d'une vie intérieure intense comportant la communion et l'oraison quotidiennes et assez souvent le sentiment si exaltant de la présence divine ; plusieurs vont jusqu'à embrasser la vie de perfection, soit dans les ordres religieux, soit dans le monde ; la plupart, retrouvant cet instinct de prosélytisme qui sommeille en toute âme juive, deviennent des apôtres conquérants.

Dans le champ plus ardu des vertus morales ces néophytes ne ménagent pas leur effort. Plusieurs, interrogés sur ce sujet, avouent quelque amélioration, tout en confessant des déficits. Les témoins de leur vie, amis, directeurs de conscience, constatent le plus ordinairement une transformation courageuse et progressive en tout ce qui regarde le don de soi, la pureté, l'abnégation. Le R. P. Bangha, de Budapest, qui a formé des milliers de catéchumènes juifs, écrit : « Il y a des conversions de Juifs qui produisent un Christianisme complet et vivant, tel qu'un pasteur d'âmes pourrait souhaiter que tous les catholiques de naissance fussent aussi remplis de zèle et de soumission religieuse. »

#### Conclusion.

Pour conclure, deux prières, l'une aux Juifs, l'autre aux chrétiens.

*A nos frères séparés d'Israël.* Oui ! *nos frères* : car nous nous réclamons des mêmes Pères, nous nous enracinons dans la même histoire sainte, nous croyons trouver la Parole de Dieu dans les mêmes Écritures inspirées et nous prions sur les mêmes textes sacrés. Puissent ces pages sur la Conversion d'Israël ne pas vous irriter ! Ne nous reprochez pas un prosélytisme qui est un apanage et un legs d'Israël : c'est à vos prosélytes que vous avez dû, au cours des siècles, votre accroissement prodigieux. Nous ne vous impu-

tons pas à crime les chrétiens qu'encore vous incorporez à la Synagogue. Loyal est notre apostolat ; quand vous confiez vos enfants à nos religieux enseignants ou hospitaliers aucune pression n'est faite sur eux pour les agréger à l'Église. Vous souffrez de voir les Juifs devenus chrétiens perdus pour la nation d'Israël : à qui la faute ? Souvent leur foi chrétienne ressuscite leur Judaïsme ; ils voudraient resserrer leurs liens avec leur peuple, et vous les repoussez !

*A nos frères dans le Christ* : appréciez à leur valeur les conversions des Juifs au Christianisme : aidez-les, ne les découragez pas. Saint Paul nous révèle le mystère : tout Israël finira par entrer dans l'Église, réalisant la « plénitude du Christ, » procurant l'entier établissement du Royaume de Dieu. Il est probable que cette accession se produira, non par une conversion en masse, mais par des adhésions individuelles. Ces conversions, nous les obtiendrons par nos prières, par la splendeur attirante de notre vie chrétienne, témoignage que tout chrétien doit rendre à son Seigneur, devoir élémentaire de l'*Action catholique* ; nous en ferons naître les occasions en aimant comme nous-mêmes nos frères d'Israël. Surtout, ne découragez pas ces conversions, déjà si difficiles, en affectant pour les Juifs une aversion, une défiance ou un dégoût, totalement injustifiés ; même si vous gardez une raison plausible de vous plaindre de quelques Juifs, n'incriminez pas toute la nation. Considérez ce jugement de saint Paul : « Si, relativement à l'Évangile, les Israélites sont devenus ennemis de Dieu, vous procurant ainsi le don de la foi, suivant l'ordre de l'élection et en raison des Patriarches, ils sont les bien-aimés : car sans repentance sont les faveurs et l'élection divines. » (*Romains*, XI, 28-29) (1).

(1) Brève indication bibliographique :

Pour ce qui regarde la Conversion d'Israël, voir :

J. BONSIRVEN, *Juifs et chrétiens*, Flammarion, Paris, 1936. (I, Comment les Juifs deviennent catholiques ; II, la Mission juive.)

Pour les sentiments des Juifs à l'égard de Jésus et de l'Église :

J. BONSIRVEN, *les Juifs et Jésus, attitudes nouvelles*, Beauchesne, Paris, 1937.

## ÊTRE CHRÉTIEN

par René SCHWOB.

Je n'aime pas les Juifs. Mais comment se fait-il que, lorsqu'un antisémite les attaque, neuf fois sur dix je les défende?

Je ne les aime pas. Et pourtant, comme ils disent, je suis Juif cent pour cent.

Le plus étrange, c'est que j'ai commencé de ne pas les aimer bien avant de soupçonner la véritable nature de mes griefs contre eux. C'était l'époque où j'entendais autour de moi faire constamment des distinctions entre les yûde (qu'on prononce yits) et les goÿs — c'est-à-dire entre le petit groupe des élus et les autres. Les autres, c'est le reste du monde. Je ne crois pas trahir un secret en révélant cette séparation de l'univers en deux parties inégales : les bons, le petit troupeau d'Israël sans distinction entre les individus, à droite ; et, à gauche, l'immense peuple des réprouvés — ceux dont Dieu (auquel on croit dans la mesure où il est Juif) tolère la présence, on ne sait trop pourquoi.

Enfin, dans une famille juive, bourgeoise, de France — (je ne parle que de ce que je connais) — on ne s'élève pas à des considérations spirituelles très hautes sur le génie propre des Juifs. Si bien qu'on peut dire, en gros, qu'ils sont les malins ; et les goÿs, les imbéciles : ceux qui sont faits pour être roulés.

J'apporte, en disant cela, de l'eau au moulin des antisémites? Peut-être. Qu'y puis-je? Puisque les choses sont ainsi, rien ne m'empêchera de les dire. Et je les dis d'autant plus volontiers que j'en ai pendant des années terriblement souffert.

Cette distinction est-elle l'effet d'un complexe d'infériorité, indéniable chez la plupart des Juifs? N'est-elle qu'un signe de leur orgueil? Il n'y a jamais très loin de ce complexe à cet orgueil. Et le peuple de la Diasporah passe désormais son temps à parcourir le chemin de l'un à l'autre. C'est sa maladie et son remède — sa faiblesse et le moyen de se défendre contre elle. Je m'empresse de le noter : c'est un peuple très malheureux. Et peut-être sa misère devrait-elle aider à lui être indulgent. Mais il ne supporte pas l'indulgence...

Cependant je veux me borner à noter, pour l'instant, qu'il est misérable; qu'il souffre de son infériorité; qu'il est désespérément orgueilleux.

Toutes ces raisons se mêlaient obscurément en moi pour me le rendre détestable. J'ignorais d'ailleurs en quoi cela consistait exactement d'être Juif. J'avais reçu une éducation religieuse très élémentaire; — j'avais appris un peu d'hébreu. Je savais que les Hébreux étaient un petit peuple de l'antiquité. — Mais, si je ne me sentais aucune racine dans l'histoire de France, je ne m'en sentais guère non plus dans cette histoire-là. Je ne me sentais surtout aucune sympathie pour les autres Juifs du reste de la terre.

Ainsi, à être à la fois Juif et Français, je me trouvais comme dépaycé partout. — Je note aussi ce trait, car je crois qu'il est très général aux gens de ma race : j'étais un être abstrait et pourtant très vivant : une espèce d'abstraction passionnée. C'est ce mélange explosif et bizarre qui souffrait des étranges conditions de pensée — si l'on peut ainsi dire — dont il se sentait entouré. Je constatais surtout que le sectarisme spontané qui flottait autour de moi était irrespirable.

Dans la mesure où il est possible, après tant d'années, de voir clair au fond des sentiments que l'on éprouvait dans son enfance, je dirai que j'étais à la fois convaincu de la supériorité à laquelle je participais — (c'était un fait acquis, de l'ordre des évidences) et, tout en même temps, je souffrais de quelque chose qui était attaché à cette notion qu'on ne songeait même pas à remettre en question. J'étais

Juif et antisémite. Mais je ne savais pas ce que c'était que d'être Juif et l'antisémitisme des autres ne correspondait à rien de moi. Je disais que je ne me sentais pas de racine dans l'histoire. Et, néanmoins, je me sentais profondément Français. J'étais le citoyen d'un pays qui se réduisait à sa configuration actuelle et au moment présent. La France, c'était l'air que je respirais — et je l'aimais de tout mon être ; mais je ne suis pas très sûr qu'elle ne se confondît pas pour moi avec les Juifs de France. De sorte que la juiverie de France me semblait constituer une petite province française dont je me sentais en quelque sorte indissociable.

C'est par la poésie, c'est par les arts, que je fis craquer ces cadres étroits ; que je sentis enfin s'insinuer l'inquiétude de ce qui devait devenir réalité spirituelle, ma réalité, celle qui allait de plus en plus m'envahir. Mais, longtemps, cette considération des arts et de la réalité invisible qu'ils sont chargés d'exprimer, ne réussit pas à entamer le monde clos où je vivais en compagnie des miens et de ceux que les miens m'avaient appris à considérer comme « les nôtres ». Mon antisémitisme se précisa le jour où je m'aperçus de la vaniteuse illusion où vivait cette petite peuplade aveugle autour de moi ; le jour où je découvris, si involontaire qu'elle fût, leur imposture.

Si ce n'est pour des raisons spirituelles que je devins antisémite, je ne le devins pas non plus pour des raisons « patriotiques » (je m'étendrai tout à l'heure sur l'équivoque de celles-ci). Non ! je le devins explicitement, le jour où je m'avisai que juiverie, bourgeoisie, étroitesse d'esprit et suffisance avaient fini par se mêler en moi si étroitement, que ma haine et mon désir de délivrance s'accrochaient indifféremment à l'une ou l'autre de mes quatre ennemies. C'est l'amour des êtres humains, en dehors de toute considération de classe et de caste et de race, qui me rendit peu à peu odieuse la race qui avait failli me dévorer. En somme, c'est le particularisme juif qui me fit m'apercevoir des dangers de la juiverie où je macérais. Ou, si l'on veut, c'est l'universalisme juif

qui me rendit odieux en même temps le particularisme juif et les Juifs. C'est dire que ma haine des Juifs naquit en même temps que je devenais plus véritablement Juif, mais à l'opposé de ceux qui m'entouraient.

Je fis alors assez intime connaissance de quelques chrétiens. Ils me donnèrent des clartés sur un monde que j'ignorais. L'un d'eux devait même plus tard faire des déclarations antisémites dont l'injustice et l'aveuglement eussent suffi, si quelque chose y pouvait parvenir, à me rendre plus indulgent à l'aveuglement et à l'injustice des Juifs, car ceux-ci du moins ont pour eux d'être partout méprisés. Mais c'est là encore une autre histoire et je voudrais d'abord en finir avec moi. Or, c'est précisément la foi catholique qui m'aïda à sortir de mon antisémitisme latent.

On ne comprend rien à la mission des Juifs si l'on n'est pas chrétien. (Ce qui signifie que les Juifs y sont encore plus fermés que les autres.) Mais il ne suffit pas d'être chrétien de nom et de routine. C'est aux yeux de celui qui essaie de vivre sa foi, que s'éclairaient l'indubitable grandeur d'Israël et l'incompréhensible caricature que trace, à chaque instant, de soi-même, le « peuple élu ».

Devant mes yeux, brusquement ouverts, tout le drame d'Israël prenait enfin un sens, sa figure de drame ; et mon antisémitisme, en même temps que ses motifs s'éclaircissaient, devenait impossible. Je n'avais plus le droit de haïr ces Juifs qui avaient pourtant presque réussi à m'étouffer en me maintenant sur le seul plan où la vie, depuis la mort du Christ, leur apparaisse : ce seul plan de la nature pour laquelle ils ne sont pas faits et où ils sont pourtant désormais condamnés.

La contradiction intime d'Israël venait en quelque sorte vérifier la contradiction intime du destin du Christ sur la terre, de la vie de son Corps mystique. C'était une de ces contradictions vitales sans lesquelles on ne peut rien saisir de la réalité profonde

de la foi chrétienne. C'était une scène de ce drame terrible que je voyais enfin Dieu et le genre humain se jouer à travers les siècles.

Israël était ce peuple qui, se trouvant obligé de sacrifier le Fils de Dieu parce que celui-ci avait pris la suite des victimes du Temple, souffrait d'un châtiement, en apparence injustifiable, pour ce rôle de sacrificateur auquel en effet il n'avait pu se dérober.

La conversion d'un Juif au christianisme se résume très précisément dans cette boutade d'Ozanam : c'est un grand honneur, disait-il, d'être Juif pour qui a le bonheur d'être chrétien.

Mais il ne s'agissait plus seulement à mes yeux d'un honneur personnel. Toute la race me semblait en même temps honorée par la victime qui avait jailli de la longue maturation de son passé ; et aussi par l'immolation qu'elle en avait faite et dont le drame était inséparable de son propre avenir.

De quelque façon que je regardasse Israël, il me paraissait désormais, bien que malgré lui, tellement engagé dans l'histoire de la Rédemption, qu'il n'y avait plus moyen pour moi de ne pas revendiquer son titre, de ne pas m'y sentir étroitement lié.

Mais tel devenait alors mon drame particulier (en tant que Juif chrétien) : je me trouvais séparé du reste d'une race infidèle, au moment même où cette race m'apparaissait plus essentielle dans l'économie de l'histoire du monde. Je me trouvais brusquement séparé de la réalité matérielle d'Israël dont précisément j'avais souffert dans toute mon enfance, et, du même coup, mêlé au plus profond, au plus durable, au plus intime de son histoire spirituelle. La race, pour moi, la race juive du moins, qui, entre toutes les races, a un destin si singulier, si incomparable à tout autre, prenait soudain à mes yeux un sens pur. Il s'agissait de remonter plus haut que l'erreur, jusqu'à la croisée des chemins où quelques Israélites avaient suivi le Christ que d'autres crucifiaient.

La notion spirituelle de race m'apparut comme l'effet de cette division à laquelle il me fallait me rendre, et qui effaçait deux mille années d'obstination. Je retrouvais ma race en deçà de son erreur, en deçà de ce point où les nations modernes étaient nées. Du fait de ma conversion je me sentais enfin comme un arbre où la sève s'est mise soudain à circuler. Non plus cet être abstrait que j'avais longtemps été, mais un homme vivant de la tête aux pieds — un homme qui prend possession du ciel qui le surmonte et de la terre qui l'entoure. Et ses racines sont doubles et elles ne s'excluent pas. Il appartient à l'esprit de sa race et au sol de sa nation. Il est un homme défini comme les autres, localisé dans l'espace, mais plus conscient que les autres : de sa lointaine, de son ineffaçable origine dans le temps. N'ayant enfin plus rien à faire avec le reste de ce peuple juif qui n'est plus sur la terre qu'un peuple d'ossements, celui même dont parle Ézéchiél. (Et le moment n'est pas venu encore où l'esprit souffle sur ces squelettes pour les faire vivre. Mais lui, du moins, a connu le miracle ; et il jouit, jusqu'au fond de son cœur, de cette animation imprévue.)

Or, tout ce grand changement qui s'opérait en moi ne signifiait rien d'autre que ceci : c'est que les Juifs ne peuvent passer de la mort à la vie que par le baptême. Oui ! que leur conversion est l'unique moyen de résoudre le dramatique problème de leur survivance dans le monde moderne ; l'unique moyen de les intégrer à l'humanité sans les détruire. Jusqu'alors, ils restent un peuple séparé ; et, il faut bien le dire, le levain un peu empoisonné de tous les peuples. Ce n'est pas leur ardeur, c'est leur poison qu'ils perdent en devenant chrétiens. C'est dans l'Église, dans les limites d'une activité surnaturelle pour laquelle ils sont faits et que pourtant jusqu'au baptême ils ne soupçonnent pas, que s'exerce dès lors la fièvre singulière dont Dieu les a dotés.

Telle est, résumée à grands traits, toute l'histoire d'un Juif qui découvre le catholicisme (j'ai dit ailleurs de quelle façon involontaire, inconsciente, quasi mi-

raculeuse) et qui adopte cette foi que Dieu avait d'abord proposée à Israël.

La contradiction d'Israël est partout : elle est dans sa situation au milieu des autres peuples ; elle est dans sa propre histoire. Ici, nous voyons dans quelle mesure elle continue de jouer dans ses rapports avec Dieu. Israël, comme me l'écrivait un jour Claudel, continue d'être l'enfant choisi et préféré de Dieu, mais c'est à la condition de plier la nuque. Et aucune nuque n'est aussi rebelle que la sienne. Son bonheur est à sa portée (et ce bonheur est le simple effet de sa vérité retrouvée) ; mais il écarte en même temps son bonheur et sa vérité par un entraînement dont il n'y a pas moyen pourtant de le rendre responsable, puisque Jésus lui-même a demandé au Père de le lui pardonner. C'est le peuple le plus inconscient de la terre. On dirait qu'il n'a plus d'autre destin que de rouler, à travers l'espace et le temps, pour porter partout et toujours un témoignage de l'absurdité de son refus et de son ineffaçable élection.

Quoi qu'il en soit, ayant cru tout perdre en devenant chrétien, j'avais donc tout trouvé : mon pays, ma race et moi-même. Tel est, j'en porte témoignage, le merveilleux effet d'une conversion à la réalité vivante de Dieu et au langage qu'il n'a jamais cessé de parler aux âmes qui essaient de l'écouter.

Dans quelle mesure l'antisémitisme continua-t-il encore de m'habiter ? Je n'avais plus à souffrir du particularisme étroit d'Israël. Ce n'est donc plus par là que celui-ci me blessait. A la vérité, Israël ne me blessait plus personnellement. J'avais, d'une certaine façon, évacué ses erreurs. Mais, en prenant conscience de la réalité en moi de mon pays, je commençais aussi de comprendre ce que je n'avais pu comprendre quand j'étais enfermé dans ma race, sans fenêtre sur la vie des autres, empaumé, envoûté

par une certaine horrible tradition d'orgueil où se réfugie ce peuple méprisé. Je voyais désormais du dehors les dangers que fait courir Israël aux peuples au milieu desquels il vit sa petite existence de tribu orientale pour qui le salut n'a pas encore sonné. Je le crois de toutes mes forces : son élection persiste encore ; elle éclate dans la joie qui inonde le Juif baptisé. On la perçoit, mais déviée, bancale, sarcastique dans les dons, purement naturels, dont il est vrai qu'Israël, même aveugle, est doué.

Mais c'est une élection amoindrie, qui s'accompagne à chaque instant d'une immense douleur. Il n'y a pas de peuple plus isolé ; il n'y a pas non plus de peuple plus douloureux. Cet isolement, cette douleur, sont les effets de son avortement spirituel. Car, au point de vue surnaturel, Israël est comme un avorton qui souffrirait de ses limites et qui emplirait le monde de la terrible rumeur de sa plainte. Si Israël, au milieu des peuples, est une permanente cause de troubles, de malaises, de divisions, c'est qu'il est, par excellence, le facteur de toutes les dissociations — comme s'il devait étendre moralement, socialement, les conséquences de son propre partage entre tant de peuples divers. C'est un organisme qui cherche sa cohésion. Et elle ne peut être que spirituelle. Mais il se refuse à cet esprit. Et il répand autour de lui la fièvre et le malaise.

C'est ici que je me sépare des antisémites professionnels. Ceux-ci considèrent l'histoire de leur peuple comme une zoologie et, en dépit de l'amour qu'ils font profession d'éprouver pour les pays où ils sont nés, ils les traitent un peu trop comme des haras.

Hitler, avec cette grossièreté barbare dont le trop récent christianisme de l'Allemagne n'a pas encore eu raison, porte aux extrêmes cette dégradation des valeurs morales pour l'exaltation des seules grandeurs de chair. Il me semble qu'il y a là quelque chose d'ignoble, vers quoi tendent tous les antisémitismes de la terre.

L'ami « chrétien » dont je parlais tout à l'heure, et qui fit, depuis nos premières rencontres, des déclarations si viles qu'elles réussiraient à me rendre aimables

les défauts d'Israël, exigeait qu'on reconduisît en Palestine tous les Juifs. La présence d'un Juif sur le territoire français lui semblait une offense. Il aspirait, avec lâcheté, au plus facile. Il aspirait à la tranquillité des bonnes digestions. Mais surtout il oubliait de dire ce qu'il comptait faire de la petite Juive qui a élu, depuis plus de soixante-quinze ans, domicile dans cette bourgade des Pyrénées devenue, grâce à elle, un des plus grands centres religieux de la terre. A bien comprendre les théories de mon ex-ami, la Sainte Vierge, elle aussi, devrait être expulsée de Lourdes. Elle est Juive, elle aussi ; elle n'a rien à faire dans ce sacré territoire où les Français pur-sang devraient être seuls à avoir le droit de circuler.

En vérité, un chrétien ne peut, sans se renier lui-même dans ce qu'il a de meilleur, être encore antisémite. Entendons-nous : il n'a pas le droit d'être antisémite sans distinction. Et qu'on donne aux Juifs non-chrétiens un statut particulier me semble être de stricte justice. Mais qu'on n'oublie pas, surtout, que la seule solution au problème juif n'est pas une solution politique ; qu'elle n'est pas ailleurs que dans la conversion — mais qu'elle y tient tout entière, parce que précisément le peuple juif reste le peuple élu, celui dont la mission est spirituelle : le peuple sacerdotal ; le peuple réservé. Et qui ne doit la frénésie de ses curiosités impures, de ses dangereuses fièvres, le trouble qu'il répand, qu'à l'infidélité qu'il oppose à la mission dont Dieu l'a investi. Et ce n'est pas une mission humanitaire ou philosophique ou financière ou artistique. C'est de louer le Christ qui est de sa chair.

Et c'est aussi toujours, d'une certaine manière, une injustice et une cruauté que les Chrétiens (où ceux qui se croient tels) infligent au Christ quand ils persécutent les Juifs. Précisément parce qu'ils sont de cette chair qui ressuscite indéfiniment sur tous les autels de la terre et sans qui l'humanité malade aurait depuis longtemps cessé de vivre.

Qu'un païen fasse souffrir les Juifs, rien ne me paraît plus normal. Mais que, pour protéger sa tranquillité, un chrétien fasse souffrir qui que ce soit, et surtout un Juif

dans sa chair, cela me semble être une de ces contradictions naturelles qui répondent, dans l'absurde, aux contradictions admirables dont la vie chrétienne est tissée.

Oui ! c'est en tant que chrétien, délivré des obsessions juives, rendu par le baptême à la réalité de ma race, à celle de mon pays, que toutes les solutions barbares, tous les compromis, tous les propos des antisémites, me heurtent à présent et surtout me paraissent injustifiables.

Ils cherchent la solution laïque d'un problème qui ne relève que de la vérité chrétienne. Ils proposent la force où l'amour seul et la lumière ont droit. L'antisémitisme, sur le plan de la nature, est une solution insuffisante. Sur le plan chrétien, elle est monstrueuse. La seule issue pour un pays d'avoir enfin raison de ses Juifs, c'est d'être fidèle, lui-même, à sa propre mission, en redevenant profondément chrétien. Et qu'on prenne à l'égard des Juifs inassimilés, pour maintenir des valeurs nationales (à la condition que ce soient de vraies valeurs), des remèdes de fortune, soit. Mais qu'on sache surtout qu'ils sont des remèdes de fortune. Et qu'il n'y a pas plus de salut pour un peuple que pour un individu hors des voies de la vie et de la vérité.

Je haïssais jadis les Juifs dans la mesure de leur particularisme. Je voudrais supplier à présent les antisémites de ne pas leur ressembler précisément dans cette hideuse mesure-là.

Je dirai, pour terminer, que, si ce n'est avec la grossièreté que la puissance ajoutée à l'orgueil, l'hitlérisme ne me paraît pas très différent, en esprit, du sionisme qui s'adore. Au point que je me demandais, lorsque j'étais en Palestine, lequel, en Allemagne, avait bien pu engendrer l'autre.

Je voudrais que la France se défendît du venin juif, mais par des moyens qui ne soient pas ceux de la démagogie hitlérienne. Car elle est, elle ne cesse pas d'être, la fille aînée de l'Église. Celle par qui la geste de Dieu doit s'accomplir.

## EN MANIÈRE DE CONCLUSION

---

Et ce sang qui devait un jour sur le Calvaire  
Couler...

PÉGUY, Ève.

*Au terme de cette confrontation, tirons-nous de nos remarques une conclusion simple? Non. Ceux qui attendent des mots d'ordre faciles n'en auront pas trouvés ici. Mais l'interrogation même qui se formule tout au long de ces pages n'est pas dépourvue d'enseignement.*

*Ce que le peuple juif, par sa longue durée et ses longues souffrances, affirme, qu'il le sache ou non, c'est qu'il existe, par delà les faits de l'histoire et de la politique, une donnée spirituelle qui impose aux nations le sens le plus profond de leur destin. On n'explique pas Israël si l'on ne fait appel qu'aux déterminismes de l'histoire : quelque chose demeure toujours d'inexpliqué, d'inexplicable, pour quiconque prétend rester sur le seul plan humain.*

*Plus que tout autre, le peuple juif a été investi d'une mission. Il peut en avoir conscience ou il peut la nier : elle existe. La grandeur d'Israël est de poser au monde cette interrogation, de maintenir parmi nous une tension douloureuse et nécessaire.*

*Notre collaborateur allemand dit, d'un mot magnifique, qu'Israël demeure comme une écharde dans la chair des nations. Nous savons qu'on ne l'arrachera pas, fût-ce au prix de torrents de sang, et que si elle venait à disparaître, il manquerait quelque chose au*

monde. C'est par delà l'antisémitisme et le philosémitisme que se pose le vrai problème d'Israël, qui est celui de la fidélité.

C'est ce drame de la Présence d'un peuple à soi-même que nous avons voulu évoquer au cours de ce cahier, car il correspond à une de nos préoccupations les plus vives. D'autres peuples pourraient, à cette occasion, se poser des interrogations semblables; car si la mission d'Israël a été à nulle autre pareille, chaque peuple aussi a sa mission propre et l'exigence de la fidélité se pose à chacun en termes impérieux.

Mais il est un autre aspect de la question qu'il faut considérer en terminant. Lorsque, dans ces cahiers, nous abordions la question du Communisme et de ses rapports avec le Christianisme (1), nous nous demandions si cet élément de scandale que le Communisme introduit dans nos sociétés, n'avait pas une signification morale d'une importance singulière. Le communisme juge les chrétiens, leurs insuffisances, leurs trahisons, au moins autant que le Christianisme juge le marxisme. N'en est-il pas de même pour les Juifs?

Il a été dit que le Christ venait accomplir l'Ancienne Loi : c'est-à-dire la parfaire, la parachever. « Quand tout ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra », dit saint Paul. A ce parachevement, chacun des chrétiens est appelé. Faire déboucher sur l'amour et la fraternité les rigueurs des anciens textes, tel est le but même du christianisme en acte. Cette loi a-t-elle été obéie? Ce dont tant de chrétiens accusent les Juifs, n'en trouvons-nous pas l'équivalent chez les chrétiens eux-mêmes? Il y a déjà longtemps, A. Leroy-Beaulieu, dans son ouvrage classique, Israël chez les nations, s'écriait :

« Ne parlons pas de la judaïsation des sociétés chrétiennes. Si les chrétiens étaient demeurés plus chrétiens, le Juif aurait peu de prise sur le chrétien. Ce que vous

(1) Cf. le Communisme et les Chrétiens.

*appelez la judaïsation de nos sociétés modernes, chrétiens et Israélites pourraient également l'appeler la paganisation de nos sociétés. »*

*S'il y a eu infidélité à l'esprit, ce n'est pas seulement en Israël. Et peut-être l'écharde n'a-t-elle d'autre sens que de nous rappeler à jamais le sens de cette infidélité, la nôtre. C'est en retournant donc l'interrogation que nous comprendrons entièrement le sens du problème juif. « Juif, pourquoi es-tu tel? — Et toi, chrétien, pourquoi es-tu ainsi? »*

*Nul n'a mieux formulé les termes de cette réplique que Claudel, dont il nous plaît que la grande voix termine ce cahier comme elle l'a inauguré. Quand nous regardons, sur une photographie d'agence, le masque d'un de ces Juifs persécutés comme il y en eut tant, il semble que ce soit la question dramatique de l'héroïne claudelienne que nous adressent ce regard inquiet, ces traits marqués par une séculaire douleur (1).*

(1) Nous reproduisons le texte qui suit avec l'autorisation de P. Claudel.

## LES QUESTIONS DE PENSÉE

Au premier acte du *Père Humilié*, Pensée de Coufontaine, fille de la juive Sichel (qui représente l'ancienne loi), pose aux chrétiens, aux hommes de la loi nouvelle, ces questions qu'on ne peut éluder.

ORIAN. — Est-ce pour fermer les yeux que vous êtes venue à Rome?

PENSÉE. — Montrez-moi la Justice et cela vaudra la peine de les ouvrir. Qu'est-ce que cette Beauté qui ne nous empêche pas d'être aveugles?

Moi aussi on m'a conduite au milieu de vos dieux grecs, moi aussi, j'ai posé la main sur ce marbre qui brûle!

C'est ce que nous, les gens de l'ancienne Foi, nous appelions les idoles.

Qui a connu la nuit pour de bon, il faut un autre soleil que celui-ci pour en venir à bout!

ORIAN. — Quelle est donc cette nuit dont vous me parlez toujours?

PENSÉE. — Ténèbres furent-elles jamais plus grandes que celles-ci qu'aucun ami jusqu'à moi ne peut traverser?

Je suis une Juive comme ma mère, et elle pensait que la Révolution était venue, et que tout allait se mêler, s'égaliser, et que vous l'accepteriez parmi vous, elle a tant de bonne volonté!

Mais je suis mieux instruite;

Tout vaut mieux que le faux amour, le désir que

l'on prend pour la passion, la passion qu'on prend pour une acceptation, et puis...

La position qu'on reprend peu à peu de part et d'autre, et ce cœur peu à peu qui vous redevient étranger, — cet Orso que vous voudriez que j'épouse!

Moi je suis comme la Synagogue jadis, telle qu'on la représentait à la porte des Cathédrales.

On a bandé mes yeux et tout ce que je veux prendre est brisé.

(*Bas et avec ardeur.*) Mais vous autres, qui voyez, qu'est-ce que vous faites donc de la lumière?

Vous qui voyez du moins, vous qui savez du moins, vous qui vivez du moins,

Vous qui dites que vous vivez, qu'est-ce que vous faites de la vie?

ORIAN. — Cette eau qui nous fait vivre, vous aussi elle a touché votre front.

PENSÉE. — Elle n'a point touché mon cœur!

Une âme comme la mienne ce n'est pas avec l'eau qu'on la baptise, c'est avec le sang!

ORIAN. — A cette eau le sang d'un Dieu était joint.

PENSÉE. — Cette eau est-ce moi qui l'ai appelée?

ORIAN. — Mais ce sang c'est vous qui l'avez répandu.

PENSÉE. — Ce Dieu, c'est nous qui vous l'avons donné.

Ah, je le sais, s'il y a un Dieu pour l'humanité c'est de notre cœur seul qu'il était capable un jour de sortir!

ORIAN. — N'en est-il point sorti?

PENSÉE. — Qu'en avez-vous fait? Est-ce pour cela que nous vous l'avons donné,

Pour que les pauvres soient plus pauvres, pour que les riches soient plus riches?

Pour que les propriétaires touchent leurs loyers? Pour que les rentiers mangent et boivent? Pour que des rois à demi fous règnent sur des peuples abrutis?

Et que là où les vieux rois tombent surgissent pour les remplacer d'affreux avocats à pantalons noirs, Des fripons, des convulsionnaires, des professeurs, des hypocrites à mâchoires de loups mêlés à de vieilles femmes,

Des hommes comme mon père?

Et qu'il soit défendu de rien changer à tout cela? Parce que tout pouvoir vient de Dieu?

ORIAN. — Par quoi le remplaceriez-vous?

PENSÉE. — Grand Dieu, ce sera beaucoup déjà d'être défait de ceux-ci et de ce voile dégoûtant tout de suite qui nous aveugle et nous asphyxie!

Et qui sait si la lumière n'existe pas et si, pour la voir, il ne suffirait pas de rompre tous ces corps morts autour de nous comme une affreuse forêt?

Il n'y a pas de résignation au mal, il n'y a pas de résignation au mensonge, il n'y a qu'une seule chose à faire à l'égard de ce qui est mauvais, c'est de le détruire!

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
<i>Le chrétien est devant le juif</i> .....	I
TROIS LETTRES SUR ISRAËL, par Paul CLAUDEL.....	V

### PREMIÈRE PARTIE

#### UN FAIT : L'ANTISÉMITISME

<i>Notre point de départ</i> .....	3
ISRAËL PERSÉCUTÉ, par le lieutenant-colonel Émile MAYER...	5
LE SANG RETOMBE, par *** .....	18
HITLER ET LES JUIFS, par René DUPUIS.....	26
L'IMPOSSIBLE ANTISÉMITISME, par Jacques MARITAIN.....	44

### DEUXIÈME PARTIE

#### EXPLICATIONS ?

<i>A ce fait incontestable, y a-t-il des explications?</i> .....	75
RÉACTIONS DEVANT ISRAËL, par Pierre GASTINEAUD.....	77
LES CARACTÈRES ANTINOMIQUES JUIFS, par Arnold MANDEL...	105
UN EXEMPLE : JUIFS D'ALSACE, par Raymond POSTAL....	124
VOCATION ET DESTIN D'ISRAËL, par Denis de ROUGEMONT ...	143

## TROISIÈME PARTIE

## UNE TERRE? UNE LANGUE?

<i>Parmi les phénomènes historiques, le sionisme.....</i>	165
LE PROBLÈME POLITIQUE DU SIONISME, par R. MONTAGNE....	167
NOTE SUR LE PROJET DE COLONISATION JUIVE EN U. R. S. S. : BIRO-BIDJAN, par A. M.....	202
VALEURS SPIRITUELLES DU SIONISME, par André SPIRE.....	206
DESTIN DE L'HÉBREU, par Simon LANDO.....	220
UN CHRÉTIEN DEVANT LE SIONISME, par Stephen CAMPBELL..	234

## QUATRIÈME PARTIE

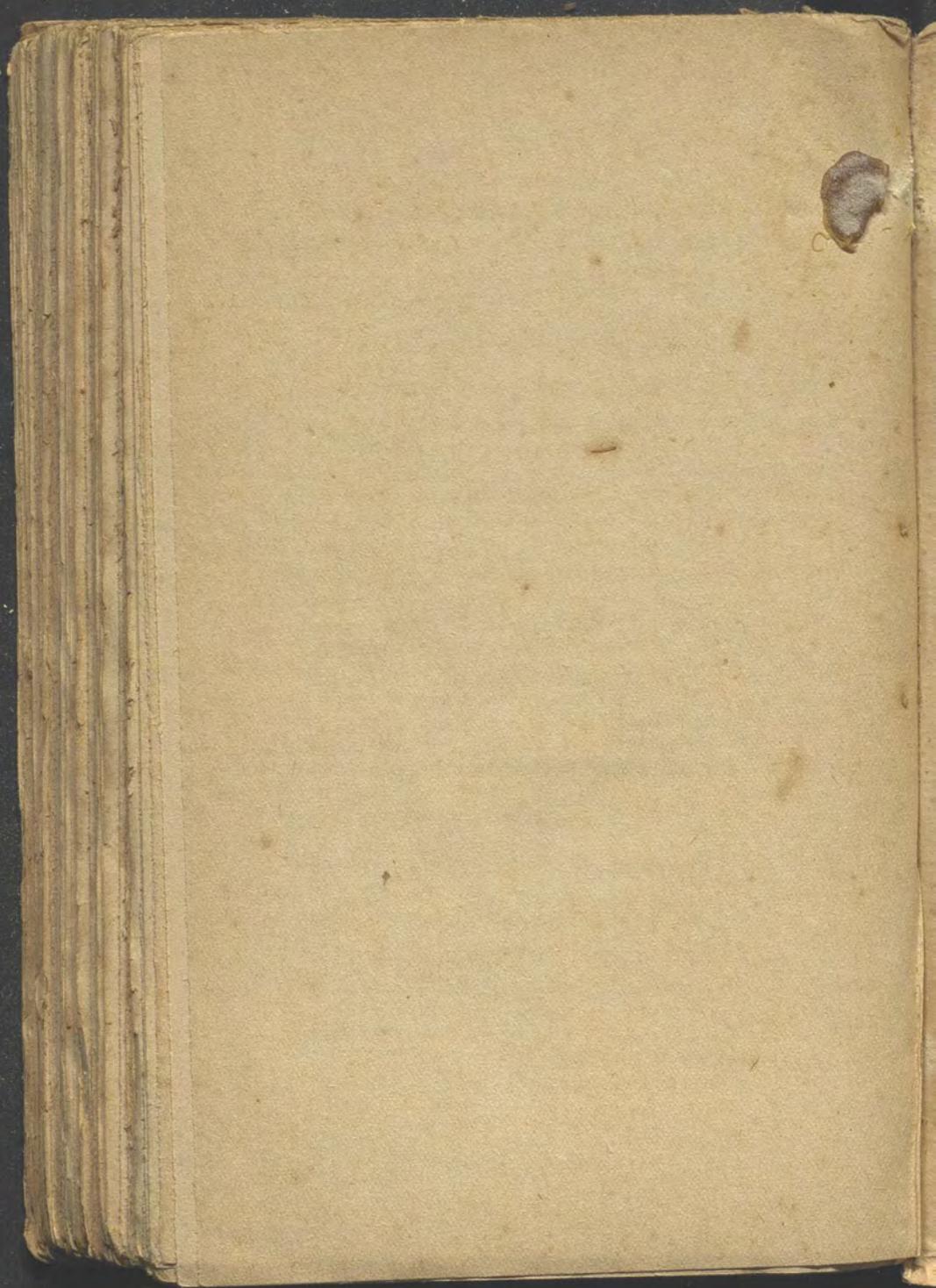
## LE DRAME SPIRITUEL D'ISRAEL

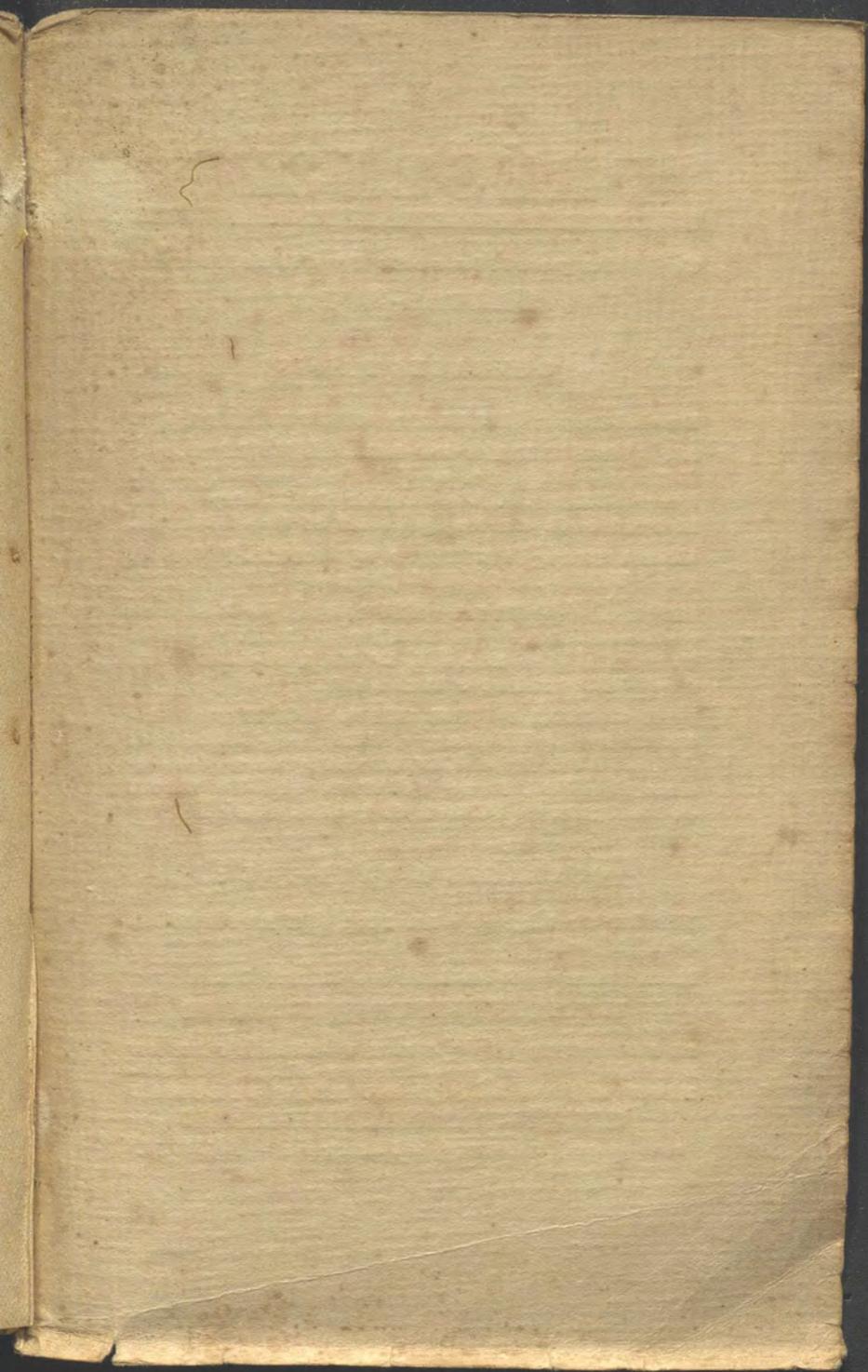
<i>De quelque façon qu'on aborde le problème.....</i>	249
INSTANCES D'ISRAEL, par G. CATAUL .....	251
LA CONVERSION D'ISRAEL, par le R. P. JOSEPH BONSIUVEN, S. J.....	298
ÊTRE CHRÉTIEN, par René SCHWOB.....	317

## EN MANIÈRE DE CONCLUSION

<i>Au terme de cette confrontation.....</i>	327
LES QUESTIONS DE PENSÉE, par Paul CLAUDEL.....	330

*Cet ouvrage*  
*a été achevé d'imprimer sur les presses*  
*de la*  
**LIBRAIRIE PLON**  
*le 25 novembre 1937.*





# “ PRÉSENCES ”

---

*Cahiers publiés sous la direction de*  
**DANIEL-ROPS**

## OUVRAGES PARUS

**Daniel-Rops : CE QUI MEURT ET CE QUI NAIT. LE COMMUNISME ET LES CHRÉTIENS**, par François Mauriac, de l'Académie française, R. P. Ducatillon O. P., Nicolas Berdiaeff, Alexandre Marc, Denis de Rougemont et Daniel-Rops.

**Raoul Dautry : MÉTIER D'HOMME**. Préface de Paul Valéry, de l'Académie française.

**PROBLÈMES DE LA SEXUALITÉ**, par Jacques de Lacretelle, de l'Académie française, R. P. Lavaud, O. P., Maurice Zundel, D<sup>r</sup> Biot, P.-H. Simon, André Berge, Peter Wust, etc...

**UNE SAINTE PARMİ NOUS**, par Édouard Estaunié, de l'Académie française, D<sup>r</sup> Laignel-Lavastine, de l'Académie de Médecine, D<sup>r</sup> Ribeiro-Couto, de l'Académie Brésilienne, René Schwob, Claude Silve, J. Malègue, S. Fumet, J. Madaule, etc...

## OUVRAGES A PARAİTRE :

**Xavier de Lignac : LA FRANCE ATTEND SA JEUNESSE.**

**René Dumesnil : L'AME DU MÉDECIN.**

---

**IL PARAİTRA HUIT A DIX VOLUMES PAR AN  
DEMANDER LES CONDITIONS DE SOUSCRIPTION  
A UNE SÉRIE DE HUIT VOLUMES**

---

PARIS (FRANCE). TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1937. 50076.